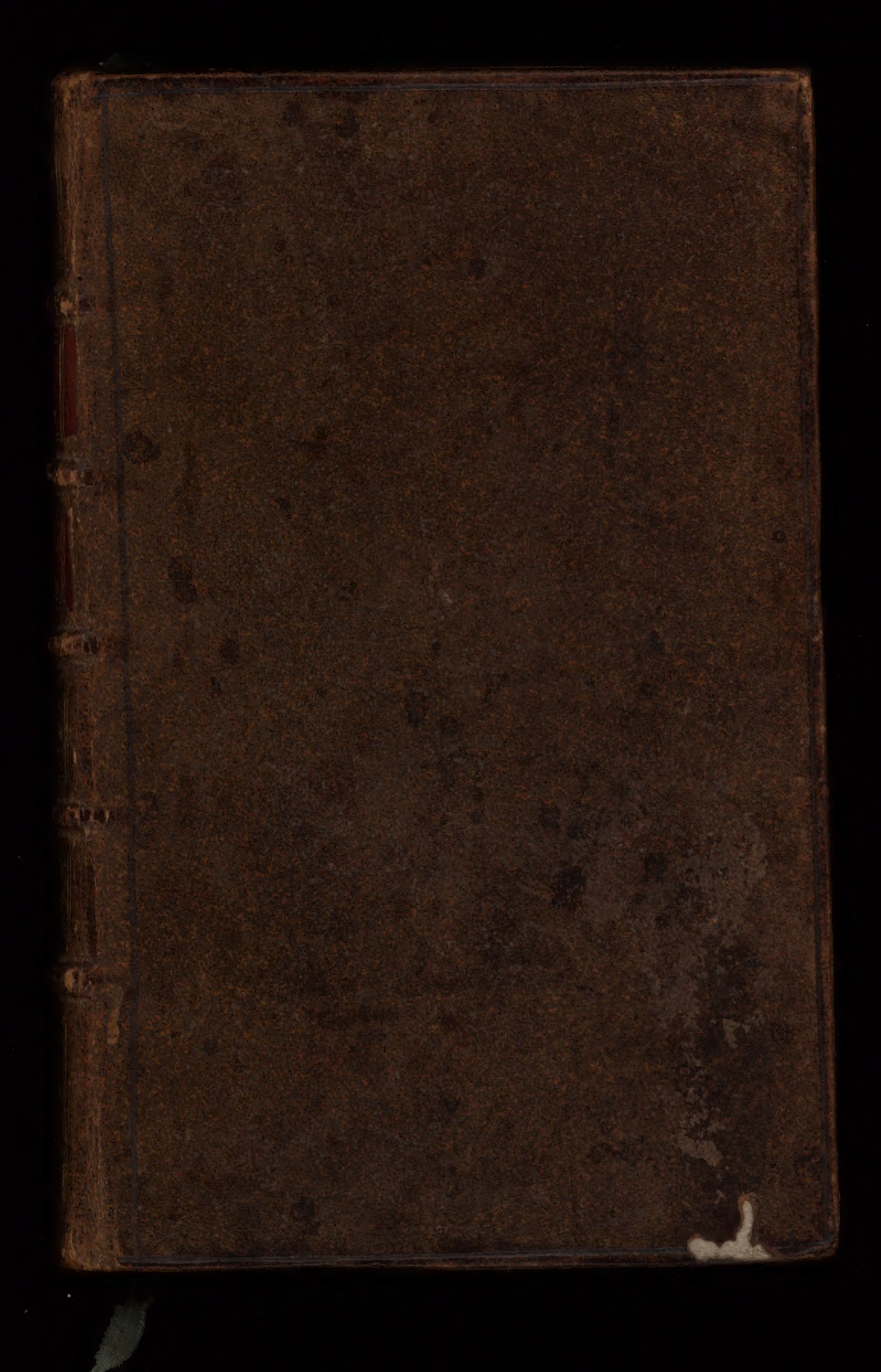






RELATION
D'UN VOYAGE
DU LEVANT,
FAIT PAR ORDRE DU ROY.

CONTENANT

L'Hiſtoire Ancienne & Moderne de pluſieurs Iſles de l'Archipel, de Conſtantinople, des Côtes de la Mer Noire, de l'Armenie, de la Georgie, des Frontieres de Perſe & de l'Aſie Mineure.

AVEC

Les Plans des Villes & des Lieux conſiderables; Le Genie, les Mœurs, le Commerce & la Religion des differens Peuples qui les habitent; Et l'Explication des Médailles & des Monumens Antiques.

Enrichie de Deſcriptions & de Figures d'un grand nombre de Plantes rares, de divers Animaux; Et de pluſieurs Obſervations touchant l'Hiſtoire Naturelle.

Par M. PITTON DE TOURNEFORT, *Conſeiller du Roy, Academicien Penſionnaire de l'Academie Royale des Sciences, Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, Profeſſeur en Botanique au Jardin du Roy, Lecteur & Profeſſeur en Medecine au College Royal.*

TOME SECOND.

A LYON,
Chez ANISSON ET POSUEL.

M. DCCXVII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

LETTRES
CONTENÜES
DANS LE SECOND VOLUME.

LETTRE VIII.

LETTRE IX.

LETTRE X.

LETTRE XI.

LETTRE XII.



VOYAGE


Isle de
SYRA.
Tom. II Pag. 1.



VOYAGE
DU
LEVANT,
FAIT PAR ORDRE DU ROY.

LETTRE VIII.

A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secretaire d'Etat & des Commandemens de Sa Majesté, &c.

MONSEIGNEUR,

Nous voici dans [a] Syra l'Isle la plus catholique de tout l'Archipel. Pour sept ou huit familles du rite grec, on y compte plus de six milles ames du rite latin ; & lorsque les Latins s'allient avec les Grecs, tous les enfans sont catholiques Romains,

DESCRIPTION des Isles de Syra, Termia, Zia, Macronisi, Joura, Andros

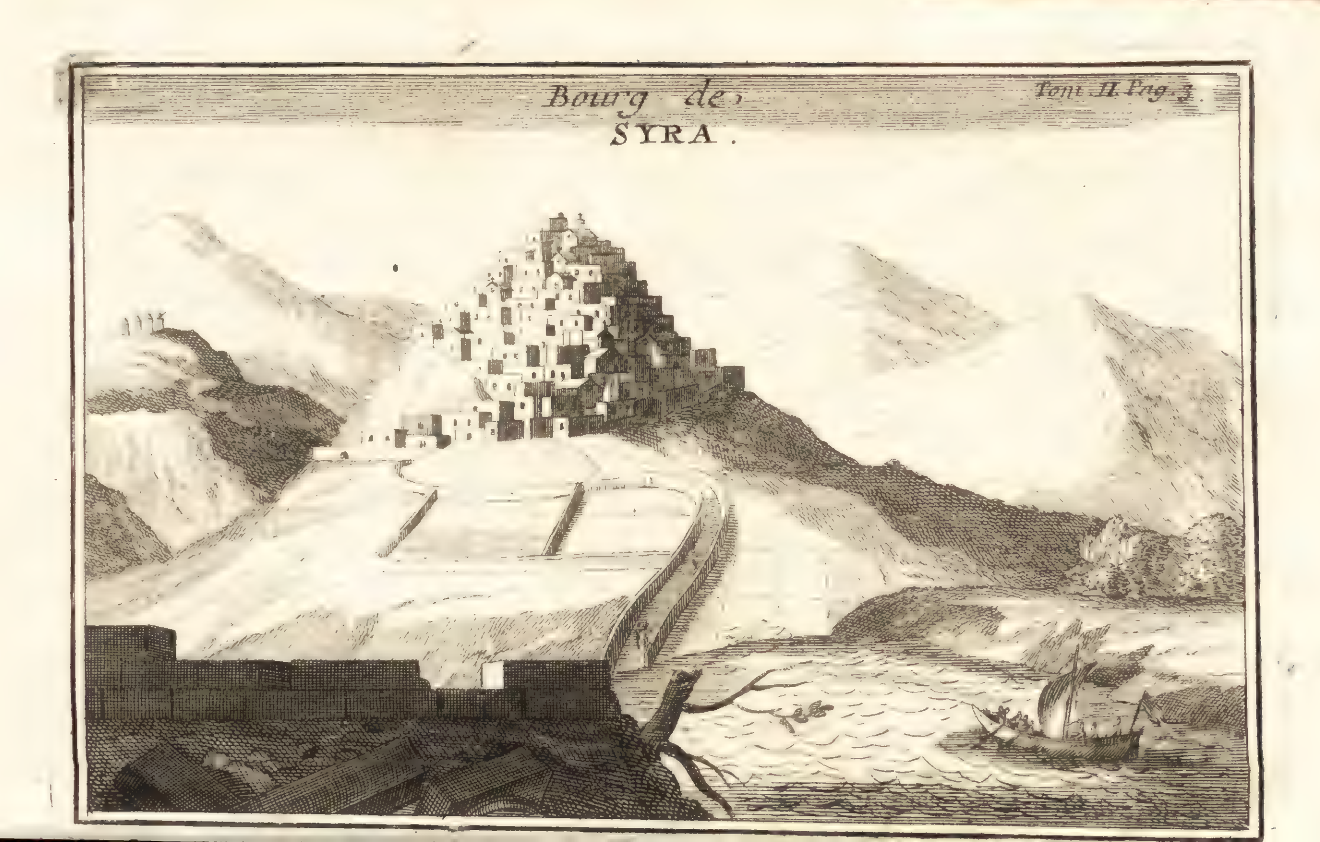
[a] ΣΥΡΟΣ, *Strab.* ΣΥΡΑ *Suid.* Νῆσος τις Συρίη, *Homer Odyss.* o. *vers.* 402.

& Tine. SYROS, SYRA. au lieu qu'à Naxie les garçons ſuivent le rite du pere, & les filles celui de la mere : on eſt redevable de tous ces biens aux Capucins François, Miſſionnaires Apoſtoliques fort aimez dans cette Iſle, & fort appliquez à inſtruire un peuple porté au bien honnête, ennemi déclaré des voleurs, plein de bons ſentimens, & ſi laborieux qu'on ne ſçauroit repoſer dans cette Iſle : la nuit à cauſe du bruit univerſel des moulins à bras que chacun exerce pour moudre ſon blé, le jour à cauſe des roüets ſervans à filer le coton.

La maiſon & l'Egliſe des Capucins ſont aſſez bien bâties, la banniere de France arborée au coin de leur terraſſe nous réjoüit, & le P. Jacinthe d'Amiens, homme d'eſprit, ſubſtitut du Conſul de France de Tine nous reçût avec tous les agrémens poſſibles : ces Peres dirigent 25. Religieuſes du tiers ordre de Saint François, filles d'une vertu exemplaire quoique non cloîtrées. Les Grecs n'ont que deux Egliſes dans Syra déſervies par un Papas. Il n'y a de Turc qu'un ſeul Cadi, encore vient-il ſe refugier chez les Capucins, lorſqu'il paroît quelque Corſaire autour de l'Iſle : on y élit tous les ans deux Adminiſtrateurs : en 1700. la capitation & la taille réelle ſe montoient à 4000. écus.

Nous y débarquâmes le 26. d'Octobre. Syra n'eſt qu'à environ 30. milles de Mycone, ſi l'on compte d'un cap à l'autre ; mais il y en a bien 40. du port de Mycone à celui de Syra : ce port eſt bon pour les plus gros vaiſſeaux, & ſon entrée eſt à l'eſt. [a] L'Iſle qui n'a que 25. milles de tour eſt des mieux cultivées & produit d'excellent froment

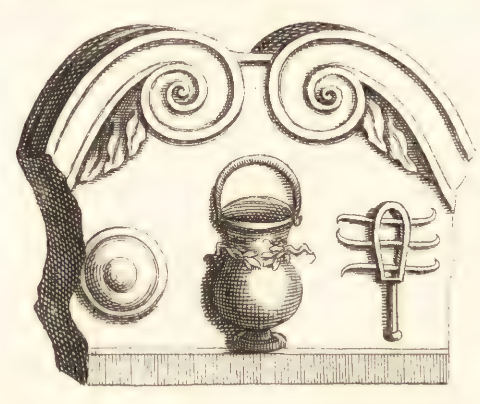
[a] Syros quam circuitu patere viginti millia paſſuum prodidere veteres, Mutianus centum ſexaginta. *Plin. Lib.* 4. *c.* 12.


Tom. II. Pag. 3.
Bourg de
SYRA.



Tom II . Pag . 3 .

Bas-relief de Marbre qui est dans l'Isle de Syra.



Ce Bas relief est repeté .

Tom . II Pag . 137

Bas-relief Antique qui se voit au coin de l'Eglise de Metelinous dans l'Isle de Samos.

quoi qu'en petite quantité, beaucoup d'orge, beaucoup de vin & de figues, assez de coton & des olives que les habitans salent pour leur usage. Quoique Syra soit une Isle montagneuse, elle manque de bois, & l'on n'y brûle que des brossailles; mais elle est plus fraîche & plus humide que la plûpart des Isles de l'Archipel : [a] Homere en a fait une peinture avantageuse.

Le bourg est à un mille du port tout au tour d'une colline assez escarpée, sur la pointe de laquelle sont situées la maison de l'Evêque & l'Eglise Episcopale dédiée à Saint George : ce Prélat ne joüit que de 400. écus de revenu; mais il a la consolation d'avoir le plus beau Clergé du Levant, composé de 40. Prêtres.

On voit sur le port les ruines d'une ancienne & grande ville appellée autrefois [b] Syros, de même que l'Isle : comme il paroît par une inscription transportée de la marine au Bourg, encastrée au coin de l'Eglise; ainsi ceux-là se trompent qui s'imaginent que Syra vient d'un [c] mot Grec vulgaire qui signifie une maîtresse ou une Dame.

A gauche de la porte de l'Evêché sur un bas-relief de marbre, est representé le cistre des anciens & quelques autres instrumens; ce bas-relief a été tiré des mêmes ruines parmi lesquelles on voit encore un beau pan de muraille, bâti de gros quartiers de marbre batard, taillez à facettes : on en a tiré beaucoup de piéces de marbre blanc, & sur tout beaucoup de morceaux de colonnes qui sont devant l'Eglise des Capucins.

La principale fontaine de l'Isle est fort ancienne

[a] Εὔβοτος, εὔμηλος, οἰνοπληθὴς, πολύπυρος, &c. *Odyss.* ο. *vers.* 405.

[b] CYPOC.

[c] Κυρά. καὶ Κυρία. Ἀρχόντισσα.

& coule tout au fond d'une vallée assez près de la ville : les gens du pays croyent, je ne sçai par quelle tradition, qu'on venoit autrefois s'y purifier avant que d'aller à Delos : on nous avertit trop tard qu'il y avoit une inscription à cette fontaine ; il fallut profiter du vent sans pouvoir l'aller examiner.

Les Isles que l'on voit autour de Syra ne sont pas assurément ces Anticyres si fameuses par leur Ellebore : celles-ci sont dans le Golphe de Zeïton au de-là de Negrepont vis-à-vis le mont Oeta, sur lequel on prétend que mourut Hercule : au lieu d'Ellebore nous trouvâmes dans Syra le long de la marine assez près du port une plante qui nous fit beaucoup de plaisir, c'est celle qui produit la Manne de Perse. Rauvolf Medecin d'Ausbourg qui la découvrit dans son voyage du Levant en 1537. en a parlé sous le nom d'*Alhagi Maurorum*; mais il l'a décrite si succinctement suivant la coûtume de ce temps-là, que je crus en devoir faire une description éxacte sur les lieux, de peur qu'elle ne nous échapât dans le reste de nôtre route : il me parût même fort extraordinaire qu'une plante qui fait une partie des beautez des plaines d'Armenie, de Georgie, & de Perse, se trouvât comme retranchée dans les Isles de Syra & de Tine. Mr Wheeler l'observa dans Tine & la prit pour une plante non décrite. [a] J'en ai fait un genre particulier sous le nom [b] d'*Alhagi.*

Ses racines sont ligneuses, épaisses de quatre ou cinq lignes, brunes, garnies de fibres ondo-

[a] Coroll. Inst. rei herb. 54.

[b] ALHAGI Maurorum Rauvolf. 94. Genista spartium spinosum, foliis Polygoni C. B. Pin. Genista spinosa, flore rubro. Vvheel.

yantes, peu cheveluës ; les tiges ont près de trois pieds de haut, épaiſſes d'environ deux lignes, vert-pâle, liſſes, dures, pliantes, branchuës dès le bas, accompagnées de feüilles aſſez ſemblables à celles de la Renoüée : [a] les plus grandes ont ſept ou huit lignes de long, ſur environ trois lignes de large, vert-pâle auſſi & liſſes, aſſez pointuës à leur naiſſance, attachées par un pedicule fort court, arrondies à l'autre bout où elles ſont quelquefois legerement échancrées & terminées ſouvent par une pointe fort déliée ; cette pointe n'eſt autre choſe que l'extremité de la côte, laquelle traverſe les feuilles ſans former de nerveure ſenſible ; à côté des feuilles ſe trouve toûjours un piquant dur & ferme, long depuis cinq lignes juſques à un pouce, épais quelquefois d'une ligne à ſa naiſſance, rayé dans ſa longueur & rouſſâtre à ſon extremité : les piquants des branches ſont plus petits & naiſſent des aiſſelles des feuilles ; ceux par où finiſſent les branches & les tiges ont un pouce & demi de long, plus déliez que les autres & chargez chacun de deux ou trois fleurs legumineuſes, longues d'environ demi pouce, dont l'étendart eſt relevé, purpurin vers le milieu, rouge effacé ſur les bords, arrondi, legerement échancré ; les aîles ſont plus courtes & plus étroites, rouge lavé, purpurines en dedans, de même que la feuille inferieure qui eſt obtuſe & plus large ; cette feuille envelope une gaine blanche, frangée, chargée de ſommets jaunâtres, & couvre un piſtille long de quatre lignes, terminé par un filet ; le calice eſt un godet long d'une ligne & demie, vert-pâle, liſſe, legerement canelé : lorſque la fleur eſt paſſée, le piſtile devient une gouſſe lon-

[a] Polygonum latifolium. C. B. Pin.

gue d'environ un pouce, courbée le plus souvent en faucille, articulée, roussâtre, épaisse de deux lignes dans les endroits où les graines sont renfermées ; car les articulations en sont fort étranglées & se cassent facilement : ces graines sont brunes, hautes d'une ligne, un peu plus larges & de la figure d'un petit rein : c'est la structure de la gousse qui distingue cette plante des espéces de Genêt & de *Genista spartium*.

Je ne sçai pas si l'Alhagi donne de la Manne dans les Isles de Syra & de Tine ; mais je sçai bien que les gens du pays ignorent que cette plante fournisse une drogue qui purge si utilement : c'est principalement autour de Tauris ville de Perse que l'on en fait la recolte sous le nom de *Trungibin* ou *Terenjabin*, rapportez dans Avicenne & dans Serapion ; ces autheurs ont crû qu'elle tomboit sur des arbrisseaux épineux, quoiqu'il soit très certain que c'est le suc nourricier de la plante que l'on vient de décrire.

Dans les grandes chaleurs on s'apperçoit de petites gouttes de miel répanduës sur les feuilles & sur les branches de ces arbrisseaux ; ces gouttes s'épaississent & se durcissent par grains, dont les plus gros sont du volume des grains de Coriandre. On recueille ceux de l'Alhagi & on en forme des pains roussâtres tirant sur le brun, pleins de poussiére & de feuilles qui en alterent la couleur & en diminuent peut-être la vertu : il s'en faut bien que cette Manne ne soit si belle que celle d'Italie : on en vend de deux sortes en Perse ; la plus belle & la plus chere est par petits grains ; l'autre est comme en pâte & contient plus de feuilles que de Manne : la dose ordinaire de l'une & de l'autre est de 25. ou 30. dragmes, comme on


Isle de THERMIA.
Tom. II Pag. 7.

parle en Levant, où on la fait fondre dans une infusion de Sené.

Pherecydes l'un des plus anciens Philosophes de Gréce, le maître de [a] Pythagore & le disciple de Pittacus nâquit dans Syra où l'on gardoit son quadran solaire comme un monument de sa capacité : plusieurs l'en faisoient l'inventeur ; d'autres croyoient qu'il avoit appris la maniere de le fabriquer des Pheniciens dont il avoit lû & compilé les livres ; mais Ciceron loüe ce grand homme par un endroit bien plus remarquable, c'est pour avoir enseigné le premier l'immortalité de l'ame, quoique [b] Suidas l'accuse d'en avoir publié la transmigration d'un corps dans un autre.

Nous n'oubliâmes pas avant nôtre départ de Syra d'y faire des observations de geographie :

Andros est au nord de cette Isle.

Joura au nord-est.

Zia à l'ouest-nord-ouest.

Thermie entre l'ouest & l'ouest-nord-ouest.

Mycone à l'est.

Tine au nord-est.

La grande Delos entre l'est & l'est-sud-est.

La montagne de Zia de Naxie entre le sud-est & l'est-sud-est.

De Syra nous prîmes la route de Thermie autre Isle à 25. milles de Syra de cap en cap ; mais il y a plus de 40. milles d'un port à l'autre ; car pour entrer dans le canal de Thermie, il faut faire presque le tour de la moitié de Syra ; on ne compte par la même raison que 12. milles de Thermie à Zia, quoiqu'il y en ait bien 36. d'un port à l'au- THERMIA. ΚΥΘΝΟΣ.

[a] *Strab. Rerum geogr. lib.* 10. *Diog. Laert. in Pherec. Suid. in voce Pherec. Cic. quæst. Tusc. lib.* 1. *cap.* 156.

[b] Σώζεται δὲ καὶ Ηλιοτρόπιον ἐν Σύρῳ τῇ νήσῳ. *Diog.*

tre : le voisinage de Thermie à Zia ne permet pas de douter que Thermie ne soit l'Isle de Cythnos, puisque [a] Dicæarque la place entre Ceos & Seriphus ; il en sortit un grand peintre [b] qu'Eustathe appelle Cydias, & les anciens suivant [c] Estienne le géographe & Julius Pollux estimoient les fromages de Cythnos : c'est encore dans cette Isle que fut rejetté par la tempête le faux Neron esclave, grand joüeur de Luth & grand Musicien, accompagné d'une troupe de gens de sa sorte, armez & soulevez, comme [d] Tacite nous l'apprend.

Nous arrivâmes à Thermie la nuit du 30. au 31. Octobre, contrains de coucher sur le port dans une chapelle où nous courûmes grand risque d'être égorgez. Des Turcs de Négrepont qui étoient dans un gros caïque tout près du nôtre, voyant que nos matelots écorchoient deux moutons que nous avions achetez à Syra, allérent mettre l'allarme dans le village & publiérent qu'il venoit d'arriver des bandits, qui assûrément en vouloient aux bâtimens du port : à cette nouvelle les paysans prirent les armes ; heureusement le Consul de France Mr Janachi de la Grammatica, qu'ils obligerent de sortir de son lit pour se mettre à leur tête, s'étant informé plus particulierement de la figure de ces prétendus bandits, jugea bien sur ce qu'on lui dit que quatre de leur compagnie avoient des chapeaux, que ce ne pouvoient être que d'honnêtes gens ; car les bandits se croyent trop heureux d'avoir de méchants bonnets de laine : il pria donc les bourgeois de Thermie de se retirer, les assûrant que c'étoient des marchands

[a] *De statu Græc.*
[b] *Comment ad Dionys. Perieg.*
[c] *Καὶ Κύθνιος τυρὸς καὶ Κύθνιος ὁ ζωγράφος. Steph.*
[d] *Hist. lib. 2. cap. 8.*

& peut-être des François qui venoient pour acheter des grains & de la ſoye : cette populace ne fut contente qu'après qu'il eût fait partir deux hommes de ſa maiſon pour en apprendre des nouvelles : nous fûmes bien ſurpris vers les trois heures du matin de voir entrer dans la chapelle deux perſonnes, qui ſans autre explication, la carabine à la main commencerent à nous faire décliner nos noms, & nous aſſûrérent que ſans les ſages remontrances du Conſul de France, les bourgeois ſeroient venus nous fuſiller : après être revenus de nôtre épouvante nous allâmes remercier le Seigneur de la Grammatica, & nous eûmes le chagrin de voir parmi nos dénonciateurs un Turc que nous avions connu Vaivode à Serpho, & qui étoit plus allarmé que les autres parce qu'il emportoit le butin qu'il avoit fait en cette Iſle : il nous fit de grandes excuſes, & nous donnâmes à M^r le Conſul toutes ſortes de marques de nôtre reconnoiſſance.

L'Iſle de Thermie n'eſt pas eſcarpée comme la plûpart des Iſles de l'Archipel, ſon terroir eſt bon & bien cultivé, on y recüeille peu de froment, beaucoup d'orge, aſſez de vin & de figues pour les habitans ; mais fort peu d'huile, pour ne pas dire point du tout : on prétend que la ſoye de cette Iſle eſt auſſi bonne que celle du Tine ; il eſt vrai qu'elle s'y vend ſans coques, au lieu qu'à Tine on y en laiſſe beaucoup : celle de Thermie vaut ordinairement un écu la livre, quelquefois cent ſols, & même juſques à deux écus, ce qui apporte un profit conſiderable au pays ; car on y fait plus de mille ou douze cens livres peſant de ſoye ; le reſte du negoce y conſiſte en orge, en vin, en miel, en cire, en laine ; le coton ſe tra-

vaille dans l'Isle pour l'usage des habitans : on y fait ces voiles jaunes dont les femmes des Isles se couvrent la tête ; c'est une espéce de gaze assez jolie : Thermie d'ailleurs est un lieu de bonne chere ; il y a une si prodigieuse quantité de perdrix, qu'on en porte des cages remplies dans les Isles voisines, où elles ne se vendent que deux parats, c'est à dire trois sols la piéce ; on voit peu de lapins dans cette Isle, & point de liévres : pour du bois il n'en faut point parler, on n'y brûle que du chaume.

Le principal village de Thermie en porte le nom ; l'autre qui n'est pas si grand se nomme *Silaca* ; les deux ensemble contiennent environ 6000. ames : les habitans de toute l'Isle payent ordinairement 5000. écus pour la capitation ; & pour la taille réelle, on leur fit payer près de 6000. écus en 1700. A l'égard de la religion, ils sont tous du rite Grec, excepté dix ou douze familles Latines, dont la plûpart sont des matelots François, qui n'ont qu'une pauvre chapelle dans la maison de campagne du Consul ; cette chapelle est déservie par un Vicaire à qui l'Evêque de Tine donne 15. écus par an : l'Evêque Grec y est fort à son aise, & a plus de quinze ou seize Eglises dans le seul village de Thermie. La principale est dédiée au [a] Sauveur, fort jolie & bâtie tout au haut du lieu : la plûpart des Monastéres sont abandonnez, excepté deux sous le nom de la Vierge, & autant sous celui de Saint Michel Archange.

Le port de Sant-Erini à deux milles du village est commode pour les vaisseaux marchands, de même que celui de Saint Estienne qui est du côté de Silaca: celui-ci regarde le sud-sud-est; mais l'en-

[a] Σωτῆρας, Παναγία, ὁ Ταξίαρχης.

trée du premier eſt entre le nord-nord-eſt & le nord-eſt.

Outre les puits qui ſont aux environs des villages, l'Iſle ne manque pas de ſources; les plus remarquables ſont les eaux chaudes dont l'Iſle a tiré ſon nom: [a] ces eaux ſont dans le fond d'un des culs-de-ſac du port, au nord-eſt à droite en entrant; la principale ſource boüillonne au pied de la colline dans une maiſon où l'on va laver le linge, & où les malades viennent ſuer; les autres ſources ſortent à quelques pas de là par petits boüillons, & forment un ruiſſeau qui va ſe rendre dans la mer, d'où toutes ces eaux étoient venuës; car elles ſont très ſalées, & s'échauffent ſans doute en traverſant la colline parmi des mines de fer ou des matiéres ferrugineuſes: ces matiéres, comme je l'ai propoſé dans la deſcription de Milo, ſont la véritable cauſe de la plûpart des eaux chaudes: celles de Thermie blanchiſſent l'huile de tartre & ne cauſent aucun changement à la ſolution du ſublimé corroſif, non plus que les ſources chaudes de Protothalaſſa au Milo, leſquelles ſont incomparablement plus chaudes que celles dont nous parlons. Les anciens bains de Thermie étoient au milieu de la vallée; on y voit encore les reſtes d'un reſervoir bâti de briques & de pierres, avec une petite rigole par le moyen de laquelle l'eau du gros boüillon ſe diſtribuoit où l'on vouloit: ces eaux ont conſervé leur vertu; mais elles ont perdu leur réputation, parce qu'il n'y vient plus que de ces ſortes de malades que toutes les eaux minerales du monde ne ſçauroient guerir.

On trouve auſſi dans cette Iſle les ruines de

[a] ΘΕΡΜΟΣ, Chaud; *d'où vient le nom de* Thermia, *& par corruption*, Fermia & Fermina.

deux anciennes villes Hebreocaſtro & Paleocaſtro: Hebreocaſtro, ou la ville aux Juifs, eſt au ſud-oueſt ſur le bord de la mer & ſur le penchant d'une montagne auprès d'un port où il y a un petit écueil : la magnificence & la grandeur de ces ruines frappent & font bien ſentir que c'étoit une puiſſante ville, & celle même dont [a] Dicearque a fait mention : parmi ces ruines on nous fit entrer dans trois belles cavernes creuſées à pointe de ciſeau dans le roc, enduites de ciment pour empêcher que les eaux de la pluye ne s'écoulaſſent par les fentes : les reſtes des murailles bâties de gros quartiers de pierres taillées en zigzac & comme en pointe de diamant nous firent conjecturer que c'étoient les ruines de quelque ancienne citadelle; mais nous n'y pûmes découvrir aucune inſcription qui nous apprît le nom de la ville : on nous fit remarquer un fort beau tombeau de marbre preſqu'à moitié enterré & orné de bas réliefs ; il y a auſſi quelques autres tombeaux de pierre du pays, c'eſt un méchant granit qui ſe délite facilement ; il y reſte un Terme de marbre aſſez maltraité, dont la draperie nous parut fort belle.

Paleocaſtro eſt dans un autre quartier de l'Iſle, & la ville qui eſt tout-à-fait abandonnée, n'eſt pas ſi ruinée que l'autre ; mais on n'y trouve ni marbres ni aucuns reſtes de magnificence ; en recompenſe nous y obſervâmes de très belles plantes, & ſur tout un arbuſte dont le bois eſt recherché par les Turcs pour faire les poignées des ſabres. [b] On prétend que l'on compte encore dans cette ville 101. Egliſes ; nous y vîmes pluſieurs chapelles abandonnées, mais nous n'eûmes pas la curio-

[a] *De ſtatu Græciæ.*
[b] Medicago trifolia fruteſcens incana. Inſt. rei herb.

sité, ou pour mieux dire la patience de les compter.

Nôtre quadran universel nous donna occasion de faire quelques remarques par rapport à la geographie :

Serpho est au sud de Thermie.

Serphopoula au sud-est.

Siphanto entre le sud-est & le sud-sud-est.

Le Milo reste du sud au sud-sud-ouest.

Voilà ce qui regarde l'Isle de Thermie : il y a bien plus de choses à dire de celle de Zia. ZIA. ΚΕΟΣ. KIA. CEOS. CEA.

[a] Aristée fils d'Apollon & de Cyrene, affligé de la mort de son fils Acteon, quitta la ville de Thebes à la persuasion de sa mere, & se retira dans l'Isle de Ceos, connuë aujourd'hui sous le nom de Zia, & pour lors inhabitée. [b] Diodore de Sicile dit que c'est dans celle de Cos ; mais il y a apparence que ce nom étoit commun à la patrie d'Hippocrate & à l'Isle de Keos ou Ceos & Cea ; car Estienne le geographe a employé le mot de Kos pour Keos, si ce n'est que l'on veüille que c'est une faute à corriger chez lui & chez Diodore. Quoiqu'il en soit l'Isle de Ceos devint si peuplée que l'on y fit une loi bien cruelle dans sa singularité, [c] il fut ordonné que ceux qui passeroient 60. ans, boiroient de la Ciguë pour se faire mourir, afin que les autres trouvassent de quoi subsister dans le pays : cependant ce pays étoit cultivé avec le dernier soin, comme il paroît par les murailles qu'on avoit bâties jusques à l'extremité des montagnes pour en soûtenir les terres : à la verité on ne faisoit pas grand cas de la vie dans cette Isle. Strabon rapporte aussi que les Atheniens le-

[a] *Servius in Virg. Georgic.* 1.
[b] *Biblioth. hist. lib.* 4.
[c] *Strab. Rerum Geograph. lib.* 10.

verent le siége d'*Ioulis*, parcequ'ils apprirent qu'on y avoit resolu de faire mourir les enfans d'un certain âge.

Nous arrivâmes à Zia le 15. Novembre par un temps assez fâcheux, & qui nous fit trouver encore le passage plus long ; car on compte 36. milles de Thermie à Zia, quoiqu'il n'y en ait pas 12. de cap en cap : cette Isle devoit être incomparablement plus grande, [a] si Pline a été bien informé des changemens qui lui sont arrivez : autrefois suivant cet autheur elle tenoit à l'Isle [b] Eubée, la mer en fit deux Isles, & emporta la plus grande partie des terres qui regardoient la Beotie : tout cela s'accommode assez à la figure de Zia, elle s'allonge du nord au sud & se rétrecit de l'est à l'ouest : peut-être que ce fut l'effet du débordement du Pont-Euxin dont a parlé Diodore de Sicile.

[c] De quatre fameuses villes qu'il y avoit dans Ceos, il ne reste que [d] Carthée, sur les ruines de laquelle est bâti le bourg de Zia : c'est de quoi l'on ne sçauroit douter en lisant Strabon & Pline ; ce dernier assûre que Pœeesse & Coressus furent abîmées, & Strabon écrit que les habitans de Pœeesse passerent à Carthée, & ceux de Coressus à Ioulis : or la situation d'Ioulis est si bien connuë qu'on n'en peut pas douter ; donc il ne reste plus que Carthée, remplie encore d'une infinité de marbres cassez, ou employez dans les maisons du bourg.

[a] *Hist. nat. lib.2. cap. 92. & lib.4. cap.12.*

[b] Négrepont.

[c] Καρθαία, Ποιήεσσα. *Strab.* Pœeessa. *Plin.* Κορησσία. *Strab.* Coressus. *Plin.* Ἰουλίς. *Strab.*

[d] *Ptolemée fait encore mention de trois villes de cette Isle.* Κία νῆσος ἐν ῇ πόλεις τρεῖς Καρησσός, Ἰουλὶς Καρθαία. *Geogr. lib.3. cap.15.*

IOURA.

ZIA.

Ce bourg ou l'ancienne Carthée, est sur une hauteur à trois milles du port, au fond d'une vallée désagréable; c'est une espéce de theâtre, a 2500. maisons, bâties par étages & en terrasses ; c'est-à-dire que leur couvert est tout plat, comme par tout le Levant, mais assez fort pour servir de ruë cela n'est pas surprenant dans un pays où il n'y a ni charrettes ni carrosses, & où l'on ne marche qu'en escarpins. Sur la gauche est une citadelle abandonnée, où 60. Turcs se deffendirent glorieusement contre l'armée Venitienne, avec deux fusils seulement, restes des armes à feu échapées du naufrage qu'ils venoient de faire : ils ne se fussent pas rendus si l'eau ne leur avoit manqué. Parmi des marbres conservez chez les bourgeois, le nom de Gymnasiarque se trouve sur deux inscriptions fort maltraitées : nous y vîmes un bas rélief en demi bosse où la figure d'une femme est representée avec une belle draperie.

La ville de Carthée s'étendoit dans la vallée qui vient à la marine : on y voit encore plusieurs marbres, sur tout une inscription de 41. lignes, transportée dans la chapelle de Saint Pierre ; le commencement de cette inscription manque, & la plus grande partie des lettres est si effacée que nous n'y pûmes déchifrer que le nom de Gymnasiarque.

Pour voir quelque chose de plus superbe, il faut prendre la route du sud sud-est, où sont les restes de l'ancienne ville d'Ioulis, connuë par les gens du pays sous le nom de *Polis*, comme qui diroit la ville : ces ruines occupent une montagne au pied de laquelle les vagues se viennent briser ; mais éloignée, du temps de Strabon, d'environ trois milles. Caressus lui servoit de port, aujourd'- ΙΟΥΛΙΣ

hui il n'y a que deux méchantes cales, & les ruines de l'ancienne citadelle ſont ſur la pointe du cap. Dans un lieu plus enfoncé l'on diſtingue le temple par la magnificence de ſes débris ; la plûpart des colonnes ont le fuſt moitié liſſe & moitié canelé, du diametre de deux pieds moins deux pouces, à canelures de trois pouces de large : on nous fit deſcendre à la marine par un bel eſcalier taillé dans le marbre, pour aller voir ſur le bord de la cale une figure ſans bras & ſans tête ; la draperie en eſt bien entenduë, la cuiſſe & la jambe ſont bien articulées ; on croit que c'eſt la ſtatuë de la Déeſſe *Nemeſis*, car elle eſt dans l'attitude d'une perſonne qui pourſuit quelqu'un. Les reſtes de la ville ſont ſur la colline, & s'étendent juſques dans la vallée où coule la fontaine [a] Joulis, belle ſource d'où la place avoit pris ſon nom. Je n'ai jamais vû de ſi gros quartiers de marbre que ceux qu'on avoit employez à bâtir les murailles de cette ville : il y en a de longs de plus de douze pieds.

Dans les ruines de la ville parmi les champs ſemez d'orge, nous trouvâmes dans une chapelle Gréque le reſte d'une inſcription ſur un marbre caſſé, où on lit encore Ιουλίδα, accuſatif de Ιουλὶς, le mot de Στεφάνος s'y trouve deux fois.

On alloit de cette ville à Carthée par le plus beau chemin qu'il y eût peut-être dans la Gréce, & qui ſubſiſte encore pendant plus de trois milles, traverſant les collines à mi-côte, ſoûtenu par une forte muraille couverte de grands quartiers de pierre plate, griſâtre, qui ſe fend auſſi facilement que l'ardoiſe, & dont on couvre les maiſons & les chapelles dans la plûpart des Iſles.

[a] *Ιουλὶς πόλις ἐν Κέῳ τῇ νήσῳ ἀπὸ Ιουλίδος Κρήνης. Steph.*



Figure de la Deesse Nemesis. dans l'Isle de Zia.

[a] Ioulis comme dit Strabon, fut la patrie de Simonides Poëte lyrique & de Bachylides son cousin. Erasistrate fameux Medecin, & Ariston le Peripateticien nâquirent aussi dans cette Isle. [b] Les marbres d'Oxford nous apprennent que [c] Simonides fils de Leoprepis inventa une espéce de memoire artificielle dont il montroit les principes à Athenes, & qu'il descendoit d'un autre Simonides, grand Poëte aussi fort estimé dans la même ville, & dont il est parlé dans l'Epoque 50. l'un de ces deux Simonides inventa ces [d] vers lugubres que l'on chantoit aux enterremens.

Après la défaite de Cassius & de Brutus, [e] Marc Antoine donna aux Atheniens Cea, Egine, Tenos & quelques autres Isles voisines : il est hors de doute que Cea fut soûmise aux Empereurs Romains, & passa dans le domaine des Grecs ; je ne sçai en quelle année elle fut annexée au Duché de Naxie, [f] mais Pierre Justiniani & Dominique Michiel s'en emparerent sous l'Empire d'Henri II. Empereur Latin de Constantinople. Le P. Sauger a remarqué que pendant les guerres des Venitiens & des Genois, [g] Nicolas Carcerio neuviéme Duc de l'Archipel, s'étant déclaré pour les premiers, Zia qui étoit de sa dépendance fut assiegée par Philippe Doria Gouverneur de Scio : la garnison qui n'étoit que de 100. hommes se rendit à discretion dans la citadelle du bourg. [h] Mr du Cange qui rapporte cette expedition à l'année 1353. a cru que l'Isle de Zia appartenoit aux Genois ;

[a] *Rerum Geograph. lib.* 10.
[b] Epoch. 55.
[c] *τὸ Μνημονικόν.*
[d] *Επικήδιον.* Næniæ. *Vide Horat. lib.* 2. *Od.* 1.
[e] *Appian, lib.* 5.
[f] *Du Cange hist. de Constant. liv.* 2.
[g] *Hist. des Ducs de l'Archip.*
[h] *Ibid. lib.* 3.

mais il vaut mieux s'en tenir au [a] P. Sauger, qui a examiné sur les lieux les archives de Naxie. Zia fut ensuite renduë aux Ducs de l'Archipel, qui la conserverent jusques à la décadence de leur état. Jacques Crispo le dernier Duc, la donna en dot à sa sœur Thadée épouse de Jean François de [b] Sommerive huitiéme & dernier Seigneur d'Andros, dépoüillé par Barberousse sous Solyman II.

[c] L'Isle de Zia est assez bien cultivée à present, ses champs sont fertiles : on y nourrit de bons troupeaux, mais on y récüeille peu de froment, beaucoup d'orge, assez de vin, plus de soye qu'à Thermie, & beaucoup de *Velani* ; c'est ainsi qu'on appelle le fruit d'une des plus belles espéces de [d] Chêne qui soit au monde : cet arbre a les racines, le bois, le port & la hauteur du Chêne commun ; ses branches sont fort touffuës, étenduës sur les côtez, tortuës, blanchâtres en dedans, couvertes d'une écorce grisâtre & brune en plusieurs endroits ; les feüilles y naissent par bouquets sur les nouveaux brins, longues de trois pouces sur deux pouces de large, arrondies à leur base, crenelées sur les bords à grosses dents, dont chacune finit par une pointe mollasse & roussâtre ; ces feüilles sont épaisses, dures, vert-brun, un peu luisantes par dessus, quoique couvertes d'un duvet presque imperceptible, blanches par dessous & comme cotoneuses, soûtenuës par une queüe longue d'environ neuf ou dix lignes, la-

[a] *Ibid.*

[b] Summaripa.

[c] Et cultor nemorum cui pinguia Ceæ.
Tercentum nivei tondent dumeta juvenci. *Georg. lib.* 1. *vers.* 14.

[d] Quercus calyce echinato, glande majore. C.B. Pin.



Verbascum Græcum, fruticosum, folio sinuato candidissimo Coroll. Inst. Rei herb. 8.

quelle s'allonge en maniere de côte : les chatons de cet arbre ſont ſemblables à ceux de nôtre Chêne : les glands en ſont bien differens & attachez immediatement aux jeunes branches à côté des feüilles : chaque gland commence par un bouton preſque ſphérique & groſſit juſques à environ un pouce ou 15. lignes de diametre, applati ſur le devant, & creuſé en maniere de nombril aſſez ouvert pour laiſſer voir la pointe du fruit enchaſſé dans ſon envelope, au lieu que nos glands n'ont qu'une calote aſſez legere qui n'en couvre que la troiſiéme partie; l'envelope du gland dont nous parlons eſt une eſpéce de boëtte relevée de pluſieurs écailles vert-pâle, longues de trois ou quatre lignes, aſſez fermes, larges d'environ une ligne & demie, émouſſées à la pointe : le fruit n'étoit pas meûr dans le temps que nous étions à Zia; [a] les Grecs l'appellent Velani & l'arbre Velanida.

On voit dans cette Iſle & à Thermie le long des chemins une belle eſpéce de Boüillon blanc à feüilles ondées, cotoneuſes & blanches, bien different de celui qui vient en Provence & en Languedoc.

Verbaſcum Græcum, fruticoſum, folio ſinuato candidiſſimo. Coroll. Inſt. rei herb. 8.

Sa racine eſt ligneuſe, longue d'un pied, plus groſſe quelquefois que le pouce ſur tout au collet, gerſée, un peu amere, accompagnée de fibres aſſez cheveluës : ſes tiges ſont auſſi plus groſſes que le pouce, dures, blanches en dedans, couvertes d'une écorce griſâtre, hautes d'un pied & demi, chargées de feüilles par bouquets, longues de ſept ou huit pouces, blanches, cotoneu-

[a] Ἡ Βάλανος, un Gland.

ſes, drapées, larges de trois ou quatre pouces; mais ondées & friſées beaucoup plus proprement que celles de nôtre [a] Boüillon blanc friſé : les feüilles du centre des bouquets ſont encore plus drapées, plus épaiſſes, d'un blanc jaunâtre : d'autres tiges s'élevent du milieu de ces bouquets à la hauteur d'environ deux pieds, garnies de quelques feüilles plus courtes, plus épaiſſes & plus blanches : de leurs aiſſelles naiſſent tout le long des tiges & comme par pelotons des fleurs jaune-pâle, larges d'un pouce, coupées en cinq parties arrondies, dont les deux ſuperieures ſont un peu moindres que les autres : toutes ces fleurs ſont percées au fond, & du bord de ce trou ſortent cinq étamines purpurines, couvertes d'un gros duvet blanchâtre ; crochuës, garnies de ſommets rouge-orangé : le calice eſt un godet long de cinq lignes, cotoneux, diviſé en cinq pointes, du fond duquel ſort un piſtile terminé par un filet rougeâtre : ce piſtile devient une coque rouſſâtre, longue d'environ quatre lignes ſur deux lignes de large, dure, pointuë, partagée en deux loges, & qui s'ouvre en deux piéces remplies de graines menuës & noirâtres. Cette plante cultivée dans le Jardin du Roy n'a pas dégeneré.

Le commerce du Velani eſt le plus conſiderable de l'Iſle, on y en recueillit en 1700. plus de cinq milles quintaux : on appelle petit Velani les jeunes fruits cueillis ſur l'arbre, beaucoup plus eſtimez que les gros qui tombent d'eux-mêmes dans leur maturité ; les uns & les autres ſervent aux teintures & à tanner les cuirs ; les petits ſe vendent ordinairement un écu le quintal, au lieu que les gros ne valent que trente ſols ; mais le

[a] Verbaſcum luteum, folio Papaveris corniculati. C.B.Pin.


Port de ZIA.
1.2.3.4. Chapelles où l'on Couche.
5. Bassin pour les grands Bastimens.
6. Cul de bœuf pour les petits Bastimens.
7. Chemin pour aller a la Ville.
8. Fontaines.
Macronisi.
1.
2.
3.
4.
5.
6.
7
8.

plus ſouvent on les mêle : nous laiſſâmes dans le port de Zia un vaiſſeau Venitien qui chargeoit de cette marchandiſe.

Ce port dont l'entrée eſt entre l'oueſt-nord-oueſt & le nord-oueſt, eſt bon pour les plus gros vaiſſeaux & pour les plus grandes flottes : le bon moüillage eſt à droite, & la fontaine pour faire aiguade n'en eſt pas loin 8. A gauche eſt la rade appellée le cul de bœuf, propre ſeulement pour les petits bâtimens : les chapelles où l'on couche ordinairement ſont marquées 1. 2. 3. 4.

On trouve dans cette Iſle du plomb ſemblable à celui de Siphanto, & principalement au-delà du monaſtére de Sainte Marine : il y a auſſi dans ce quartier-là de la craye aſſez ſemblable à celle de Briançon. D'ailleurs Zia manque d'huile & de bois : le gibier y abonde, ſur tout les perdrix & les pigeons, mais ſouvent les habitans n'ont ni poudre ni plomb pour les tuer. L'armée Venitienne qui étoit à Napoli de Romanie avoit ſi fort affamé cette Iſle lorſque nous y paſſâmes, que les poules s'y vendoient 15. ſols.

Il n'y a que cinq ou ſix familles du rite Latin dans Zia ; leur Egliſe eſt pauvre & déſervie par un Vicaire à qui l'Evêque de Tine ne donne que 15. écus par an, encore faut-il que ce pauvre Prêtre les aille chercher à Tine ; car on ne connoît pas les lettres de change dans ce pays-là.

L'Evêque Grec eſt aſſez riche, & toute l'Iſle eſt pleine de Papas & de chapelles ; il y a cinq Monaſtéres de ce rite, Saint Pantaleon, Sainte Anne, la Madona d'Epiſcopi, Daphni & Sainte Marine, où l'on fait voir comme une merveille du pays une ancienne tour quarrée, bâtie de gros quartiers de pierre ordinaire, coupez obliquement

ſur les côtez pour ne pas trop les racourcir en les équarriſſant & taillez à faces de diamans ; l'air les a fort endommagez , mais à parler franchement cette piéce n'eſt pas fort digne d'admiration. [a] Au deſſous de Sainte Marine en allant à la mer, coule un petit ruiſſeau ; ce pourroit bien être l'*Elixus* qui paſſoit à *Careſſus*.

Les bourgeois de Zia s'attroupent ordinairement pour filer de la ſoye , & s'aſſoyent ſur les bords de leurs terraſſes afin de laiſſer tomber le fuſeau juſques au bas de la ruë , qu'ils retirent enſuite en roulant le fil ; nous trouvâmes l'Evêque Grec en cette poſture ; il demanda quelles gens nous étions , & nous fit dire que nos occupations étoient bien frivoles , ſi nous ne cherchions que des plantes & de vieux marbres : nous répondîmes que nous ſerions plus édifiez de lui voir à la main les œuvres de Saint Chryſoſtome ou de Saint Baſile , que le fuſeau.

Les capots de poil de chévres que l'on travaille en cette Iſle , ſont fort commodes , l'eau ne les perce pas facilement ; cette étoffe n'eſt d'abord qu'une eſpéce de toile fort lâche ; mais elle s'épaiſſit & devient fort ſerrée en ſortant de chez les ouvriers qui la foulent avec les pieds ſur le ſable de la mer encore moüillé ; après qu'elle eſt bien amollie & ſouple , on l'étend au ſoleil avec des contrepoids de pierre , de peur qu'elle ne ſe ride trop promptement : ces fils ſe rapprochent peu à peu & ſe ſerrent les uns contre les autres , de maniere que toute l'étoffe ſe rétrecit également.

Pline & Solin ſon compilateur aſſûrent que les étoffes de ſoye furent inventées dans cette Iſle ; mais il eſt aiſé de montrer que ce fut dans celle de

[a] Ἐςι δὲ καὶ Ἔλιξος ποταμὸς περὶ τὴν Κορησσίαν. *Strab. lib.* 10.

Cos la patrie du fameux Hippocrate. [a] Le même Pline a remarqué que l'on cultivoit dans Zia les figuiers avec beaucoup de ſoin ; on y continuë encore aujourd'hui la caprification. Pour bien comprendre cette manufacture de figues, il faut remarquer que l'on cultive dans la plûpart des Iſles de l'Archipel deux ſortes de figuiers ; la premiere eſpéce s'appelle *Ornos* du Grec litteral *Erinos* Figuier ſauvage, ou le [b] *Caprificus* des Latins; la ſeconde eſpéce eſt le Figuier domeſtique : le ſauvage porte trois ſortes de fruits [c] *Fornites*, *Cratitires*, *Orni*, abſolument neceſſaires pour faire meurir ceux des figuiers domeſtiques.

Ceux qu'on appelle *Fornites* paroiſſent dans le mois d'Août & durent juſques en Novembre ſans meurir ; il s'y engendre de petits vers, d'où ſortent certains moucherons que l'on ne voit voltiger qu'autour de ces arbres : dans les mois d'Octobre & de Novembre ces moucherons piquent d'eux-mêmes les ſeconds fruits des mêmes pieds de figuier ; ces fruits que l'on nomme *Cratitires* ne ſe montrent qu'à la fin de Septembre ; & les *Fornites* tombent peu à peu après la ſortie de leurs moucherons : les *Cratitires* au contraire reſtent ſur l'arbre juſques au mois de May, & renferment les œufs que les moucherons des *Fornites* y ont dépoſé en les piquant : dans le moi de May la troiſiéme eſpéce de fruit commence à pouſſer ſur

[a] In Cea inſula Caprifici triferæ ſunt. Primo fœtu ſequens evocatur, ſequenti tertius : hoc Fici caprificantur. *Plin. Hiſt. nat. lib.* 16. *cap.* 27.

[b] *De Caprificatione, vide Theophraſtum lib.* 2. *de cauſis Plant. cap* 12.

[c] Caprificus vocatur è ſylveſtri generè Ficus nunquam matureſcens, ſed quod ipſa non habet aliis tribuens. *Plin. Hiſt. nat. lib.* 15. *cap.* 19.

les mêmes pieds de figuiers ſauvages, qui ont produit les deux autres ; ce fruit eſt beaucoup plus gros & ſe nomme *Orni* : lorſqu'il eſt parvenu à une certaine groſſeur, & que ſon œil commence à s'entrouvrir, il eſt piqué dans cette partie par les moucherons des *Cratitires* qui ſe trouvent en état de paſſer d'un fruit à l'autre pour y décharger leurs œufs.

Il arrive quelquefois que les moucherons des *Cratitires* tardent à ſortir dans certains quartiers, tandis que les *Orni* de ces mêmes quartiers ſont diſpoſez à les recevoir : on eſt obligé dans ce cas-là d'aller chercher les *Cratitires* dans un autre quartier & de les ficher à l'extremité des branches des figuiers dont les *Orni* ſont en bonne diſpoſition, afin que les moucherons les piquent : ſi l'on manque ce temps, les *Orni* tombent, & les moucherons des *Cratitires* s'envolent ; il n'y a que les payſans appliquez à la culture des figuiers qui connoiſſent les momens, pour ainſi dire, auſquels il faut y pourvoir, & pour cela ils obſervent avec ſoin l'œil de la figue ; non ſeulement cette partie marque le temps où les piqueurs doivent ſortir, mais auſſi celui où la figue doit être piquée avec ſuccés : ſi l'œil eſt trop dur & trop ſerré, le moucheron n'y ſçauroit dépoſer ſes œufs, & la figue tombe quand cet œil eſt trop ouvert.

Ces trois ſortes de fruits ne ſont pas bons à manger ; ils ſont deſtinez à faire meurir les fruits des figuiers domeſtiques ; voici l'uſage qu'on en fait. Pendant les mois de Juin & de Juillet, les payſans prennent les *Orni* dans le temps que leurs moucherons ſont prêts à ſortir, & les vont porter tous enfilez dans des fêtus ſur les figuiers domeſtiques ; ſi l'on manque ce temps favorable,

les *Orni* tombent, & les fruits du figuier domestique ne meuriſſant pas, tombent auſſi dans peu de temps ; les payſans connoiſſent ſi bien ces précieux momens que tous les matins en faiſant leur revûë, ils ne tranſportent ſur les figuiers domeſtiques que les *Orni* bien conditionez, autrement ils perdroient leur recolte : il eſt vrai qu'ils ont encore une reſſource quoique legere, [a] c'eſt de répandre ſur les figuiers domeſtiques l'*Aſcolimbros* plante très commune dans les Iſles, & dans les fruits de laquelle il ſe trouve des moucherons propres à piquer ; peut-être que ce ſont les moucherons des *Orni* qui vont picorer ſur les fleurs de cette plante : enfin les payſans ménagent ſi bien les Orni que leurs moucherons font meurir les fruits du figuier domeſtique dans l'eſpace de quarante jours.

Ces figues fraîches ſont fort bonnes ; pour les ſecher on les expoſe au ſoleil pendant quelque temps, puis on les paſſe au four afin de les conſerver le reſte de l'année ; le pain d'orge & les figues ſeches ſont la principale nourriture des payſans & des moines de l'Archipel ; mais il s'en faut bien que ces figues ſoient auſſi bonnes que celles que l'on ſéche en Provence, en Italie & en Eſpagne ; la chaleur du four leur fait perdre toute leur délicateſſe & leur bon goût ; d'un autre côté elle fait périr les œufs que les piqueurs de l'*Orni* y ont déchargez, & ces œufs ne manqueroient pas de produire de petits vers dont ces fruits ſeroient endommagez.

Voilà bien de la peine & du temps pour n'avoir que de mauvaiſes figues ? Je ne pouvois aſſez

[a] Scolymus Chryſanthemos. C. B. Pin. Σκόλυμβρος καὶ Ασκόλυμβρος.

admirer la patience des Grecs occupez pendant plus de deux mois à porter ces piqueurs d'un figuier à l'autre ; j'en appris bien-tôt la raiſon : un de leurs arbres raporte ordinairement juſques à deux cens quatre-vingt livres de figues, au lieu que les nôtres n'en rendent pas vingt-cinq livres.

Les piqueurs contribuent peut-être à la maturité des fruits du figuier domeſtique, en faiſant extravaſer le ſuc nourricier dont ils déchirent les tuyaux en déchargeant leurs œufs : peut-être auſſi qu'outre leurs œufs ils laiſſent échaper quelque liqueur propre à fermenter doucement avec le lait de la figue & en attendrir la chair : nos figues en Provence & à Paris même meuriſſent bien plûtot ſi on pique leurs yeux avec une paille graiſſée d'huile d'olive : les prunes & les poires piquées par quelque inſecte meuriſſent plûtôt auſſi, & la chair d'autour de la piqueure eſt de meilleur gout que le reſte : il eſt hors de doute qu'il arrive un changement conſiderable à la tiſſure des fruits piqués, de même qu'il arrive aux parties des animaux percées avec quelque inſtrument aigu.

Il n'eſt gueres poſſible de bien entendre les anciens autheurs qui ont parlé de la caprification, ſi l'on n'eſt convaincu des circonſtances qui ſervent à la faire réüſſir, & non-ſeulement ce détail nous a été confirmé à Zia, à Tine, à Mycone, à Scio ; mais dans la plûpart des autres Iſles. Avant nôtre départ de Zia, nous montâmes ſur la tour du Monaſtére de Saint Pantaleon, où nous fîmes la ſtation géographique ſuivante :

Macroniſi & le cap Colonne reſtent à l'oueſt-nord-oueſt.

Gaidaroniſi & Porto-Leone d'Athenes à l'oueſt.

Saint George d'Albora & Hydra à l'oueſt-ſud-oueſt.

Engia ou Egina entre l'oueſt & l'oueſt-ſud-oueſt.

Thermie entre le ſud & le ſud-ſud-eſt.

Serpho & Siphanto au ſud.

Milo entre le ſud & le ſud-ſud-oueſt.

Syra à l'eſt-ſud-eſt.

Andros au nord-eſt.

Cariſto au nord-nord-eſt.

Joura à l'eſt.

Tine entre l'eſt & l'eſt-ſud-eſt.

Le cap Skilli à l'oueſt.

Négrepont au nord.

Le port Raphti au nord-oueſt.

On compte de Zia au port Colonne 18. milles, au cap d'Oro 40. milles, & du cap d'Oro au cap Colonne 60. milles.

Nous commencions fort à nous ennuyer dans Zia où les vents contraires nous obligerent de reſter depuis le 5. Novembre juſqu'au 21. lorſqu'un jour de bonace ſe preſenta pour nous inviter de paſſer à Macroniſi, Iſle [a] abandonnée, mais fameuſe à 12. milles de Zia ſi l'on compte d'un cap à l'autre, & ſéparée de la terre ferme de Gréce ou de la côte du cap Colonne par un détroit de ſept ou huit milles. [b] Pline aſſûre que l'Iſle Helene ou la Macroniſi des Grecs modernes eſt à égale diſtance de Cea & du cap Sunium ou cap Colonne où ſont les ruines du temple de Minerve Suniade; il en détermine la diſtance à cinq milles pas : il eſt à croire que la mer qui a fait tant de changemens en l'Iſle de Zia, eſt la cauſe de la difference de nos meſures. MACRONISI. ΜΑΚΡΟΝΗΣΙ.

Cette Iſle qui s'appelloit [c] *Macris* au rapport

[a] L'Iſle longue.
[b] *Hiſt. nat. lib.* 4. *cap.* 12.
[c] ΜΑΚΡΙΣ.

d'Estienne le géographe & que Pline prétend avoir été séparée de l'Isle Eubée par les violentes sécousses de la mer, n'a pas plus de trois milles de large sur sept, ou huit milles de long, ce qui ne s'éloigne pas trop de la [a] longueur que [b] Strabon lui a donnée, & qui lui avoit attiré le nom de l'Isle longue : Ce géographe assûre qu'elle s'appelloit autrefois *Cranae* âpre & rude ; mais qu'elle reçût le nom d'Helene [c] après que Paris y eut conduit cette belle Gréque qu'il venoit d'enlever. [d] Estienne le géographe prétend avec Pausanias, que ce ne fut qu'après la prise de Troye, la datte n'est pas de trop grande importance ; mais il est certain que l'Isle est dans le même état que Strabon l'a décrite, c'est à dire que c'est un rocher sans habitans ; & suivant les apparences, la belle Helene n'y fut pas trop bien logée : je ne croirois pas même que cette Isle eût été habitée, si Goltzius [e] ne faisoit mention de deux médailles à la legende de ces habitans ; elle est relevée en dos d'âne par une crête de rochers fort hérissée & percée de grands trous par où nous passâmes pour aller voir la terre-ferme de Gréce : Macronisi n'a qu'une méchante cale dont l'entrée regarde l'est ; à peine trouve-t-on de l'eau à boire dans cette Isle ; il n'y a que les bergers de Zia, qui sçachent l'endroit où coule une petite source.

Nous couchâmes dans une caverne auprès de la cale ; mais nous eûmes belle peur dans la nuit : quelques [f] Veaux marains, qui s'étoient retirez dans une caverne voisine, firent des cris si épou-

[a] 60. Stades.

[b] *Rerum geogr. lib. 9. Pomp. Mela de situ orb. lib. 2. cap. 7.* Τραχεῖα καὶ ἔρημος *Strab. ibid.*

[c] ΕΛΕΝΗ

[d] In Attic. In Attride Helene est nota stupro Helenæ.

[e] ΕΛΕΝΙΤΩΝ.

[f] ΦΩΚΗ. Veau-Marin.

ventables que nous ne ſçavions ſi c'étoient des animaux d'un autre monde ; nos matelots ne faiſoient qu'en rire, & cela nous raſſûra : je ne ſçai ſi ces Veaux crient en veillant ou en dormant, c'eſt une grande diſpute parmi les Commentateurs de [a] Pline : Hermolaus Barbarus croit que c'eſt pendant leur ſommeil, ſon ſentiment n'eſt pas favoriſé par les anciens manuſcrits de Pline ; d'ailleurs on lui oppoſe un texre [b] d'Ariſtote conforme à ces manuſcrits ; ſans entrer dans cette diſſertation, je crois qu'il vaut mieux s'en tenir à ce que nous en dirent nos matelots, qui nous aſſûrerent que ces Veaux faiſoient l'amour à leur aiſe dans ce temps-là : à la pointe du jour on les vit ſortir de leur caverne, & ils ſe plongerent ſi vite dans la mer, qu'on n'eut pas le temps de tirer deſſus.

Le ſeul plaiſir que nous eûmes dans cette Iſle fut celui d'herboriſer, c'eſt la plus agréable de tout l'Archipel pour les plantes ; elles y ſont même plus grandes, plus fraîches & plus belles que dans les autres Iſles : nous y en obſervâmes beaucoup que nous n'avions pas encore vûës depuis nôtre départ de France.

[c] Celle que Cluſius appelle Ciſte à feüilles de Thym répond aſſez bien à la déſcription que Pline a faite de ſon *Helenium* ; cet autheur avance qu'il ſe trouve dans l'Iſle Helene, & qu'il y eſt né des larmes d'Helene ; il ſemble qu'à ſon ordinaire il ait copié une partie de la deſcri-

[a] *Hiſt. nat. lib 9. cap.* 18.

[b] *Αφίνσι δὲ ὁμοίαν φωνὴν βοῖ. Ariſt. hiſt. anim: lib. 6. c.* 12.

[c] HELIANTHEMUM Thimi folio glabro. Inſt. rei herb. Ciſtus folio Thymi Cluſ. Hiſt. 72. Helenium, à lacrymis Helenæ dicitur natum, & ideo in Helena inſula laudatiſſimum. Eſt autem frutex humi ſe ſpargens dodrantalibus ramulis folio ſimili Sarpillo. *Plin. hiſt. nat. lib.* 21. *cap.* 10.

ption que Dioſcoride a donnée de l'*Helenium* d'Egypte, qui ſe trouvoit ſur la côte auprès de Canope dans une Iſle appellée auſſi Helene, du nom de la même Princeſſe. Si nous en croyons l'autheur du grand Dictionnaire Grec, qui rapporte auſſi la fable des larmes d'Helene, cette plante croît autour d'Alexandrie; apparemment que les larmes lui coûtoient peu: par rapport à [a] l'Helenium ordinaire, il ne croît pas certainement dans Macroniſi: on pourroit ſoupçonner que [b] l'*Aſter* à feüilles de Boüillon blanc ſeroit la premiére eſpéce d'*Helenium* de Dioſcoride, ſi la ſtructure de ſa racine répondoit mieux à la déſcription que cet autheur en a faite: cet *Aſter* eſt aſſez commun à Macroniſi.

Comme nous apprehendions d'être aſſaillis dans cette Iſle par les bandits & par la famine, nous n'y reſtâmes qu'environ 24. heures; trop heureux d'être revenus à Zia: car le temps fut ſi mauvais depuis le 8. Novembre juſques au 21. que nous euſſions infailliblement peri dans ce méchant écüeil, où nous n'avions porté de l'eau & des proviſions que pour cinq ou ſix jours: nous repaſſâmes donc au plus vîte par Zia pour reprendre nôtre bagage; mais nous n'en pûmes partir que le 21. Novembre, & nous tirâmes vers l'Iſle de Joura.

JOURA. ΓΥΑΡΟΣ GYARUS GYARA.

Les Romains avoient raiſon de releguer les criminels dans cette Iſle; c'eſt le lieu le plus ſtérile & le plus déſagréable [c] de l'Archipel; on n'y trouve même que des plantes fort communes: nous n'y vîmes que de gros mulots, peut-être de

[a] Aunée.

[b] Aſter tomentoſus, Verbaſci folio. H. R. P.

[c] Aude aliquid brevibus Gyaris & carcere dignum. *Juvenal, Satyr.*


Isle de JOURA.
Tom. II. Pag. 30.

la race de ceux qui obligerent les habitans de l'Isle de l'abandonner, comme [a] Pline le rapporte : [b] quelques autres auteurs pour representer la misere du pays n'ont pas fait difficulté de dire que ces animaux étoient contraints d'y ronger le fer tel qu'on le tiroit des mines : cela nous apprend qu'il y en avoit dans Joura, & le terroir nous parut assez mauvais pour le croire.

Joura est tout à fait abandonnée aujourd'hui, & l'on n'y voit aucuns vestiges d'antiquité ; il est vrai qu'elle a toûjours été fort pauvre : [c] Strabon n'y trouva qu'un chetif village habité par des pêcheurs, dont l'un fut deputé à Auguste pour obtenir une diminution de leur tribut reglé à 150. deniers : nous nous rappellâmes l'idée de cette misére à l'aspect de trois malheureux bergers qui mouroient de faim depuis dix ou douze jours ; ils se presentérent à nous haves & décharnez, & sans autre ceremonie allerent chercher dans nôtre caïque le sac au biscuit qu'ils avallerent sans mâcher quelque dur qu'il fût, avoüants qu'ils étoient contraints de manger leur viande sans pain & sans sel, depuis que le mauvais temps n'avoit pas permis aux bourgeois de Syra leurs maîtres de leur envoyer le secours ordinaire.

Joura n'a que 12. milles de tour, & Pline en a bien connu le circuit : elle est à 12. milles de Syra terre à terre, & à 18. milles de Zia d'un cap à l'autre ; mais il en faut faire plus de 25. pour aller du port de Zia à la Cale de Joura, dont l'entrée est entre le sud & le sud-sud-est auprès du méchant

a *Hist. nat. lib. 3. cap. 29.*

b *Antigon. Carist. narrat. mirab. cap. 21.*

Arist. lib. de mirab. ausc.

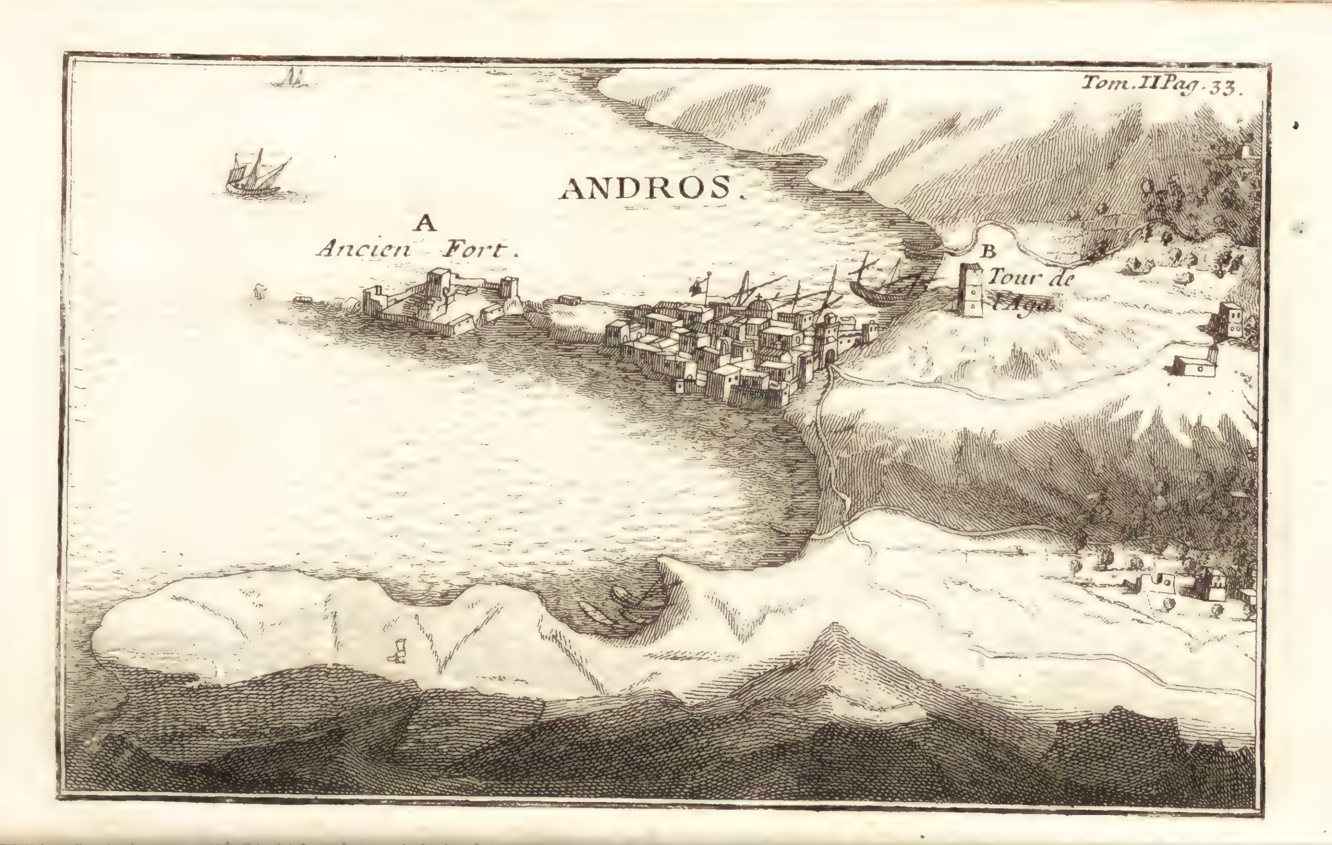
Ælian. hist. anim. lib. 5. cap. 14.

Steph. Byzant.

c *Rerum geog. lib. 10.*

écueil de Glaronisi ou de l'Isle aux Cormorans.

Dans la Carte de Gréce dressée sur les memoires de Mr. Baudrand, il est fait mention de l'Isle de Joura, placée entre Syra & Andros, & beaucoup plus grande que la premiere de ces Isles: suivant les apparences on a voulu marquer Joura dont nous parlons, néanmoins l'auteur de la même carte marque une autre Isle de Joura tout près de Delos où assûrément il n'y en a point: il met Tragonisi & Stapodia tout près de Nicarie, quoique Tragonisi soit celle qu'il appelle Rocho à un mille de Mycone, & Stapodia à six milles plus loin, & à plus de 30. milles de Nicaria: bien souvent les Géographes ajoûtent à l'ouvrage du Créateur & forment des pays imaginaires: l'autheur de la même carte marque autour de Milo separément les Isles de Rencomilo & Antimilo, quoique ce ne soient que deux noms de la même Isle appellée Rencomilo par les Grecs, & Antimilo par les Francs. Il n'y a point d'Isle de *Caura* entre Zia & Andros, si ce n'est peut-être un méchant rocher tout près du port Gaurio de l'Isle d'Andros, appellé *Gaurionisi*: Je n'ai pû découvrir l'Isle *Camera* que cet autheur a mis entre Nio & Nanfio; il appelle Sikino celle qu'il faut nommer Policandro: l'Isle de Sicandro n'étant pas connuë dans l'Archipel, il y a apparence qu'elle a été engloutie par la mer; je ne parle pas de la situation des Isles ou de leurs villes, elles sont pour la plûpart renversées dans cette carte; c'est bien pis dans la carte de Sophianus: celle de la mer Mediterranée de Mr Berthelot Professeur d'Hydrographie à Marseille est la meilleure de toutes les cartes marines qui ont paru jusques ici, sur tout pour les hauteurs. Mr Berthelot est sçavant & rectifie tous les jours


Tom. II Pag. 33.
ANDROS.
A
Ancien Fort.
B
Tour de
l'Aga

jours sa carte sur les journaux des Pilotes ; cependant comme l'on va souvent d'un lieu à un autre par differens vents, il n'est pas surprenant qu'il y ait quelque chose à changer pour la position de quelques Isles, & sur tout pour les contours des côtes de la terre ferme. L'Isle de Scio & le cap Carabouron y sont très bien marquez ; mais on pourroit trouver à redire à l'Isle de Metelin & à la terre ferme d'Asie. L'Archipel de Marc Boschini est tout rempli de fautes, de même que les cartes de cette mer faites en Italie. Les plans des villes de Boschini ne valent pas ceux de Porcachi. Pour faire une bonne carte de la Mediterranée, il faut suivre le dessein des côtes du Flambeau de la mer imprimé en Hollande en 1705. & s'en tenir à la carte de M[r] Berthelot pour les hauteurs : ces deux ouvrages sont estimables. M[r] de Lisle de l'Academie Royale des sciences vient de donner une excellente carte de l'Archipel sur les memoires de plusieurs personnes qui ont été sur les lieux ; habile Cosmographe & Astronome comme il est, il a rectifié leurs observations avec exactitude, & corrigé plusieurs choses sur la Geographie des anciens.

Voilà les reflexions que nous fîmes à Joura pendant la nuit, couchez dans une chapelle ruinée où nous n'osions nous endormir de peur que les mulots ne vinssent nous ronger les oreilles ; ainsi nous n'attendîmes pas qu'il fût jour pour passer à l'Isle d'Andros, & nous reservâmes nôtre sommeil pour le bateau.

[a] Andros que Pline marque à dix milles de Carysto & à trente-neuf milles de Zia, a eu plu- ANDROS ΑΝΔΡΟΣ. ANDRUS

[a] Antandros, Cauros, Lasia, Nonagria, Hydrussa, Epagris. *Plin. hist. lib.4. cap.12.*

ſieurs noms anciennement. [a] Pauſanias dit que celui d'Andros lui fut donné par Andreus ; & Andreus, ſuivant [b] Diodore de Sicile, fut un des Généraux que Rhadamante établit dans cette Iſle, qui s'étoit donnée à lui de même que la plûpart des Iſles voiſines.

[c] Conon pouſſe la généalogie plus loin, & nous apprend que cet Andreus ou Andrus étoit fils d'Anius, & qu'Anius étoit fils d'Apollon & de Creuſe : l'Iſle dont nous parlons fut nommée Antandre ; parce, dit-il, qu'Aſcanius [d] fils d'Enée qui en étoit le maître, la donna pour rançon aux Pelaſgiens chez qui il étoit priſonnier. Eſtienne le géographe ne dit rien de plus particulier de l'Iſle d'Andros, ſi ce n'eſt qu'il doute ſi Andrus fut fils d'Eurymachus ou d'Anius ſon frere.

L'Iſle d'Andros s'étend du nord au ſud, & n'eſt éloignée de Joura que de 18. milles ; mais il y en a bien plus de 30. d'un port à l'autre. Nous arrivâmes le 22. Novembre au port du château, principale ville de l'Iſle ; les Grecs l'appellent le château [e] d'en bas pour le diſtinguer du château d'en haut, ſitué à dix milles de celui-ci : les vieux marbres de ce château d'en bas montrent bien qu'il a été bâti ſur les ruines de quelque ancienne & ſuperbe ville ; peut-être que ce fut par les ſoins des Seigneurs d'Andros qui choiſirent ce lieu pour y faire leur reſidence, & qui y firent bâtir un Fort ſur la pointe de terre qui ſépare le port en deux ; l'entrée du port eſt entre le nord & l'eſt-nord-eſt ; mais il n'eſt propre que pour de petits bâtimens :

[a] Phocic.
[b] *Biblioth. hiſt. lib.* 5.
[c] Narrat.
[d] Ἀντὶ ἑνὸς ἀνδρὸς, pro uno viro
[e] Cato caſtro, Apano caſtro, *ou* Corii.

là noblesse du pays se croit à l'abri des Corsaires dans ce château ; & d'ailleurs c'est le quartier de l'Isle le plus riant & le plus fertile.

[a] En sortant de ce bourg on entre dans les plus belles campagnes du monde ; à gauche c'est la plaine de *Livadia* ; c'est-à-dire des lieux agréables ; ce sont des champs féconds, plantez d'Orangers, de Citroniers, de Meuriers, de Jujubiers, de Grenadiers & de Figuiers ; on n'y voit que jardins & ruisseaux : [b] le Chou-rave y est très commun, de même que dans les autres Isles ; c'est celui qu'on appelle à Paris Chou de Siam depuis que les Ambassadeurs de Siam sont venus à la Cour de France, quoique cette plante fût connuë long-temps auparavant en Europe.

A main droite du château d'Andros on entre dans la vallée de Megnitez aussi agréable que l'autre, & arrosée de ces belles sources qui viennent des environs de la Madona de Cumulo, chapelle fameuse tout au haut de la vallée ; ces sources font tourner huit ou neuf moulins ; l'une des plus considerables sort du rocher même qui fait partie de la chapelle.

Les autres villages de l'Isle sont :

Messi,	Megnitez,
Strapurias,	Lamiro,
La Pichia,	Apsilia,
Livadia,	Steniez,
Merta Chorio,	Vurcorti,
Aladina,	Arna,
Falica,	Amelocho,
Curelli,	Atinati,
Pitrofo,	Vouni,

[a] Ληβάδι, Ληβαδάκι, Pratum, loca amœna.
[b] Brassica Gongylodes. C. B. Pin.

Caſtaniez ,	Gridia ,
Cochilu .	Piſcopio ,
Lardia ,	Capraria ,
Gianiſtes ,	Aipatia.

Le village d'Arna eſt bâti par gros pelotons ſéparez les uns des autres , à mi-côte d'une vallée ornée de Platanes & de fontaines ; pour y aller on traverſe la montagne la plus haute de l'Iſle. Le village d'Arna , & celui d'Amelocho ne ſont peuplez que d'Albanois vêtus encore à la mode de leurs pays , & qui vivent à leur maniere ; c'eſt-à-dire ſans foi ni loi : les Turcs les ont engagez d'y venir pour repeupler l'Iſle où il n'y a gueres plus de 4000. ames , & où les terres nous parurent bien cultivées : Pline ne donne à cette Iſle que 93. milles de circuit ; les habitans prétendent qu'elle en a 120.

La principale richeſſe d'Andros conſiſte en ſoye; quoi qu'elle ne ſoit propre qu'à faire de la tapiſſerie , de même que celle de Thermie , de Caryſto & du Volo , elle ne laiſſe pas de ſe vendre ſur les lieux un écu & demi la livre , & l'on y en recüeille plus de 10000. livres : peut-être que ſi elle étoit bien préparée , on la pourroit employer à des étoffes , à des rubans & à coudre. Cette Iſle produit aſſez de vin & d'huile pour les habitans , l'orge y eſt beaucoup plus commun que le froment qu'on eſt ſouvent obligé de faire venir du Volo. Les montagnes d'Andros ſont couvertes d'Arbouſiers en pluſieurs endroits , on en diſtille le fruit pour faire de l'eau de vie : les Meures noires donnent auſſi un eſprit ardent qui n'eſt pas déſagreable , & l'on nourrit les vers à ſoye des feüilles de ce Meurier. Les Grenades y ſont à gros grains & d'un excellent goût , on en donne 100.

[a] pour trois sols : les Limons n'y sont pas plus chers, non plus que les [b] Cédres.

Le Cadi fait sa residence dans le château avec la noblesse du pays & les Administrateurs ; on crée un ou deux de ces derniers tous les ans : l'Isle paya 15000. écus pour la capitation & pour la taille réelle en 1700.

Nous allâmes saluer l'Aga Commandant de cette Isle, niché au haut d'une vieille tour quarrée où l'on monte par un escalier de pierre à 14. marches, sur lequel s'appuye une échelle de bois de pareille longueur qui porte contre le seüil de la porte : au moindre soupçon qu'il y ait des Corsaires sur la côte, on tire l'échelle de bois, & l'on prépare les mousquets pour les saluer : la tour de l'Aga est hors de la ville ; ce Seigneur ne se portoit pas bien, & il reçût fort agréablement nôtre présent, qui étoit un flâcon de cristal rempli d'esprit volatile, aromatique, huileux, propre pour le soulager dans le tems que l'asthme le fatiguoit : toute l'Isle est remplie de semblables tours où logent les plus [b] aisez ; elles sont assez fortes & percées seulement par des lucarnes comme les cachots des prisons.

Les habitans de cette Isle sont tous du rite Grec, excepté M[rs] de la Grammatica deux freres fort riches & fort zélez pour l'Eglise Latine ; c'est dans leur chapelle que le Consul de France entend la Messe. L'Evêque Latin n'a que trois cens écus de rente ; [c] il arriva il y a quelques années à ce Prélat, qui est homme d'esprit, appellé M[r].

[a] *Deux parats.*
[b] Malus Medica fructu ingenti tuberoso C. B. Pin. *L'oncire* ou *Cédre.*

[c] Ἄρχος, Ἄρχοντας, Ἀρχοντόχης, Ἀφέτης pro Αὐθέντης, Nobilis Dominus, &c.
[d] Γελαντάφυλλα.

Rose, une cruelle avanture : en passant d'Andros à Naxie sa patrie, avec ses ornemens & sa vaisselle d'Eglise, il fut pris par les Turcs, dépouillé, bâtonné, mis aux galeres, d'où il ne se tira que par 500 écus de rançon : on n'a pû découvrir de quel prétexte on s'étoit servi pour lui faire cet affront.

L'Evêque Grec a 500. écus de rente, & beaucoup plus d'agremens dans cette Isle, bien fournie d'ailleurs de Papas & de Caloyers : les principaux monasteres sont celui de *Cruso Pighi*, de *Panacrado*, & de *San Nicolo Soras* : cependant l'ignorance de ces Religieux est telle que les bourgeois ont été obligez pour l'éducation de leurs enfans de rappeller les Capucins. Signor Nicolo Condostalvo riche marchand d'Andros établi à Venize, a donné 100. écus pour faire relever leur couvent, & a établi un fond de 60. ducats de rente pour leur entretien, après avoir donné à la sacristie les habits sacerdotaux & la vaisselle necessaire pour le service divin : Mr Nicolachi de la Grammatica & quelques autres Seigneurs du pays, quoique du rite Grec, ont aussi contribué au rétablissement de l'Eglise de ces bons Peres dédiée à Saint Bernardin, mais abandonnée depuis cinquante ans. Ce que Mr Thevenot rapporte de la procession du jour de la Fête-Dieu dans Andros, s'y pratique encore ; sçavoir que l'Evêque Latin qui porte le corps de Nôtre Seigneur, foule aux pieds les chrêtiens prosternez dans les rues, de quelque rite qu'ils soient Les Jesuites avoient un fort bon hospice dans cette Isle ; mais ils ont été forcez par les avanies des Turcs d'en sortir il y a quelques années.

Le 27. Novembre nous allâmes voir les ruines de *Paleopolis* à deux milles d'Arna vers le sud-sud-ouest au delà du port Gaurio : cette ville qui por-

toit le nom de l'Isle, comme l'assurent [a] Herodote & Galien, étoit fort grande & située avantageusement sur le penchant d'une montagne qui domine toute la plage; il en reste encore des quartiers de murailles tres solides, sur tout dans un endroit remarquable, où suivant les apparences étoit la citadelle dont [b] Titelive fait mention. Outre les vieux marbres renversez dans ces ruines, on y trouve de belles colonnes, des chapiteaux, des bases & quelques inscriptions, qui ne sçauroient être presque d'aucun usage; nous tirâmes ce que nous pûmes de celle qui nous parut la moins effacée : il y est parlé du Senat, du peuple d'Andros & des prêtres de Bacchus, ce qui me fit conjecturer qu'elle avoit été placée sur les murailles ou dans le fameux temple de ce dieu, & que conséquemment elle pouvoit marquer la situation de ce bâtiment.

En avançant dans ces ruines, le hazard nous fit découvrir une figure de marbre sans tête & sans bras; le tronc a trois pieds dix pouces de haut, & la draperie en est fort belle: le long d'un petit ruisseau qui fournissoit de l'eau à la ville, nous remarquâmes deux autres troncs de marbre, où le grand goût du sculpteur paroissoit encore: ce ruisseau me fit souvenir de la fontaine appellée [c] *le present de Jupiter*; mais nous la cherchâmes inutilemeut : peut-être qu'elle s'est perduë dans ces ruines, ou que c'étoit le ruisseau même à qui on avoit donné ce nom : quoiqu'il en soit cette fontaine, au rapport de Mutianus, avoit le goût du vin dans le mois de [d] Janvier, & ne devoit pas être loin de l'endroit où nous nous trouvions, puisque Pline la

[a] *Lib. 8. de simpl. medic. facul. lib. 9.*

[b] *Lib. 31. cap. 48.*

[c] Διὸς Θεοδοσία. *Plin. Hist. nat. lib. 2. cap. 103.*

[d] Non. Jan.

place proche le temple de Bacchus, mentionné dans l'inscription dont on vient de parler : le même autheur dit que ce miracle duroit sept jours de suite, [a] & que ce vin devenoit de l'eau si on l'emportoit hors de la veüe du temple. Pausanias ne parle pas de ce changement ; mais il avance que l'on croyoit que tous les ans pendant les fêtes de Bacchus, il couloit du vin, du temple consacré à ce dieu, dans l'Isle d'Andros : les prêtres sans doute ne manquoient pas d'entretenir cette croyance en vuidant quelques muids de vin par des canaux cachez.

Le port Gaurio n'est pas loin de ces ruines au sud-est de l'Isle, & peut contenir une grande armée. [b] Alcibiade y relâcha avec une flote de 100 vaisseaux : il prit & fortifia le château de *Gaurium*, d'où vient le nom de Gaurio ou Gabrio. Les Andriens s'opposérent au projet des Atheniens, avec toutes leurs forces jointes au secours qu'ils avoient reçeû du Peloponnese ; mais ils furent battus & contraints de se mettre à couvert dans l'enceinte de leur ville : Alcibiade n'ayant pû s'en rendre maître, alla ravager les Isles de Rhode & de Cos, aprés avoir laissé une forte garnison dans le château de *Gaurium* sous le commandement de Thrasybule. Ce n'étoit pas la premiere fois que les Atheniens avoient visité l'Isle d'Andros ; Themistocle avoit mis les Andriens à la raison quelques années auparavant ; car les peuples de cette Isle ayant été long temps sous la domination des Naxiotes, furent les premiers à embrasser le parti des [c] Perses dont la flote subjugua presque tout l'Archipel. Les Grecs confederez resolurent d'attaquer

[a] *Hist. nat. lib.* 31.
[b] *Diod. Sic. Biblioth. hist. lib.* 13.
[c] *Lib.* 5. *&* 8.

la ville d'Andros, & Themistocle n'ayant pû en exiger les contributions, en fit le siege : comme il étoit grand Capitaine & bel esprit, il fit dire aux commandans de la place, que les Atheniens avoient apporté de leur pays deux grandes divinitez, la *persuasion* & la *necessité* ; & qu'ainsi il falloit lui donner de l'argent ou de gré ou de force : les assiegez repondirent, que pour eux ils n'avoient d'autres divinitez, que la *pauvreté* & l'*impossibilité* : suivant les apparences la ville fut emportée d'assaut, & l'Isle fut maltraitée, puisque [a] Pericles y envoya quelque temps aprés une colonie de 250. hommes ; au lieu que les Andriens avoient accoutumé d'en envoyer dans la Thrace, du côté d'Amphipolis que Brasidas [b] capitaine Lacedemonien subjugua.

[c] Ptolemée premier du nom voulant donner la liberté aux villes de Grece, [d] traversa tout l'Archipel avec une puissante armée navale, & obligea la garnison d'Andros, engagée dans le parti d'Antigonus, de se retirer aprés avoir capitulé : par ce moyen il rétablit cette ville dans son ancienne liberté.

Attalus Roy de Pergame vint assieger Andros avec une armée Romaine, qui débarqua au port Gaurio, appellé *Gauroleon* par [e] Titelive ; la ville ne fit pas grande resistance ; & la garnison s'étant retirée dans la citadelle, capitula trois jours après. Les Romains profiterent de tout le butin. Attalus s'empara de l'Isle : pour ne pas la dépeupler, il persuada aux Macedoniens qui s'y trouverent & aux gens du pays d'y rester. Les Romains après

[a] *Plutarch. in Pericl.*

[b] *Diod. Sic. Biblioth. Hist. lib.12.*

[c] Lagus.

[d] *Diod. Sicul. ibid. lib.20.*

[e] *Lib.31. cap.45.*

la mort de ce Prince, heritiers de tous ses biens, possederent l'Isle jusques à ce qu'elle passa aux Empereurs Grecs.

1203. Andros se rendit à Alexis Comnene revenant d'Italie d'implorer le secours des Croisez, pour rétablir sur le thrône [a] Jean Ange Comnene son pere, chassé, mis en prison & privé de la vûë par son frere Alexis Comnene Andronic. Quelque temps après la prise de Constantinople, Marin Dandolo se saisit de l'Isle d'Andros; elle fut ensuite possedée par la maison de [b] Zeno, & donnée pour dot à Cantiana Zeno épouse de Coursin de Sommerive, comme le remarque le [c] P. Sauger dans la vie de Jacques Crispo XI. Duc de Naxie. Coursin troisiéme du nom & septiéme Seigneur d'Andros fut dépouillé par Barberousse; mais à la sollicitation de l'Ambassadeur de France, Solyman II. le rétablit dans son domaine: Jean François de Sommerive fut le dernier Seigneur de cette Isle; & ses sujets du rite Grec, après avoir voulu l'assassiner, se donnerent au Turc pour se délivrer tout-à-fait de la domination des Latins.

Le port Gaurio est le meilleur port de l'Isle, & les Venitiens y viennent donner fond lorsqu'ils ont la guerre avec les Turcs. A un mille de terre vis-à-vis de ce port, est *Gaurionisi* écueil assez long entouré de quelques rochers; c'est peut-être l'Isle de Caura de Baudrand: la nuit qui nous surprit ne nous permit pas d'examiner s'il y reste encore quelques vestiges du château *Gaurium*.

Nous fumes contrains de venir coucher au Mo-

[a] *Du Cange Hist. des Emp. de Const. liv. 1.*

[b] *Idem lib. 2.*

[c] *Hist. des Ducs de l'Archipel.*

naſtere de la [a] Vierge ; cette maiſon n'a rien de beau , quoique les Religieux ſoient fort riches : ils ont laiſſé perdre la bonne coutume , qu'ils avoient du temps de M[r] Thevenot , de régaler les paſſants ; nous y euſſions jeuné malgré nous , ſans M[r] Gaſparachi de la Grammatica qui nous y envoya la moitié d'un mouton , d'excellent vin & des rafraichiſſemens : le lendemain nous y vîmes à la meſſe beaucoup d'Albanoiſes bien parées , & plus propres que les Gréques , dont les [b] juſte-au-corps ſont beaucoup plus ronds & plus deſagreables mêmes que ceux que l'on porte dans les autres Iſles ; ces juſte-au-corps des Dames d'Andros ont un gros bourlet qui reſſemble à un vertugadin.

Le froid qui commençoit à ſe faire ſentir dans cette Iſle & la mer qui devenoit orageuſe d'un jour à l'autre , nous obligerent de paſſer à Tine dans le deſſein de nous retirer à Mycone pour y attendre le beau temps : l'Archipel eſt fort dangereux pendant l'hiver. [c] Denys le geographe a raiſon de dire qu'il n'y a point de mer qui pouſſe ſes vagues plus haut , & la raiſon qu'il en apporte eſt excellente:[d] c'eſt que ces vagues ne pouvant s'étendre bien loin , ſe reflechiſſent avec impetuoſité entre les Iſles qui ſont fort proches les unes des autres ; & comme dit Heſychius , leurs flots reſſemblent à des chêvres [e] qui bondiſſent dans les campagnes.

Il n'y a qu'un mille de diſtance de l'Iſle d'An-

[a] *Αγία.*

[b] Colibi.

[c] *ἔνθα τὸ κῦμα ῥησσόμενον νησοῖσι , περιβρέμεται Σποράδεσσιν.*

[d] *Οὐ γάρ τις κείνῳ ἐναλίγκιον κύματι ὀφέλλει. Verſ.* 131. 132. 133.

[e] *Αἶγες τὰ κύματα Δωριεῖς. Heſych.*

dros à celle de Tine, comme Pline l'a remarqué ; nous passâmes ce canal le premier Decembre dans un caique : car les six rochers qui en occupent le milieu, ne le permettent pas aux gros batimens. Il faut faire 40. milles pour aller du port du château d'Andros à celui de San Nicolo du Tine, où nous n'arrivâmes que sur les sept heures du soir ; & les officiers du port ne voulant pas prendre la peine d'examiner nôtre patente de santé à cette heure-là, ni de faire avertir le Consul de France, on nous obligea de coucher dans nôtre bateau; il est vrai qu'on eut l'honnêteté de nous offrir le lazaret pour faire compagnie à quelques esclaves que la vermine devoroit.

Le lendemain le consul de France dépêcha un expert à la forteresse à son Excellence. Mgr Louis Cornaro Proveditcur de l'Isle, qui nous accorda la pratique, comme ils parlent, c'est-à-dire, la liberté de nous débarquer; mais la forteresse étant à quatre milles du port, nous ne reçûmes cette permission que sur le midi.

LE TINE. TENUS. ΤΗΝΟΣ

L'Isle de Tine fut anciennement nommée Tenos suivent Estienne le geographe, d'un certain Tenos qui la peupla le premier : Herodote nous apprend qu'elle fit partie de l'Empire des Cyclades que les Naxiotes possederent dans les premiers temps. Il est parlé des Teniens parmi les peuples de Gréce, qui avoient fourni des troupes à la bataille de Platée, où Mardonius General des Perses fut défait ; & les noms de tous ces peuples furent gravez sur la droite d'une base de la statuë de Jupiter regardant l'Orient : à voir même l'inscription rapportée par [a] Pausanias, il semble que les peuples de cette Isle fussent alors plus puissans,

[a] *Eliac. prior.*


Le TINE.


Tom. II. Pag. 45.
ANDROS.
LE TINE.

ou auſſi puiſſans que ceux de Naxos. Neanmoins ceux de Tenos, [a] les Andriens, & la pluſpart de autres inſulaires, dont les interêts étoient communs effrayez de la puiſſance formidable des Orientaux, ſe tournerent de leur côté. Xerxés ſe ſervit d'eux & des peuples de l'Iſle Eubée pour reparer les pertes qu'il faiſoit dans ſes armées. Les forces maritimes des Teniens ſont marquées ſur une médaille fort ancienne, frapée à la tête de [b] Neptune reveré particulierement dans cette Iſle; le revers repreſente le trident de ce dieu, accompagné de deux Dauphins : Goltzius a fait auſſi mention de deux médailles de [c] Tenos au même type. Triſtan parle d'une médaille d'argent des Teniens à la tête de Neptune avec un trident au revers.

Le bourg de San Nicolo bâti ſur les ruines de l'ancienne ville de Tenos, au lieu de port n'a qu'une méchante plage qui regarde le ſud, & d'où l'on découvre l'Iſle de Syra au ſud-ſud-oueſt : quoiqu'il n'y ait dans ce bourg qu'environ 150. maiſons, on ne peut pas douter par le nom de *Polis* qu'il porte encore, & par les médailles & les marbres antiques qu'on y trouve en travaillant la terre, que ce ne ſoient les débris de la capitale de l'Iſle. [b] Strabon aſſure que cette ville n'étoit pas grande : mais qu'il y avoit un fort beau temple de Neptune dans un bois voiſin, où l'on venoit celebrer les fétes de cette divinité, & où l'on étoit regalé dans des appartemens magnifiques; [e] ce temple avoit un aſyle dont Tibere re-

[a] *Herod. lib.* 8.
[b] ΤΗΝΙΩΝ. *Spon. voyag. tom.* 3.
[c] *Comment. hiſt. tom.* 2.
[d] *Rerum geog. lib.* 10.
[e] *Tacit. Annal. lib.* 3. *cap.* 60. & 63.

gla les drotis de même que ceux des plus fameux temples du Levant. A l'égard de Neptune, Philocore cité par [a] Clement d'Alexandrie, rapporte qu'il étoit honoré dans Tenos comme un grand medecin, & cela se confirme par quelques médailles : il y en a une chez le Roy dont [b] Tristan & Patin font mention : la tête est d'Alexandre Severe : au revers c'est un trident, autour duquel est tortillé un serpent, symbole de la medecine chez les anciens : [c] d'ailleurs cette Isle avoit été appellée l'Isle aux serpens.

Elle a 60. milles de tour, & s'étend du nord-nord-ouest au sud-sud-est; pleine de montagnes pelées, mais la mieux cultivée de l'Archipel. Tous les fruits y sont excellens : melons, figues, raisins ; la vigne y vient admirablement bien, & c'est sans doute depuis long-temps ; puisque [d] Mr Vaillant fait mention d'une médaille frapée à sa legende, sur le revers de laquelle est representé Bacchus tenant un raisin de la main droite & un thyrse de la gauche : la tête est d'Antonin Pie. La médaille que Mr Spon achetta dans la même Isle est plus ancienne, d'un côté, c'est la tête de [e] Jupiter Hammon, & de l'autre une grappe de raisin: à l'égard du froment, on en seme peu dans cette Isle, mais on y recueille beaucoup d'orge.

Les Figuiers de Tine sont fort bas & fort touffus: les Oliviers y viennent fort bien; mais il y en a peu, & leur fruit n'est destiné que pour être salé : on y manqueroit de bois & de moutons, si on ne les tiroit d'Andros : d'ailleurs le pays est agreable & arrosé de beaucoup de fontaines, qui lui avoient

a *Admon. ad gentes.*
b *Comment. hist. tom. 2.* ΤΗΝΙΩΝ.
c *Ophiussa. Plin.*
d *Numism. Graec.*
e ΤΗ.

attiré chez les anciens le nom [a] d'*Hydruſſa*, de même qu'à la pluſpart des Iſles où il y a quelques ſources : on a dit plus haut qu'on l'avoit [b] nommée l'Iſle aux ſerpens ; mais Heſychius de Milet nous apprend que Neptune s'étoit ſervi de Cigognes pour les exterminer : il faut que cela ſoit vrai, ou que la race de ces reptiles en ſoit éteinte, puiſqu'on n'y en voit plus.

La ſoye fait aujourd'huy la richeſſe de Tine ; chaque année on y en recueille environ ſeize mille livres peſant : [c] dans le temps que nous y étions, elle valoit un ſequin la livre, elle va quelque fois juſques à trois écus ; nos François l'enleverent preſque toute : quoique ce ſoit la ſoye la mieux preparée de toute la Gréce, elle n'eſt pas pourtant aſſez fine pour faire des étoffes, mais fort propre à coudre & à faire des rubans : on fait de bons bas de ſoye dans cette Iſle ; rien n'approche de la beauté des gans que l'on y tricotte pour les Dames. Ceux qui font embarquer de la ſoye pour Venize, ne payent aucun droit de ſortie à Tine ; ils donnent caution, & la caution paye ſi l'on découvre que la ſoye ait été conduite autre part ; la raiſon en eſt que cette marchandiſe payant l'entrée à Venize, elle payeroit deux fois ſur les terres de la Republique, ſi l'on en faiſoit payer la ſortie à Tine.

La fortereſſe du Tine où nous arrivâmes à cheval, de San Nicolo dans une heure de temps, eſt ſur la roche dominante du pays, & où la nature a plus travaillé que l'art, la garde en eſt confiée à quatorze ſoldats mal vêtus, du nombre deſquels étoient ſept deſerteurs François : nous y

[a] *Steph.*
[b] *Triſt. Comment. hiſt. tom. 1.*
[c] *Le Sequin vaut deux écus & demi.*

comptâmes environ quarante Canons de bronze & deux ou trois canons de fer : c'eſt le ſejour des plus honnétes gens de l'Iſle quoiqu'il n'y ait pas plus de 500 maiſons, que le vent du nord & le froid, auſſi aſpre qu'à Paris, rendent fort incommodes : le palais du Proveditеur eſt mal bâti, on n'y ſçauroit conſerver aucun meuble, non plus que chez les bourgeois à cauſe de la grande humidité que les brouillards & les crevaſſes des terraſſes y entretiennent:les Jeſuites y ſont aſſez bien logez ; mais leur Egliſe ne ſauroit contenir la moitié de leurs devotes ; le P. Prati Superieur de la maiſon nous reçeut fort honnêtement, & nous eumes le plaiſir d'y dîner avec les Peres Foreſti, Camuti & Federic : Son Excellence à qui nous allâmes faire la reverence nous invita auſſi à dîner, & nous offrit des gardes pour nous accompagner dans l'Iſle : Mr Antonio Betti l'un des plus fameux Avocats du Tine, nous prêta ſa maiſon du [a] fauxbourg hors la forterеſſe où il n'y a qu'environ 150. maiſons ; mais on a la liberté d'en ſortir & d'y entrer quand on veut, au lieu que les portes de la forterеſſe ſe ferment de bonne heure, & ne s'ouvrent que tard.

Outre la forterеſſe de San Nicolo, les principaux villages de cette Iſle ſont.

Il Campo,
Il Terebado,
Lotra,
Lazaro,
Peraſtra,
Cumi.
Carcado,
Catacliſma,
Chilia,
Oxomeria, qui contient cinq bourgades ; ſçavoir, Pyrgos, Vacalado, Cozonari, Bernardado & Platia.
Ciſternia,
Cardiani,
Diſado,

[a] Il Borgo.

Aitofolia,

Aitofolia ,	Mondado ,
Maſtro-mercato ,	Volacos ,
Micrado ,	Fallatado ,
Carea ,	Meſſi ,
Filipado ,	Muoſulu ,
Comiado ,	Stigni ,
Arnado ,	Potamia ,
Pergado ,	Cacro ,
Cazerado ,	Triandaro ,
Cuticado ,	Doui Caſtelli ,
Smordea ,	Diocarea ,
Cozonara ,	Cicalada ,
Tripotamo ;	Sclavo corio ,
Cigalado ,	Croio ,
Agapi ,	Monaſterio.

Mr le Provediteur ne retire qu'environ deux mille écus de ſon Gouvernement, auſſi le regarde-t-on à Venize comme un lieu de mortification : ce Gouverneur a la dixiéme partie des denrées ; de dix charges d'orge, par exemple , on lui en paye une:pour la ſoye ce n'eſt pas de même, ceux qui en font embarquer pour autre part que pour Venize, ne payent que trois écus , & trois quarts pour chaque centaine de livres ; le Provediteur n'a rien à voir ſur ces droits.

L'Evêque de Tine a 300. écus de revenu fixe , & près de 200. écus des émolumens de ſon Egliſe : ſon Clergé d'ailleurs eſt illuſtre , & composé de plus de 120. Prêtres : les Grecs y ont bien deux cens Papas,ſoumis à un Protopapas ; mais ils n'ont point dans l'Iſle d'Evêque de leur rite, & même ils dépendent de l'Evéque Latin en pluſieurs choſes : un Grec ne ſçauroit être Prêtre que cet Evêque ne l'ait fait examiner : après que l'aſpi-

rant a juré qu'il reconnoît le Pape & l'Eglise Apostolique & Romaine, l'Evêque Latin luy fait donner son dimissoire pourveu qu'il ait 25. ans ; ensuite il est sacré par un Evêque Grec venu de quelque Isle voisine, auquel il ne donne que 10. ou 12. écus pour son voyage : le jour du sacre le nouveau Prêtre donne trois livres de soye au Provediteur, autant à l'Evêque Latin, & un écu & demi au Protopapas qui lui a donné son attestation de vie & mœurs.

Dans les processions & dans toutes les fonctions ecclesiastiques, le Clergé Latin a toûjours le pas : quand les Prêtres Grecs entrent en corps dans les Eglises Latines, ils se découvrent suivant la coutume des Latins, & ne se découvrent pas dans leurs propres Eglises. Lorsque la Messe se dit en présence des deux Clergez, après que le Soudiacre Latin a chanté l'Epître, le second Dignitaire du Clergé Grec, la chante en Grec ; & lorsque le Diacre Latin a chanté l'Evangile, le premier Dignitaire Grec, ou le chef des Prêtres chante aussi l'Evangile en Grec : Dans toutes les Eglises Gréques de l'Isle, il y a un autel destiné pour les Prêtres Latins : on prêche dans les Eglises Gréques avec pleine liberté sur les matieres contestées entre les Latins & les Grecs.

Il n'y a dans les Eglises Latines que de simples Chapelains amovibles au gré de l'Evêque. Nuncio Vastelli chirurgien Maltois, ayant gagné du bien à Tine, & n'ayant point d'enfants a adopté les [a] PP. Recolets ; il leur a fait bâtir une Eglise & un couvent à la campagne : ces Peres sont fort aimez, mais ils ont peu de maisons dans le Levant.

Les femmes des bourgeois & contadins, comme

[a] Zoccolanti.

Timiotes.

ils parlent;ſont vêtues à la venitienne ; les autres ont un habit approchant de celui des Candiotes.

Pour ce qui regarde l'hiſtoire de cette Iſle, vous ſçavez, Monſeigneur, que c'eſt la ſeule conquête qui ſoit reſtée aux Veniriens, de toutes celles qu'ils firent ſous les Empereurs Latins de Conſtantinople. André Gizi, d'où deſcend le Sr Janachi Gizi que vous avez établi Conſul de cette Iſle & de celle de Mycone, ſe rendit maître de Tine environ l'an 1207. & la Republique en a toûjours joüi malgré toutes les tentatives des Turcs. Peu s'en fallut que ce fameux [a] Barberouſſe Capitan Pacha,qui ſoumit en 1537.preſque tout l'Archipel à Soliman II. ne s'emparât auſſi de Tine. André Moroſini aſſûre que cette Iſle ſe rendit ſans reſiſtance, mais que peu de temps après, honteuſe d'une pareille lâcheté, elle députa vers le Provediteur de Candie, dont elle receut aſſez de ſecours pour ſe remettre ſous la puiſſance de ſes premiers maîtres. On ne conte pas la choſe tout à fait de même à Tine : on dit que Barberouſſe preſſant extraordinairement la fortereſſe, obligea la garniſon de battre la chamade ; mais que la nobleſſe voyant qu'il n'y avoit que les habitans des villages d'Arnado, Triandaro & Doui Caſtelli diſpoſez à capituler, vint fondre ſi bruſquement ſur les Turcs, qu'elle les força de lever le ſiége ; on ajoute même que les ſoldats de la garniſon, dans leur furie, firent ſauter du haut des remparts l'Officier que le Capitan Pacha avoit envoyé pour regler les articles de la capitulation.

Depuis ce temps-là pour reprocher aux habi-

[a] Barberouſſe II. du nom, dit, Chereddin, ou Cheriadden. *Hiſt. Venet. lib.* 5.

tans de ces trois villages le peu de cœur qu'ils montrerent en cette occasion ; le premier jour de May le Provediteur accompagné des contadins & des feudataires de la Republique, suivi de la milice avec l'étendart de saint Marc va tous les ans à cheval à l'Eglise de Sainte Venerande sur la montagne de Cecro, & l'on y fait une grande décharge de mousqueterie, apres avoir crié trois fois, *Vive Saint Marc*, ensuite l'on danse, & la fète finit par un repas : les feudataires qui manquent de se trouver à cette ceremonie payent un écu pour la premiere fois, & ils perdent leur fief s'ils y manquent jusques à trois fois.

[a] Leunclave assure qu'en 1570. l'Empereur Selim fit demander au Senat de Venize la restitution de l'Isle de Chypre, & que sur son refus, Pialis Capitan Pacha fit une descente à Tine, où il mit tout à feu & à sang. [b] Morosini dit que dans la même année les Turcs assiegerent vigoureusement la forteresse de Tine ; qu'Eve Mustapha mit à terre huit mille hommes des troupes de la flotte qu'il conduisoit à Chypre, & que cette descente se fit à la sollicitation pressante des Andriens ; mais qu'elle échoüa, parce que le Provediteur Paruta avoit si bien pourveu à toutes choses, que les Turcs malgré toute leur diligence furent contraints de lever le siege & de se retirer, après avoir brûlé les plus beaux villages de l'Isle : deux ans après ils la ravagerent pour la troisiéme sous le commandement de Cangi Alis.

Quoique les Venitiens n'ayent pas de troupes reglées dans cette Isle ; en cas d'allarme pourtant, on y pourroit ramasser au premier signal plus de 5000 hommes : chaque village entretient une

[a] *Supplem. Annal. Turc.* [b] *Hist. Venet. lib. 9. & 11.*

compagnie de milice, à laquelle le Prince fournit des armes, & que l'on fait exercer & passer en reveüe fort souvent. Dans la derniere guerre Mezomorto Capitan Pacha écrivit au Proveditteur, à la Noblesse, & au Clergé de l'Isle qu'il feroit mettre tout le pays à feu & à sang s'ils ne lui payoient pas la capitation ; on répondit qu'il n'avoit qu'à venir la recevoir, & lorsqu'il parut avec ses galeres, le Proveditteur Moro, bon homme de guerre, fit sortir mille ou douze cens hommes des retranchemens de la marine à San Nicolo ; ces troupes empêcherent par leur grand feu que l'on n'abordât, & le Capitan Pacha voyant qu'on s'y prenoit de si bonne grace fit retirer ses galeres : à la verité cette milice est bonne pour canarder dans des retranchemens, mais elle ne feroit pas propre à tenir la campagne & à se battre à découvert. Pour se rendre le maître de Tine, il ne faudroit qu'amuser les troupes à San Nicolo pendant qu'on feroit une descente au port [a] Palermo, qui est le meilleur port de l'Isle du côté du nord; ces troupes qui ruineroienr le pays & qui tireroient facilement leur subsistance de l'Isle d'Andros, affameroient bien-tôt la forteresse, seul bonlevart du pays ; car San Nicolo est ouvert de tous côtez.

Le mauvais temps ne nous permit gueres d'herboriser dans le Tine ; nous y observâmes pourtant quelques belles plantes, entre autres celle d'où coule la Manne de Perse ; mais nous ne pûmes pas aller voir les autres raretez de l'Isle, comme la caverne d'Eole, la tour de la Donzele, les restes du temple de Neptune, la Madona Car-

[a] Palermo *vient de* Πάνορμος, Panhormus, *Port à recevoir toute sorte de bâtimens.*

diani ; trop heureux de pouvoir traverser le canal de Mycone, où nous avions dessein d'aller passer le reste de l'hiver, & où nous n'arrivames pas sans danger, à cause des furieux sauts que faisoit nôtre caique; cela nous confirma dans la pensée de ceux qui ont crû que l'Archipel avoit été nommé par les anciens la mer [a] Egée, parce qu'au moindre vent ses flots bondissent comme des chévres, de même qu'on l'a remarqué plus haut.

Nous finirons cette lettre par la station geographique que nous fimes tout au haut de la forteresse de Tine, d'où l'on découvre facilement les Isles voisines.

Joura reste à l'ouest,

Syra au sud-ouest.

Andros entre le nord-ouest, & le nord-nord-ouest.

Paros au sud,

Delos entre le sud-sud-est & le sud.

Scio entre le nord-est & le nord-nord-est.

Le cap Carabouron au nord-est.

Scala-nova à l'est-nord-est.

Samos entre l'est & l'est-nord-est.

Nicaria à l'est.

Fourni à l'est-sud-est.

Mycone aù sud-est.

Amorgo entre le sud-est & le sud-sud-est.

Naxie entre le sud-sud-est & le sud.

J'ay l'honneur d'estre avec un profond respect, &c.

[a] Αἰξ.

LETTRE IX.

A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secretaire d'Etat & des Commandemens de Sa Majesté, &c.

MONSEIGNEUR,

L'Histoire de Scio est d'une trop grande étenduë pour la pouvoir renfermer dans une lettre ; j'aurai donc l'honneur de vous entretenir dans celle-ci seulement de ce qui s'y est passé de nos jours, & de vous envoyer une simple description de cette Isle. DESCRIPTION des Isles de Scio, Metelin, Tenedos, Nicaria.

Antonio Zeno Capitaine général de l'armée Venitienne parut devant la ville de Scio le 28. Avril 1694. avec une armée de 14. mille hommes & commença d'attaquer le château de la marine, seule place de résistance dans tout le pays : il ne tint pourtant que cinq jours, quoique deffendu par huit cens Turcs, & soûtenu par plus de mille hommes bien armez qui pouvoient s'y jetter sans opposition du côté de terre. L'année suivante le 10. Février les Venitiens perdirent la place avec la même facilité qu'ils l'avoient prise, & l'abandonnerent précipitamment après la défaite de leur armée navale aux Isles de Spalmadori où le Capitan Pacha Mezomorto commandoit la flote des Turcs : l'espouvante fut si grande dans Scio qu'on y laissa le canon & les munitions ; les

troupes se sauvoient en desordre , & l'on dit encore aujourd'hui dans l'Isle que les soldats prenoient les mouches pour des turbans.

Les Turcs y rentrérent comme dans un pays de conquête : mais les Grecs eurent l'adresse de rejetter sur les Latins la faute de tout ce qui s'étoit passé , quoique ceux-ci n'eussent eu aucune part à l'irruption des Venitiens : on fit pendre quatre personnes des plus qualifiées du rite latin & qui avoient passé avec honneur par les principales charges , Pierre Justiniani , Francesco Drago Burghesi , Dominico Stella Burghesi , Giouanni Castelli Burghesi : on deffendit aux Latins de porter des chapeaux ; on les obligea de se faire razer , de quitter l'habit Genois , de descendre de cheval à la porte de la ville , & de saluer avec respect le moindre des musulmans : les Eglises furent abatues ou converties en Mosquées : l'Evèque Latin Leonardo Baharini , & plus de 60. familles des plus apparentes suivirent les Venitiens à la Morée ; cet Evêque y mourut quelque temps après qu'on l'eut pourveû d'un nouvel Evêché : le soupçon que les Turcs avoint conçeu contre lui & les Latins , d'avoir favorisé l'expedition des Venitiens , fut augmenté par les marques d'estime que ceux-ci donnerent à ce Prelat. Ces pauvres Latins que l'on fatigue tous les jours par de nouvelles chicanes , à l'instigation des Grecs , prennent leur mal en patience , & assistent avec beaucoup d'édification aux Offices divins chez le vice-consul de France dont la chapelle est grande & bien déservie.

L'exercice public de la Religion Catholique étoit le plus beau privilege que les Roys de France eussent fait conserver aux Sciotes : ils

en on été privez ſous ombre de rebellion : on y faiſoit l'office divin avec les mêmes ceremonies que dans le centre de la Chrêtienté. Les Prêtres portoient le Saint Sacrement aux malades en plein jour avec des faneaux : la proceſſion de la Fête-Dieu y êtoit ſolemnelle, le Clergé marchoit en chape avec le dais & les encenſoirs : enfin les Turcs appelloient cette Iſle la petite Rome. Outre les Egliſes de la campagne, les Latins en avoient ſept dans la ville ; le Dome ou la Cathedrale eſt devenue Moſquée, de même que l'Egliſe des Dominicains ; de l'Egliſe des Jeſuites dediée à Saint Antoine, on a fait une hôtelerie ; celle des Capucins, & des Recolets, Nôtre Dame de Lorette, & celle de Sainte Anne ont été abbatues : les Capucins avoient encore à 500. pas de la ville l'Egliſe de Saint Roch où l'on enterroit les François & les protegez, mais elle a eu le même ſort que les autres : les Egliſes de la campagne étoient S. Joſeph à deux milles de la ville, Notre Dame de la Conception à deux milles & demi, Saint Jacques à un quart de mille, la Madona à un mille & demi, la Madona d'Eliſée à deux milles & demi, Saint Jean à demi mille.

Les Prêtres Latins avoient auſſi la liberté de dire la meſſe dans dix ou douze Egliſes Gréques ; & quelques Gentils-hommes avoient des chapelles dans leurs maiſons de campagne. Rome donnoit deux cens écus à l'Evêque, qui d'ailleurs profitoit d'un caſuel conſiderable. Il reſte encore à Scio 24. ou 25. Prêtres, ſans compter les Religieux François & Italiens, qui ont perdu leurs couvents. Après la priſe de Scio, les Turcs mirent les Prêtres à la capitation ; mais M^r^ de

Riants vice-consul de France les en fit exmpter : les Religieuses n'y sont point cloîtrées non plus que dans le reste du Levant;les principales sont de l'Ordre de Saint François ou de Saint Dominique, dirigées les unes & les autres par les Jesuites.

L'Evêque Grec est fort riche, il a plus de 300. Eglises dans la ville, & tout le reste de l'Isle est plein de Chapelles; les Monasteres Grecs y jouissent de gros revenus; celui de Saint Minas est de 50 Caloyers. & celui de Saint George d'environ vingt-cinq : le plus considerable est [a] Neamoni, c'est a dire, *Nouvelle solitude*, situé à 5. milles de la ville : nous y allâmes le cinq Mars 1701. Ce couvent paye 500. écus de capitation; il renferme 150. Caloyers, qui ne mangent en communauté que le Dimanche & les Fêtes, le reste de la semaine chacun fait sa cuisine comme il l'entend; car la maison ne leur donne que du pain, du vin & du fromage; ainsi ceux qui ont du bien font bonne chere, & même entretiennent des chevaux pour leur usage. Ce couvent est fort grand & ressemble plûtôt à un village qu'à une maison religieuse; on pretend qu'il possede la huitiéme partie des biens de l'Isle, & qu'il a plus de cinquante mille écus de rente. Outre les acquisitions continuelles que la maison fait par les legs pieux,il n'est point de Caloyer qui ne contribue à l'enrichir; non seulement ils donnent 100. écus pour leur reception, mais en mourant ils ne sçauroient disposer de leurs biens qu'en faveur du couvent ou de quelqu-un de leurs parens, qui ne peut heriter que du tiers à condition qu'il se fera religieux dans la même maison : ils ont

[a] Νεαμονη, Nouvelle solitude.

trouvé par là le ſecret de ne rien perdre : le couvent eſt ſur une colline bien cultivée dans une ſolitude deſagreable au milieu de grandes montagnes toutes pelées.

Quoique l'Egliſe ſoit mal percée, elle paſſe pourtant pour une des plus belles qui ſoient dans le Levant ; tout y eſt gothique, excepté les cintres des voutes ; les peintures en ſont horriblement groſſieres, malgré les dorures qu'on n'y a pas épargnées ; le nom de chaque Saint eſt écrit au bas de ſa figure, de peur qu'on ne le confonde avec ſon voiſin. L'Empereur Conſtantin Monomaque qui a fait bâtir cette Egliſe, comme l'aſſûrent les Moines, y eſt peint & nommé. Les colonnes & les chapiteaux ſont de jaſpe du pays, mais d'un mauvais profil ; ce jaſpe eſt une eſpece de bréche rouge-lavé, mêlé de quelques plaques cendrées aſſez mal unies, & il n'a rien d'éclatant : il n'eſt pas rare autour du monaſtere ; mais celui qu'on employe dans cette Egliſe a été tiré des anciennes carriéres de l'Iſle, aſſez près de la ville. [a] Strabon a parlé de ces carriéres, & Pline aſſure qu'on y découvrit le premier jaſpe : en bâtiſſant les murailles de la ville on fit remarquer la beauté de cette pierre à Ciceron : [b] je la trouverois encore plus belle, dit-il, ſi elle venoit de Tivoli, voulant par là leur faire comprendre qu'ils ſeroient maîtres de Rome s'ils poſſedoient Tiuoli, ou que leur pierre ſeroit plus eſtimée ſi elle venoit de loin : c'eſt dans ce vo-

[a] *Λατόμει. Εχέι δὲ ἡ Νῆσος καὶ Λατόμιον μαρμάρου λίθου. Strab. Rer. Geog. lib.* 13.

[b] Multo, *inquit*, magis mirarer, ſi Tiburtino lapide feciſſetis.

In Chiorum lapidicina ſaxo diſciſſo caput extitit Paniſci. *Cic. de Divin.*

yage ſuivant les apparences que cet autheur apprit qu'on avoit trouvé dans ces carriéres la tête d'un Satyre, deſſinée naturellement ſur une pierre d'éclat.

Les habitans de Scio conviennent que leur Iſle a 120. milles de tour: Strabon lui donne 900. ſtades de circonference, c'eſt à dire 112. milles & demi : Pline va juſques à 125. mille pas. Tout cela peut être vrai; car outre que la diſtance de ces meſures eſt peu conſiderable, de toutes les manieres de déſigner la grandeur d'une Iſle, celle d'en meſurer la circonference eſt la moins exacte, à cauſe de l'inégalité des côtes, dont on ne juge le plus ſouvent que par eſtimation. L'Iſle de Scio s'étend du nord au ſud ; mais elle eſt plus étroite vers le milieu terminée au ſud par le [a] Cabo Maſtico ou de [b] Catomeria, & au nord par celui [c] d'Apanomeria. La ville de Scio & le Campo ſont vers le milieu à l'eſt ſur le bord de la mer : cette ville eſt grande riante & mieux bâtie qu'aucune ville du Levant ; les maiſons en ſont belles, commodes, terminées par des combles de charpente couverts de tuiles plates ou creuſes : les terraſſes ſont enduites d'un bon ciment, & l'on connoît bien que les Sciotes ont retenu la maniere de bâtir des Genois qui avoient embelli toutes les villes d'Orient où ils s'étoient établis : en un mot, après avoir paſſé une année dans l'Archipel à ne voir que des maiſons de boüe, la ville de Scio nous parut un bijou, quoique mal percée & pavée de cailloux comme nos villes de Provence : les Venitiens dans la

[a] *an. τὸ Ποσείδιον. Strab. ibid.*

[b] Partie inferieure de l'Iſle.

[c] Partie ſuperieure.

derniere guerre embellirent Scio, en faiſant razer les maiſons des environs du château où l'on voit preſentement une belle eſplanade.

Ce château eſt une vieille citadelle conſtruite par les Genois ſur bord de la mer, il bat la ville & le port; mais il paroit dominé par une partie de la ville: on prétend qu'il y a 1400.. hommes de garniſon; il en faudroit plus de 2000. par rapport à ſon enceinte deffendue par des tours rondes & pas un méchant foſſé: le dedans de la place eſt preſque tout rempli de maiſons fort ſerrées, habitées ſeulement par des Muſulmans; ou occupées par la Nobleſſe Latine il y a plus de 80.ans, comme le marquent encore en pluſieurs endroits les armes des nobles Juſtiniani, Burgheſi, Caſtelli & autres: les Turcs en rétabliſſent tous les jours les maiſons détruites par les bombes des Venitiens, & l'on y a bâti une Moſquée aſſez propre.

Le port de Scio eſt le rendez-vous de tous les bâtimens qui montent ou qui deſcendent: c'eſt-à dire qui vont à Conſtantinople, ou qui en reviennent pour aller en Syrie & en Egypte: cependant ce port n'eſt pas des meilleurs, quoique Strabon [a] aſſure qu'il peut contenir juſques à quatre-vingt vaiſſeaux; il n'y a preſentement qu'un méchant mole, ouvrage des Genois, formé par une jettée à fleur d'eau dont l'entrée eſt aſſez étroite & dangereuſe par les rochers des environs qui ſont à peine couverts d'eau & que l'on éviteroit difficilement ſans le fanal élevé ſur l'écueil de Saint Nicolas, nous laiſſâmes dans ce port ſept galeres Turques & trois vaiſſeaux de guerre de Tripoli: ordinairement il y reſte une eſcadre de galeres.

[a] *Rerum geog. lib.* 10.

A l'égard de la campagne, Athenée [a] a bien raiſon de dire que Scio eſt une Iſle montagneuſe & rude : cependant les bois rendoient ces montagnes plus agréables dans ce temps-là : au lieu qu'elles ſont aujourd'hui aſſez ſtériles : cette campagne eſt portant admirable en certains endroits, & l'on n'y voit qu'Orangers, Citroniers, Oliviers, Meuriers, Myrtes, Grenadiers, ſans compter les Lentiſques & les Terebinthes: le pays ne manque que de grains, l'orge & le froment qu'on y recueille, ſuffiſent à peine à la nourriture de ſes habitans pendant trois mois ; on eſt obligé d'en tirer de terre ferme le reſte de l'année ; c'eſt pourquoi les Princes Chrétiens ne pourroient pas conſerver cette Iſle long temps, s'ils étoient en guerre avec les Turcs. Cantacuzene rapporte que Bajazet affama toutes les Iſles en defendant qu'on y tranſportât des grains : il ſeroit malaiſé de ſe bien établir dans l'Archipel, ſans poſſeder la Morée ou la Candie, d'où l'on tireroit des vivres : le village de Geſmé, qui eſt l'ancienne ville d'Erythrée, ſuivant quelques-uns, fournit des grains à Scio : on ne ſçauroit croire combien la terre d'Aſie eſt fertile : Geſmé eſt vis-à-vis de Scio en deçà du cap de Carabouron.

Pour du vin, Scio en fournit aux Iſles voiſines, il eſt agréable & ſtomacal. [b] Theopompe dans Athenée dit que ce fut Oenepion fils de Bacchus qui apprit aux Sciotes à cultiver la vigne ; que ce fut dans cette Iſle que ſe beût le premier vin roſé, & que ſes habitans montrerent à leurs voiſins la maniere de faire le vin. [c] Virgile & Ho-

[a] Ἡ γὰρ νῆσος ἐστὶ τραχεῖα καὶ καταδένδρος. *Athen. Deipn. lib. 6.*

[b] *Deipn. lib. 1.*

[c] Vina novum fundant calathis Arviſia Nectar. *Ecl. 5. verſ. 71.*

race s'accommodoient fort des vins de Scio : Strabon qui en parle comme des meilleurs vins de Gréce, vante ſur tout ceux d'un quartier de l'Iſle oppoſé à celle de [a] Pſyra ou Pſara comme l'on prononce aujourd'hui ; & Pſara n'eſt connuë dans le Levant que par cette liqueur. Il n'y a pas long-temps que les troupes de Mezomorto ont détruit les vignes d'Antipſara qui rapportoient auſſi beaucoup de vin. [b] Pline parle très ſouvent des vins de Scio, & cite Varron le plus ſçavant des Romains, pour prouver qu'on l'ordonnoit à Rome dans les maladies de l'eſtomac. Varron rapporte auſſi qu'Hortenſius en avoit laiſſé plus de dix mille pieces à ſon heriter. [c] Céſar, ajoûte Pline, en regaloit ſes amis dans ſes triomphes & dans les feſtins qu'il donnoit au grand Jupiter & aux autres divinitez ; mais Athenée entre dans un plus grand détail [d] ſur la nature & ſur les qualitez des vins de Scio ; ils aident, dit-il, à la digeſtion, ils engraiſſent, ils ſont bien faiſans, & l'on n'en trouve point de ſi agréables, ſur tout ceux du quartier d'Ariuſe où l'on en fait de trois ſortes, continuë cet autheur ; l'un a tant ſoit peu de cette verdeur qui ſe convertit en ſéve, moileux, nourriſſant & paſſant aiſément ; l'autre qui n'eſt pas tout à fait ſans liqueur : engraiſſe & tient le ventre libre ; le dernier participe de la délicateſſe & de la vertu des autres.

A Scio l'on cultive la vigne ſur les côteaux, & l'on y coupe les raiſins dans le mois d'Août pour les laiſſer ſécher pendant huit jours au ſoleil,

a Ἡ Ἀριουσία χώρα οἶνον ἄριστον φέρουσα τῶν ἑλληνικῶν. *Strab. Rerum geogr. lib.* 3. & 14.

b *Hiſt. nat. lib.* 14. *cap* 7. 14. & 15.

c *Cæſar. Epulo apud Plin.*

d *Deipn. lib.* I.

après quoi on les foule, & on les laisse cuver dans des celliers bien fermez : pour faire le meilleur vin, on mèle parmi les raisins noirs, une espece de raisin blanc, qui sont comme le noyau de Pêche ; mais pour faire le [a] Nectar, qui porte encore aujourd'hui le même nom, on employe une autre sorte de raisin, dont le grain a quelque chose de stiptique & qui le rend difficile à avaler : [b] les vignes les plus estimées sont celles de Mesta, d'où les anciens tiroient ce Nectar ; on en recherche les crossettes, & Mesta est comme la capitale de ce fameux quartier, que les anciens appelloient Ariousia.

Il n'est pas mal aisé de comprendre par là pourquoi l'on voit dans [c] Goltzius des grappes de raisin sur quelques médailles de Scio : on y representoit aussi des [d] cruches pointues par le bas & à deux anses vers le col ; cette figure étoit propre pour en faire separer la lie,qui se précipitoit toute à la pointe après qu'on les avoit enterrées;ensuite on en pompoit le vin ; mais il n'est pas si aisé de rendre raison pourquoi l'on representoit des Sphinx sur les revers de ces médailles, si ce n'est que le Sphinx eût servi de symbole aux Sciotes, de même que la Chouette aux Atheniens.

On ne recueille pas beaucoup d'huile dans Scio, les meilleures recoltes n'en donnent qu'environ 200. muids ; chaque muid pese 400. oques, & l'oque n'est à Scio que de trois livres deux onces. Les François tirent assez de miel & de cire de cette Isle;mais la soye est la marchandise la plus considerable du pays : on y en fait tous les

[a] *Αἱ σαφυλαὶ, Ροδακιναὶ,* Ροδακινὸν, Persicum.

[b] Κυνοσπίκτης.

[c] *De Insul. Græc. Tab.* 15. *&* 16.

[d] Diota.

ans

ans, suivant leur maniere de compter, plus de soixante mille masses ou 30000. livres, la masse ne pesant que demi livre de nôtre poids : presque toute cette soye est employée dans l'Isle aux manufactures de velours, damas, & autres étoffes destinées pour l'Asie, l'Egypte & la Barbarie : on mêle quelque fois de l'or & de l'argent dans ces étoffes, suivant le goût des ouvriers ou des marchands : chaque livre de soye doit à la Doüane quatre [a] timins, c'est à dire 20. sols de nôtre monnoye ; en 1700. elle se vendit jusques à 35. timins la livre ; celui qui l'achete est obligé de payer la Doüane. Les Turcs & les François payent trois pour cent de toutes les marchandises de l'Isle : les Grecs, les Juifs & les Armeniens payent cinq pour cent. Cette Doüane est affermée [b] 25. mille écus au profit du grand Thresorier de Constantinople.

Les autres denrées de l'Isle sont la laine, les fromages, les figues & le mastic : le commerce de la laine & des fromages n'est pas si considerable que celui des figues : outre celles que l'on consomme à faire de l'eau de vie, on en charge encore des bateaux pour les Isles voisines : ces figues y viennent par caprification ; mais pour les conserver on est obligé de les passer par le four, où elles perdent leur goût. Il n'y a point de salines dans Scio ; on va chercher le sel à Naxie ou à Fochia,

Avant que de parler du mastic, il faut remarquer que l'on distingue les villages de l'Isle en trois classes ; sçavoir ceux de *Campo* ceux d'*Apanomeria*, & ceux où l'on cultive les Lentisques, arbres qui donnent le mastic en larme : les villa-

[a] Timins, 5. s.   [b] 50. bourses.

ges *del Campo*, ou ceux qui ſont aux environs de la ville s'appellent Baſilionica, Thymiana, Charkios, Neocorio, Berberato, Ziphia, Batili, Daphnora, Caries & Petrana ; ce dernier eſt preſque abandonné.

Les villages d'Apanomeria ſont Saint George, Lithilimiona, Argoui où l'on fait le charbon, Anobato, Sicroanta, Piranca, Purperia, Tripez, Sainte Helene, Caronia, Keramos, Aleutopoda, Amarca, Fita, Cambia, Viki, Amalthos, Cardamila, Pytios, Majatica, Voliſſo ſur la côte duquel on dit que l'on voit la mer bouillir ; apparemment ce ſont des bouillons d'eau chaude ſemblables à ceux de Milo. [a] Spartonda eſt encore un village dans le même quartier au pied du mont Pelincé la plus haute montagne du pays & connue aujourd'hui ſous le nom de la montagne de [b] Spartonda : on a bâti ſur le ſommet de cette montagne la chapelle de Saint Helie auprès d'une excellente ſource ; mais on ignore ce que c'eſt que les ruines d'un vieux [c] château ſitué ſur la même montagne : il y a des ſources d'eaux chaudes proche le vilage de Calantra.

Les villages aux Lentiſques s'appellent Calimatia, Tholopotami, Merminghi, Dhidhima, Oxodidhima, Paita, Cataracti, Kini, Nenita où eſt la fameuſe chapelle de Saint Michel, Vounos, Flacia, Patrica, Calamoti, Armoglia où l'on fait des pots de grez, Pirghi, Apolychni, Elimpi, Elata, Veſta, Meſta dans le fameux champ Arvitien.

Tous les Lentiſques cultivez ſont au Grand Seigneur, & l'on ne les peut vendre qu'à condition que l'acquereur s'oblige de payer la même

[a] Τὸ πελιναῖον Ὀρὸς.
[b] Τὸ Ὀρὸς τῆς Σπαρθοῦντας.
[c] Συρίας Κάστρον.

quantité de maſtic à l'Empereur : ordinairement on vend la terre, & l'on ſe reſerve les arbres.

Ces arbres ſont arrondis & fort étendus ſur les côtez, hauts d'environ dix ou douze pieds, à pluſieurs tiges branchues dés leur naiſſance, tortues dans la ſuite ; les plus gros troncs ont près d'un pied de diametre, couverts d'une écorce griſâtre raboteuſe, gerſée ; les branches ſe ſubdiviſent en pluſieurs rameaux chargez de feuilles composées de pluſieurs paires rangées ſur une côte creuſée en gouttiere, longue d'environ deux pouces & demi ſur une ligne de large, & comme dilatée en deux petites aîles vers l'inſertion des feuilles diſpoſées par trois ou quatre paires ſur chaque côte, longues d'environ un pouce, étroites à leur naiſſance, pointues à leur extremité, larges de demi pouce vers le milieu, relevées d'un filet conſiderable, répandu ſur les côtez en ſubdiviſions aſſez legeres ; celui des côtez qui regarde la côte des feuilles eſt le plus large & comme boſſu ou anguleux. Les pieds de Lentiſque qui fleuriſſent ne portent pas de fruits, & ceux qui portent des fruits ne fleuriſſent pas : dans les aiſſelles des feuilles, pouſſent des fleurs entaſſées en grappes de neuf ou dix lignes de long ; chaque fleur eſt à cinq étamines hautes de prés d'une ligne, chargées d'un ſommet un peu plus long, verdâtre ou purpurin, étroit, ſillonné ſur le dos, canelé de l'autre côté & rempli de pouſſiere : les jeunes fruits naiſſent ſur d'autres pieds ; & ces fruits ou embryons ſont entaſſez en grappes pareilles d'abord à celles des fleurs ; mais un peu plus longues dans la ſuite : chaque embryon eſt preſque ovale, long d'environ deux tiers de ligne, orné de trois petites crêtes ſoyeuſes, crochues,

couleur d'écarlate : il devient une coque de même forme, haute de trois lignes couverte d'une écorce un peu charnue, rouge-brun, puis noirâtre, luisante, aromatique, remplie d'un noyau blanc dont la pelure est roussâtre : ces arbres fleurissent au mois de Mai ; les fruits ne meurissent qu'en automne & en hiver.

Les Lentisques ne sont pas rares en Provence & en Languedoc, mais leurs feuilles ne sont pas si grandes que dans le Levant : [a] Mr Gassendi remarque que du côté de Toulon ils rendent quelques grains de mastic si on les taille ; & tout bien consideré, ce n'est pas la culture qui les rend propres à donner ce mastic, comme on le croit : dans Scio même il s'en trouve beaucoup qui ne produisent presque rien ; il faut donc conserver & provigner les pieds, dont le suc nourricier s'épanche abondamment par les incisions : c'est par cette raison que les Lentisques ne sont pas alignez dans les champs ; mais qu'ils naissent par gros pelotons ou bosquets écartez les uns des autres : l'entretien de ces arbres ne demande aucun soin ; il n'y a qu'à les bien choisir & les faire multiplier en couchant dans terre les jeunes tiges : on émonde quelquefois les Lentisques dans la lune d'Octobre, ou pour mieux dire, on décharge leurs troncs des nouveaux jets qui empêcheroient les incisions : du reste on ne laboure guere la terre où sont ces arbres, parceque l'experience a fait connoître aux gens du pays que pour avoir beaucoup de mastic, il ne falloit que provigner ceux qui naturellement en produisent beaucoup. Peut-être que si on incisoit les Lentisques en Candie, dans les Isles

[a] *Vita Peiresc.*

de l'Archipel, & même en Provence, en trouveroit-on quelques-uns qui répandroient autant de mastic que ceux de Scio ? Combien voit-on de Pins dans les mêmes forêts, qui ne donnent presque pas de resine, quoiqu'ils soient de la même espece que ceux qui en donnent beaucoup : la structure des racines plus ou moins serrées peut être la cause de ces varietez.

On commence les incisions des Lentisques dans l'Isle de Scio le 1er. jour du mois d'Août, coupant en travers & en plusieurs endroits l'écorce des troncs avec de gros couteaux sans toucher aux jeunes branches ; dés le lendemain de ces incisions, on voit distiller le suc nourricier par petites larmes dont se forment peu à peu les grains de mastic ; ils se durcissent sur la terre, & composent souvent des plaques assez grosses : c'est pour cela que l'on balaye avec soin le dessous de ces arbres : le fort de la recolte est vers la mi-Août, pourveu que le temps soit sec & serein ; si la pluye détrempe la terre, elle envelope toutes ces larmes, & c'est autant de perdu : telle est la premiere recolte du mastic.

Vers la fin de Septembre les mêmes incisions fournissent encore du mastic, mais en moindre quantité : on passe le mastic au sas pour en séparer les ordures ; mais la poussiere qui en sort s'attache si fort au visage de ceux qui y travaillent, qu'ils sont obligez de se laver le visage avec de l'huile. Il vient quelquefois un Aga de Constantinople pour recevoir le mastic deû au Grand Seigneur, ou bien on en donne la commission au Douanier de Scio : alors le Douanier va dans trois ou quatre des principaux villages dont on a parlé & fait avertir les ha-

bitans des autres de porter leur contingent : tous ces villages enſemble doivent deux cens quatre vingt-ſix caiſſes de maſtic, leſquelles peſent cent mille vingt-cinq oques : le Cadi de Scio reçoit trois caiſſes du poids de quatrevingt oques chacune, il en revient une caiſſe à l'écrivain des villages qui tient les regiſtres de ce que les particuliers doivent de maſtic : l'homme du Douanier qui peſe le maſtic, en prend une poignée ſur la part de chaque particulier : une autre perſonne qui eſt encore au Douanier en prend autant pour la peine qu'il a de reſſaſſer cette part : ſi quelqu'un eſt ſurpris portant du maſtic à la ville ou aux villages où l'on ne cultive pas des Lentiſques, il eſt condamné aux galeres & dépouillé de tous ſes biens : les payſans qui ne recueillent pas aſſez de maſtic pour payer leur portion, en achettent ou en empruntent de leurs voiſins, & ceux qui en ont de reſte le gardent pour l'année ſuivante, ou le vendent ſecretement : quelquefois ils s'en accommodent avec le Douanier qui le prend à une piaſtre l'oque, & le vend deux piaſtres ou deux piaſtres & demi : ceux qui cultivent les Lentiſques ne payent que la moitié de la capitation & portent la Seſſe blanche autour de leur turban de même que les Turcs.

Les Sultanes conſomment la plus grande partie du maſtic deſtiné pour le Serrail ; elles en maſchent pour s'amuſer, & pour rendre leur ſoufle plus agreable ſur tout le matin à jeun : on met auſſi des grains de maſtic dans des caſſolettes & dans le pain avant que de le mettre dans le four : le maſtic d'ailleurs eſt bon pour les maladies de l'eſtomac & des premieres voyes, pour arrê-

ter les pertes de sang, & pour fortifier les gencives.

[a] La recolte de la Terebentine se fait aussi en incisant en travers avec une hache les troncs des gros Terebinthes depuis la fin de Juillet jusques en Octobre; la Terebentine qui en coule tombe sur des pierres plates placées sous ces arbres par les paysans; ils l'amassent avec de petits bâtons qu'ils laissent égouter dans des bouteilles; on la vend sur les lieux 30. ou 35. parats l'oque, c'est à dire les trois livres & demie & une once. Toute l'Isle n'en fournit pas plus de trois cens oques: [b] cette liqueur est un excellent baume naturel, un grand stomachique & un bon remede à pousser par les urines; mais il faut se garder de la donner aux personnes qui ont la pierre, non plus que les autres diuretiques: l'experience fait voir que les malades en sont plus incommodez.

Les Terebinthes naissent dans cette Isle sans culture sur les bords des vignes & le long des grands chemins; leur tronc est aussi haut que celui du Lentisque, aussi branchu, touffu & couvert d'une écorce gersée, grisâtre, mêlée de brun: ses feuilles naissent sur une côte longue d'environ quatre pouces, rougeâtre, arrondie sur le dos, sillonée de l'autre côté & terminée par une feuille, au lieu que les autres sont disposées par paires: toutes ces feuilles ont un pouce & demi ou deux pouces de long sur un pouce de largeur vers le milieu, pointues par les deux bouts, relevées sur le dos d'un filet con-

[a] *Γεννᾶται δὲ καὶ καλλίστη καὶ πλείστη ἐν Χίῳ τῇ νήσῳ. Diosc. lib.1. cap.90.*

[b] *Προάγει δὲ πασῶν τῶν Ῥητινῶν ἡ Τερμινθίνη. Diosc. ibid. cap.91.*

ſiderable, ſubdiviſé en menus vaiſſeaux juſques ſur les bords; elles ſont fermes, vert-lui-ſant, un peu foncé, & d'un goût aromatique mêlé de ſtipticité: il eſt du Terebinthe comme du Lentiſque, c'eſt-à-dire que les pieds qui fleuriſſent ne portent point de fruit, & que ceux qui portent des fruits ordinairement ne fleuriſſent pas; ſes fleurs naiſſent à l'extremité des branches ſur la fin d'Avril, avant que les feuilles paroiſſent; ces fleurs ſont entaſſées en grappes branchues & longues d'environ quatre pouces: chaque fleur eſt à cinq étamines qui n'ont pas une ligne de long, chargées de ſommets canelez, vert-jaunâtres, ou rougeatres, pleins d'une pouſſiere de même couleur; toutes ces fleurs ſont diſpoſées par bouquets ſur leurs grappes, & chaque bouquet eſt accompagné de quelque petite feuille velue, blanchâtre, pointue, longue de trois ou quatre lignes; les fruits naiſſent ſur des pieds differens, rarement ſur le même que les feuilles: ils commencent par des embryons entaſſez auſſi en grappes de trois ou quatre pouces de longueur & s'élevent du centre d'un calice à cinq feuilles verdâtres, pointues, qui à peine ont une ligne de long: chaque embryon eſt luiſant, liſſe, vertgai, ovale pointu, terminé par trois crêtes couleur d'écarlate; il devient enſuite une coque aſſez ferme, longue de trois ou quatre lignes, ovale, couverte d'une peau orangée ou purpurine, un peu charnue, ſtiptique, aigrelette, reſineuſe, la coque renferme un noyau charnu, blanc enveloppé d'une peau rouſſâtre: le bois du Terebinthe eſt blanc.

Le Cadi gouverne tout le pays en temps de paix: pendant la guerre on y envoye un Pacha

pour commander les troupes. Le Mufti de Constantinople nomme le Cadi de Scio (c'est un Cadi à 500. aspres par jour, c'est-à dire du premier rang) car en Turquie quoi qu'il n'y ait point d'appointemens pour ces sortes d'Officiers, on les distingue par honneur en plusieurs rangs, sçavoir ceux de 500. aspres par jour, de 400. de 300. de 25. tous ces Juges vivent d'un droit de huit ou dix pour cent, qu'ils retirent ordinairement sur les procez qu'ils jugent. Il n'y a point de Vaivode dans cette Isle, mais seulement un Janissaire Aga commandant environ 150. Janissaires en temps de paix, & 300. ou 400. pendant la guerre. Il n'y a pas dans Scio plus de dix mille ames parmi les Turcs, & trois mille parmi les Latins; mais on en compte bien cent mille chez les Grecs.

La capitation est divisée en trois classes dans cette Isle; la plus forte est de dix écus trois parats; la moyenne de cinq ecus trois parats, la moindre de deux écus & demi trois parats; les trois parats sont pour celui qui donne la quittance : les femmes & les filles ne payent point de capitation : pour distinguer ceux qui la doivent on prend avec un cordon la mesure de leur cou, après quoi on double cette mesure dont on met les deux bouts entre les dents de la personne en question; si la tête passe franche dans cette mesure, la personne doit payer, au contraire elle ne doit rien si la tête n'y passe pas : sur cent billets de capitation on en met quatre-vingt de cinq écus; dix de dix écus, & les dix autre sont de deux écus & demi : on ne paye point de taille réelle, mais seulement quelques impôts arbitraires pour acquiter les dettes de la ville, dont les affaires passent par les mains de quatre nouveaux députez élus

tous les ans, & de huit des anciens ; dans chaque village on élit deux administrateurs & quatre anciens.

Le 12. Mars nous allâmes au nord de l'Isle voir les ruines d'un ancien temple à cinq milles de [a] Cardamyla village à 18. milles de Scio, au delà du port Dauphin : Cardamyla & le port Dauphin ont conservé leurs anciens noms ; pour ce qui est du temple, on ne sçait pas à qui il étoit consacré ; mais on n'y voit aucuns restes de magnificence. Il étoit bâti de gros quartiers de pierre cendrée au fond d'une méchante cale dans une vallée étroite & desagreable : [a] la situation du lieu & les amours de Neptune avec une Nymphe de cette Isle, nous firent soupçonner qu'il avoit été dédié à ce Dieu ; car pour le temple d'Apollon, dont parle Strabon, il étoit au sud de l'Isle, & par consequent fort éloigné de celui-ci : au dessous de ce prétendu temple de Neptune coule une belle source qui sort d'un rocher, & qui peut-être avoit donnné lieu d'y élever cet édifice : il n'y pas d'apparence que cette source ait été la fontaine d'Helene, dans laquelle, comme dit Estienne le geographe, cette Princesse avoit accoutumé de se baigner : la cascade en est assez belle, car elle sort d'un rocher ; mais on n'y voit plus ces marches de marbre dont parle M[r] Thevenot, il ne paroît pas même qu'il y en ait jamais eu de semblables ; ce voyageur avoit esté sans doute mal informé, ou pour mieux dire, on avoit confondu dans le manuscrit d'où il a tiré sa principale description de Scio : la source de

[a] Ἡ Καρδαμύλη. *Thucyd. lib.* 8.
Τὸ Δελφίνιον λιμένας ἔχον. *ibid.*

[b] *Pausan. Achait.*

Naos avec la fontaine de Sclavia qui coule ſur le marbre dans le quartier le plus délicieux de l'Iſle, & que l'on fait voir aux étrangers avec raiſon comme une des merveilles de Scio.[a] S'il faut donner quelque choſe aux conjectures, il n'eſt perſonne qui ne juge que Sçlavia ne ſoit la fontaine d'Helene, dont Eſtienne le geographe a fait mention.

A propos de fontaines, nous n'oſâmes pas demander des nouvelles d'une autre fontaine de Scio, qui au rapport de [b] Vitruve faiſoit perdre l'eſprit à ceux qui en buvoient, & auprès de laquelle on avoit mis une épigramme pour avertir les paſſans des mèchantes qualitez de ſes eaux : nous en parlàmes pourtant en paſſant à [c] Mr Ammiralli qui a étudie à Paris & qui exerce la medecine avec applaudiſſement dans Scio ſa patrie ; il nous aſſura qu'on ne parloit plus de cette fontaine dans l'Iſle, non plus que de la terre de Scio dont Dioſcoride & Vitruve ont parlé : il eſt vray que perſonne ne s'attache à l'hiſtoire naturelle dans ce pays là : le grec litteral même y eſt tres negligé. Mr Ammiralli qui a traduit l'anatomie de Bourdon en cette langue ; les Papas Gabriel & Clement, ſont les trois ſeules perſonnes de l'Iſle qui l'entendent ; ils eſtiment les lettres gréques de Budée, & les poëſies que Mr Menage a écrites en cette langue.

[d] Cette Iſle a produit autrefois de tres habiles gens : Ion le poëte tragique, Theopompe l'hiſtorien, Theocrite le ſophiſte : les Sciotes prétendent même qu'Homere, reconnu pour le prin-

a Ἐστι καὶ Κρήνη Ἑλένη ἐφ' ᾗ Ἑλένη ἐλούσατο. *Steph.*

b *Lib. 3. cap. 3.*

c Δημητρελὸς ἀμμιραλλός.

d *Strab. Rerum Geograph. lib. 10.*

ce des poëtes étoit de leur pays, & en montrent encore l'école au pied du mont Epos sur le bord de la mer à près de quatre milles de la ville : c'est un rocher assez plat, sur lequel autrefois on a taillé au marteau une espece de bassin rond, de vingt pieds de diametre, & sur le bord duquel on pouvoit s'asseoir ; du milieu de ce bassin s'éleve une piece de rocher taillée en cube, haut d'environ trois pieds, & large deux pieds huit pouces, sur les côtez duquel on a sculpé anciennement des animaux si défigurez qu'on n'y connoît plus rien, quoi qu'on s'imagine d'y trouver quelque rapport avec des figures de lions.

[a] Il est difficile de décider de quelle ville étoit Homere : il semble qu'il ait voulu cacher lui-même le lieu de sa naissance : car il n'en dit mot en aucun endroit de ses ouvrages. [b] Leo Allatius tres sçavant homme, natif de Scio, n'a rien oublié pour prouver qu'il étoit de cette Isle ; & tout bien consideré, quoique sept grandes villes se soient à l'envi attribuées la naissance d'Homere, il y a beaucoup d'apparence que ce grand homme devoit être de Smyrne ou de Scio : peut-être que l'Ecole d'Homere que l'on y fait voir comme un illustre monument, servoit à exercer ceux qui en vouloient apprendre les vers ; car les Homerides, du consentement de tous les autheurs, étoient habitans & citoyens de l'Isle : on les fait descendre d'Homere ; & dans cette superstition, ils pourroient avoir fait tailler ce rocher pour servir d'école aux jeunes gens qui vouloient

[a] Ἑπτὰ πόλεις διερίζουσιν περὶ ῥίζαν Ὁμήρου. Σμύρνα, Ῥόδος, Κολοφών, Σαλαμὶν, Χίος, Ἄργος Ἀθῆναι. *Aul. Gell. Strab. Rerum. geogr. lib.* I.

[b] *Leo Allat. de patria Hom.*

s'instruire des poësies d'Homere regardé comme le plus grand de tous les poëtes, comme un excellent historien, & comme le plus habile des geographes: cette école donc étoit peut-être l'endroit où se faisoient les leçons & les repetitions; le maître étoit sur le cube, & les écoliers sur les bords du bassin.

Jamais ouvrage n'a passé par tant de mains que les vers d'Homere. [a] Josephe assure que la tradition les a conservez dés les premiers temps qu'ils parurent, & qu'on les apprenoit par cœur sans les écrire. [b] Lycurgue, fameux legislateur de Lacedemone trouva toutes ces pieces en Ionie chez les descendans de Cleophyle, d'où il les apporta dans le Peloponnese. On recitoit ces morceaux d'Homere sous differens noms, comme l'on chante aujourd'hui des pieces détachées des plus beaux Opera : [c] mais Solon, Pisistrate & Hipparque son fils trouverent l'arrangement de toutes ces pieces, & en firent deux corps bien suivis, l'un sous le nom de l'Iliade, & l'autre sous celui de l'Odyssée. Aristote retoucha ces poëmes par ordre d'Alexandre, & ce conquerant même se fit un plaisir d'y travailler avec Callisthéne & Anaxarque. Cette édition des ouvrages d'Homere s'appella,[d] *l'édition de la cassette*, par ce qu'on la serroit dans une cassette qu'Alexandre tenoit sous son oreiller avec son poignard [e] Il fit mettre ensuite ce livre dans un petit coffre à parfums, garni d'or, de perles & de pierre-

[a] *Lib. 1. contra Appian.*

[b] *Plutarc. in Lycurg. Heraclide de Polit. Ælian. vers. hist. lib. 13. c. 14.*

[c] *Laert. in Solon. Cic. de Orat. lib. 3. Plato in Hipparch. Pausan. in Achaic. Plutarc. in Alex. Strab. lib. 13.*

[d] Ἡν ἐκ τοῦ Νάρθηκος καλοῦσιν. *Plutarc. in Alex. & Strab. ibid.*

[e] *Plin. Hist. nat. lib. 7. cap. 9.*

ries, qui se trouva parmi les bijoux de Darius. [a] Zenodote d'Ephese, précepteur des Ptolemées, Aratus, Aristophane de Byzance, Aristarque de Samothrace, & plusieurs autres beaux esprits ont prétendu rendre à Homere ses premieres beautez : mais on y a fait tant de changemens, qu'on dit qu'il ne s'y reconnoîtroit peut-être pas lui-même. Cependant il faut avoüer qu'on n'a rien vû chez les Grecs de si accompli dans ce genre. Paterculus en fait l'éloge en peu de paroles à son ordinaire. *C'est le seul Poëte*, dit-il, *qui merite ce nom ; & ce qu'il y a d'admirable en cet homme, c'est qu'il ne s'est trouvé personne avant lui qu'il ait pû imiter, & qu'aprés sa mort il n'a pû trouver d'imitateurs.*

Outre l'école d'Homere, on montre la maison où il est né, & où il a fait la pluspart de ses ouvrages. On juge aisément que cette masure doit être en mauvais état ; car Homere, suivant les marbres [b] d'Oxford, vivoit 961. ans avant Jesus-Christ. Cette maison est dans un lieu qui porte le nom du Poëte, au nord de l'Isle, auprés de Volisso dont l'auteur de la vie d'Homere, & [c] Thucydide ont parlé sous le nom de Bolissus. [d] Volisso est au milieu des champs Arvisiens qui fournissoient le nectar, & peut-être que cette liqueur n'avoit pas peu contribué à élever le génie d'Homere. [e] Il est représenté sur une des médailles du Cabinet du Cardinal Barberin, assis sur une chaise, tenant un rouleau où il y a quelques lignes d'écriture : le revers représente le [f] Sphinx, qui étoit le symbole de Scio. Le P. Har-

[a] *Suid.*
[b] *Marm. Oxon. Epoch.* 30.
[c] *Βόλισσος. Thucidid. lib.*
[d] *Author. vitæ Homer.*
[e] *Leo Allat. de patria Hom.*
[f] ΟΜΗΡΟΣ ΧΙΩΝ.

Tom. II. Pag. 79

Sciotes.

doüin parle d'une ſemblable médaille ; M. Baudelot en a de [a] Smyrne, qui ſont du même type, mais dont la légende eſt differente.

[b] Au reſte le ſejour de Scio eſt fort agreable, & les femmes y ont plus de politeſſe que dans les autres villes du Levant. Quoique leur habit paroiſſe fort extraordinaire aux étrangers, leur propreté les diſtingue des Gréques des autres Iſles. On fait bonne chére à Scio : les huîtres qu'on y apporte de Metelin ſont excellentes, & toute ſorte de gibier y abonde, ſurtout les perdrix ; elles y ſont auſſi privées que les poules. Il y a des gens du côté de Veſſa & d'Elata qui les élevent avec ſoin : on les méne le matin à la campagne chercher leur nourriture comme des troupeaux de moutons ; chaque famille confie les ſiennes au gardien commun, ce gardien les ramene le ſoir, & on les appelle chez ſoi avec un coup de ſiflet : s'il plait au maître de faire venir pendant la journée celles qui lui appartiennent, on les avertit avec le même ſignal, & on les voit revenir ſans confuſion. J'ai vû un homme en Provence, du côté de Graſſe, qui conduiſoit des compagnies de perdrix à la campage, & qui les faiſoit venir à lui, quand il vouloit : il les prenoit avec la main, les mettoit dans ſon ſein, & les renvoyoit enſuite chercher leur vie avec les autres.

A l'égard des plantes, l'Iſle de Scio en produit de parfaitement belles. Les deux eſpeces de *Leontopetalon*, dont j'ai parlé dans le Corollaire des Inſtitutions de Botanique, y ſont fort communes en certains quartiers. Nous obſervâmes auprés de la ville une eſpece d'Ariſtoloche, dont la fleur

[a] ΣΜΥΡΝΑΙΩΝ.

[b] *Χῖοι Ὅμηρον γοῦν νομίσματι ἐνεχάραξαν. Jul. Poll. lib. 9. cap. 6.*

me parut si extraordinaire, que j'en ai fait graver la figure.

[a] La racine de cette plante a un pied & demi, ou deux pieds de long, épaisse de deux pouces, piquante en fond, dure, ligneuse, traversée par un nerf fort solide, jaunâtre, marbrée par rayons de blanc & de roussâtre, couverte d'une écorce charnuë, legerement purpurine. Cette racine est accompagnée de peu de fibres, mais elle est d'une amertume insupportable, & pousse plusieurs têtes qui produisent beaucoup de jets blanchâtres, qui se terminent par des tiges hautes d'un pied dans le Printemps; elles s'étendent ensuite jusqu'à 2. pieds, fermes, solides, épaisses de deux lignes, vert-pâle, rudes, canelées, purpurines à leur naissance, & couchées à terre. Ces tiges sont garnies d'une feüille à chaque nœud, longue d'environ trois pouces sur deux pouces & demi de largeur à la base, qui est arrondie en deux oreilles, au delà desquelles elle se retressit insensiblement, & se termine par une pointe obtuse, qui finit par un petit bec fort court. Le dessus de la feüille est vert-brun, luisant véné à quarreaux irréguliers: le dessous est vert mat, relevé d'une nervure assez sensible. De leurs aisseles naît une fleur soûtenuë par un pedicule long d'un pouce ou deux, terminé par un calice anguleux à six grosses canelûres rudes, & long d'environ demi pouce; chaque fleur est courbée en maniere d'une S, longue de trois pouces & demi. Elle commence par une vessie grosse de huit ou neuf lignes, vert-pâle, mêlée de purpurin, anguleuse, laquelle se prolonge

[a] Aristolochia Chia, longa, subhirsuta, folio oblongo, flore minimo. Coroll. Instit. Rei herb. 8.

en



Aristolochia Subhirsuta chia longa folio oblongo, flore maximo Coroll. Inst. Rei herb. 8.

en tuyau recourbé, épais de demi pouce, terminée par une grande gueule presqu'ovale, de 18. ou 20. lignes de diametre, dont les bords sont également arrondis. Le creux de cette gueule est tout parsemé de poils blancs, longs d'une ligne & demie. Le fond en est purpurin, noir & livide, marqueté de quelques taches plus claires qui tirent sur le jaunâtre, & relevé d'une grosse éminence dans l'endroit où la gueule commence à se retressir en tuyau. L'interieur de ce tuyau est aussi purpurin, noirâtre, revêtu de poils, de même que le dedans de la vessie qui est plus pâle. On trouve au fond de cette vessie un bouton exagone de deux lignes & demie de diametre, relevé de grosses côtes, entre lesquelles il y a des sommets qui répandent une poussiere jaune. Cette fleur n'a point d'odeur, toute la plante est amere.

La passion que nous avions de voir Constantinople, nous fit partir de Scio le 27. Mars sur une saïque Turque, & nous arrivâmes le 28. à Castro capitale de l'Isle de Metelin, qu'on appelloit autrefois Lesbos. Il est bien-aisé de connoître par la description que Strabon a faite des deux ports de Mytiléne, que c'est sur ses ruines que Castro a été bâtie. Ce Geographe & Estienne de Byzance qui l'a souvent copié, appellent Mytiléne une tres-grande ville. [b] Ciceron & Vitruve ne parlent que de sa magnificence; aussi n'y voit-on que bouts de colonnes, la plupart de marbre blanc, quelques unes gris-cendré; ou de granit: il y en a de canelées en ligne droite, d'autres en spirale; quelques-unes sont ovales, relevées de

[a] *Μυτιλήνη ἡ μεγίςη πόλις. Strab. Rerum Geogr. lib. 13.*

[b] *Cicer. de lege agr. Vitruv. lib. 1. c. 6.*

plates bandes, comme celles du Temple de Delos; mais celles de Metelin ne sont pas canelées sur les côtez. Il n'est pas croyable combien dans les ruines dont nous parlons, il y reste de chapiteaux, de frises, de piedestaux, de bouts d'Inscriptions fort maltraitées, en quelques-unes desquelles nous lûmes le mot de *Gymnasiarque*.

Cela nous fit souvenir du fameux Epicure qui enseignoit publiquement à Mytiléne à l'âge de 32. ans, comme nous l'apprenons de Diogene Laerce. Aristote y fut aussi pendant deux ans, suivant le même Auteur. Marcellus, apres la bataille de Pharsale, n'osant se rencontrer devant Cesar, s'y retira pour y passer le reste de ses jours à l'étude des belles Lettres, sans que Ciceron pût le persuader de venir à Rome éprouver la clemence du vainqueur.

Mytiléne a produit de grands hommes dés les premiers temps. Pittacus un des sept sages de Grece, dont on avoit écrit les sentences sur les murailles du Temple d'Apollon à Delphes, pour délivrer Mytiléne sa patrie de la servitude des tyrans, en usurpa lui-même l'autorité; mais il s'en dépoüilla volontairement en faveur de ses citoyens. Le Poëte Alcée & Sapho que Strabon appelle un prodige, étoient de Mytiléne, & vivoient dans le même temps. On frappa des médailles à Mytiléne en l'honneur des ces trois illustres Personnes. C'est par ces médailles que nous apprenons qu'il faut écrire le nom de cette ville par un *y*, quoiqu'il soit écrit avec un *i* dans Strabon. [a] Une de ces médailles, d'un côté re-

[a] ΜΥΤΙΛ. ΑΛΚΑΙΟΣ. ΠΙΤΤΑΚΟΣ.
Οἱ Μιτυληναῖοι μὲν Σαπφὼ τῷ νομίσματι ἐνεχάραττον. *Jul. Poll. lib.9.cap.6.*

METELIN.

presente la tête de Pittacus, & de l'autre, celle d'Alcée. Mr Spon en a fait graver une où Sapho est assise tenant une lyre ; de l'autre côté est la tête de Nausicaa fille d'Alcinous, dont les jardins sont si celebres dans Homere. [a] On ne perdra jamais la mémoire de cette ville parmi les Antiquaires ; les cabinets sont remplis des médailles de Mytiléne, frappées aux têtes de Jupiter, d'Apollon, de Livie, de Tibere, de Caius Cesar, de Germanicus, d'Agrippine, de Julie, d'Adrien, de Marc Aurele, de Venus, de Commode, de Crispine, de Julia Domna, de Caracalla, d'Alexandre Severe, de Valerien, de Gellien, de Saloüine. Long-temps aprés Pittacus, Mytiléne, dit Strabon, produisit le Rheteur Diophane ; & dans le siecle d'Auguste, Potamon, Lesbode, Crinagoras, & Theophane l'Historien qui se rendit illustre par l'amitié de Pompée, aux grandes actions duquel il eût beaucoup de part.

Castro, ou l'ancienne Mytiléne, n'est pas aujourd'hui comparable à la ville de Scio : mais l'Isle de Metelin est beaucoup plus grande que l'isle de Scio, & s'étend fort du côté du Nord-Est. Strabon donne à Lesbos 137. milles & demi de tour, & Pline, selon la pensée d'Isidore, 168. mille, & même jusques à 195. On nous assura qu'il y avoit encore dans cette Isle 120. villages ou bourgs, parmi lesquels est Erisso. C'est sans doute l'ancienne Ville [b] d'*Eressus*, où Theophraste & Phanias les deux plus fameux disciples d'Aristote avoient pris naissance ; mais nous n'eûmes pas le temps d'aller à Erisso, parce que nous n'ê-

[a] ΕΠΙ CTRA. ΙΕΡΟΚΑ. ΜΥΤΙΛ. sub Prætore Hierocle. *Et de l'autre côté.* ΗΡΩΙΔΑ ΝΑΥCΙΚΑΑΝ.

[b] Ἐρεσός

tions que passagers sur un Bâtiment Turc. Strabon marque si bien la situation des anciennes villes de Lesbos, qu'on les découvriroit facilement en parcourant le pays. Rien ne fait plus de plaisir en voyageant, que de voir la patrie des grands Hommes. Cette Isle en a produit un bon nombre.[a] Plutarque a écrit que les Lesbiens étoient les plus grands Musiciens de la Grece : le fameux Arion étoit de Methymne, dont on voit encore les ruines dans cette Isle. Terpandre qui mit le premier sept cordes sur la lyre, étoit Lesbien; c'est ce qui donna lieu à la Fable, de publier que l'on avoit entendu parler dans cette Isle la tête [b] d'Orphée, après qu'on l'eût tranchée en Thrace, comme l'explique ingenieusement Eustathe dans ses notes sur Denys d'Alexandrie. Eustathe remarque aussi que l'Isle fut nommée Mytiléne du nom de la ville. Il est aisé de voir que de Mytiléne on a fait Metelin. [c] Strabon ajoûte encore aux hommes illustres de Lesbos, deux personnes fort habiles, Hellanicus celebre Historien, & Callias qui fit des notes sur les poësies d'Alcée & de Sapho.

[d] Voila les beaux endroits des citoyens de cette Isle : d'un autre côté leurs mœurs étoient si corrompuës, que l'on faisoit une grosse injure à une personne de lui reprocher de vivre à la maniere des Lesbiens. Dans Goltzius il y a une médaille qui ne fait pas beaucoup d'honneur aux Dames de cette Isle. Il faut rendre justice à celles d'aujourd'hui, elles sont moins coquettes que celles de Milo & de l'Argentiere. Leur habit & leur coëfure sont plus modestes, mais elles découvrent trop leur gorge : il y en a qui donnent

[a] *Plutarch. de Musica.*
[b] *Ad vers. 537.*
[c] *Rerum geogr.*
[d] *Λεσβίσαι, dans Suid.*


Tom. II. Pag. 84.
Femme D'ANDROS.
Femme de METELIN.

dans un autre excés,car elles n'en laiſſent voir que la rondeur au travers d'un linge.

[a] Le terroir de Metelin nous parut fort bon : les montagnes y ſont fraîches & couvertes de bois en pluſieurs endroits. Cette Iſle produit de bon froment, d'excellente huile, & les meilleures figues de l'Archipel:ſes vins n'ont rien perdu de leur premiere réputation. [b] Strabon, Horace, Athenée, Elien les trouveroient auſſi bons aujourd'hui que de leur temps. Ariſtote à l'agonie, prononça en faveur du vin de Lesbos. Il s'agiſſoit de laiſſer un ſucceſſeur du Lycée, qui ſoûtînt la réputation de l'Ecole Peripateticienne. Menedéme de Rhodes & Theophraſte de Lesbos étoient les concurrens. Ariſtote ſe fit apporter du vin de ces deux Iſles ; & après les avoir goûtez avec attention, il s'écria devant tous ſes diſciples : [c] *Je trouve ces deux vins excellens, mais celui de Leſbos eſt bien plus agreable*, voulant donner à connoître par-là, que Theophraſte l'emportoit autant ſur ſon competiteur,que le vin de Lesbos ſur celui de Rhodes. [d] Triſtan donne le type d'une médaille de Geta, qui ſuivant Spartien, aimoit fort le bon vin : le revers repreſente une Fortune tenant de la main droite le gouvernail d'un vaiſſeau, & de l'autre, une corne d'abondance, d'où parmi pluſieurs fruits ſort une grape de raiſin. Pline releve le vin de cette Iſle par l'autorité d'Eraſiſ-

[a] Hic innocentis pocula Lesbii duces ſub umbra. *Horat. Ode* 17. *lib.* 1.

[b] Non eadem arboribus pendet vindemia noſtris. Quem Methymnæo carpit de palmite Lesbos *Virgil. lib* 2. *Georgic.*

[c] Utrumque, *inquit*, oppido bonum, ſed ἡδίων ὁ Λέσβιος. *Aul. Gell. lib.* 13. *cap.* 5.

[d] ΜΗΘΥΜΝΑΙΩΝ.

trate, l'un des plus grands medecins de l'antiquité.

Le même autheur & Isidore parlent du jaspe de Lesbos : nous n'eûmes pas le temps de le voir, non plus que les Pins qui donnent assez de poix noire, & dont on employe les planches à la construction des petits vaisseaux. Nôtre Capitaine nous fit payer au port de Petra, d'où nous n'osions nous écarter, de peur qu'il ne partît sans nous avertir ; les capitaines Turcs font payer d'avance les passagers, & ne s'en embarrassent plus. Petra est un méchant village où nous n'eûmes d'autre plaisir, que celui de boire du caffé chez un Turc qui avoit été long-temps esclave à Marseille, & qui nous informa des ports de l'Isle, qui sont celui de *Castro*, ou de l'ancienne Mytiléne, le port Olivier, Caloni, & le port Sigre. Il nous asseura qu'il y avoit dans l'Isle plusieurs Turcs mêlez avec les Chrétiens du rite Grec. Le Cadi & le Janissaire Aga résident à Castro, aussi bien que le vice-consul de France qui est envoyé par le consul de Smyrne. Castro n'est pas le seul port de l'Isle. Iero connu par les Francs sous le nom du port Olivier, dont l'entrée est entre l'est & [a] le sud-est, passe pour un des plus grands & des plus beaux ports de la Méditerranée. Les autres ports de Metelin sont Caloni & Sigre. [b] Caloni est le meilleur des deux, & regarde le midi, mais il faut laisser à gauche l'écueil qui est à son couchant ; l'entrée du port [c] Sigre est entre le midi & le [d] sud-ouest.

Le canal de Lesbos à la terre ferme est, se-

[a] Siron.

[b] Καλλόνη, *apud Cantacuz. lib. 2. cap. 30.*

[c] Σιγριὸν. *Strab.*

[d] Labech.

Femmes de
PETRA,
dans l'Isle de
Metelin.


Tom . II . Pag . 87 .
Isle de TENEDOS .

ſon Strabon & Pline, de ſept milles & demi : il eſt plus large à ſon entrée où ſont les Iſles de [a] *Mioſconiſi*, qui ſe répandent ſur la côte de l'ancienne ville de Phocée. Une partie des habitans de cette ville ne pouvant s'accommoder de la domination des Perſes, vint ſur la côte de Provence bâtir Marſeille.

Nous mîmes à la voile du port de Petra le 25. Mars à une heure après minuit, & au point du jour nous nous trouvâmes à la vûë de Tenedos. Strabon détermine la diſtance de ces deux Iſles à 62. milles, & Pline à 56. on en compte ordinairement 60. terme moyen entre les deux premiers.

Tenedos n'a pas changé de nom depuis la guerre de Troye : tous les anciens auteurs conviennent que cette Iſle, qui ſe nommoit *Leucophris*, fut appellée Tenedos, du nom de Tenés ou Tennés qui y mena une colonie. Diodore de Sicile en parle en veritable hiſtorien. [b] Tennés, dit-il, fut un homme illuſtre par ſa vertu ; il étoit fils de Cycne Roy de Colone dans la Troade ; & après avoir bâti une ville dans l'Iſle Leucophris, il luy donna le nom de Tenedos. Ce prince fut cheri de ſes ſujets pendant ſa vie, & adoré après ſa mort ; car on lui dreſſa un temple où on lui immoloit des victimes. Diodore traite de fable ce que les habitans de Tenedos publioient de ſon temps : cependant Pauſanias & Suidas en parlent fort ſérieuſement. [c] On prétend donc que Tennés fut fils de Cycne & de Proclée ſœur de Caletor, qui fut tué par Ajax dans le temps qu'il

TENEDOS.

[a] Εκατὸν νῆσοι κὶ Απολλῶν νῆσοι. Εκατὸς γὰρ ὁ Απόλλων. *Strab. lib.13.*

[b] *Biblioth. hiſt. lib.5.*

[c] *Phocic.*

voulut brûler les vaisseaux de Protesilaüs. Après la mort de Proclée, Cycne épousa Philonome, qui par-la devint belle-mere de Tennés & d'Hemithée sa sœur. L'histoire ajoûte que cette belle-mere trouva tant de charmes dans Tennés, & si peu de disposition à s'en faire aimer, qu'elle se plaignit à son époux que son fils avoit voulu la violer. Estienne de Byzance ajoûte qu'elle produisit pour témoin un joüeur de flûte de sa cour. Cycne autant penetré de la vertu de sa femme, qu'outré de l'insolence de son fils, le fit enfermer dans un coffre, où Hemithée sa sœur voulut lui faire compagnie. On les exposa sur la mer qui les jetta sur les bords de l'Isle dont nous parlons; ces deux charmantes personnes y furent reçûës avec tant d'applaudissement, que Tennés en fut declaré Roy. Quelque temps après, Cycne convaincu de l'innocence de son fils, voulut descendre à Tenedos pour lui en témoigner son chagrin; mais Tennés bien loin de le recevoir, s'en alla au port, où avec une hache il coupa le cable qui y tenoit attaché le vaisseau de son pere. La hache ne fut pas perduë, Periclyte citoyen de Tenedos prit soin de la faire porter à [a] Delphes dans le temple d'Apollon, & les Tenediens en consacrérent deux dans le temple de leur ville.

Ces avantures firent du bruit, & donnerent lieu à deux proverbes, Quand on vouloit parler d'un faux témoin, on disoit que c'étoit [b] *un flûteur de Tenedos*, & l'on citoit la hache de [c] Tenedos, lorsqu'il étoit question d'une affaire qu'il falloit décider sur le champ. Aristote cité par Estienne de Byzance, explique autrement le fait.

[a] *Suid.*
[b] Τενέδιος αὐλητὴς. *Stephan.*
[c] Τενέδιος πέλεκυς. *Suid. ibid.*

Il dit qu'un Roy de Tenedos ayant par une loi expresse condamné les adulteres d'avoir la tête tranchée à coups de hache, le premier exemple s'en fit en la personne de son fils : ce geographe assûre qu'on representa sur des médailles de l'Isle les têtes de deux amans adossées, au revers c'étoit la hache avec laquelle on les avoit coupées. Goltzius a donné le type d'une semblable médaille. On pourroit l'expliquer suivant la remarque d'Estienne ; mais la conjecture de [a] Mr de Boze Secretaire perpetuel de l'Academie royale des Inscriptions & des Médailles, est beaucoup plus heureuse & tout-à-fait naturelle. Cet Academicien, en qui l'érudition a devancé les années, croit que ces deux têtes sont celles de Tennés & d'Hemithée sa sœur : sa pensée est confirmée par une autre medaille du cabinet de Mr Baudelot, sur laquelle ces deux têtes adossées ont une espece de diadême.

Mr Baudelot, qui est fertile en conjectures ingenieuses, croit que l'une de ces têtes est celle de Jupiter, & l'autre celle d'une Amazone, qui dans le temps des courses de ces héroïnes, avoit fondé quelque ville dans Tenedos. Cela n'est pas hors de la vraisemblance, & les habitans de cette Isle en voulurent peut-être conserver la mémoire sur leurs monnoyes, comme firent ceux de Smyrne, d'Ephese, & de plusieurs autres villes d'Asie. La hache qui est sur le revers de ces medailles favorise tout-à-fait le sentiment de Mr Baudelot ; car tout le monde regarde cet instrument à double trenchant, comme le symbole des Amazones. Cependant d'un autre côté l'on a cru que c'étoit celui dont on se servoit pour assommer les

[a] *Dissert. sur le Janus des anciens.*

criminels dans Tenedos. [a] Pour exprimer un Juge impitoyable, on diſoit, ſelon Suidas, *C'eſt un Avocat de Tenedos.* Les haches étoient en ſi grand uſage dans cette Iſle, qu'il y avoit toûjours derriere le Juge un officier armé d'une hache, & prêt à en donner ſur la tête des menteurs & des faux-témoins : le Roy même ſe méloit quelquefois de faire cette rigoureuſe juſtice.

Rien n'a rendu cette Iſle plus fameuſe dans l'antiquité, que le Siege de Troye. [b] Virgile a bien raiſon de dire que Tenedos étoit à la vuë de cette puiſſante ville, & il ſuppoſe que les Grecs qui feignirent d'en lever le ſiege, ſe cacherent dans un port de l'Iſle ; elle devint miſerable après la deſtruction de Troye, & fut obligée, comme remarque Pauſanias, de ſe donner à ſes voiſins, qui avoient bâti la ville d'Alexandrie ſur les ruines de Troye.

Cette Iſle fut une des premieres conquêtes des Perſes, qui après la défaite des Ioniens à l'Iſle de Lada, vis-à-vis de la ville de Milet, ſe rendirent maîtres de Scio, de Lesbos, & de Tenedos. [c] Elle tomba ſous la puiſſance des Atheniens, ou du moins elle ſe rangea de leur parti contre les Lacedemoniens, puiſque Nicoloque qui ſervoit ſous Antalcidas Amiral de Lacedemone, ravagea cette Iſle, & en tira des contributions, malgré toute la vigilance des generaux Atheniens qui étoient à Samothrace & à Thaſſe. C'eſt peut-être pour cette raiſon que les Tenediens faiſoient graver une choüette ſur leurs médailles,

[a] Τενέδιος ξυνήγορος. Τενέδιος ἄνθρωπος. *Suid.*

[b] Eſt in conſpectu Tenedos, notiſſima famâ, Inſula dives opum, Priami dum regna manebant. *Virgil.*

[c] *Herod. lib. 6. Xenophon Hellen. 5.*

comme on le voit ſur celle de M[r] Baudelot, car la choüette étoit le ſymbole d'Athénes.

Les Romains joüirent de Tenedos dans leurs temps, & le temple de cette ville fut pillé par Verrés : cet impie ne lui fit pas plus de grace qu'à ceux de Scio, d'Erythrée, d'Halicarnaſſe, & de Délos : il emporta la ſtatuë de Tennés fondateur de la Ville : & [a] Ciceron remarque que toute cette ville en fut dans une grande conſternation. Le même Auteur parle en plusieurs endroits de cette grande bataille que Lucullus remporta à Tenedos ſur Mithridate & ſur les Capitaines que Sertorius avoit fait paſſer dans ſon armée.

Tenedos eut le même ſort que les autres Iſles ſous les Empereurs Romains & ſous les Empereurs Grecs. Les Turcs s'en ſaiſirent de bonne heure, & la poſſédent encore aujourd'hui : [b] elle fut priſe par les Venitiens en 1656. après la bataille des Dardanelles, mais les Turcs la reprirent preſque auſſitôt.

Strabon donne à cette Iſle 80. ſtades de tour, c'eſt-à-dire, 10. milles : elle en a bien 18. & ſeroit aſſez arrondie, n'étoit qu'elle s'allonge vers le ſud eſt. Cet auteur détermine la diſtance de la terre ferme à onze ſtades, qui valent 1375. pas, quoiqu'on compte environ ſix milles. Pline en a mieux jugé, car il l'éloigne de 12. milles & demi de l'ancienne Sigée, qui étoit ſur le cap Janiſſaire : il marque pour l'éloignement de Lesbos à Tenedos 50. milles. Strabon n'a dit autre choſe de cette Iſle, ſinon qu'il y avoit une ville, deux ports, & un temple dédié à Apollon Smin-

[a] *Cic. pro lege Man. pro Mur. pro Arch. poeta.*
[b] *Theven. voyag. tom. I.*

thien. Qui croiroit qu'Apollon eût receû ce surnom à l'occasion des mulots ! On les a pourtant representez sur les médailles de l'Isle, & les Crétois, les Troyens, les Eoliens les appellent Σμινθοι. Elian raconte qu'ils faisoient de si grands degasts dans les champs des Troyens & des Eoliens, que l'on eut recours à l'Oracle de Delphes. La réponse porta qu'ils en seroient délivrez s'ils sacrifioient à Apollon Sminthien. Nous avons deux medailles de [a] Tenedos, sur lesquelles les mulots sont representez ; l'une à la tête radiée d'Apollon avec un mulot, le revers represente la hache à double trenchant ; l'autre médaille est à deux têtes adossées, le revers montre la même hache élevée, & deux mulots placez tout au bas du manche. Strabon assûre qu'on avoit sculpé un mulot au pied de la statue [b] d'Apollon qui étoit dans le temple de *Chrysa*, pour expliquer la raison du surnom de Sminthien qu'on lui avoit donné, & que cet ouvrage étoit de la main de Scopas fameux Sculpteur de Paros.

Un marchand de Constantinople qui étoit sur nôtre bord, nous assûra qu'il ne restoit plus aucunes marques d'antiquité dans Tenedos. En effet elle perdit toute sa magnificence avec la ville de Troye. Pour nous nous n'avions pas grande envie d'aller chercher les ruines des greniers que Justinien y fit bâtir pour servir d'entrepost aux bleds d'Alexandrie destinez pour Constantinople, qui se pourrissoient souvent dans les vaisseaux arrêtez par les vents contraires à l'entrée des Dardanelles. Ces magasins cependant, à ce que dit [c] Procope, avoient 280.

a ΤΕΝΕΔΟΣ ΤΕΝΕΔΙΩΝ.

b Σμινθεος Απολλων. *Strab. Rerum georg. lib.* 13.

c *Procop. de ædific. Justin. lib.* 5. *cap.* 1.

pieds de long ſur 90. pieds de large. Leur hauteur étoit fort conſiderable, & par conſequent ils devoient être tres ſolides. Nous admirions la prévoyance de ce ſage Empereur; mais tout cela ne piquoit pas nôtre curioſité; non plus que la fontaine, qui du temps de [a] Pline ſe répandoit hors de ſon baſſin dans le ſolſtice d'été, depuis trois heures après minuit juſques à ſix. Le vin muſcat de cette Iſle, qui eſt le plus délicieux du Levant, nous attiroit bien davantage. Je ne pardonnerai jamais aux anciens, de n'avoir pas fait le Panegyrique de cette liqueur, eux qui ont affecté de celebrer les vins de Scio & de Lesbos. On ne ſçauroit les excuſer, en diſant qu'on ne cultivoit pas la vigne à Tenedos dans ce temps-là: il eſt aiſé de prouver le contraire par la médaille de Tenedos qui eſt dans le cabinet de Mr Baudelot. On y voit à côté de la hache à deux trenchans (qui ſont faits comme les aîles d'un moulin à vent; au lieu que dans les autres médailles de cette Iſle, ils ſont arrondis de même que ceux des haches Amazones) on voit, dis-je, à côté de cette celebre hache une branche de vigne chargée d'une belle grappe de raiſin, qui marque l'abondance de ce fruit dans l'Iſle de Tenedos. Nous eûmes tout ſujet de nous conſoler de nos chagrins à Conſtantinople chez Mr le Marquis de Ferriol Ambaſſadeur du Roy. On y boit le meilleur vin de Tenedos, & ſa table eſt la mieux ſervie qui ſoit dans tout l'Orient, quand même on iroit de Conſtantinople juſques à la Chine & au Japon.

[b] Nous paſſâmes le 26. Mars tout près des Iſles

[a] *Hiſt. nat. lib. 2. cap.* 103. [b] Iſle aux Maures.

aux lapins ; ou Isles aux Maures, que les anciens ont connuës sous le nom de Calydnes ; ces Isles sont abandonnées. Comme la mer étoit fort tranquille, & que nôtre vaisseau ne branloit pas. M[r] Aubrier dessina fort à son aise la vûë de la ville de Tenedos. Je joindrai à ce dessein un plan fort exact de toute l'Isle, que l'on m'a communiqué depuis mon retour.

Vous trouverez bon, Monseigneur, qu'avant de sortir de l'Archipel, je vous rende compte de ce que nous appprîmes à Mycone de l'Isle de Nicaria, par un Papas du pays qui se disoit de la maison des Paleologues, quoiqu'il n'eût pas de souliers, & qu'il fût réduit à vendre des planches. Nous tentâmes deux fois de passer à Nicaria ; mais il falut ceder au temps.

NICARIA. Cette Isle a 60. milles de tour, & s'étend depuis la pointe appellée [a] Papa qui regarde Mycone jusques à la pointe du [b] Fanar, qui est vis-à-vis du cap [c] Catabate de l'Isle de Samos. Strabon ne donne à Nicaria que 300. stades de circonference, qui font seulement 37. milles & demi. Il détermine la distance de ces deux caps à 80. stades, qui ne font que dix milles. Cependant le grand Bougas, ou le canal qui est entre Samos & Nicaria, est de 18. milles de large.

[d] Nicaria est fort étroite & traversée dans sa longueur par une chaîne de montagnes en dos d'âne, qui lui avoit fait donner autrefois le nom de l'Isle longue & étroite. Ces montagnes sont couvertes de bois, & fournissent des sources à

[a] Ικαρία ϗ Ικαρος ἐν Ικαρίᾳ, *d'où vient Nicarie.*

[b] Ακρωτήριον Δρακανόν. *Strabo.*

[c] Ακρωτήριον Κανθάριον. *Strab.*

[d] Antea vocata Doliche & Macris. *Plin. ibid.*


Veüe de la Ville de
TENEDOS.

Nicaria n'a pas changé de nom, elle s'appelle *Icaria*, tout comme autrefois ; mais les Francs qui ne ſçavent pas le Grec, corrompent la plûpart des noms. Tout le monde ſçait que l'on attribuë ce nom à [a] Icare fils de Dedale, qui ſe noya aux environs dans la mer qui pour la même raiſon fut nommée Icarienne. Strabon enferme dans cette mer les Iſles de *Leros* & de *Cos*. Pline ne lui donne de l'étenduë que depuis Samos juſques à Mycone. Mr Bochart eſt le ſeul qui dérive le nom d'Icarie d'un mot Phénicien *Icaure*, qui ſignifie poiſſonneux, ce qui pourtant convient aſſez à un nom [b] Grec que les anciens ont donné à la même Iſle. Quoiqu'il en ſoit la fable d'Icare me paroît fort joliment expliquée par [c] Pline, qui attribuë l'invention des voiles des navires à Icare. Pauſanias veut que ce ſoit Dedale ; mais de quelque maniere qu'on le prenne, il y a beaucoup d'apparence que les aîles que la fable a données à Icare pour ſe ſauver de Crete, n'étoient que les voiles du bâtiment ſur lequel il paſſa juſques à l'Iſle dont nous parlons, & où il fit naufrage faute de ſavoir les gouverner avec prudence.

Tous les habitans de Nicarie ſont du rite Grec, & leur langue tient plus du Grec litteral, à ce qu'on dit, que celle des autres Iſles, où le commerce a fait établir pluſieurs étrangers qui ont introduit une infinité de mots & de terminaiſons de leur pays. On ne s'eſt jamais embarraſſé de conquerir cette Iſle : il y a beaucoup d'appa-

[a] Icaros, quæ nomen mari dedit. *Plin. hiſt. nat. lib.* 4. *cap.* 12.
Ichthyoeſſa. *Plin. ibid.*

[b] Ιχθυόεσσα. *Steph.*

[c] *Hiſt nat. lib.* 7. *cap.* 56. *Bœotic.*

rence

rence qu'elle a suivi le destin de celle de Samos sa voisine & sa maîtresse. Il n'est parlé de l'Isle de Nicarie dans la relation d'aucune guerre, si ce n'est dans celles qui se passerent entre [a] Baudoüin II. du nom Empereur de Constantinople, & Vatace gendre de Theodore Lascaris : car la flote de Vatace prit en 1247. [b] les Isles de Metelin, Scio, Samos, Icarie & Cos, comme nous l'apprend Gregoras.

Les Nicariens reconnoissent l'Evêque de Samos pour le spirituel. Il y tient son Protopapas, sous lequel il y a 24. Papas qui ont soin de plusieurs chappelles. Il n'y a qu'un monastere appellé [c] Sainte Lesbie dont ils ont le corps, à ce qu'ils croyent ; mais ce monastere est aussi bien en religieux que les villages dont on vient de parler, le sont en habitans : car il n'y qu'un seul caloyer.

L'Isle manque de ports, comme Strabon l'a remarqué. L'une des principales calanques est à Fanar où étoit l'ancienne ville [d] *Dracanon*. L'autre regarde Scio, & s'appelle [e] *Carabouftas*, c'est-à-dire, la calanque ou le port. Les ruines de la ville [f] d'Ænoe sont tout auprés, dans un quartier appellé *le champ* simplement, ou *le champ des roseaux*. [g] C'est apparemment dans ce lieu que les Miletiens menerent une colonie ; & comme Caraboustas est le meilleur port du pays, il y a lieu de croire que c'est celui que l'on nommoit [h] *Isti* dans ce temps là. Les bons ports de ces

a *Du Cange hist. des Emper. de Const. liv. 4.*

b *Nicephor. Gregoras lib. 2. cap. 5.*

c Αγία Λέσβοια.

d Δρακανον.

e Καραβουσας.

f Enoe *Strab. & Athen.*

g Τὸ Κάμπι καὶ τὸ Καλάμιον *Strab. Rerum gr. lib.*

h Ἴστοι. *Strab.*

quartiers ſont aux Iſles de Fourni qui ont pris leurs noms de leur figure ; car ils ſont creuſez naturellement dans les rochers comme des voûtes de fours. Ces Iſles ſont à égale diſtance de Nicaria & de Samos au deſſous du vent, & par conſequent plus meridionales. On n'y voit que des chévres ſauvages.

[a] Strabon aſſeure qu'il y avoit dans Nicaria un temple de Diane appellé *Tauropolium*, & Callimaque n'a pas fait difficulté de dire que de toutes les Iſles il n'y en avoit pas de plus agreable à Diane que celle-ci. Goltzius a donné le type d'une médaille repreſentant d'un côté une [b] Diane chaſſereſſe, & de l'autre une perſonne ſur un taureau, que l'on pourroit prendre pour Europe ; mais ſelon la conjecture de Nonius, c'eſt plûtôt la même Diane, le taureau marquant l'abondance des pâturages de l'Iſle & la protection de cette Déeſſe. Cette médaille a été frappée dans l'Iſle dont nous parlons, & non pas dans une autre Iſle de même nom, dans le ſein Perſique. [c] Denys d'Alexandrie avance qu'on ſacrifioit dans celle du ſein Perſique à Apollon Tauropole. Euſthate ſon commentateur dit ſeulement que c'étoit une Iſle tres-celebre, mais il ajoûte qu'on veneroit auſſi fort reſpectueuſement Apollon & Diane Tauropoles dans l'Iſle d'Icarie de la mer Egée : d'où il faut conclurre que ces divinitez faiſoient l'objet du culte des habitans de ces deux Iſles. Tauropole dans cet endroit ſignifie protecteur des taureaux, & non pas marchand, ainſi que le nom ſemble le faire entendre. Il ſeroit ennuyeux de rapporter ce que les anciens auteurs ont penſé ſur ce

[a] Εςι δὲ καὶ Αρτέμιδος ἱερὸν καλούμενον Ταυροπόλιον ἐν τῇ Νήσῳ. *Strab.*

[b] ΙΚΑΡΙΩΝ.

[c] *verſ.* 608. *&c.*

nom, il faut s'en tenir à Suidas : il suffit de remarquer que Diane Tauropole n'étoit pas seulement honorée dans les Isles d'Icarie, mais encore dans celle d'Andros & à Amphipolis en Thrace, comme nous l'apprenons de [a] Tite-Live. Il ne faut pas confondre le nom de Tauropole avec celui de Taurobole qu'on avoit aussi donné à Diane. Le Taurobole proprement étoit un sacrifice tout particulier que Prudence a fort bien décrit, & qui a été depuis peu tres-savamment expliqué par Mr de Boze.

[b] Le Fanar ou Fanari de Nicarie est une vieille tour, qui servoit de fanal pour éclairer le passage des vaisseaux entre cette Isle & celle de Samos ; car ce canal est dangereux quand la mer est grosse, quoiqu'il ait 18. milles de large. Celui de Nicarie à Mycone a près de 40. miles, & il en faut faire plus de 60. pour aller d'un port à l'autre. Mrs Fermanel & Thevenot se sont trompez en parlant de Nicarie : ils l'ont prise pour Nissaro, où sont les plus fameux plongeurs de l'Archipel. Les habitans de Nicarie sont de pauvres gens, qui ne se mêlent que de couper leur bois: ils n'ont ni Cadi ni Turc chez eux : deux administrateurs qui sont annuels, font toutes les affaires du pays. En 1700. ils payerent 525. écus pour la capitation, & 130. écus au douanier de Scio pour la taille, & sur-tout pour avoir la liberté d'aller vendre leur bois hors de l'Isle. On ne se sert à Nicaria que de moulins à bras, que l'on fait venir de Milo ou de l'Argentiere ; mais les pierres de Milo sont les meilleures. Ces moulins consistent en deux pierres plates & rondes d'environ

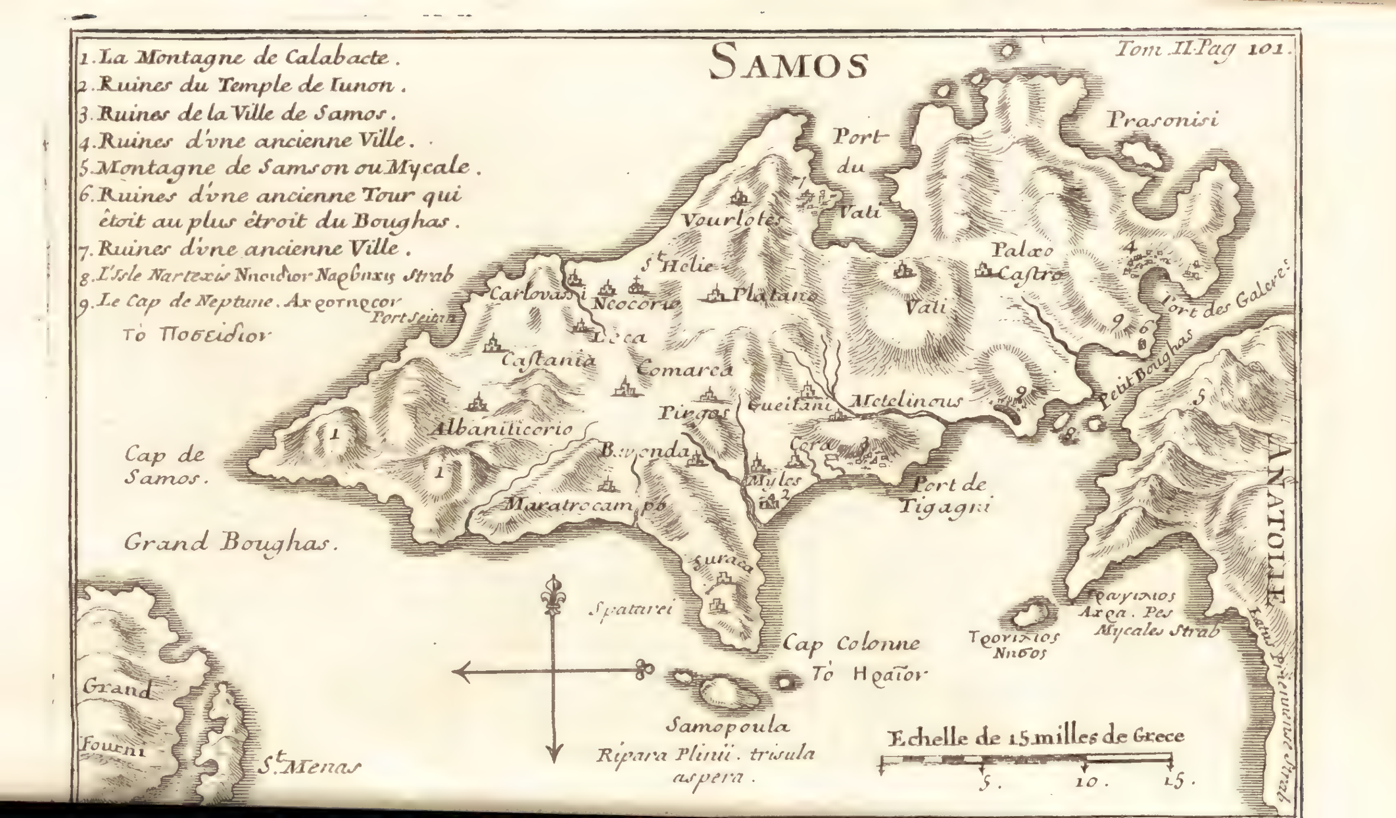
[a] *Lib.* 44.

[b] Φανάρι. *Lanterne, fanal.*

deux pieds de diametre, que l'on fait rouler l'une ſur l'autre par le moyen d'un bâton qui tient lieu de manivelle. Le blé tombe ſur la pierre inferieure par un trou qui eſt au milieu de la meule ſuperieure, laquelle par ſon mouvement circulaire le répand ſur la meule inferieure, où il eſt écraſé & réduit en farine. Cette farine s'échapant par les bords des meules, tombe ſur une planche, où on la ramaſſe: le pain qu'on en fait eſt de meilleur goût que le pain de farine mouluë aux moulins à vent ou à eau: ces moulins à bras ne ſe vendent qu'un écu ou un écu & demi piece.

J'ai l'honneur d'eſtre avec un profond reſpect, &c.





Tom. II. Pag. 101.
SAMOS
1. La Montagne de Calabacte.
2. Ruines du Temple de Iunon.
3. Ruines de la Ville de Samos.
4. Ruines d'une ancienne Ville.
5. Montagne de Samson ou Mycale.
6. Ruines d'une ancienne Tour qui étoit au plus étroit du Boughas.
7. Ruines d'une ancienne Ville.
8. L'Isle Nartexis
9. Le Cap de Neptune.
Port Seitan
Prasonisi
Port du Vati
Vourlotes
St. Helie
Platano
Carlovassi
Neocorio
Castania
Comarca
Albaniticorio
Cap de Samos.
Grand Boughas.
Pirgos
Gueitani
Metelinous
Vati
Palæo Castro
Port des Galeres
Petit Boughas
Cora
Myles
Maratrocampo
Port de Tigagni
Spatarei
Cap Colonne
Τὸ Ηραῖον
Samopoula
Ripara Plinii. trisula aspera.
Echelle de 15 milles de Grece
5. 10. 15.
Mycales Strab
ANATOLIE
Grand Fourni
St. Menas

LETTRE X.

A Monſeigneur le Comte de Pontchartrain, Secretaire d'Etat & des Commandemens de Sa Majeſté, &c.

MONSEIGNEUR,

Description des Iſles de Samos, de Patmos, de Fourni, & de Skyros.

Pour continuer la deſcription de l'Archipel, j'aurai l'honneur de vous parler ici de Samos, de Patmos, & de Skyros, que nous ne vîmes cependant qu'à nôtre retour d'Anatolie.

Nous partimes [a] de Scalanova pour Samos, le 25. Janvier 1702. ſur la tartane du Capitaine Dubois, qui raſſembloit ſur les côtes d'Aſie des pelerins Turcs pour les conduire à Alexandrie. Ces pelerins s'appellent Agis, & vont d'Alexandrie à la Meque. L'occaſion nous parut favorable, pour nous mettre à couvert des bandits qui occupoient les [b] Boghas de Samos. On appelle de ce nom les détroits qui ſont aux deux pointes de l'Iſle. Le petit Boghas eſt à l'eſt-ſud-eſt, & ſon embouccheure regarde le midi. Strabon ne lui donne que [c] 875. pas de large, quoiqu'il en ait plus de mille ſur environ trois milles de long. Il ſépare l'Iſle de Samos de la terre ferme d'Aſie; [d] ce détroit eſt enfermé, comme dit le même auteur,

[a] *Νεάπολις ἡ πρότερον μὲν ἦν Ἐφεσίων νῦν δὲ Σαμίων. Strab. Rer. geogr. lib. 14.*

[b] Embouchûres, canaux, détroits. Bogazi, *en Turc.*

[c] Sept ſtades.

[d] *Σάμιος Πορθμός.* Fretum Samium. *Strab. ibid.*

entre le [a] cap de Neptune & la montagne [b] de Mycale, qui eſt tout vis-à-vis en Aſie. Cette montagne la plus élevée de la côte, & partagée en deux ſommets, ſe trouve aujourd'hui dans le même état que Strabon l'a décrite, c'eſt-à-dire, que c'eſt un tres beau pays de chaſſe, couvert de bois & plein de bêtes fauves ; on la nomme la montagne de Samſon à cauſe d'un village de même nom, qui n'en eſt pas éloigné & qui, ſuivanr les apparences, a été bati ſur les ruines de l'ancienne ville de [c] Priene, où Bias l'un des ſept ſages de Grece avoit pris naiſſance. Les voleurs qui courent ſur ces côtes par bandes, ne nous permirent pas de nous en éclaircir de plus près, non plus que d'aller vérifier ſi le village de Tchangli eſt ſitué dans le même endroit où étoit le fameux [d] *Panionium*, lieu ſacré où s'aſſembloient les députez des 12. villes d'Ionie, parmi leſquelles Samos tenoit un rang conſiderable : on y regloit les affaires les plus importantes après avoir ſacrifié à Neptune. [e] Tchangli eſt entre Samos & Scalanova, au nord de Mycale, juſtement dans la poſition que Strabon donne au Panionium. Il ne manque qu'une inſcription pour autoriſer ce fait.

Au milieu de ce détroit vers ſon embouchûre meridionale ſur un écueil, eſt élevée une ancienne chapelle ; & la petite Iſle que les anciens appellent [f] *Nartecis* eſt placée entre cet écueil & l'Iſle de Samos [g] Nartecis ſert à determiner la ſi-

[a] Τὸ Ποσίδιον. *Strab.*

[b] Ἡ Μυκάλη τὸ ὄρος εὔθηρον καὶ εὔδενδρον. *Strab. ibid.*

[c] Πριήνη. *Strab.*

[d] Τὸ δὲ Πανιώνιον ἐστὶ τῆς Μυκάλης χῶρος ἱερός. *Herod. lib. 1. Strab. lib. 8.*

[e] Ποσειδῶν Ἑλικώνιος.

[f] Νησίδιον ἡ Ναρθηκίς. *Strab. rerum geogr. lib. 14.*

[g] Ἔχει δὲ νεὼν Ποσειδῶνος. πρόκειται δὲ αὐτοῦ νησίδιον ἡ Ναρθηκίς. *Ibid.*

tuation du cap de Neptune, qui avoit pris ſon nom d'un temple dedié à ce dieu. [a] Le Roi a une médaille de Commode, dont le revers repreſente Neptune & Jupiter, à la legende des Samiens.

Le grand Boghas eſt au [b] ſud-oueſt de l'Iſle entre la pointe occidentale, appellée le [c] Cap de Samos & la grande Iſle de Fourni. Ce détroit a huit milles de large, & n'eſt éloigné de Nicarie que de dix milles ; ainſi l'on compte 18. milles de Samos à Nicaria de cap en cap. Tous les bâtimens qui deſcendent de Conſtantinople en Syrie & en Egypte, s'étant repoſez à Scio, ſont obligez de paſſer par un de ces détroits. Il en eſt de même de ceux qui montent d'Egypte à Conſtantinople Ils y trouvent de bons ports, & leur route ſeroit trop longues s'ils alloient paſſer vers Mycone & vers Naxie : ainſi ces Boghas ſont les veritables croiſieres des Corſaires, comme l'on parle dans le Levant, c'eſt-à-dire que ce ſont des lieux propres pour reconnoître les bâtimens qui paſſent.

Quoique le trajet de Scalanova à Samos ne ſoit que de 25. milles, la bonace nous obligea de relâcher derriere un petit écueil appellé [d] *Praſoniſi*, lequel eſt aſſez près du petit boghas. Nous débarquâmes le lendemain 30. Janvier, & nous arrivâmes en deux heures & demie au Vati, village au nord de l'Iſle ſur la pente d'une montagne, à près d'un mille du port. Il n'y a guéres plus de 300. maiſons dans ce village, avec cinq ou ſix chapelles ; mais les unes & les autres ſont tres-mal bâties, quoique ce ſoit un des en-

[a] *Legende*, ΣΑΜΙΩΝ.

[b] Λιψ. Labech.

[c] Καντήριον. *Strab. lib.* 14.

[d] Πράσονησι.

droits des plus considerables de l'Isle.

Les villages de la côte du midi, sont [a] Cora, qui en Grec vulgaire signifie *la ville*, & neanmoins il n'y a qu'environ 600. maisons, la plûpart même abandonnées depuis que le pays fut ravagé par Morosini General de l'armée Venitienne : celles qui sont habitées se terminent en terrasses, où les cochons & les chévres vont chercher leur nourriture. Cora est à l'entrée d'une gorge de montagnes à deux milles de la mer tout prés des ruines de l'ancienne ville de Samos, comme l'on verra plus bas. L'air n'en est pas sain aujourd'hui à cause des eaux qui croupissent dans la plaine, & qui se vuidoient autrefois dans la mer ; cependant la campagne est belle, fertile, riche : on arrose de ces eaux les champs, les villes, les oliviers & les orangers. A une lieuë de Cora on trouve un petit village appellé [b] Miles, ou les Moulins, ensuite [c] Bavonda à quatre milles de la mer ; les autres villages vers le midi, sont [d] Neocorio à deux milles de la côte, [e] Gueitani à trois milles, [f] Maratrocampo à pareille distance, [g] Esoreo à cinq milles, [h] Spatarei sur le cap Coloune, [i] Sureca n'en est pas loin. [k] Paleocastro est à deux milles de la mer du côté du nord,

[l] Vourlotes à pareille distance, Fourni à trois milles, [m] Carlovassi à un mille, & [n] Castania reste au pied de la montagne de Catabate, de même que [o] Albaniticorio. Il faut ajoûter à ces villages

[a] Χώρα.
[b] Μιλης.
[c] Βαυονδα.
[d] Ναυχωριο.
[e] Γειζανι.
[f] Μαραθροκαμπο.
[g] Εσορεο.
[h] Σπαταρει.
[i] Συρεκα.
[k] Παλαιοκαστρον.
[l] Υουλοτες.
[m] Καρλουασσι.
[n] Καστανια.
[o] Αλβανιτιχωριο.

[a] Platano, qui eſt le plus beau de tous, [b] Pyrgos & [c] Commarea, qui ſont vers le milieu de l'Iſle. Cette Iſle eſt toute eſcarpée, c'eſt ce qui lui avoit fait donner le nom de Samos, car ſelon Conſtantin Porphyrogenete, les anciens Grecs appelloient Samos, les lieux fort élevez. Il n'y a d'agreable dans cette Iſle que la plaine de Cora. La grande chaîne de montagnes qui traverſent Samos dans ſa longueur, s'appelloit [d] *Ampelos*. Sa partie occidentale qui fond dans la mer du côté de Nicaria, retenoit le même nom; elle s'appelloit auſſi [e] *Cantharium* & [f] *Cerceteus*. C'eſt cette roche effroyable qui fait le cap de Samos. Les Grecs lui ont conſervé le nom de *Kerki*, qui retient quelque choſe de *Cerceteus*. Ils la nomment auſſi [g] *Catabate* qui ſignifie un precipice.

Du temps que la Grece étoit floriſſante, cette Iſle étoit fort peuplée & tres bien cultivée. On voit encore au plus haut des montagnes, de longues murailles faites pour arrêter les terres. Je ne crois pas qu'il y ait preſentement dans Samos plus de 12. mille hommes, tous du rite Grec. Il n'y a que trois maiſons de Turcs : celle du Cadi, celle de l'Aga qui demeurent tous deux à Cora, & celle d'un ſubdelegué de l'Aga qui

[a] Πλάτανο.

[b] Πύργος.

[c] Κουμάρεα.

[d] Ἄμπελος.

[e] Κανθάριον. *Strab. lib.* 14.

[f] Τὸ ὄρος ὁ Κερκετεὺς. *Strab. lib. x.*

[g] Κάταβάτη, montagne des précipices. Καταβαίνω, deſcendo. *Ou bien on peut faire venir ce nom de ce que la foudre y tombe ſouvent.* Καταβάτης Ζεὺς, παρὰ τὸ καταβιβάζειν τὸν κεραυνὸν. *Suid Jul. Pollux. lib.* 1. *cap.* 1. *Libanius legat. ad Julian. Pauſan. Eliac. prior. Pharnutus in Jovis cognominibus, parlent de Jupiter*, Καταιβάτης, *qui lance la foudre.*

fait ſa réſidence à Carlovaſſi ou au Vati ſéjour du viceconſul de France. L'Aga proprement n'eſt qu'un Vaivode, envoyé pour exiger la taille réelle.

Tous les ans on établit un adminiſtrateur ou deux dans chaque village, excepté à Cora, au Vati, & à Carlovaſſi, où l'on élit deux Papas & quatre bourgeois, ſuppoſé qu'il s'en trouve : à leur defaut on prend des patrons de caiques, ou des laboureurs. Les Papas mêmes ne ſont que des payſans promûs aux ordres, ſans autre merite que d'avoir appris la meſſe par cœur. Il y en a plus de 200. & le nombre des Caloyers eſt encore bien plus grand : ainſi les gens d'Egliſe ſont les maîtres de l'Iſle ; ils y poſſedent ſept monaſteres : ſavoir, [a] Nôtre-Dame de la Ceinture, [b] Nôtre-Dame du Tonnerre, [c] la grande Nôtre-Dame, [d] Saint Helie, le couvent de la [e] Croix, [f] Saint George, & [g] Saint Jean.

[h] Il y a quatre couvens de religieuſes dans Samos ; l'un à Saint Helie, l'autre proche la grande Nôtre-Dame, le troiſiéme à Bavonda, & le dernier au monaſtere de la Croix, de plus on nous aſſûra qu'on y comptoit plus de 300. chapelles particulieres.

L'Evêque de cette Iſle, qui l'eſt auſſi de Nicaria, réſide à Cora, & joüit d'environ deux mille écus de rente. Outre les biens de l'Egliſe, il tire un revenu conſiderable de la benediction des eaux, & de celle des troupeaux, qui ſe fait au commencement de Mai. Tous les laitages &

[a] Παναγια Ιαζωνη.
[b] Παναγια Βροντα.
[c] Παναγια μεγάλη.
[d] Αγιος Ηλιας.
[e] Σταυρος.
[f] Αγιος Γεωργιος.
[g] Αγιος Ιωάννης.
[h] Θεολογος.



Femmes de Samos

tous les fromages qui se font le jour de la benediction appartiennent à l'Evêque : on lui donne aussi deux bêtes de chaque troupeau.

Les Samiens vivent assez heureusement, & ne sont pas maltraitez des Turcs. L'Isle doit payer 1290. billets de capitation à 5. écus le billet ; ce qui fait la somme de 6450. écus L'Aga qui met son cachet sur chaque billet, exige encore un écu, & les Papas qui se mêlent de tout, & qui font la répartition des billets, retirent dix sols par billet, de sorte que les particuliers payent [a] 6. écus dix sols. La doüane de l'Isle ne s'afferme que dix milles écus : on croit que l'Aga qui en exige les droits y gagne bien autant : Quand un Grec meurt sans enfans mâles, l'Aga herite de tous les champs labourables : les vignes, les champs plantez d'oliviers, & les jardins appartiennent aux filles, & les parens ont le droit de retention lorsque les terres se vendent. L'Aga profite aussi de quatre ou cinq cens livres de soye ; cette marchandise paye encore d'ailleurs quatre pour cent à la doüane.

Les femmes de cette Isle sont mal-propres, maltournées, & ne prennent de linge blanc qu'une fois le mois. Leur habit consiste en un doliman à la Turque, avec une coëffe rouge, bordée d'une sesse jaune ou blanche, qui leur tombe sur le dos, de même que leurs cheveux qui le plus souvent sont partagez en deux tresses, au bout desquelles pend quelquefois un trousseau de petites plaques de cuivre blanchi ou d'argent bas, car on n'en trouve guéres de bon aloi dans ce pays-là.

La taille réelle de Samos est d'environ douze mille écus. On prend la dixiéme de toute sorte

[a] Deux timins.

de grains & de fruits, jusques aux oignons & aux calebasses : on y recueille beaucoup de melons, de pasteques, de féves, de lentilles, de haricots. Les muscats sont les plus beaux & les meilleurs fruits de l'Isle : dans le temps qu'ils sont meurs, les vignes sont remplies de monde, chacun en mange autant qu'il veut, & choisit où il juge à propos : le vin en seroit bon, si l'on savoit le faire, & le mettre dans des fustailles ; mais les Grecs sont mal propres, & d'ailleurs ils ne sauroient s'empêcher d'y mettre de l'eau : neanmoins j'ai bû de fort bon vin muscat à Samos, qu'on avoit fait avec soin pour nos marchands de Smyrne ; mais il sentoit moins le grain que le muscat de Frontignan. On recueille environ 3000. barrils de muscat à Samos. Chaque barril pese [a] 158. livres 4. onces, & la charge de ce vin qui est d'un barril & demi se vend sur les lieux depuis quatre francs jusques à sept livres dix sols, celle de vin rouge ne vaut que quatre francs ou cent sols : ce vin est foncé, & seroit bon s'il n'étoit pas mêlé d'eau ; on le porte à Scio, à Rhodes, & à Napoli de Romanie. Les Grecs qui achettent le vin dans l'Isle payent 4. ou 5. pour cent de droit de sortie, suivant le caprice du doüanier ; les François n'en payent que la moitié : le vin ne doit aucun droit au Grand Seigneur, mais chaque [b] piéce de vigne de cinquante pas de long sur ving pas de large lui doit [c] 40. sols par an.

On leve sur l'huile une taille réelle sur le pied du dixiéme. Les Grecs payent pour le droit de sortie de cette marchandise 4. pour cent, & les François 2. pour cent ; mais la récolte ne passe

[a] 50 oques.

[b] Ξγρεμμος.

[c] Une isolote.

guéres huit ou neuf cens barrils, qui pesent autant que les barrils de vin, c'est à dire 158. livres. On en donne 1139. livres pour un écu.

On charge ordinairement tous les ans dans cette Isle 3. barques de froment pour France. Chaque barque contient huit ou neuf cens mesures faisant. 60000 ou 67500 livres pesant, car chaque mesure est de 75. livres. La mesure s'appelle un quilot. Le quilot est de 3. panaches, chaque panache de 8. oques, & les oques de 25. livres. Outre les grains ordinaires on seme dans Samos beaucoup de gros [a] Millet blanc qu'ils appellent *Chicri*. Les pauvres gens pour faire du pain, mêlent une moitié de froment avec l'autre moitié d'orge & de millet blanc; quelques-uns ne mêlent que le millet & l'orge, qui viennent assez abondamment dans l'Isle.

On ne séche des figues dans Samos que pour l'usage du pays: elles sont fort blanches; & trois ou quatre fois plus grosses que celles de Marseille, mais moins délicates; on ne pratique pas la caprification dans cette Isle, aussi les figuiers y fructifient moins que dans les autres. Le fromage de Samos ne nous parut pas des meilleurs: on le met tout frais dans des outres avec de l'eau salée, & on le laisse égouter & sécher à loisir; la coûtume est d'en charger tous les ans une barque pour France; cent livres ne coûtent que deux écus ou un sequin.

Les Pins qui sont au nord de l'Isle donnent environ 300. ou 400. quintaux de poix: elle vaut un écu le quintal, & paye quatre pour cent à la doüane. On charge dans cette Isle des [b] Ve-

[a] Milium arundinaceum plano alboque semine C. B.
[b] Βελάνι καὶ Βελανίδι. Gland.

lanides pour Veniſe & pour Ancone ; c'eſt cette eſpece de gland que l'on réduit en poudre pour tanner les cuirs, & dont j'ai déja donné la deſcription. La grande quantité de chênes dont Samos étoit autrefois couverte, lui avoit fait donner le nom de [a] *l'Iſle aux chênes.*

La ſoye de cette Iſle eſt fort belle ; elle vaut [b] quatre livres dix ſols ou cent ſols la livre, & on en fait tous les ans un commerce d'environ 20. ou 25. mille écus. Le miel & la cire y ſont admirables : on y donne 50. livres de miel pour un écu, mais la cire y vaut 9. ou 10. ſols la livre. A l'égard du miel, on en recueille plus de 200. quintaux : mais la cire, ne paſſe guéres 100. quintaux : le quintal peſe 140. livres, de même que dans tout le reſte de la Turquie.

[c] La Scamonée de Samos n'eſt guéres bonne : elle eſt rouſſe, dure, coriace, & par conſequent tres-difficile à mettre en poudre. Non ſeulement elle purge avec violence ; mais ſouvent elle donne des tranchées & des ſuperpurgations fâcheuſes : nous ne vîmes pas la plante d'où elle ſe tire, parce qu'elle ne pouſſe que ſur la fin de Mars & dans le mois d'Avril. On nous montra pour la plante de la Scamonée, les jeunes tiges d'une eſpece de [d] Lizeron, dont les feuilles reſſemblent aſſez à celles de nôtre petit Lizeron, mais elles ſont plus grandes, velues, & découpées moins proprement à leur baſe que celles de la Scamonée de Syrie. La Scamonée de Samos répond parfaitement bien à la deſcription qu'en a faite Dioſcoride : elle naît dans les plaines de Myſie, entre le

[a] Δρύουσα. *Steph.*
[b] 18 ou 20 timins la livre.
[c] Μαχμουτὰ ϰ̀ Μαχμουτία.
[d] Convolvulus minor, arvenſis C. B.


Tom. II. Pag. 111.
Francolin.

mont Olympe, & le mont Sipyli : mais il est surprenant que du temps de Dioscoride on préferât le suc de cette espece au suc de la Scamonée de Judée, qui est la même que celle de Syrie ; car l'experience nous oblige de rejetter celle de Mysie ou de Smyrne, & de nous en tenir à l'usage de celle d'Alep ou de Syrie. Celle de Samos & de Scalanova se consomme dans l'Anatolie. Elle ne paye point de doüane, & l'on n'en charge guéres pour le Ponant.

Les anciens ont admiré la fertilité de l'Isle de Samos [a] Strabon y trouvoit tout excellent, excepté le vin : mais apparemment il n'avoit pas goûté du muscat de cette Isle, ou peut-être on ne s'étoit pas encore avisé d'en faire. [b] Athenée après Æthlius, rapporte que les figuiers, les Pommiers, les Rosiers, & la Vigne même de Samos portoient des fruits deux fois l'année. [c] Pline parle des Grenades de cette Isle, dont les unes avoient les grains rouges & les autres blancs outre les fruits, l'isle est pleine aujourd'hui de gibier, de perdrix, de becasses, de becassines, de grives, de pigeons sauvages, de tourterelles, de becfigues. La volaille y est excellente : les francolins n'y sont pas communs, & ne quittent pas la marine entre [b] le petit Boghas & Cora auprès d'un étang marécageux, que nous n'avons pas oublié sur nôtre Carte ; on les appelle Perdrix de prairies. Il n'y a point de lapins dans Samos ; mais beaucoup de liévres, de sangliers, de chévres sauvages, & quelques biches. On y nourrit de grands troupeaux, mais

[a] Ὅτι φέρει καὶ ὀρνίθων γάλα καθάπερ που καὶ Μένανδρος ἔφη. *Strab. Rerum geogr. lib.* 14.

[b] *Athen. Deipn. lib.* 14.

[c] *Hist. nat. lib.* 13. *cap.* 19.

[d] Ταγινάρι. *Attagen.* Λιβαδοπέρδικες.

plus de chévres que de moutons. Les François y chargent une barque de laine par an ; on en donne trois livres deux onces pour quatre ou cinq sols.

Les perdrix y sont en si prodigieuse quantité, qu'on les a pour trois sols la paire. Comme les chasseurs ne sçavent pas tirer en volant, ils les attendent le long des ruisseaux, où elles vont boire par conpagnie comme les alouetes, & ils en tuent sept ou huit à la fois, & même jusques à quinze ou vingt. Les mulets & les chevaux de l'Isle ne sont pas beaux, mais ils marchent assez bien ; & quoiqu'on les laisse paître à l'avanture sans les enfermer dans des enclos, ils ne s'écartent point des maisons de leurs maîtres, qui les vont prendre aisément lorsqu'ils en ont besoin. On nourrit assez de bœufs dans cette Isle ; mais on n'y connoît pas les bufles. Les loups & les chacals y font quelquefois de grands desordres. Il y passe quelques Tigres qui viennent de terre ferme par le petit Boghas.

Les mines de fer ne manquent pas dans Samos; la plûpart des terres sont de couleur de rouille. Tous les environs de Bavonda sont pleins de bol rouge-foncé, fort fin, fort sec, & qui s'attache à la langue. Le bol est un safran de Mars naturel, dont on retire le fer par le moyen de l'huile de lin. [a] On faisoit autrefois d'excellente poterie à Samos, & c'étoit peut-être avec la terre de Bavonda. [b] Selon Aulugelle, les Samiens furent les inventeurs de la poterie ; mais personne ne s'en mêle aujourd'hui, & on s'y sert de la fayence d'An-

[a] Samia vasa etiamnum in esculentis laudantur. *Plin. hist. nat. lib.*

[b] Nos Samio delectamur. *Cic. in Verrem. Aulug. lib.* 5.

cone

cone : [a] les cruches où l'on tient l'eau de vie & le vin viennent de Scio. Pour peu qu'on voulust se donner de peine on trouveroit à Samos [b] ces deux sortes de terre blanche, que les anciens employoient en medecine ; mais personne ne s'interesse pour de pareilles recherches, non plus que pour la pierre Samiene, [c] qui non seulement servoit à polir l'or, mais qui étoit d'un grand usage pour les remedes.

L'émeril n'est pas rare dans cette Isle. L'ochre y est commune du côté de Vati: elle prend un assez beau jaune quand on la met dans le feu, & devient rouge-brun si on l'y laisse plus long-temps ; cette terre n'a point de goût, & teint naturellement en feuille morte. On trouve autour de Carlovassi une terre tres-noire & tres-fine ; mais tout-à-fait insipide, qui ne paroît participer du vitriol, qu'en ce qu'elle sert à teindre en noir le fil à coudre.

Toutes les montagnes de l'Isle sont de marbre blanc. On remarque sur le chemin de Vati au petit Boghas une colonne assez belle, attachée encore à sa carriere. On m'asseura qu'il y avoit du beau jaspe du côté de Platano. Ces montagnes sont assez fraîches, pleines de sources couvertes de bois, & fort riantes. Les ruisseaux les plus considerables sont celui de Metelinous, & celui qui coule au delà des ruines du temple de Junon.

Le port du Vati qui regarde le nord-ouest, est le meilleur de l'Isle. On y donne fond à droite dans une espece d'anse formée par une colline

[a] Στόμωμα.

[b] Κολλύριον καὶ Ἀστήρ. *Diosc. lib. 5. cap. 172. Plin. hist. nat. lib. 32. cap. 16.*

[c] *Diosc. ibid. cap. 173. Plin hist. nat. lib. 36. cap. 21.*

avancée en maniere de crochet. Ce port qui peut contenir une grande armée avoit donné lieu d'y bâtir une ville, dont les ruines paroissent d'une grande étendue, quoique sans magnificence; on l'a abandonnée depuis long-temps, pour se mettre à couvert des insultes des Corsaires, & l'on s'est retiré au large du Vati sur la montagne. Pour faire le tour de l'Isle, tirant de ce port vers l'ouest, on rencontre la plage de Carlovassi, qui n'est bonne que pour des caiques ou des gros bateaux, encore faut-il les tirer à terre. Le port [a] Seitan est à neuf milles de Carlovassi : mais c'est le plus méchant port de l'Isle, & la tramontane y fait échouer la plusspart des bâtimens. Au delà de Seitan, l'Isle se termine par la montagne de [b] Catabate, qui fait le cap de Samos, & le cap forme un des côtez du grand Boghas : quand on est menacé de la tempête, il faut se retirer dans quelqu'un des ports des Isles de Fourni à la droite. Après avoir doublé le cap de Samos, on trouve la plage de Maratrocampo. On passe ensuite entre l'Isle de [c] Samapoula & le cap Colonne, nommé Cap de Junon, [d] à cause du temple de cette Déesse dont il étoit proche. De ce cap on entre dans un port assez commode pour les voyageurs, mais trop exposé au siroc; c'est pour cela que les anciens, pour mettre à couvert leurs galeres, avoient bâti sur la plage de Cora, vis-à-vis la même ville de Samos, un beau mole, que l'on nomme aujourd'hui le port de Tigani, à cause de

[a] Seitan, *en langue Turque, signifie*, le diable.

[b] Καταβάτη καταβασις, *descensus.*

[c] *Ripara Plin. hist. nat. lib.*

[d] Τὸ Ηραῖον. *Strab. Rerum georg.*

On l'appelle aussi, cap de Cora, & cap blanc. Ασπροκαβο.

sa rondeur ; car en Grec vulgaire, *Tigani* signifie un gâteau rond.

Dans le petit Boghas, vis-à-vis la montagne de Samson, est une retraite pour les vaisseaux, appellée *le port des galeres*, autour duquel nous découvrîmes les ruines d'une ancienne ville, & les restes de deux temples marquez chacun par cinq ou six colonnes renversées. L'un étoit bâti sur une éminence, & l'autre dans un fond : les ruines de la ville sont pleines de briques entremêlées de quelques pieces de marbre blanc, & de morceaux de colonnes de jaspe rouge & blanc à grosses taches. A la pointe du port, dans l'endroit le plus étroit du Boghas, on trouve les fondemens d'une ancienne tour de marbre : les gens du pays prétendent que l'on y tendoit des chaînes pour fermer le détroit, & ils asseurent que l'on voit de l'autre côté qui est en terre ferme, de gros anneaux de bronze destinez pour cet usage. Le dernier port de l'Isle, est celui de Prasonisi, qui est derriere un écueil du même nom, entre le Boghas & le port du Vati. Avant que de découvrir ce port, on passe auprès de trois ou quatre écueils, dont le principal s'appelle *Didascalo* ou *Dascalio*, à une portée de fusil de l'Isle : on assûre que c'étoit autrefois le college de tout le pays.

Voila ce qui regarde les ports de l'Isle. L'ancienne ville de Samos s'étendoit depuis le port de Tigani, qui est à trois milles de Cora jusques à la grande [a] riviere qui coule à cinq cens pas des ruines du temple de Junon : car [b] Strabon avance, qu'un des fauxbours de cette ville étoit au

[a] Ο Ἰμβρασος ποταμὸς. *Strab. lib.* 14. Μεγάλος ποταμὸς, *grec. vulg.*

[b] Τὸ προάστειον τὸ πρὸς τῷ Ἡραίῳ. *Strab. ibid.*

cap de Junon : le même auteur assure que Tembrio, & Proclés après lui, firent bâtir Samos. On a traduit Patroclés, mais il y a bien plus d'apparence que ce soit le Roy Proclés. [a] Vitruve prétend que la ville de Samos & les treize villes d'Ionie étoient l'ouvrage d'Ion Athenien, qui donna le nom à l'Ionie.

Quoique Samos soit entierement détruite, on la peut diviser en haute & basse pour en bien entendre le plan. La ville haute occupoit la montagne au nord, & la basse regnoit le long de la marine depuis le port Tigani jusques au cap de Junon. Tigani, qui est le port des galeres des anciens, comme je l'ay déja dit, est en croissant, & regarde le sud-est : sa corne gauche est cette fameuse jettée [b] qu'Herodote comptoit parmi les trois merveilles de Samos : cette jettée étoit haute de 20. toises, & avançoit plus de 250. pas dans la mer : un ouvrage si rare dans ce temps-là prouve l'application des Samiens à la marine : aussi receurent-ils à bras ouverts [c] Aminocles Corinthien, le plus habile constructeur de vaisseaux, qui leur en fit quatre, environ 300. ans avant la fin de la guerre du Peloponnése. Ce furent les Samiens qui conduisirent Batus à Cyrene, plus de 600. ans avant Jesus-Christ ; enfin, si nous croyons [d] Pline ils inventérent des vaisseaux propres à transporter la cavalerie.

Nous montâmes du port de Tigani sur une éminence chargée de tombeaux de marbre sans sculpture & sans inscriptions. Delà en tirant au nord, commencent les restes des murailles de la ville haute, sur le penchant d'une montagne assez

[a] *Archit. lib. 4. c. 1.*
[b] *Lib. 3.*
[c] *Thucid. lib. 1.*
[d] *Hist. nat. lib.*

rude. Cette enceinte se continuant jusques au sommet, formoit un grand angle vers le couchant, après avoir regné tout le long de la côte de la montagne. Les restes de ces murailles sont fort beaux, sur-tout ceux qui sont à la veue de Cora : ces murailles qui avoient dix pieds d'épaisseur, & même douze en quelques endroits, étoient bâties de gros quartiers de marbre, taillez la pluspart à tablettes ou facettes, comme l'on taille les diamans. Nous n'avons rien veu de plus superbe dans le Levant : l'entre-deux étoit de maçonnerie ; mais les tours qui les défendoient étoient toutes de marbre, & avoient leurs fausses portes pour y jetter des soldats dans le besoin.

La croupe de la montagne du côté du midi étoit couverte de maisons en amphitheatre, & regardoit sur la mer. Vers le bas de la même croupe se voit encore la place d'un theatre, dont on a emporté les marbres pour bâtir Cora. Il étoit situé au dessous & à droite d'une chapelle appellée [a] Nôtre-Dame de mille voiles, ou Nôtre-Dame de la Grote, à cause d'une fameuse grote remplie de congelations. Les environs de la chappelle sont couverts de colonnes de marbre, les unes rondes & les autres à pans.

En descendant du theatre vers la mer, on ne voit dans les champs que colonnes cassées & quartiers de marbre : la plupart des colonnes sont ou canelées ou à pans; quelques-unes rondes, d'autres canelées sur les côtez avec une plate bande sur le devant & sur le derriere, comme celles du frontispice du temple d'Apollon à Delos. Il y a aussi plusieurs autres colonnes à differens profils sur quelques tertres voisins: elles sont encore disposées

[a] *Παναγια Κιλιαρμένιοσα κὴ Σπηλιαία.*

en rond ou en quarré, ce qui fait conjecturer qu'elles ont servi à des temples ou à des portiques. On en voit de même en plusieurs endroits de l'Isle.

Les ruines des maisons parmi lesquelles on laboure presentement, sont de maçonnerie ordinaire mêlée de briques, & de quelques pieces de marbre ornées de moulûres ou simplement équarries. Nous n'y trouvâmes aucunes inscriptions. Il est vrai que celle des premiers temps de la belle Grece sont ou brisées ou si effacées, qu'on ne peut les déchifrer.

A l'égard de la largeur de la ville, elle ocupoit une partie de cette belle plaine, qui vient depuis Cora jusques à la mer du côté du midi; & du côté du couchant jusques à la riviere qui coule au delà des ruines du temple de Junon. Les eaux de la riviere venoient à la ville basse & au quartier du temple par un aqueduc, dont on voit encore quelques arcades sur le chemin de Miles à Pyrgos, & dont la suite se trouve au port de la [a] ferme du grand couvent de Nôtre Dame : mais dans cet endroit là ce n'est plus qu'une muraille fort longue & assez basse qui peut-être ne supportoit qu'une partie des canaux. Ces canaux étoient d'une excellente brique de la terre de Bavonda, & s'emboitoient fort proprement les uns dans les autres; on en voit encore plusieurs pieces à Cora, servant à vuider les eaux des terrasses.

Outre cet aqueduc, les eaux qui viennent de Metelinous, se déchargent aussi à l'entrée de la ville basse, après avoir passé sous les arches d'un

[a] *Μετόχι τῆς μεγάλης πυνάγιας. Μετόχι, qui signifie en Grec vulgaire, une ferme, une maison de campagne, vient de μετοίκησις,* habitatio.

aqueduc à travers le vallon qui méne de Cora au Vati, quand on ne veut pas paſſer par Metelinous. A droite de ce vallon eſt la montagne ſur laquelle la ville haute eſt bâtie : à gauche c'eſt une montagne que j'appellerai dans la ſuite la montagne percée pour des raiſons que je propoſerai. On paſſe ce petit ruiſſeau le long de la marine en allant de Tigani aux ruines du temple, & l'on voit encore dans ces quartiers-là les ruines d'une Egliſe des Chrétiens, qui paroît avoir été conſiderable. Au delà de ce ruiſſeau on en traverſe un autre qui vient droit de Cora, & qui ſuivant les apparences étoit deſtiné pour la ville haute. La direction de quelques arches couvertes de terre, dont la file tire vers Cora, montre bien que ces eaux étoient conduites à la ville : car elles prennent le tour de la montagne par un canal encore aſſez ſenſible.

Sur la gauche du vallon dont je viens de parler, aſſez prés de l'aqueduc qui le traverſe, ſe voyent des cavernes ; l'entrée de quelques-unes a été taillée au marteau avec beaucoup de ſoin ; & ſi l'on en veut croire les gens du pays, elles ſervent depuis plus de 2000. ans de retraite aux moutons, aux chévres & aux vaches : c'eſt pour cette raiſon que la terre y eſt remplie d'une prodigieuſe quantité de nitre. On nous aſſura qu'on avoit bouché une de ces cavernes où ce ſel eſt tout criſtalliſe ; les Turcs n'ont pas l'eſprit de s'en ſervir, & mettroient à la chaîne les Grecs qui oſeroient y toucher.

Il y a beaucoup d'apparence que quelqu'une de ces cavernes taillées au marteau,eſt le reſte d'une de ces merveilles qu'Herodote dit que l'on regardoit comme les plus grands ouvrages de toute la

Grece. Eupaline Architecte de Megare, avoit eu la conduite de celui-ci. *Les Samiens*, pour me servir des termes d'Herodote, *percerent une montagne de* 150. *toises de haut, & pratiquerent dans cette ouverture, qui avoit* 875. *pas de longueur, un canal de* 20. *coudées de profondeur sur trois pieds de large, pour conduire a leur ville les eaux d'une belle source.* On voit encore l'entrée de cette ouverture, le reste s'est comblé depuis ce temps-là. La belle source qui avoit fait entreprendre un si grand ouvrage, est sans doute celle de Metelinous dont je parlerai en son lieu; car ce village est situé de l'autre côté de la montagne percée. Au sortir de ce merveilleux canal, l'eau passoit sur l'aqueduc qui traverse le valon, & se rendoit à la ville par un conduit qui prenoit le même tour que le canal de Cora. La profondeur du canal qui traversoit la montagne est surprenante; mais on avoit peut-être été contraint de lui donner cette profondeur pour conserver le niveau de la source. Laurent Valla n'a pas eu raison de croire que la largeur de ce canal fust le triple de sa profondeur; car certainement l'ouverture, autant qu'on en peut juger par ses restes, n'avoit pas 60. coudées de large; & d'ailleurs un canal de ce diametre sur 20. coudées de profondeur seroit capable de conduire une grande riviere, au lieu qu'il ne s'agissoit que d'une fontaine. Il semble que [a] Mr du Ryer n'ait pas entendu cet endroit d'Herodote, car, suivant sa traduction, la fontaine devoit passer sur la montagne percée : au lieu que la montagne n'avoit été percée que pour la conduite de la fontaine.

Environ à 500. pas de la mer, & presque à

[a] *Ἀπὸ μεγάλης πηγῆς. Herod. lib.3.*

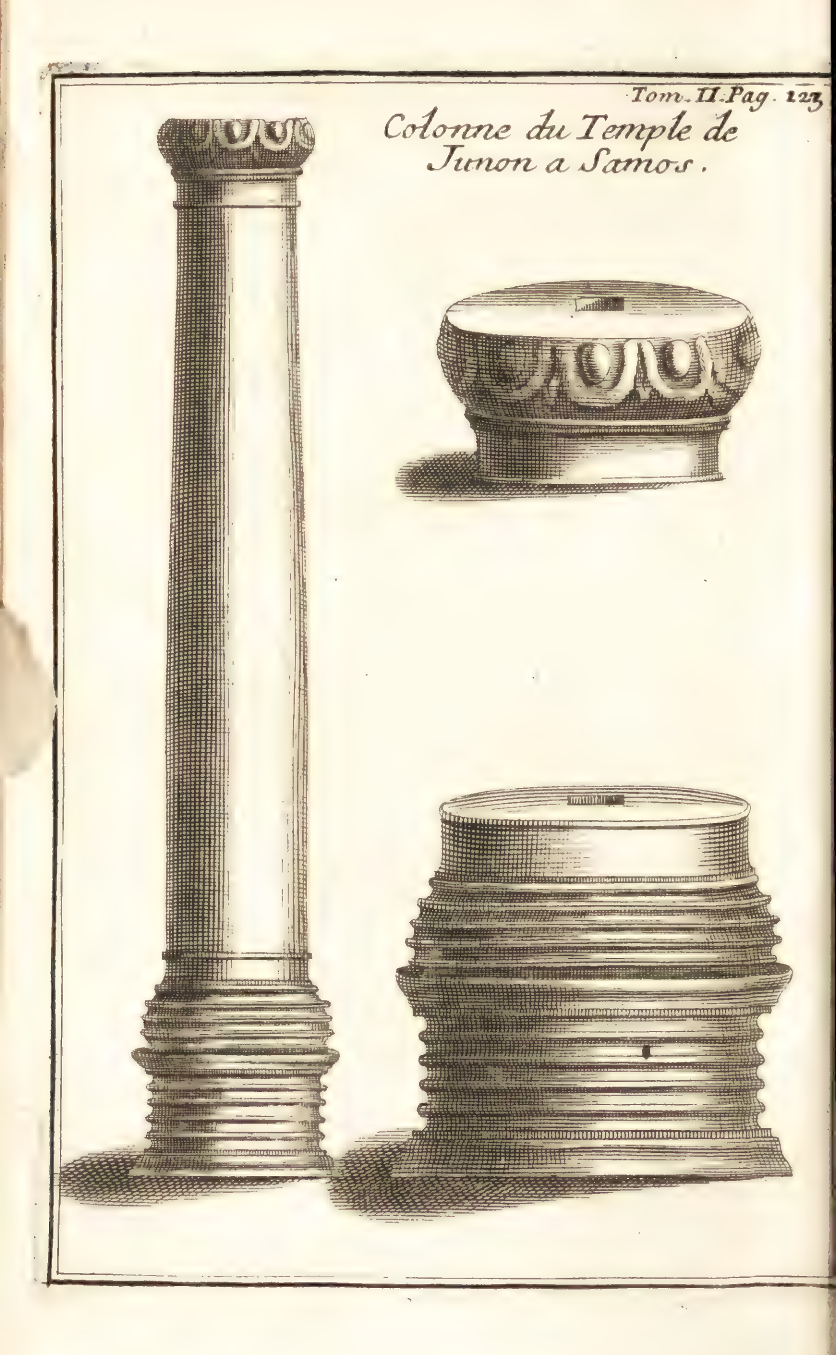
pareille diſtance de la riviere *Imbraſus* vers le cap de Cora, ſont les ruines du fameux Temple de Junon la Samiene, ou la protectrice de Samos. Les plus habiles Papas de l'Iſle connoiſſent encore ce lieu ſous le nom de Temple de Junon. [a] Menodote Samien cité dans Athenée comme l'auteur d'un livre qui traitoit de toutes les curioſitez de Samos, aſſure que ce temple étoit l'ouvrage de Caricus & des Nymphes, car les Cariens ont été les premiers poſſeſſeurs de cette Iſle. Pauſanias dit qu'on attribuoit cet ouvage aux Argonautes, qui avoient apporté d'Argos à Samos une ſtatue de la Déeſſe, & que les Samiens ſoutenoient que Junon étoit venue au monde ſur les bords du fleuve Imbraſus ſous un de ces arbres que nous appellons [b] *Agnus caſtus*. Il eſt vrai que ces arbres ſont fort frequens le long de cette riviere, & même par toute l'Iſle, & dans l'Archipel. On montra par veneration ce pied d'*Agnus caſtus* pendant long-temps dans le temple de Junon. Pauſanias prouve auſſi l'antiquité de ce temple par celle de la ſtatuë de la Déeſſe, qui étoit de la main de Smilis Sculpteur d'Egine, contemporain de Dedale. Clement d'Alexandrie, ſur le témoignage d'Æthlius auteur fort ancien, remarque que la ſtatuë de Junon à Samos, n'étoit qu'un bout de planche groſſiére, qui fut depuis façonné en ſtatuë. Athenée, ſur la foi du même Menodote dont nous venons de parler, n'oublie pas un fameux miracle arrivé lorſque les Tyrrheniens voulurent enlever la ſtatuë de Junon; ces pirates ne purent jamais faire voile, qu'après l'avoir remiſe à terre. Ce prodige rendit l'Iſle plus

[a] Ἱερὸν τῆς Ἥρας. *Deipn. lib.* 15.
[b] *Λύγος en Grec litteral & vulg.*

celebre & plus frequentée ; le temple fut brûlé par les [a] Perses, & on en regardoit encore les ruines avec admiration ; mais on ne tarda pas à le relever, & il fut rempli de tant de richesses, que dans peu de temps il ne s'y trouva plus de place pour les tableaux & pour les statuës. Verrés revenant d'Asie, ne craignit pas le sort des Tyrrheniens, il ne fit pas scrupule de piller ce temple, & d'en emporter les plus beaux morceaux : Ciceron lui reproche avec raison cette impieté. Les Pirates n'épargnerent pas non plus cet édifice du temps de Pompée. Strabon l'appelle un grand temple, non seulement rempli de tableaux, mais dont toutes les galeries étoient ornées de piéces fort anciennes : c'est sans doute parmi ces piéces qu'on avoit exposé le tableau des premieres amours de Jupiter & de Junon d'une maniere si naturelle, [b] qu'Origéne le reproche aux Gentils. Il y avoit outre cela dans le temple de Samos une cour destinée pour les statuës, parmi lesquelles on en voyoit trois colossales de la main de Myron, portées sur la même base. Marc Antoine les avoit fait enlever, mais Auguste y fit remettre celles de Minerve & d'Hercule, & se contenta d'envoyer celle de Jupiter au Capitole, pour être placée dans un petit temple qu'il y fit bâtir.

De tant de belles choses, nous ne trouvâmes plus que deux morceaux de colonnes,& quelques bases du plus beau marbre du monde. De ces colonnes l'une n'a qu'un tambour sur sa base, & l'autre en a encore une douzaine : chaque tambour est de 3. pieds 7. pouces huit lignes de haut sur 6. pieds de diametre. Il y a quelques années

[a] *Pausan.* 533. [b] *Lib.* 4. *contra Cels.*



Colonne du Temple de Junon a Samos.

que les Turcs s'imaginant que la plus haute étoit pleine d'or & d'argent, tentérent de la mettre à bas à coups de canon qu'ils tiroient de leurs galeres. Les boulets firent éclater quelques tambours, & dérangérent les autres ; il y en a plus de la moitié hors de leur situation.

On voit encore quelques bases de colonnes qui paroissent comme alignées en quarré long ; mais comme elles sont entremêlées de plusieurs tambours de colonnes abbatuës, on n'en sauroit bien comprendre la disposition, ni par consequent le plan de tout l'édifice, qui étoit suivant [a] Herodote, la troisiéme merveille de Samos : cet auteur convient que c'étoit le temple le plus spacieux qu'il eût vû, & nous ignorerions sans lui le nom de l'Architecte qui l'avoit fait bâtir ; c'étoit un homme de Samos appellé Rhæcus.

Ce Rhæcus y avoit employé un ordre de colonnes assez particulier, comme l'on peut voir par le dessein qu'on en a fait graver. C'est, pour ainsi dire, l'ordre Ionien dans sa naissance, & qui n'a pas toute la beauté de celui que l'on pratiqua dans la suite. La base de la plus grande colonne dont on vient de parler, a deux pieds huit pouces de haut, relevée en bas d'un gros cordon arrondi, haut d'un pouce, & ornée de cinq canelures annulaires & creuses : le reste de cette base est du diametre du fust de la colonne ; mais il est terminé par un petit cordon : cette base est posée sur un pied d'estal d'un pied huit pouces de haut, bandé de cinq anneaux, en forme de petits cerceaux. Il ne reste plus qu'un seul chapiteau que nous fimes découvrir ; car il étoit enterré dans l'enceinte du temple : ce chapiteau qui

[a] *Lib.* 3.

eſt preſentement le ſeul au monde de ſon eſpéce, a un pied ſept pouces de haut, & répond au profil de la baſe : ſon tympan eſt relevé d'un gros rouleau d'un pied de haut, ſur lequel ſont entaillez en rond des oves en relief, enfermez chacun dans ſa bordure ; & des entre-deux des bordures pendent des pointes en maniere de flammes. Il y a un petit cordon ou aſtragale au deſſous du rouleau : le plan qui portoit ſur le fuſt de la colonne eſt de 4. pieds trois pouces de diametre, & finit auſſi par un petit aſtragale.

Le frontiſpice du temple regardoit l'Orient & la ville de Samos ; il en faut juger par l'alignement des deux colonnes dont on a parlé plus haut: car cet alignement va du nord au ſud. Nous fîmes creuſer plus de deux pieds pour découvrir le piedeſtal qui ſoûtient la baſe de la plus grande colonne, & ce piedeſtal porte ſur une piéce de marbre bien équarrie, laquelle peut-être faiſoit partie des degrez du temple. Comme il étoit ſitué dans un bas fond, il n'eſt pas ſurprenant que depuis un ſi long-temps les eaux y ayent porté aſſez de terre pour les couvrir. Si ces conjectures ſont vrayes, la façade du temple ne devoit avoir que 24. toiſes de longueur, car il n'y a que cette diſtance de la grande colonne à celle qui n'a plus qu'un tambour : neanmoins, comme Herodote & Strabon aſſurent que c'étoit un grand temple, il y a beaucoup d'apparence que ce n'eſt là qu'une partie de cette façade. Il ne faut pas s'en tenir au deſſein de ce temple qui ſe trouve ſur les médailles antiques ; car on y repreſentoit ſouvent differens temples ſous la même forme : j'en ai veu quelques unes dans le Levant, où les temples d'Epheſe & de Samos étoient de même deſſein.

Pour ce qui est de la Déesse, elle avoit differens habits suivant les rolles qu'elle jouoit : on la faisoit presider aux [a] mariages, aux [b] accouchemens, & même aux [c] autres accidens naturels des femmes : mais pour la maniere dont elle étoit vêtuë dans chacune de ces ceremonies, c'est à de plus habiles antiquaires que moi a la déterminer. Il est certain que le croissant qu'on lui mettoit sur la tête & aux pieds, marquoit l'empire qu'elle avoit tous les mois sur le sexe : d'où vient qu'on l'appelloit la Déesse des mois. C'est peut-être pour cette raison qu'on la representoit sur les médailles de cette Isle avec des bracelets qui pendoient des bras jusques aux pieds, & qui soûtenoient un croissant. [d] Le croissant signifioit les mois, & les bracelets marquoient qu'elle avoit appris aux femmes à compter certains jours : comme nous voyons encore aujourd'hui que les Orientaux se servent des grains de leurs chapelets ou bracelets pour faire leurs comptes.

Après tout, je ne vois rien de plus obscur que ces prétendus bracelets de Junon ; car je ne vois pas de fondement à croire avec [e] Tristan,

a Juno pronuba. Itaque nobilissimum & antiquissimum templum ejus est Sami, & simulachrum in habitu nubentis figuratum : & sacra ejus anniversaria nuptiarum ritu celebrantur. *Lactan. lib.* 1. *de falsa relig. cap.* 17.

b Juno Lucina, *apud Terent. in Andr. act.* 3. *scen.* 1. Juno à juvando dicta, *inquit Donatus.* Lucina, *ab eo quòd in lucem producat* : sic apud nostros Junonem Lucinam in pariendo invocant, *ait Cic. lib.* 2. *de nat. deor.*

c Dea Mena menstruis fluoribus præest. *Aug. de Civit. Dei l.* 7. *c.* 11.

d ΜΗΝΗ ϹΑΜΙΩΝ. *Est la légende d'une medaille d'Auguste & de Livia dans Patin. Numism. Imp. Rom.*

e *Comment. hist. tom.* 1.

que ce que je prens pour des bracelets fussent des tiges d'une ancre de vaisseau, ou que ce fussent des broches, comme l'a conjecturé [a] Mr Spanheim. En tout cas, il n'y a pas grand mal de s'avanturer quelquefois dans le pays des découvertes quelque fertile qu'il soit en visions. Je ne hazarde donc pas beaucoup de proposer aux curieux d'examiner si ces bracelets chargez d'un croissant ne seroient pas un attribut de Junon, pour marquer ce que j'ai dit plus haut des femmes, ou bien si c'étoient de simples ornemens que Junon leur eût conseillé de porter; car cette déesse avoit inventé la maniere de s'habiller, comme nous l'apprenons de saint Athanase.

[b] Tristan a donné le type d'une médaille des Samiens, répresentant Junon avec la gorge assez découverte. Elle est vêtuë d'une tunique qui descend sur ses pieds, avec une ceinture assez serrée; & le repli que la tunique fait sur elle-même, forme une espece de tablier; le voile prend du haut de la tête, & tombe jusques au bas de la tunique, comme font les écharpes de nos Dames. Le [c] revers d'une médaille qui est dans le cabinet du Roi, represente ce voile tout déployé, qui fait deux angles sur les mains, un angle sur la tête, & un autre angle sur les talons. J'ai des medailles de Samos, où Junon a la gorge couverte d'une espece de camail, sous lequel pend une tunique dont la ceinture est posée en sautoir, comme si l'on vouloit marquer qu'elle eût été déliée. La tête de ces dernieres médailles est couronnée d'un cerceau qui s'appuye sur les deux épaules, & qui soûtient au haut de son arc une ma-

[a] *Obs. in Callimac. in hymn. in Dian.*

[b] *Ibid.*

[c] *Gravé dans Spanheim. Ibid.*

niere d'ornement pointu par le bas, évasé par le haut, comme une pyramide renversée. Sur une des médailles du cabinet du Roi, cette déesse est coeffée avec un [a] bonnet assez pointu, terminé par un croissant : on voit sur d'autres [b] médailles du même cabinet une espece de panier qui sert de coeffure à la déesse, vêtuë du reste à peu prés comme nos Religieux benedictins. La coeffure des femmes Turques approche fort de celle de Junon, & les fait paroître de belle taille : cette déesse avoit sans doute inventé ces ornemens de tête si avantageux, & que les fontanges ont depuis imitez. Junon qui présidoit aux nôces, portoit une [c] couronne de Souchet, & de ces fleurs que nous appellons *Immortelles* : on en couvroit une petite corbeille fort legere, que l'on arrêtoit sur le haut de la tête ; c'est peut-être de là que sont venuës les couronnes que l'on met encore dans le Levant sur la tête des nouveaux mariez, & la mode n'en est pas entierement passée parmi nous, quand on marie les filles. [d] Mr l'Abbé de Camps a un beau médaillon de Maximin, au revers duquel est le temple de Samos, avec Junon en habit de nôces & deux paons à ses pieds : cet habit n'est pas different de ceux dont on vient de parler, & les [e] paons y sont representez, parce qu'on les élevoit autour du temple de cette déesse, comme des oiseaux qui lui étoient consacrez.

Outre les médailles dont on vient de parler, j'achetai dans cette Isle une belle médaille de Tranquilline, sur le revers de laquelle est repre-

[a] Πάτος ἔνδυμα τῆς Ηρας, *Hesich.*

[b] *Gravées dans Spanh. Ibid.*

[c] Πυλέων *dans Athen. Deipn. liv.14 Julius Pollux, lib. 5. cap.16.*

[d] CAMIΩN.

[e] *Athen. ibid.*

ſenté Meleagre, ou plûtôt Gordien mari de cette Imperatrice qui tuë un ſanglier a la chaſſe : on en voit chez le Roi une de même type, & une autre à la tete de Decius.

Le 3. Janvier nous couchâmes à un mille & demi de Cora, dans la ferme du grand couvent de la Vierge : cette ferme n'eſt diſtante que d'un quart de lieuë des ruinès du temple, dans une plaine où l'on ne voit que Vignes, Oliviers, Meuriers, & Orangers, ſur tout aux environs de Miles qui n'eſt qu'à deux milles de la ferme : nous en partîmes le premier Février pour aller au grand couvent, éloigné de dix milles de la ferme, & nous y dînâmes : il eſt ſitué à micôte de montagnes agreables, couvertes de Chênes verds, de Pins à pignons, de Pins ſauvages, de Philaria, d'Adrachne ; nous trouvàmes quelques pieds de cet arbre à gros fruit terminé en pointe comme une toupie, on le dècrira dans la ſuite de même qu'une belle eſpece de Germandrée à feüilles de Betoine, qui vient dans le même quartier. Aprés avoir mangé quelques olives & bû de méchant vin dans ce couvent, nous allâmes à Pirgos qui eſt un village à ſept lieuës de là, & dont tous les environs ſont pleins d'une belle eſpece de [a] *Cachrys*, qui étoit en fleur dans ce temps-là. Le 2. Février nous paſſâmes par Platano à 8. milles de Pirgos, de là par le couvent de Saint Helie qui en eſt à quatre milles : le ſoir nous couchâmes a Neocorio,qui eſt un des trois villages qui forment la ville de Carlovaſſi à deux milles de la mer.

Le 3. Février nous prîmes des chevaux & des

[a] Cachrys Cretica, Angelicæ folio, Aſphodeli radice Corol. Inſt. rei herb. 23.

guides

guides pour aller à la grande montagne de Catabate qui est à l'extremité de l'Isle; on nous mena droit à Marathrocampo à 8. milles de Carlovassi, & nous passâmes la nuit dans la ferme de Saint Georges appartenante au couvent de Saint Jean de Patmos ; il n'y a plus que trois ou quatre cellules inhabitées autour de la chapelle de cette ferme.

[a] Le 4. Février nous allâmes voir la chapelle, ou pour mieux dire l'hermitage de *Nôtre-Dame de Belle apparence*, qui est à quatre milles de là dans un fond commandé par des rochers effroyables ; la solitude est belle, & la chapelle est à l'entrée d'une caverne affreuse : on y monte par un escalier tout droit, formé par environ trente marches étroites ; & sans appui du côté du précipice, on a taillé dans le bas de la caverne un beau reservoir que l'on a soutenu par une forte muraille ; pour aller puiser de l'eau ; on passe par un corridor qui regne le long d'un abîme tres profond : cette chapelle n'est pas mieux ornée que les autres chapelles Gréques.

Nos guides ne voulurent jamais aller plus avant dans la montagne, quelques avantages qu'on leur proposât ; le froid étoit fort âpre, & leurs mulets seroient morts de faim dans ces deserts : il falut donc revenir à Marathrocampo pour prendre le chemin d'une autre solitude plus affreuse encore que la premiere, & que l'on a nommée fort à propos, [b] *Nôtre-Dame du mauvais chemin* ; nous n'y arrivâmes que le lendemain, après avoir traversé bien des montagnes couvertes de Pins de Bruyeres & d'Arbousiers : cette solitude promettoit à nôtre curiosité des plantes dignes d'être recherchées.

[a] Παναγία Φανερωμένη. [b] Παναγία Κακοπεράτα.

La chapelle de Cacoperata est aussi dans une caverne où l'on ne peut entrer que par une espece de trappe taillée dans le roc. Les Grecs se plaisent à bâtir des chapelles dans les lieux les moins accessibles, & s'imaginent que ces lieux inspirent plus de dévotion que ceux qui sont dans le beau pays. Cacoperata est asseurément un des plus affreux hermitages que j'aye veûs de ma vie; on y va par un sentier d'environ 300. pas de long, fait de main d'homme dans des rochers escarpez, & ce sentier n'a que demi-pied de large en quelques endroits; à gauche on a de la peine à s'appuyer sur les roches, à droite ce ne sont que précipices coupez naturellement à plomb, où un homme seroit mis en pieces si le pied venoit à lui manquer.

Nous nous retirâmes ce jour-là à Carlovassi: & nous nous embarquâmes pour Nicaria le lendemain 6. Février; mais le [a] sud-ouest nous fit relâcher au port Seitan, qui n'est qu'à neuf milles de Carlovassi: on a eu raison de donner à ce port le nom de Seitan, qui en langue Turque signifie *le diable*. Il falut tirer nôtre caïque à terre; & pendant la nuit il s'en perdit un autre qui étoit chargé de vin pour les Simies. Le vent du nord nous retint à Seitan jusques au 12. Février: nous y étions logez dans une caverne où nous ne brûlions jour & nuit que des Lauriers, des Adrachnes, des Storax, & nous n'y passions pas le temps fort agréablement; nôtre sac de biscuit diminuoit beaucoup, & le temps ne permettoit pas qu'on pût ni chasser ni pêcher; à peine pouvoit-on attraper quelques Oursins & quelques Yeux de bouc: & ce qu'il y avoit de pis, nous avions

[a] Labech.

bû toute l'eau que pouvoient fournir les roches voisines, où nous l'amassions avec des feüilles de Squille pliées en goutiere, pour la vuider ensuite dans des bouteilles de [a]cuir faites en pyramide, qui sont en usage dans le pays : nous vuidâmes un ancien puits creusé sur le bord de la mer ; mais l'eau s'en trouva à demi salée : enfin le temps devint assez beau la nuit du 12. au 13, & nous en profitâmes pour aller à Patino, qui est la fameuse Isle de Patmos, d'où nous revînmes à Carlovassi le 18. Février ; nous débarquâmes le même jour à un mille en deçà de Carlovassi, pour voir une chapelle Gréque, qu'on appelle [b] *Nôtre-Dame de la riviere* Cette chapelle est au pied d'une montagne; mais elle est comme abandonnée; cependant on y voit quatre belles colonnes de marbre grisâtre, dont les chapiteaux sont à double rang de feüilles d'Acanthe: il faut que ce soient les restes de quelque ancien temple; on peut le conjecturer par les vieux marbres des environs, & entre autre pieces, par une architrave de jaspe rouge & blanc ; peut-être étoit-ce là le temple de [c] Mercure que les Samiens honoroient particuliérement, & dont ils avoient fait frapper une médaille, qui d'un côté représente le génie de leur ville, & de l'autre ce dieu des filoux, tenant une bourse de la main droite, & le caducée de la gauche.

Malgré la pluye continuelle du 19. & 20. Février, nous ne laissâmes pas d'aller de Carlovassi à Vourlotes, qui est un village à dix milles de là,

[a] Mataras.

[b] Παναγία τȣ͂ ποταμοῦ.

[c] Ερμῆς Χαριδότης, Mercurius munificus. *Plutarc. de Quæst. græcis.*

ΔΗΜΟС САΜΕΙΩΝ
ΕΠΙ ΛΥСΑΝΔΡΟΥ ΙΕΡΕ.
Sub Lysandro sacerdote.

& à deux milles ſeulement de la mer, au pied des montagnes les plus froides de l'Iſle. En ſuivant la côte du nord, nous y obſervâmes d'aſſez belles plantes : Vourlotes porte le nom des Iſles de Vourla qui ſont vis-à-vis l'ancienne Clazomene, ſituées à l'entrée de la baye de Smyrne ; car Samos ayant été ſaccagée & dépeuplée après la paix de Conſtantinople, fut donnée par [a] l'Empereur Selim l'an 1550. au Capitan Pacha Ochiali, lequel y fit paſſer differens peuples de Grece pour en cultiver les terres : ceux de Vourla s'établirent à Vourlotes ; des Albanois bâtirent Albaniticori, & ceux de Metelin s'établirent à Metelinous.

La pluye qui ne ceſſa pas encore le 21. Février, fut cauſe que nous eûmes de la peine à avancer juſques au couvent de [b] *Nôtre-Dame du tonnerre*, qui n'eſt qu'à un mille de Vourlotes : outre la pluye qui continua jour & nuit, pendant le reſte du mois, [c] les vents du ſud firent un étrange ravage ; ils n'enlevoient pas à la verité les toits des maiſons, car elles ſont en terraſſe, mais ils renverſoient les maiſons mêmes, & ſur-tout celles de la campagne, qui leur donnoient plus de priſe ; la mer étoit comme en feu, il tonnoit d'une maniere effroyable : on nous raſſeura un peu lorſqu'on nous dit qu'il ne pleuvoit dans le Levant qu'en hiver : & que cette ſaiſon étoit la ſeule où le tonnerre ſe fiſt entendre.

Toutes ces raiſons nous obligérent de nous tenir dans le couvent, d'où à peine pûmes-nous nous écarter de deux cens pas : comme il eſt ſolidement bâti, nous y eſtions raſſeurez contre

[a] *Relat. des Voyages de M. de Breves.*

[b] Παναγία Βροοντᾶ.

[c] Siroc.

l'orage qui avoit renversé tant de maisons : ce couvent est bien renté, mais on y est mal-proprement. En nous informant des raretez de la maison, on nous fit voir le Doyen du genre humain: je ne hazarde rien en me servant de ce terme; c'étoit un bon Caloyer âgé de 120. ans, qui s'amuse encore à couper du bois, & qui prend soin du moulin, on nous asseura qu'il n'avoit bû de sa vie que du vin pur & de l'eau de vie. Un pareil exemple pourroit autoriser peut-estre ceux qui boivent du vin avec excés, mais en voici un autre tout contraire : Mr Luppazuolo, Grec de nation & consul de Venise à Smyrne, venoit de mourir à l'âge de 118. ans, & n'avoit jamais bû que de l'eau : on ne sçauroit donc rien conclurre de certain par rapport à l'usage des boissons; car Mr Luppazuolo ne pouvoit pas même souffrir le caffé ni le sorbet : mais ce qui fait le plus d'honneur à sa mémoire, c'est qu'il avoit une fille de 18. ans, & une autre d'environ 85. sans compter qu'il avoit perdu un de ses garçons qui étoit mort âgé de prés de 100. ans.

Les bourrasques ne nous empêchérent pas d'observer autour du couvent quelques belles especes de Renoncule à fleur bleuë ; il n'y avoit que peu de neige sur les montagnes le 23. Février, mais beaucoup de grêle grosse comme des pois verts. Ces montagnes sont couvertes de deux sortes de Pins, & il n'y a point assurément de Sapins, quoiqu'en disent les gens du pays, qui appellent de ce nom une belle espece de [a] Pin, qui est à Paris dans le parterre du Jardin Royal, & qui a les feüilles longues d'environ cinq pouces sur une ligne de large, roides, plates d'un côté,

[a] Ελάτη.

arrondies de l'autre : ſon fruit a quatre pouces de long, épais d'un pouce & demi, aſſez pointu, à groſſes écailles fort dures. Dans l'Iſle de Samos, ces ſortes de Pins s'élevent fort haut, & ſont propres à faire des mâts de navires : ils donnent beaucoup de Therebentine qu'on ne recueille pas, quoiqu'elle ſoit fort claire & fort belle : les autres [a] Pins qui croiſſent ſur ces montagnes, ſont de l'eſpece commune qui vient ſur toutes les côtes des pays chauds.

De ces montagnes nous traverſâmes l'Iſle pour venir à Cora, où l'on nous avoit fait eſperer que nous trouverions des Inſcriptions anciennes; neanmoins il n'y a dans les maiſons des particuliers que des épitaphes du temps des Chrétiens : & comme les dames de Cora nous voyoient examiner les plantes qui naiſſent ſur les terraſſes & le long des chemins à l'entrée de leur ville, elles nous en preſentérent une, & nous firent demander ſi nous en connoiſſions les vertus. Cette plante reſſembloit fort à celle que l'on appelle. [b] *Tartonraire* à Marſeille. Après les avoir fait remercier de leur bouquet, je leur fis dire qu'elles ſe portoient trop bien pour en avoir beſoin, & que même en France, on ne s'en ſervoit que pour purger les perſonnes les plus robuſtes : elles firent quelques éclats de rire, & portérent leurs mains à la tête, pour nous montrer leur coeffure : nôtre interprete nous aſſeura qu'elles vouloient nous faire connoître qu'on uſoit de cette plante pour teindre leur voile en jaune. Un moment après il nous fit remarquer deux ou trois de ces dames, qui ba-

[a] Pinus ſylveſtris, maritima, conis firmiter ramis adhærentibus J. B.

[b] Thymelæa ſeu *Tartonraire*, Lini foliis argenteis Coroll. Inſt. rei herb. 41.

ſayoient leur terraſſe, & qui nous montroient leurs balays, pour nous faire entendre qu'on l'appelloit [a] l'*Herbe aux balais*. Pour teindre en jaune, on jette dans l'eau boüillante les ſommitez de cette herbe : après quelques bouillons, on y adjoûte un peu [b] d'alun en poudre ; enſuite on y plonge le linge, le drap, ou les cuirs, pour les y laiſſer tremper toute la nuit hors du feu : le jaune en eſt aſſez beau, & je crois bien que de plus habiles gens en pourroient faire une couleur plus parfaite. Cette plante ne differe de celle qui vient ſur les côtes de Provence, que par ſes feüilles qui ſont plus étroites & plus longues. [c] Mr Wheeler en a remarqué la difference.

Le 24. Février malgré le mauvais temps, nous nous retirâmes au Vati, dans le deſſein de nous embarquer pour Scalanova & de paſſer à Smyrne ; mais les pluyes continuelles & les vents contraires nos arrêterent au Vati juſques à la mi-Mars. C'étoit un petit déluge, & l'on ne voyoit couler que ruiſſeaux des montagnes, qui dans toute autre ſaiſon paroiſſent comme calcinées ; c'eſt ce qui avoit fait donner à cette Iſle le nom de [d] *Samos*, comme qui diroit une terre ſeche & ſablonneuſe.

Nous allâmes pendant ce temps-là, voir un aſſez beau village appellé Metelinous à deux milles de Cora. Metelinous a pris ſon nom de l'Iſle de Metelin, parcequ'il fut bâti, ou rétabli pour mieux dire, par une colonie des habitans de cette

[a] Σαρωμάτζι, herbe aux balais. Σάρωμα, un balai

[b] Στύψη.

[c] *Voyage de Dalmatie & de Grece. tom. 1.*

[d] Σάμος *quaſi* Ἄμμος arena. Et Samia genitrix quæ delectatur arena. *Juven. Sat. 16. verſ. 6.*

Isle, que l'on y fit passer après que Sultan Selim eut donné Samos au Capitan Pacha Ochiali.[a] Depuis la mort de cet Amiral, le revenu de Samos est affecté à une mosquée qu'il avoit fait bâtir à Topana l'un des fauxbourgs de Constantinople : cette mosquée porte encore le nom de son fondateur, & le fauxbourg, celui de l'artilierie que l'on y jette en fonte ; car *top* en Turc, signifie un canon, & *hana*, une maison ; ainsi *Topana* c'est l'Arcenal ou la maison où l'on fait les canons.

La fontaine de Metelinous est la plus belle source de l'isle ; & c'est assûrément l'une des deux fontaines que [b] Pline y marque. Je ne doute pas qu'elle ne fut conduite à la ville de Samos, au travers de la montagne dont Herodote a fait mention : cet auteur l'appelle *la grande fontaine*, & la montagne est entre Metelinous & les ruines de Samos. La disposition des lieux se trouva tout à fait favorable dés le moment qu'on eut surmonté la difficulté de la percer, mais il y a beaucoup d'apparence qu'on n'avoit pas nivelé le terrain avec assez de justesse ; car on fut obligé de creuser un canal de 20. coudées de profondeur pour conduire la source où l'on souhaitoit ; il pourroit y avoir quelque erreur dans ce passage d'Herodote. Joseph Georgirene Evêque de Samos doit avoir recherché toutes ces choses avec beaucoup de soin ; mais la description qu'il a donnée de Samos, de Nicarie, & de Patmos, est si rare quoiqu'elle ait été traduite de Grec vulgaire en Anglois, que je n'ai pu en découvrir aucun exemplaire.

Au coin de l'église de Metelinous, devant cette fontaine, on a enchassé à hauteur d'appui un an-

a *Relat. des voyages de Mr. de Breves.*

b Gigartho & Leucothea. *Hist. nat. lib.* 3.

cien bas relief de marbre parfaitement beau, qu'un Papas découvrit il y a quelques années en labourant un champ:ce marbre a deux pieds quatre pouces de longueur, sur quinze ou seize pouces de hauteur, l'épaisseur en est de trois pouces; mais comme il n'est pas fort elevé de terre, les tètes en sont maltraittées. Le bas relief contient sept figures, & represente une ceremonie faite pour implorer le secours d'Esculape dans la maladie de quelque personne de consideration. Le malade est dans son lit, la tète & la poitrine elevées, tenant un vase par les deux anses; le dieu de la medecine paroît a sa droite vers le pied du lit sous la figure d'un serpent: la table qui est vis-à-vis le malade, soutenuë par trois pieds terminez en pieds de chevre, est chargée d'une pomme de pin, de deux flacons & de deux corps qui finissent en pyramide, placez a chacun des bouts. Sur la droite du malade est assise une femme dans un fauteuil dont le dossier est fort elevé; cette figure est bien drapée & les manches sont assez serrées; son visage est de front, & il semble qu'elle ordonne quelque chose à un jeune esclave qui est tout auprés, & qui a une espece de casaque sur sa veste. Au pied du lit est une autre femme assise sur un tabouret couvert & drapé: elle est vétuë de même que celle qui est dans le fauteuil, mais on ne la voit que de côté, & son visage est presque de profil; c'est peut-être la femme du malade, car on voit à ses genoux un jeune enfant debout & tout nud, qu'un petit chien semble caresser: une jeune esclave est encore placée derriere cette femme, & est vètuë d'un casaquin sans manches, sous lequel tombe une espece de jupon plissé: elle appuye sa main gauche sur sa poitrine,

& de la droite qui est élevée, elle tient un cœur dont la pointe est en haut. On voit plus loin tout à l'extremité du bas relief un autre esclave tout nud, qui d'une main prend des drogues dans un mortier, pour les mettre dans une tasse qu'il tient de l'autre main, & à qui il semble qu'Esculape ait donné ordre de les aller verser dans le vase que le malade tient par les anses. Sur le haut du bas relief regne une espece de bordure caisée, partagée en quatre carrez longs : dans le premier est representée une tres-belle téte de cheval ; le second renferme deux flammes ; le troisiéme est orné d'un casque & d'une cuirasse ; le quatriéme est caisé, & ne laisse voir que le bord d'un bouclier. On a voulu sans doute par ces attributs, faire connoitre les inclinations & les emplois que le malade avoit eus.

Pendant que nous considerions la beauté de ce bas relief, on nous presenta des medailles, dont la meilleure fut celle du fameux Pythagore, qui fera toujours beaucoup d'honneur à cette Isle, par le rang qu'il a tenu parmi les anciens Philosophes:mais certainement il n'y a plus de ses disciples dans Samos;car les Samiens n'aiment,ni le jeune, ni le silence.La medaille dont nous parlons est un moyen bronze à la téte de [a] Trajan Dece [b] : Pethagore est au revers assis devant une colonne qui soutient un globe sur lequel ce philosophe semble vouloir indiquer quelque chose de la main droite; le méme type est dans Fulvius Ursinus,mais Pythagore appuye sa main gauche sur le globe. [c] On

[a] ΤΡΑΙΑΝΟC ΔΕΚΙΟC

[b] *Legende*,

ΠΥΘΑΓΟΡΗC CΑΜΙΩΝ.

[c] ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡ ΚΑΙΣΑΡ ΜΑΡΚΟΣ ΑΥΡΗΛΙΟΣ ΚΟΜΜΟΔΟΣ ΣΕΒΑΣΤΟΣ.

voit aussi de semblables medailles aux têtes de Caracalla & d'Etruscilla ; la plus belle que j'aye veuë est dans le cabinet du Roi, frappée au coin de Commode, & representant au revers Pythagore qui montre avec une baguette une étoile sur le globe celeste ; c'est sans doute l'étoile de Venus qu'il avoit découverte le premier, comme [a] Pline nous l'asseure.

A main gauche de la fontaine de Metelinous, se trouve une inscription dont les caracteres paroissent avoir été beaux : mais ils ne sont plus lisibles : peut-être que de plus habiles gens que nous y trouveroient le nom de la fontaine : peut-être aussi que cette inscription fait mention de ceux qui entreprirent de conduire cette belle source à la ville de Samos, au travers de la montagne percée. Cette source tombe aujourd'hui dans un petit ruisseau qui va se jetter dans le port de Tigani.

Enfin ne sachant plus que faire dans cette Isle, nous nous informâmes des personnes les plus apparentes, de ce qu'on pensoit sur cette prétenduë lumiere que les matelots s'imaginent voir dans le cap de Samos quand ils sont en pleine mer, & que l'on ne découvre point quand on est en terre ferme. Tous ces docteurs nous asseurérent qu'elle paroissoit dans un endroit si escarpé, qu'on ne pouvoit pas soupçonner que personne y habitât, & qu'il falloit que ce fût un feu tout à fait miraculeux : pour moi je suis persuadé du contraire ; & supposé que ceux qui sont en pleine mer se soient jamais apperceus d'un tel feu dans le cap de Samos, je ne doute pas que les caloyers ou les bergers de cette montagne ne l'eussent allumé, & qu'ils ne l'allument de temps en temps pour se

[a] *Hist. nat. lib. 2. cap. 8.*

divertir, & pour ne pas laiſſer perdre la memoire d'une merveille que les Papas de l'Iſle appellent [a] *le grand miracle.*

Nous profitâmes d'un rayon de Soleil pour faire nos remarques ſur la ſituation des lieux.

Scalanova reſte entre le nord-eſt & l'eſt.

Le cap Coraca entre le nord & le nord-nord-oueſt.

Le cap blanc entre le nord-oueſt & le nord-nord-oueſt.

Scio au nord-oueſt,

Patmos entre le ſud & le ſud-ſud-oueſt.

Siagi au nord.

Epheſe au nord-eſt.

Le plus haut ſommet de Mycale ou Samſon, entre l'eſt & l'eſt-ſud eſt.

L'Iſle d'Arco entre le ſud-ſud-oueſt & le ſud-oueſt.

Gatoniſi au ſud.

Cos ou Stanchio entre le ſud & le ſud-ſud-eſt

Palatia ou Milet au ſud-ſud-eſt.

Voila, Monſeigneur, tout ce que j'ai à dire de l'Iſle de Samos. Il fut que nous retournions au port Seitan, pour vous rendre compte de nôtre voyage de Patmos. Malgré nôtre empreſſement d'aller à Nicarie, les vents contraires nous retinrent dans ce port; & comme il n'y avoit pas d'apparence que le vent changeât, nous prîmes le
1702. parti la nuit du 12. au 13. Février de ranger la cote & le cap de Samos, qui eſt à dix milles de Seitan, pour entrer dans le grand Boghas qui ſe trouve entre cette Iſle & celle qu'on appelle le grand Fourni.

PATMOS Patino. On compte 40. milles du cap de Samos à l'Iſle

[a] Μέγας θαῦμα.


ISLE DE PATHMOS.
Port de Merica
Port de la Scala.
Port de Sapsila.
Port de Gricou.
Port de Diacorti.
Echelle de deux milles de Grece.
1
2


Tom II. Pag 141
Port de PATMOS.

de Patmos, appellée aujourd'hui Patino : nous donnâmes fond au port de la Scala, qui eſt un des plus beaux ports de l'Archipel, & qui regarde le grec & le levant ; celui de Gricou eſt admirable auſſi, il ſe trouve au ſud-eſt de l'Iſle, ouvert par deux embouchures formées par un écueil qui eſt tout à l'entrée : l'une de ces deux entrées eſt tourné au ſiroc, & l'autre au grec. Sapſila eſt encore un bon port ſitué entre celui de la Scala & Gricou, mais expoſé à la tramontane : le port de Diacorti, qui eſt au ſud-eſt de l'iſle, & qui a pour traverſier le ſud & le Labeche, n'eſt bon que pour des barques, non plus que celui de Merica, qui eſt tourné au miſtral & qui eſt à l'oueſt de celui la Scala.

Patmos eſt conſiderable par ſes ports ; mais ſes habitans n'en ſont pas plus heureux. Les corſaires les ont contraints d'abandonner la ville qui étoit au port de la Scala, & de ſe retirer à deux milles & demi, ſur la montagne autour du couvent de Saint Jean.

Ce couvent eſt comme une citadelle à pluſieurs tours irregulieres : il eſt trés ſolidement bâti ſur la crête d'une roche fort élevée : on nous dit que l'Empereur Alexis Comnene étoit le fondateur de ce monaſtere : la chapelle en eſt petite & peinte à la Gréque, c'eſt à dire d'un mauvais goût : le ſacriſtain nous fit payer un écu pour nous montrer le corps de ſaint Chriſtodule, c'eſt-à-dire [a] *Serviteur de Chriſt* ; on croit que ce fut à la perſuaſion de ce ſaint que l'Empereur fit bâtir la maiſon. Ce bon pere pour avoir encore un ſequin vouloit tirer la chaſſe de Saint Chriſtodule de ſa place, & nous faire voir qu'ils en avoient le corps

[a] Ἁγίος Χριστόδουλος.

tout entier : mais nous nous contentâmes de voir la tête & le visage du Saint ; le reste est couvert de ses habits qui sont ornez de quelques petites perles assez mal rangées. Le couvent a 6. mille ecus de revenu : la vaisselle de l'Eglise est assez belle, mais il n'y a rien de plus rare que deux grosses cloches qui sont au dessus de la porte de la maison, car c'est une chose bien particuliere dans le Levant que de grosses cloches. Comme les Turcs ont de la veneration pour saint Jean, ils laissent joüir les caloyers de Patmos de cet avantage, il y a plus de 100. caloyers dans ce monastere, mais il n'y en reste ordinairement que 60. les autres vont faire valoir les fermes qu'ils ont dans les Isles voisines.

L'Isle de Patmos est un des plus méchans écueils de l'Archipel, elle est découverte, sans bois, & fort seiche, quoiqu'elle ne manque pas de roches ni de montagnes, dont la plus élevée s'appelle Saint Helie. Jean Cameniate qui étoit du nombre des esclaves que les Sarrasins firent à Ann. 904. la prise de [a] Thessalonique sa patrie, & qu'ils conduisirent en Candie, assure que tous ces malheureux resterent six jours à Patmos, & qu'ils n'y trouverent pas d'eau à boire : ils auroient fait bonne chere si on leur avoit permis de chasser ; car l'Isle est pleine de perdrix, de lapins, de cailles, de tourterelles, de pigeons, de becfigues : elle ne produit que peu de froment & d'orge ; le vin y vient de Santorin ; car on n'en recueille pas plus de 1000. barils dans Patmos. On y pratique la caprification sur les figuiers, mais il y en a peu : ainsi tout le negoce de l'Isle consiste

[a] *Ανύδρου γὰρ ὄντος τοῦ τόπου ἐλυμαίνετο τοὺς αἰχμαλώτους ἡ δίψα. Cameniat. de Excid. Thessal. cap. 68.*

Tom. II. Pag. 143.

Femmes de
PATMOS.

dans l'induſtrie des habitans, qui avec une douzaine de caiques ou pluſieurs autres petits bateaux, s'en vont chercher du blé en terre ferme, & même juſques ſur les cotes de la mer noire pour en venir charger des bâtimens François.

L'Iſle de Patmos n'a que 18. milles de tour : on en pourroit bien compter le double, ſi l'on parcouroit tous les recoins de cap en cap ; c'eſt pourquoi on doit excuſer [a] Pline qui lui donne 30. milles de circonference. Patmos eſt éloignée de 60. milles des Iſles de Cos, de Stampalie & de Mycone ; elle n'eſt qu'à 18. milles de Lero, & à 45. milles de Nicarie.

Il n'y a gueres plus de 300. hommes dans Patmos, & l'on peut bien y compter 20. femmes pour un homme : elles ſont naturellement aſſez jolies, mais le fard les défigure d'une maniere à faire horreur ; neantmoins ce n'eſt pas là leur intention, car depuis qu'un marchand de Marſeille en a epouſé une pour ſa beauté, elles s'imaginent qu'il n'y a point d'étranger qui deſcende dans l'Iſle, qui n'y vienne faire la même emplette. Elles nous regarderent comme des hommes fort ſinguliers, & nous témoignerent une grande ſurpriſe, quand on leur dit que nous n'y étions venus que pour chercher des plantes : car elles s'étoient imaginées à nôtre arrivée, que nous devions au moins emmener une douzaine de femmes en France : Il eſt ſurprenant que dans un ſi pauvre pais, les maiſons ſoient mieux bâties & plus ſolides que dans les Iſles où il y a plus de commerce ; les chapelles ſur tout ſont voutées & couvertes fort proprement, & l'on ne voit

[a] Patmos circuitu triginta mille paſſuum. *Plin. Hiſt. nat. lib.* 4. *cap.* 12.

dans l'Isle que de ces sortes de bâtimens : on en compte plus de 250. cependant il n'y avoit que neuf ou dix Papas dans le temps que nous y étions, la peste avoit emporté les autres à ce qu'on nous dit. Quoyque l'Evêque de Samos se dise Evêque de Patmos, on ne laisse pas d'y faire venir tel Evêque que l'on juge à propos, quand on y veut faire sacrer des Papas.

Pour les affaires civiles elles y sont reglées par un ou deux administrateurs, que l'on élit tous les ans ; ils sont chargez de faire payer la capitation, qui est de 800. écus, & la taille réelle qui monte à 200. sans compter les presens qu'il faut faire au Capitan Pacha & à ses officiers, qui viennent exiger les droits du Grand Seigneur. Il n'y a ni Turcs ni Latins dans cette Isle : un Grec y fait la fonction de Consul de France, quoi qu'il n'ait ni pouvoir ni patentes. Il nous assura que c'étoit pour rendre service à la nation que depuis trois generations de pere en fils ils avoient pris cette qualité, sur un ancien parchemin qui leur fut expedié du temps d'un Roy de France dont il ne savoit pas le nom, & que nous jugeâmes être Henry IV. Je ne sçai par quelle avanture ce parchemin se trouva égaré quand nous le priâmes de nous le faire voir. Ce consul est un bon homme, à qui tous les étrangers s'adressent, & qui en cas de besoin se diroit consul de toutes les nations qui abordent en cette Isle ; il n'y perd rien, car si nous fûmes bien receus dans sa maison, nous lui donnâmes aussi plus que nous n'aurions fait dans un autre endroit : on ne parle pas François chez lui, on y begaye le Provençal ; & comme tous les habitans de l'Isle sont du rite Grec, nous eussions fort mal passé nôtre temps avec eux

sans

Apocalypse.

ſans le ſecours du conſul, chez qui les belles du quartier ſe rendoient, ſous pretexte de venir éplucher les plantes que nous apportions de la campagne. Voilà ce qui nous occupoit le plus agréablement ; car d'ailleurs on ne trouve dans cette Iſle aucuns reſtes de magnificence ; on ne voit que trois ou quatre bouts de colonnes de marbre ſur le port de la Scala : elles paroiſſent d'un bon goût, & ſont aſſurément des plus anciennes de l'Archipel, où l'on ne ſe mêle plus depuis longtemps de ces ſortes d'ouvrages : peut-être que ce ſont les reſtes de quelque temple de la principale ville qui portoit le nom de l'Iſle, ſuivant la remarque de Galien. Dans le veſtibule de l'Egliſe de ſaint Jean, l'on voit une inſcription que ſon ancienneté ne rend plus recommandable, parce qu'elle n'eſt pas liſible, non plus qu'une autre qui eſt dans la nef.

La maiſon qu'on appelle [a] *l'Apocalypſe*, eſt un pauvre hermitage, qui dépend du grand couvent de Saint Jean. Le ſuperieur l'a donnée à vie pour 100. écus à un ancien Evêque de Samos, qui nous receut fort civilement ; on croit que ce fut dans ce lieu que ſaint Jean écrivit l'Apocalypſe : cela peut être vrai ; car ce ſaint Evangeliſte aſſure qu'il a été dans l'Iſle de Patmos : il y fut exilé pendant la perſecution de Domitien, qui commença l'an 95.[b] après la mort de Jeſus-Chriſt. La même année Saint Jean fut plongé dans l'huile boüillante a Rome, puis relegué à Patmos. L'année ſuivante Domitien fut tué le 18. Septembre, un an après, le banniſſement de S. Jean : mais le Senat ayant caſſé tout ce qu'il avoit fait,

[a] ΑΠΟΚΑΛΥΨΙΣ.

[b] *Glycæ Ann. par. 3. Zonaræ An. l. 11. Cedren. Compend. hiſt.*

Nerva rappella tous les bannis ; ainsi cet Evangeliste retourna à Ephése en Février ou en Mars de l'an 97. & son exil ne fut que de 18. mois. L'autheur de la Chronique Paschale assure que saint Jean resta 15. ans dans Patmos, & saint Irenée fixe ce terme à 5. ans. [a] Saint Victorin Evêque de Pettau, & Primatius Evêque en Affrique, assurent que saint Jean fut envoyé à Patmos pour y travailler aux mines que l'on ne connoît plus presentement.

L'hermitage de l'Apocalypse est à mi-côte d'une montagne située entre le couvent & le port de la Scala. On y entre par une allée fort étroite, taillée à moitié dans le roc & qui conduit dans la chapelle : cette chapelle n'a que huit ou neuf pas de long, sur cinq pas de large, la voute en est belle, quoique d'un cintre un peu gotique : à droite est la grote de Saint Jean, dont l'entrée haute d'environ 7. pieds, est partagée en deux par un pillier quarré. On fait remarquer aux étrangers tout au haut de cette entrée une fente dans la roche vive, & ces bonnes gens croyent que ce fut par-là que la voix du Saint Esprit se fit entendre à saint Jean : la grote est basse & n'a rien de particulier. Le superieur, qui nous fit present de quelques morceaux de ce rocher, nous dit qu'ils avoient la vertu de chasser les esprits malins, & qu'ils guerissoient plusieurs maladies ; en revanche je lui donnai des pilules febrifuges, dont il avoit grand besoin pour chasser une fiévre intermittente qui le fatiguoit depuis quelques mois. La cisterne de la maison est à gauche de la chapelle, au bas de la fenêtre.

[a] *Biblioth. Patrum. tom.* 1. *in Apocalyp. pag.* 579. *&* 1357. *Comment.*

Nous montâmes une ſeconde fois au grand couvent de ſaint Jean pour y faire une ſtation geographique.

Lero reſte entre le ſud-eſt & l'eſt-ſud-eſt.

Lipſo à l'eſt.

Calimno au ſud-eſt.

Nicaria au nord-oueſt.

Arco entre le nord-eſt & l'eſt-nord-eſt.

Nous partimes de Patmos le 15. Février par le plus beau temps du monde, dont il faut ſe défier dans cette ſaiſon, car c'eſt ordinairement le préſage de la tempête : nôtre deſſein étoit de paſſer à Nicaria ; le [a] ſud-eſt fut ſi violent qu'il nous fit relâcher à [b] Saint Minas, qui eſt une des Iſles de Fourni, où nous fûmes trop heureux d'arriver ſur le ſoir. Le lendemain le vent fut encore plus frais : nous en fûmes conſolez par l'eſperance de viſiter tous les recoins de cette Iſle malgré la pluye, la grêle, les éclairs & le tonnerre, qui étoient effroyables. Nous herboriſâmes donc en capot tête baiſſée, & ne revinmes que le ſoir chargez de belles plantes : cependant comme il n'y a point de cavernes dans cette Iſle, ou pour mieux dire, comme nous ne ſçavions pas où elles étoient, nos matelots pour nous mettre à couvert, s'occuperent tout le jour à déchirer une vieille barque Françoiſe qui y avoit échoué depuis quelques mois. Des débris de ce bâtiment, nous dreſſâmes ſur le ſoir une méchante hutte, où il pleuvoit de tous côtez ; car la charpente étoit vermouluë ; & malheureuſement un ouragan renverſa nôtre édifice dans le temps que nous croyons être à nôtre aiſe. Il fallut le redreſſer & le charger de pierres; on

[a] Siroc.

[b] *Ayios Μῆνας. C'eſt un martyr dont les Grecs font la fête le 10. Decembre.*

boucha la porte avec la voile du caique : nous craignions à tous momens qu'un coup de vent n'enlevât les planches du couvert, & ne fit tomber les pierres sur nos têtes.

Le troisième jour qui étoit le 17. Février n'ayant à manger que du biscuit, & à boire que de l'eau de pluye qui couloit des rochers toute bourbeuse, nous tentâmes le passage, & courûmes grand risque d'être engloutis dans la mer : car les vagues donnant en flanc contre nôtre caique l'auroient renversée, sans la voile qui le redressoit, & la voile étoit souvent forcée par le vent, si bien que nôtre bord étoit quelquefois à fleur d'eau, ou n'avoit tout au plus que deux ou trois pouces de bande : quand le caique suivoit les vagues, il sembloit qu'il s'alloit abîmer. Nous n'étions pas fort tranquiles dans un bateau de 15. pieds de long avec trois matelots fort mal adroits & fort épouvantez, l'un ramoit, l'autre étoit au timon, le troisiéme tenoit l'escoute de la voile : étourdis & effrayez, nous n'osions ouvrir les yeux crainte de voir la mer qui nous faisoit horreur ; mais il fallut bien nous remuer : je ne sçai comment on gouvernoit le timon, une seule vague remplit tout d'un coup nôtre caique, & nous n'avions pour la vuider que nos chapeaux & des morceaux de calbasse, qui nous servoient d'ustenciles pour nôtre ménage.

Nôtre peur redoubla à la veuë de quelques citrons qui vinrent en flottant sur l'eau nous annoncer qu'un gros caique refugié à Saint Minas avoit échoué : nous avions bû le jour precedent avec cinq matelots qui le conduisoient, & qui avoient été à Stanchio charger de ces fruits. Ces matelots comptoient sur la bonté de leur bâtiment qui étoit tout neuf ; mais comme ils n'avoient

point de boussole, non plus que nous, & que l'on ne voyoit qu'obscurément le cap de Samos, ils se briserent contre les roches. Nous tinmes alors conseil de marine, & tout bien consideré au lieu d'aller à Nicaria, on ne songea qu'à doubler le cap de Samos : heureusement nous gagnâmes le nord de l'Isle, où nous trouvâmes une bonace si grande, que la mer ressembloit à de l'huile, comme disent les matelots : on fut donner fond à Carlovassi, & nous envoyâmes chercher des Papas pour faire dire des messes en action de graces.

L'Isle de Saint Minas est dans le grand Boghas entre Samos & Nicaria, au dessous du grand Fourni : toutes les Isles qui sont au dessous du vent, portent le nom de Fourni, parce que les Grecs, comme nous avons dit plus haut, se sont imaginez que leurs ports qui sont fort bons, étoient creusez en maniere de four. Les Geographes appellent ces Isles *Crusia*, *Tragia*, *Dipso*, *Ponelli* ; mais ces noms ne sont pas connus des Grecs : au moins nos matelots, quoi qu'ils fussent du pays, n'en avoient jamais oüi parler. Il est vrai qu'il y a une Isle appellée Lipso à huit milles de Patmos & par consequent bien loin des Isles de Fourni. Les plus proches du grand Boghas, sont le grand Fourni, Saint Minas ou le petit Fourni, Fimena : les autres sont Alachopetra, Prasonnisi, Coucounes, Atropofages, Agnidro, Strongylo, Daxalo & plusieurs autres qui n'ont pas de nom, & qui toutes ensemble avec celles que l'on vient de nommer, sont au nombre de 18. ou 20. mais il n'y en a aucune qui soit habitée.

Celle de Saint Minas n'a que cinq ou six milles

de tour elle eſtfaite en dos d'âne compoſée pour ainſi dire de deux pieces, dont celle qui regarde Patmos eſt de pierre ordinaire, couverte de terrein & de brouſſailles : l'autre moitié qui ſemble lui avoir été colée, eſt du marbre le plus rare qu'on puiſſe voir, & c'eſt dans les fentes de ce marbre que naiſſent les plus belles plantes de l'Iſle, entre autres le [a] Liſeron arbriſſeau à feüilles argentées, aſſez ſemblables à celles de l'Olivier.

La plûpart des autres Iſles ſont longues, étroites & traverſées d'une chaîne de montagnes : Candie, Samos, Nicaria, Patmos, Macroniſi ſont de cette forme. Il ſemble que la mer ait emporté peu à peu le pays plat dont le fond étoit mobile, & qu'il n'y ait eu que les ruines des montagnes qui ayent reſiſté à ſes vagues.

Je n'aurois plus rien à vous dire de l'Archipel, Monſeigneur, ſi je n'eſperois encore quelques momens de vôtre attention, en faveur de Theſée & d'Achille, pour vous entretenir de l'Iſle de Skyros. Theſée y fut enterré & Achille y fit l'amour, quoiqu'elle ſoit fort éloignée de Samos, & que nous ne l'ayons veuë qu'en revenant de Smyrne à Marſeille, je crois qu'il eſt mieux d'en parler ici, que de la ſeparer des autres Iſle sde l'Archipel. [b] Les Pelaſgiens & les Cariens furent les premiers habitans de Skyros ; mais cette Iſle n'eſt connuë dans l'hiſtoire, que depuis le regne de Lycomede qui en étoit le maître, lorſque [c] Theſée roy d'Athenes s'y retira pour y joüir des biens de ſon pere. Theſée non ſeulement en

ΣΚΥΡΟΣ. Scyrus

[a] Convolvulus argenteus umbellatus erectus Inſt. Rei herb. Dorycnium Plateau Cluſ. app. CCLIV.

[b] *Steph.*

[c] *Plutarch. in Theſ.*


SKYROS.

demanda la restitution ; mais il sollicita du secours auprés du roy, contre les Atheniens : cependant Lycomede, soit qu'il apprehendât le genie de ce grand homme, ou qu'il ne voulût pas se broüiller avec Mnesthée qui l'avoit obligé de quitter Athénes, conduisit Thesée sur un rocher, sous pretexte de lui faire voir la succession de son pere, & l'histoire dit qu'il l'en fit precipiter ; quelques-uns assurent que Thesée tomba de ce rocher en se promenant après avoir soupé : quoiqu'il en soit, ses enfans qu'il avoit fait passer en l'Isle Eubée, allerent à la guerre de Troye, & regnerent à Athénes après la mort de Mnesthée.

L'Isle de Skyros devint celebre, dit [a] Strabon, par l'alliance [b] qu'Achille y fit avec le Roi Lycoméde, en épousant Deidamie sa fille, dont il eut un fils nommé Neoptoleme, que l'on appella [c] *Pyrrhus*, à cause de la couleur de ses cheveux. Il fut elevé dans l'Isle, & en tira les meilleurs soldats qu'il mena à la guerre de Troye ; pour venger la mort de son pere : les peuples de cette Isle étoient fort aguerris ; [d] Pallas étoit la protectrice du païs : son temple étoit sur le bord de la mer dans la ville qui portoit le même nom que l'Isle. [e] On voit encore les restes de ce temple qui consistent en quelques bouts de colonnes & de corniches de marbre blanc, qu'on trouve auprés d'une chapelle abandonnée, à gauche en entrant dans le port Saint George : nous n'y découvrîmes aucune inscription; mais plusieurs vieux

[a] *Rerum Geogr.*

[b] *Servius in 3. Æneid.*

[c] Πυῤῥὸς, rufus.

[d] Palladi littoreæ celebrabat Skyros honorum Forte diem. *Stat. Achilleid. lib. 1.*

[e] Σκύρος νῆσος καὶ πόλις. *Ptolem. lib. 3. cap. 13.*

fondemens, lesquels joints à la beauté du port ne permettent pas de douter que la ville ne fût dans cet endroit-là. On ne prétend pas que ces colonnes soient là depuis la guerre de Troye; mais comme les anciens temples n'ont été démolis que par ordre de Constantin, il est certain qu'on les avoit rétablis plusieurs fois sous le nom des mêmes divinitez, jusques à l'établissement du Christianisme. Si ces vieux marbres ne sont pas des restes du temple de Pallas, ils doivent être au moins des débris de celui de Neptune qui étoit adoré dans cette Isle. [a] Goltzius a donné le type d'une médaille, qui d'un côté represente Neptune avec son trident, & de l'autre la prouë d'un vaisseau.

Après la guerre de Troye, les Atheniens rendirent de grands honneurs à la memoire de Thesée, & le reconnurent pour un heros, il leur fut même ordonné par [b] l'Oracle d'en rassembler les os & de les conserver avec respect. Marcian d'Heraclée asseure que les habitans de Chalcis ville capitale d'Eubée, s'établirent à Skyros, attirez apparemment par la bonté & par la commodité du port. En passant par cette Isle, j'y achetai une médaille d'argent, trouvée il y a quelques années en labourant un champ dans les ruines de la ville: elle est frappée au coin des Chalcidiens qui bien qu'habitans de Skyros, ne laissent pas de retenir le nom de leur pais, pour se distinguer des Pelasgiens, des Dolopes, & des autres peuples qui étoient venus s'établir à Skyros: cette médaille est chargée d'une belle tête, que je ne connois pas, & dont le nom qui est à l'exergue paroît tout à fait effacé: au revers

[a] ΣΚΥΡΙΩΝ.

[b] *Plutarch. in Thes.*

c'eſt une lyre. Comme cette piece porte le nom des [a] Calcidiens, on ne croiroit pas qu'elle eût été frappée à Skyros, ſi on ne l'y avoit déterrée.

A propos des Dolopes dont on vient de parler, [b] Plutarque remarque que c'étoient de méchans laboureurs : mais d'inſignes pirates, accoûtumez à dépoüiller & empriſonner ceux qui alloient négocier chez eux. Quelques-uns de ces brigands ayant été condamnez à reſtituer ce qu'ils avoient pris à des marchands de [c] Theſſalie, pour s'en diſpenſer ils firent ſçavoir à Cimon fils de Miltiade, qu'ils lui livreroient la ville de Skyros s'il ſe preſentoit avec ſa flote : c'eſt ainſi qu'il s'en rendit le maître ; car il s'étoit contenté quelque temps auparavant de ravager cette Iſle. [d] Diodore de Sicile adjoûte que dans cette expedition l'Iſle fut partagée au ſort, & que les Pelaſgiens l'occupoient auparavant conjointement avec les Dolopes.

Cimon n'oublia rien pour decouvrir le cercueil où l'on avoit enfermé les os de Theſée : la choſe étoit difficile, dit [e] Plutarque, à cauſe que les gens du pais ne ſe payoient pas trop de raiſon. Enfin on s'apperçut d'une aigle, à ce qu'on dit, qui avec ſon bec & ſes ongles, grattoit la terre ſur une petite colline : on y fit creuſer & l'on découvrit le cercueil d'un homme de belle taille avec un épée & une pique; c'en fut aſſez: Plutarque ne rapporte pas ſi c'étoient les armes d'un Athenien, d'un Carien, d'un Pelaſgien, ou d'un Dolope. On ne fit pas d'autre perquiſition : on cherchoit le corps de Theſée, & Cimon fit tranſ-

[a] ΧΑΛΧΙΔΕΩΝ.

[b] *Ἐργάται κακοὶ γῆς. Plutarch. in Cimon.*

[c] *Thucid. lib. 1.*

[d] *Biblioth. Hiſt. lib. 11.*

[e] *Plutarch. in Theſ.*

porter ce cercueil à Athénes 400. ans après la mort de ce heros. Les restes d'un si grand homme furent reçus avec de grandes démonstrations de joye ; on n'oublia pas les sacrifices, le cercueil fut mis au milieu de la ville, & servit d'asile aux criminels.

Skyros fut enlevée aux Athéniens pendant les guerres qu'ils eurent avec leurs voisins ; mais elle leur fut renduë par cette fameuse paix qu'Artaxerxe Roi de Perse donna à toute la Grece, à la sollicitation des Lacedemoniens, qui lui deputerent Antalcidas pour l'obtenir. après la mort d'Alexandre le grand, [a] Demetrius I. du nom surnommé le *preneur de villes*, resolut de donner la liberté aux villes de Grece, prit la ville de Skyros, & en chassa la garnison.

Il n'est pas necessaire de dire que cette Isle a été soumise à l'Empire Romain, & ensuite à celui des Grecs.[b] André & Jerôme Gizi se rendirent les maîtres de Skyros après la prise de Constantinople par les François & par les Vénitiens : elle passa sous la domination des Ducs de Naxie. Guillaume Carcerio en fit la conquête, & la laissa à ses descendans : son petit fils Nicolas Carcerio, neuviéme Duc de l'Archipel en fit fortifier le château avec beaucoup de soin sur l'avis qu'il eut que les Turcs qui commençoient à passer des côtes d'Asie en Grece, avoient dessein de s'en emparer pour avoir une retraite commode dans l'Archipel. En effet, quelque temps après les Mahometans furent une descente dans cette Isle, mais ils furent si bien repoussez pendant la nuit, qu'il n'en resta pas un

[a] Πολιορκητής. *Diod. Sic. Bibliotb. Historic. lib.* 20. *pag.* 828.

[b] *Du Cange Hist. des Emp. de Const. Hist. des Ducs de l'Archip.*

ſeul : on voit encore autour du village les ruines de ces fortifications que les Turcs, qui en ſont aujourd'hui les maîtres, ont laiſſé perir.

On découvre facilement pourquoi l'Iſle de Skyros reçut anciennement ce nom, qui ſignifie en grec quelque choſe de rude : tout le païs eſt heriſſé de montagnes, & il n'eſt pas ſurprenant que du temps de Strabon on en eſtimât plus les chévres, que celles des autres Iſles ; car ces animaux ſe plaiſent dans les païs les plus eſcarpez, & vont brouter juſques ſur les plus hautes pointes des rochers. Le même auteur en loüe auſſi les metaux & les marbres ; mais on ne ſçait pas à preſent s'il y a des mines dans cette Iſle ; pour les chévres, elles ne nous parurent pas plus belles que celles que nous avions veuës dans les autres Iſles; nous mangeâmes dans Skyros d'excellent fromage fait du lait de ces animaux mêlé avec celui des brebis. Cette Iſle quoique eſcarpée, eſt fort agréable & bien cultivée pour le peu de monde qu'elle renferme ; car on nous aſſura qu'il n'y avoit pas plus de 300. familles, quoiqu'elle ait 60. milles de tour. Les habitans payent tous les ans 5000. écus au Grand Seigneur pour toutes ſortes de droits : ils ont aſſez de froment & d'orge pour leur ſubſiſtance : les François mêmes y viennent quelquefois charger de ces grains ; les vignes font la beauté de l'Iſle, le vin en eſt excellent & ne vaut qu'un écu le baril : On en tranſporte beaucoup à l'armée Venitienne en Morée. Pour de la cire on n'y en recueille guere plus de 100. quintaux. Le bois n'y manque pas comme dans les autres Iſles : outre les taillis de Chénevert, de Lentiſque, de Myrthe, Le Laurier-roſe, on nous aſſura qu'il y avoit de beaux Pins; mais nous n'eûmes pas

le temps d'aller reconnoître de quelle espece ils étoient; c'est la seule Isle de ma connoissance, où l'on trouve des *Eleagnus*; ils sont dans la plaine qui va du port Saint George au village.

Le 18. Avril 1702. le sud-est, la pluye & la grêle nous firent relâcher à ce port: nous étions parti de Smyrne pour Livourne, sur le vaisseau du Capitaine Guerin de la Ciotat: outre ce port qui est capable de contenir une grande armée, & où l'on peut moüiller presque par tout, il y en a encore un fort bon que l'on nomme *le port des trois bouches*: il y a deux écueils à son entrée, l'un se nomme *la Roche taillée*, & l'autre *l'Isle plate*, l'une de ces bouches a pour traversier le nord-ouest, & le sud-est, l'autre a le nord-est, & le sud-ouest, & la troisiéme l'ouest.

Il n'y a qu'un seul village dans l'Isle de Skyros, encore est-il bâti sur un rocher bien escarpé en forme de pain de sucre à dix milles du port Saint George. Le monastere qui porte le nom de ce Saint, fait la plus belle partie de ce village, quoiqu'il n'y ait que 5. ou 6. caloyers, qui conservent avec grand soin une image d'argent en feüille tres-mince, sur laquelle on a cizelé grossierement saint George & representé ses miracles: cette feüille qui a prés de 4. pieds de hauteur sur environ 2. pieds de largeur, est clouée sur une piece de bois qui a un manche comme une croix, & que l'on porte en maniere de banniere; c'est cette image échapée à ce que l'on prétend à la fureur des Iconoclastes, qui opere tant de miracles, & qui châtie sur tout ceux qui n'accomplissent pas les vœux qu'ils ont faits à saint George. Les Grecs sont les plus grands imposteurs du monde: voici ce qu'ils ont fait

accroire sur cette matiere au P. Sauger : [a] Cette « image, dit-il, peinte assez grossierement sur une « espece de billot de bois plus long que large & assez « pesant, est placée sur le grand Autel de la ca- « thedrale dediée à saint George & desservie par « les Schismatiques : là quand tout le monde est « assemblé dans l'Eglise, on voit l'image se remuer « d'elle même, & toute pesante qu'elle est, se trans- « porter en l'air au milieu de l'assemblée, où s'il « se trouve quelqu'un qui ait fait quelque vœu « à l'Eglise sans l'accomplir, elle va le démêler dans « la troupe, se place sur ses épaules, s'y attache « opiniâtrement, & lui donne de furieux coups par « le dos & par la tête, jusqu'à ce qu'il ait payé ce « qu'il doit. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que « l'image n'a pas seulement cette vertu dans l'en- « ceinte de l'Eglise, elle s'étend generalement « dans tout le territoire de Skyros, où elle ira dé- « terrer un homme jusques dans les lieux les plus « cachez ; la maniere dont elle fait sa ronde, « est extraordinaire : un moine aveugle la porte sur « ses épaules sans sçavoir où il va ; l'image le con- « duit par une impression secrette dans tous les lieux « où il faut aller, sans qu'on lui voye jamais faire « un faux pas ; le debiteur qui le voit venir de loin « a beau vouloir se dérober à ses poursuites, en se « cachant aux endroits les plus retirez & les plus « obscurs de la maison, le moine l'y va trouver d'un « pas ferme, monte, descend, passe & repasse, en- « tre par tout ; aussi-tôt qu'il a trouvé son homme, « l'image lui saute sur le cou, le bat, le frape, & « s'appesantit si fort sur lui, que quelques-uns « m'ont dit, qu'il leur sembloit devoir en être ac- « cablez. «

[a] *Hist. des Ducs de l'Archipel.*

Sans recourir à la magie, comme fait le P. Sauger, il n'y a qu'à nier toutes ces impertinences, comme nous fimes à Skyros, lorsqu'on nous raconta les prouesses de l'image. Un fort honnète homme de nôtre compagnie voulut s'en convaincre, & promit dix écus à saint George, dans le dessein de ne les lui jamais payer : au retour de la promenade, nous allâmes à l'Eglise pour voir si l'aveugle se mettroit en devoir de le venir sommer de sa parole ou l'assommer de coups ; mais graces à Dieu, ni l'image, ni l'aveugle ne se trouverent pas de mauvaise humeur ce jour-là.

Le P. Sauger avoit été aussi mal informé de ces pretendus miracles, que de la nature de l'image : ce n'est point une image peinte, mais seulement cizelée sur une plaque d'argent, ce qui nous surprit avec d'autant plus de raison, que les Grecs ne peuvent souffrir d'images en sculpture : la chapelle où l'on conserve celle-ci est fort petite, ornée de dorures à la Gréque : le couvent est mal propre ; mais nous y bûmes d'excellent vin rouge : il est vray que nous n'avions pas mal payé la curiosité, & les moines qui voyoient bien à nôtre air que nous n'étions pas trop crédules, ne firent que rire de nos demandes ; ils revenoient pourtant toûjours à leur compte, qui est qu'il ne faut rien promettre à l'image, à moins que l'on n'ait la volonté & les moyens d'y satisfaire ; nous convinmes de cette proposition, & louâmes leur dévotion pour saint George, indépendemment de leurs friponneries.

Les habitans de cette Isle sont tous du rite Grec : ils ont un autre monastere sous le nom de Saint Dimitre ; mais il est petit & pauvre : celui de Saint George est aux caloyers de Sainte Laure qui vivent à Monte-Santo & qui ne députent pas

les moins adroits de la maison, pour entretenir les peuples dans la dévotion envers saint George; sur tout ils prennent soin de bien instruire l'aveugle ou celui qui le contrefait.

Le Cadi est le seul Turc qui soit dans l'Isle: les Administrateurs sont obligez de faire payer sa rançon en cas qu'il soit enlevé par les corsaires; les habitans en répondent & se mettroient en devoir de le sauver si on vouloit le faire prisonnier; cependant le Cadi en passe par où veulent les Administrateurs, que l'on nomme tous les ans au nombre de trois, ils y exercent bien la justice, & sur tout envers les femmes galantes. Quand une dame est surprise en flagrant délit, belle ou laide, on la fait marcher par tout le village sur une anesse, & chacun lui jette de la boue ou de la bouse de vache & des œufs sur le visage; c'est ainsi qu'on en avoit traitté une, peu de jours avant nôtre arrivée.

L'Evêque de Skyros est fort pauvre, il ne subsiste presque que de charitez,& loge dans une maison bâtie comme un cachot;il est vrai que la veuë n'en est pas désagréable, on découvre la mer & quelques beaux vallons, qui sont autour du village. On vit à bon marché dans cette Isle, les moutons n'y valent que 40. sols, & les agneaux 20. sols, toute sorte de gibier y abonde, & sur tout les perdrix: les eaux en sont admirables, & toutes les roches donnent des fontaines: le ruisseau qui va se décharger dans le port Saint George, est fort joly: pour y faire aiguade on met les canots à terre, & l'on y conduit l'eau dans les barils, par un boyau de cuir.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, &c.

LETTRE XI.

A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secretaire d'Etat & des Commandemens de Sa Majesté, &c.

MONSEIGNEUR,

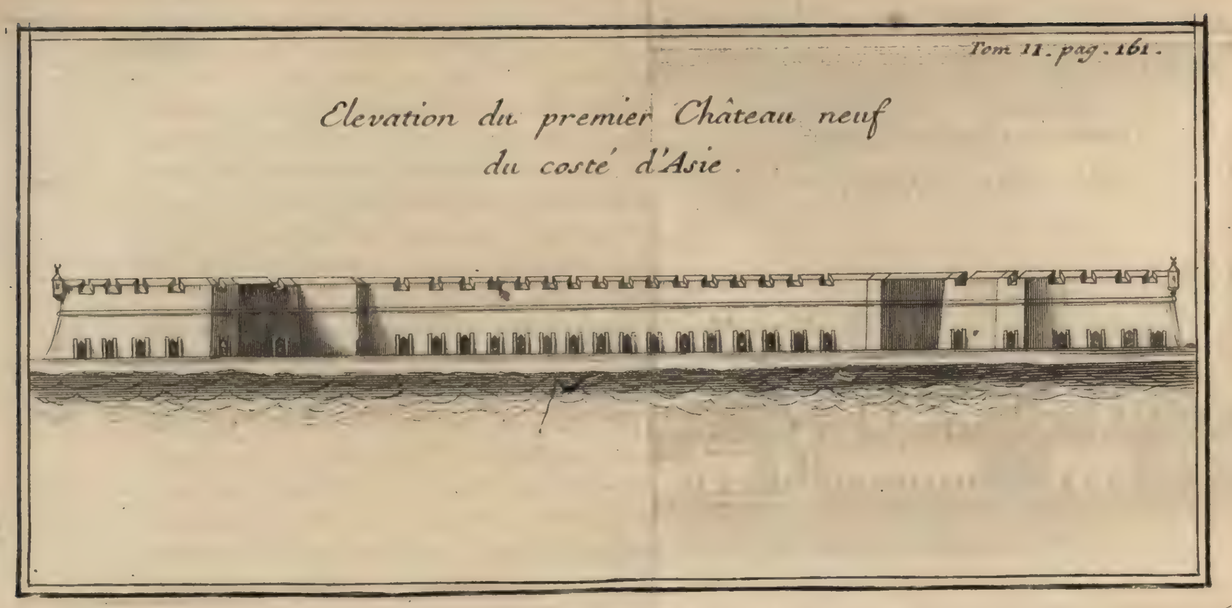
DESCRIPTION, du détroit des Dardanelles, de la ville de Gallipoli, & de Constantinople.

Nous mîmes à la voile dans la nuit au port de Petra le 15. Mars 1701. dans le dessein d'aller à Constantinople : ce port est vers la partie Septentrionale de l'Isle le Metelin, & comme le vent étoit bon, nous découvrîmes à la pointe du jour l'Isle de Tenedos, & nous passâmes entre cette Isle & la Troade : sur le midy nous entrâmes dans ce fameux canal, qui sépare les deux plus belles parties de la terre, l'Europe & l'Asie : on l'appelle l'Hellespont, le détroit de Gallipoli, le canal des Dardanelles, le bras de Saint George, les bouches de Constantinople : les Turcs le connoissent sous le nom de Boghas, ou détroit de la mer blanche.

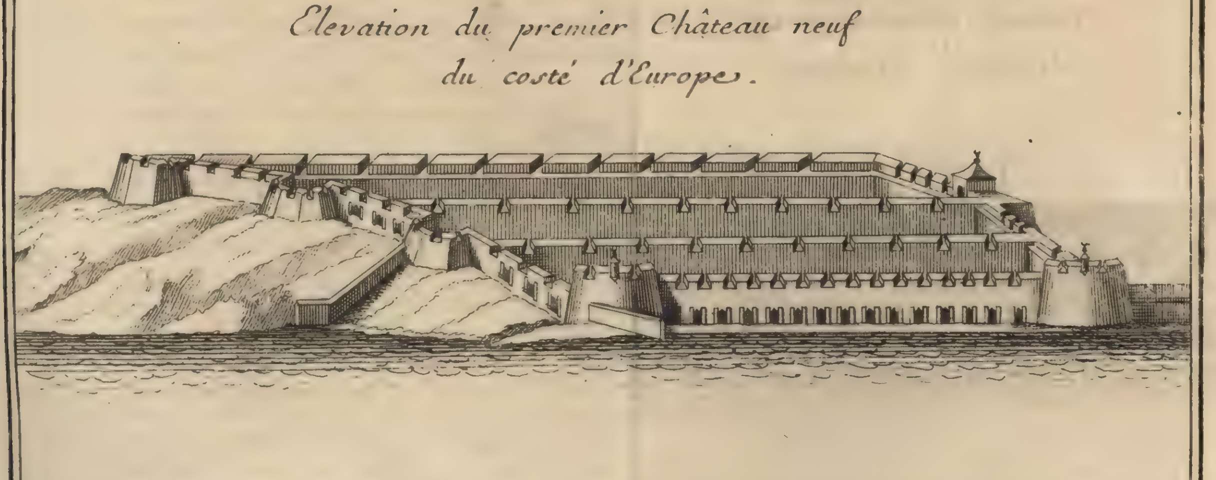
L'Hellespont comme tout le monde sait, signifie la mer [a] d'*Helle*; car les anciens ont crû qu'une fille d'Athamas Roi de Thebes, qui s'appelloit Helle, s'y noya lorsqu'elle voulut passer en Colchide avec son frere Phryxus, pour y porter la toison d'or. Il y a beaucoup d'apparence que le nom de Dardanelles vient de Dardane, ancien-

[a] Et satis amissa, locus hic infamis ab Helle. *Ovid. epist. Leand. ad Heron.*

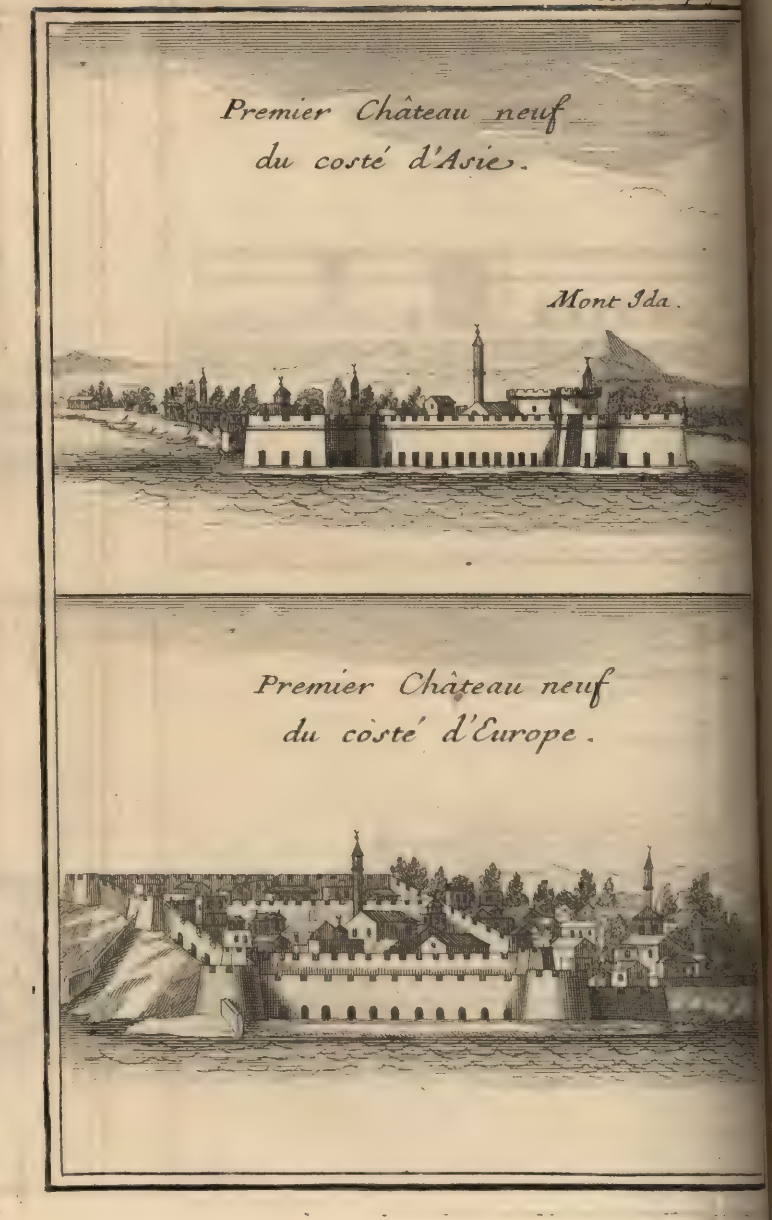
ne



Elevation du premier Château neuf du costé d'Asie.



Elevation du premier Château neuf du costé d'Europe.



Premier Château neuf du costé d'Asie.

Premier Château neuf du costé d'Europe.

ne ville qui n'en étoit pas éloignée, & dont le nom seroit peut-être aujourd'hui dans l'oubli, sans la paix qui y fut concluë entre [a] Mithridate & Sylla, general de l'armée Romaine : ce détroit de mer a été nommé *bras de Saint George*, à cause d'un village situé au de-là de Gallipoli ; & qui s'appelle [b] *Peristasis*, où il y a une fameuse Eglise de saint George, fort respectée des Grecs.

Le canal est dans un beau païs, borné à droite & à gauche de collines assez bien cultivées, sur lesquelles on voit quelques oliviers, quelques vignes, & beaucoup de terres labourables : en y entrant, on laisse la Thrace & le [c] cap grec à main gauche : la Phrygie & le [d] cap janissari à droite : la Propontide ou mer de Marmara se presente au Septentrion ; l'Archipel ou la mer blanche reste au midi. L'embouchure du canal, a prés de 4. milles & demi de large ; elle est défenduë par les nouveaux châteaux que Mahomet IV. y fit bâtir en 1659. pour mettre les flottes Othomanes à couvert des insultes des Venitiens qui les venoient attaquer à la veuë des vieux châteaux des Dardanelles. Les generaux Morosini, Bembo, Mocenigo, s'y signalérent plus d'une fois pendant la guerre de Candie.

Les eaux de la Propontide qui passent par ce canal ; y deviennent plus rapides, de même qu'une riviere qui coule sous un pont : lorsque le

[a] *Plutarch. in Syll.*

[b] Περίστασις.

[c] Promontorium Mastusia. *Plin. Hist. nat. lib. 4. cap. 11. Solin. cap. 10. Capell. lib.6.* Μαστουσία ἄκρα. *Ptol. lib.3. cap.12.* Τὸ Πρατισίδιον. *Strab. lib.13.*

[d] Promontorium Sigæum. *Plin. ibid.* Σιγειὰς ἄκρα. *Strab. ibid.* Impetum deinde sumit Hellespontus & mare incumbit, vorticibus limitem fodiens, donec Asiam abrumpat Europæ. *Plin. Hist. nat. lib. 5. cap. 32.*

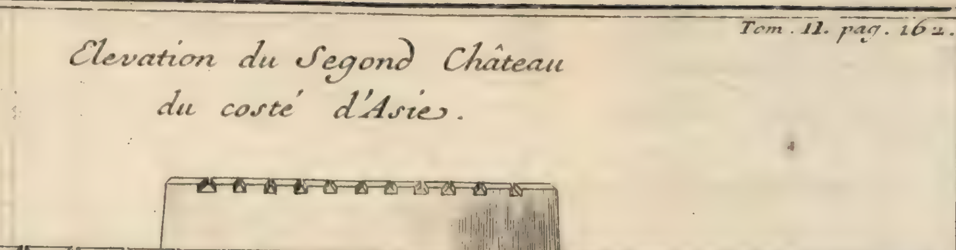
vent du nord soufle, il n'est point de vaisseau qui puisse presenter pour y entrer ; mais on ne s'apperçoit plus du courant avec un vent du sud, & il n'y a que les châteaux à ménager.

Cependant une armée qui voudroit forcer le passage, ne risqueroit pas beaucoup, ces châteaux étant éloignez l'un de l'autre de plus de 4. milles; l'artillerie Turque quelque monstrueuse qu'elle paroisse n'incommoderoit pas trop les vaisseaux qui defileroient avec un bon vent ; les embrasures des canons de ces châteaux, sont comme des portes cocheres ; mais les canons qui sont les plus gros que j'aye veus de ma vie, n'ayant ni affût ni reculée, ne sçauroient tirer plus d'un coup chacun. Qui seroit l'homme assez hardi pour oser les charger en presence des vaisseaux de guerre, dont les bordées renverseroient en un instant les murailles des châteaux qui ne sont pas terrassées, & qui enseveliroient les canons & les canonniers sous leurs ruines ? six bombes seroient capables de demolir ces forteresses.

Les vaisseaux marchands en venant de Constantinople, s'arrêtent trois jours auprés du château d'Asie pour y être visitez, car les Turcs ne pretendent pas qu'on enleve leurs esclaves: cependant malgré leur visite, ces malheureux sçavent si bien se cacher, qu'il s'en sauve tous les jours quelques-uns : les vaisseaux de guerre, de quelque nation qu'ils soient, ne sont dispensez de cette visite que par un ordre de la porte; il est vrai que cette visite est plûtôt une ceremonie qu'une recherche.

Les Geographes croyent ordinairement que les châteaux des Dardanelles sont bâtis sur les ruines de Sestos & [a] d'Abydos, deux villes ancien-

[a] Abydos magni quondam amoris commercio insignis ... *Amm. Marcel. lib.1. cap.19.*



Vieux Château
du costé d'Asie.

Elevation du Segond Château
du costé d'Europe.

Vieux Château
du costé d'Europe.

es & fameuses par les amours d'Hero & de Leandre ; mais ils se trompent manifestement ; car es châteaux sont vis-à-vis l'un de l'autre, au lieu que ces deux villes estoient situées bien différemment : Sestos étoit si avancée vers la Propontide, que Strabon qui compte avec Herodote 875. pas d'Abydos à la côte voisine, en compte 3750. du port de cette ville à celui de Sestos: [a] Leandre devoit être bien vigoureux pour faire ce trajet à la nage, quand il vouloit voir [b] Hero sa maîtresse, aussi l'a-t-on representé sur des medailles de Caracalla & d'Alexandre Severe, precedé par un Cupidon qui voloit le flambeau à la main pour le guider, qui ne lui étoit pas d'un moindre secours que le fanal que sa maîtresse prenoit soin d'allumer sur le haut de la tour où elle l'attendoit : il falloit être un heros, & tout des plus robustes, pour faire l'amour de cette maniere. Il vaut mieux s'en tenir à ce que dit Strabon, pour la situation de Sestos & d'Abydos : d'ailleurs on ne trouve aucuns restes d'antiquité autour des châteaux, & l'endroit le plus étroit du canal est à . milles plus loin, sur la côte de *Maita* en Europe : on voit encore des fondemens & des masures considerables sur la côte d'Asie, où Abydos étoit placée.

Xerxés dont le pere avoit fait brûler cette ville, de peur que les Scythes n'en profitassent pour entrer dans l'Asie mineure, choisit avec raison ce détroit pour faire passer son armée en Grece ; car [c] Strabon assure que le trajet sur lequel il fit jetter un pont, n'avoit que 7. stades, c'est à dire qu'environ un mille de largeur ; mais par une

[a] *Rerum Geog. lib.* 13.
[b] *Herod. lib.* 7.
[c] *Herod. ibid.*

vanité tout à fait ridicule, comme s'il eût voulu commander aux élemens, il fit donner 300. coups de fouet à la mer, & y fit jetter une paire de menottes, sur ce qu'elle avoit osé emporter le premier pont qu'on y avoit dressé : les entrepreneurs essuyerent un châtiment plus rigoureux, on leur trancha la tête: quelques jours après le Prince voulant se reconcilier avec la mer, y fit des libations avec une phiole d'or, & pria le Soleil de détourner les obstacles qui pourroient l'empêcher de subjuguer toute l'Europe : la phiole fut jettée dans le canal avec une coupe d'or & un cimeterre. Je ne saurois assurer, dit Herodote de qui nous avons appris cette céremonie, si Xerxés voulut faire un sacrifice au Soleil en jettant toutes ces choses dans la mer, ou si touché de repentir de l'avoir fait fustiger, il cherchoit à reparer par ses offrandes l'injure qu'il croyoit lui avoir faite.

[a] Mr Gilles croit que les poëtes Grecs ont prêté ce ridicule à Xerxés, & qu'Herodote a pris la chose trop serieusement : les 300. coups de fouet, suivant Mr Gilles, marquent autant d'ancres qu'on avoit jettées dans la mer pour arrêter les navires qui servoient à la construction du second pont ; & la paire de menottes désigne deux chaînes de fer, qui servoient à les lier par les deux bouts & de chaqne côté.

[b] On vit défiler sur ce second pont pendant 7. jours & 7. nuits 1700. mille hommes de pied, suivant [c] Herodote, & 80. mille hommes de cavalerie, sans compter les chameâux & les chariots ; [d] Diodore de Sicile ne lui donne que 800.

[a] *De Bosph. Thrac. lib. 2. cap. 12.*
[b] *Aria. lib. 1. de Exped. Alex.*
[c] *Herod. ibid.*
[d] *Bibliotk. lib. 3. part. 1.*

ille fantassins;[a] Isocrate en a retranché 100. mille
ommes;[b] Ælien s'en tient à ce nombre pour toutes
s trompes d'infanterie & de cavalerie ; Justin
Orose y adjoûtent 300. mille hommes de trou-
es auxiliaires ; enfin[c] Cornelius Nepos fixe l'in-
nterie à 700. mille hommes : mais il augmente
cavalerie jusques à 400. mille.

Il s'en faut bien que les Turcs n'ayent fait
sser tant de troupes sur ce canal dans leurs pre-
ieres conquêtes ; mais avant que de parler de
ur entrée en Europe , il est bon de remarquer
ue Parmenion eût ordre d'Alexandre le Grand
faire passer sa cavalerie & la plus grande par-
e de son infantetie de Sestos à Abydos , sur 160.
leres sans compter les bâtimens de charge.
halcocondyle assure que sous l'Empire d'Otho-
an, 8000. Turcs avoient déja franchi l'Hellespont,
penetré jusques au de-là du Danube, d'où ils fu-
nt chassez par les Scythes , & obligez de reve-
r en Asie , tandis que les Empereurs de Cons-
ntinople Andronic le vieux & le jeune de la mai-
n des Paleologues , ruinoient l'Empire par leur
vision : les Musulmans ne furent pourtant pas si
en chassez de Thrace , qu'il n'y en restât enco-
une partie , & ceux-ci enfin y en attirerent un
us grand nombre sous Solyman fils d'Orcan.

[d] Suivant Leunclave ce passage se fit à 5. mille
s Dardanelles ; car il suppose que [e] Maita n'en
élogné que de 3. milles sur la côte d'Euro-
, & il place à 2. milles de Maita le château
[f] Zemenic où les Turcs aborderent. Solyman

In Panathenaic.
Var. hist. lib. 13. *cap.* 3.
In Themistocl.
Annal. Sultan. Osmen. &
hist. Musulm.

[e] Μάδυτος. *Herod.*
[f] *Χιελδοκαστρο*. Cimenlic Issar *méchant village à* 10. *mil-*
le de Gallipoli.

se promenant un jour sur les côtes de la Phrygie qu'il venoit de soumettre, fut si frappé des ruines de Troye, qu'il tomba tout d'un coup dans une profonde réverie : Jusuph Ezés Bey qui étoit un de ses principaux officiers, ne pût s'empêcher de lui en demander le sujet : je voudrois bien, dit Solyman, passer la mer pour entrer en Gréce, sans que les Chrétiens en fussent avertis ; Ezés pour le satisfaire se mit dans un bateau avec un seul de ses amis, il alla à la découverte & emmena un prisonnier Grec : ce captif qui se croyoit perdu, fut bien traitté & s'engagea de montrer aux troupes du Prince le chemin le plus court pour entrer en Grece à l'insçeu des Chrétiens. On fit passer pendant la nuit 7. ou 8. cens soldats d'élite, le prisonnier les mena droit au château de Zemenic, où l'on ne trouva aucune resistance, car les habitans étoient occupez à la moisson, & le château étoit presque tout couvert de grands tas de fumier, qui étoient tout à l'entrée du bourg. Les Turcs bien loin de maltraiter les gens du païs, leur firent des caresses & des presens : on se contenta d'envoyer des prisonniers à Solyman pour l'assurer de la prise de la place : quelque temps après la cavalerie s'y rendit. Enfin on attaqua Gallipoli qui fut prise en 1357. Solyman mourut la même année d'une chute à la chasse. Orcan ne lui survécut que deux mois. Mourat son second fils lui succeda ; celui-ci prit Andrinople en 1360. & en fit la capitale de son empire en Europe, comme Prusse l'étoit en Asie.

J'ai oüi dire souvent à Constantinople, que les annales Turques étoient remplies des contes & des stratagêmes dont les Turcs se vantent de s'ê

tre servis dans leurs conquêtes sur les Chrétiens. En voici un qui est rapporté par Leunclave, & qui a été traduit des originaux Turcs, c'est à propos de ce Solyman dont on vient de parler.[a] Ce Prince, à ce que dit la chronique Turque, fit passer sur l'Hellespont 80. hommes, qui s'étant cachez dans les vignes auprés du bourg, firent prisonniers au point du jour six vignerons qui alloient à leur ouvrage; la nuit suivante 70. de ces Musulmans se mirent en embuscade auprés du bourg, tandis que les 10. autres resterent sur le grand chemin avec les vignerons. Cependant quatre de ces malheureux furent égorgez & pendus à des arbres qui étoient sur une éminence: on les éventra la tête en bas comme des moutons que l'on étale à la boucherie; il y en eut un qui fut embroché comme un cochon, & l'on obligea ceux qui restoient en vie de le tourner auprés d'un bon feu pour le rotir. Le lendemain comme les paysans retournoient à la campagne, les Turcs firent encore des prisonniers; c'étoient de bons vieillards qui avoient de la peine à se traîner, & qui furent tres surpris quand les Turcs leur dirent qu'ils étoient Turcs, & qu'ils ne vivoient que de chair humaine: après quelques dialogues fort tristes on les renvoya, en disant que les Turcs étoient accoûtumez à manger de meilleures viandes, & ce fut à condition qu'on leur ameneroit de jeunes gens pour en faire bonne chere. En attendant la broche tournoit toûjours. Ces vieillards qui n'avoient veu que 10. Turcs s'en retournérent au bourg plus vîte qu'ils n'étoient venus, & commencérent à jurer comme des enragez: à quoi vous amusez-vous canailles, dirent-ils à leurs

[a] *Hist. Musulm. lib.* 4.

compatriotes ? ne voyez-vous pas ce ſpectacle ? il n'y a que dix Turcs qui rôtiſſent un de nos freres & l'on ne nous a renvoyez que parce que nous avons la peau trop dure, ils en veulent aux jeunes gens. Le commandant du lieu qui étoit à la fleur de ſon âge ordonna ſur le champ à toute la jeuneſſe de courir à ce feu, & de tuer les Turcs : tout le monde ſort de la place. Dans ce temps-là les 70. Muſulmans qui étoient ventre à terre dans les broſſailles, ne manquérent pas d'entrer & de ſe ſaiſir des portes, dés qu'ils virent la foule à une certaine diſtance : la populace avançoit toûjours ſans ſe douter du ſtratagême. Enfin les Turcs qui faiſoient rôtir le Chrétien, au lieu de s'enfuir bien loin, ſe mirent à courir à toutes jambes hors la ville ? quelle folie, diſoient les Grecs, ce ſont des enragez qui ont perdu l'eſprit, ils vont ſe refugier dans nos maiſons, laiſſons les paſſer, nous les maſſacrerons tous enſemble ; néanmoins dés que ces enragez furent dans le bourg, ils fermérent les portes & montérent ſur les murailles avec leurs camarades, & la plûpart des enfans qui étoient reſtez dans les maiſons. Les pauvres Grecs furent bien ſots à ce ſpectacle : on leur fit dire qu'on égorgeroit tous les enfans, s'ils ne revenoient chez eux ; & on les aſſura qu'ils n'avoient rien à craindre. La populace conſternée rentra ; mais les perſonnes de diſtinction ne voulurent le faire, qu'aprés que les Turcs eurent juré ſur l'Alcoran, qu'ils ne les dépouilleroient pas de leurs biens. Quoique les faux ſermens ne coûtent rien aux ſcelerats, ils eurent recours à une eſpece de reſtriction mentale, à laquelle les Grecs ne s'attendoient point : on mit à mort les gens de diſtinction, & l'on répon-

dit ſur les plaintes qui en furent faites, qu'on ne s'étoit preciſément obligé, qu'à ne pas toucher à leurs biens, ce qu'on avoit obſervé, & que l'on promettoit encore d'obſerver fort religieuſement. Voila comme les Turcs traittent les Chrétiens dans leurs hiſtoires : les Muſulmans ne manquent pas de ces ſortes de diſtinctions : Mahomet II. après la priſe de Negrepont, fit ſcier le corps d'Erizo gouverneur de la place, diſant qu'il avoit promis d'épargner ſa tête, mais non pas ſes flancs.

Les Hiſtoriens Grecs varient ſur toutes ces avantures ; car Ducas prétend que les Turcs ne paſſerent l'Helleſpont pour la premiere fois qu'en 1356. & 1357. que ce furent Homur fils d'Atin & Orcan qui ravagerent toute la Thrace : l'un étoit le maître de Smyrne & d'Epheſe, & l'autre de Pruſſe. Ce qu'il y a de certain eſt que les Muſulmans n'ont infecté l'Europe qu'environ 700. ans après l'établiſſement du Mahometiſme en Aſie : car l'Egire ou l'Ere Mahometane, qui ſe prend depuis le jour que Mahomet s'enfuit de la Meque, commença l'an 622. de l'Ere Chrétienne, & Othoman premier Empereur des Turcs ne mourut qu'en l'année 1328.

GALLIPOLI.

Gallipoli [a] fut la premiere ville où ils ſe cantonnerent en Europe : la ſituation de cette place eſt ſi favorable pour paſſer en Thrace, que les Princes qui ont eu des veuës ſur cette Province, ont toûjours commencé par ſe rendre les maîtres de cette ville. Elle fut du partage des Venitiens, après la priſe de Conſtantinople par les Latins : mais [b] Va-

[a] Callipolis. *Plin. lib. 4. c. 11.* Καλλίπολις.

[b] *Gregor. IX. Epiſt. 313. lib. 9. Du Cange. hiſt. des Emp. de Conſt. lib. 3.* Joannes Ducas qui & Batatza generque Theodori Laſcaris, imperii ſedē habuit Magneſia ad Sipylum annis 33. *Ducas. Hiſt. Byſant.*

race Empereur des Grecs, qui faisoit sa residence à Magnesie du mont Sipylus, étant en guerre avec Robert de Courtenai quatriéme Empereur François, l'assiegea, la prit, & la mit à feu & à sang en 1235. Les Catalans qui se signalérent en tant de rencontres dans la Grece, se fortifierent à Gallipoli en 1306. sous Roger de Flor vice-Amiral de Sicile. [a] Après la mort de ce general, assassiné à Constantinople contre la foi donnée & le serment que l'Empereur Andronic avoit fait sur l'image de la Vierge peinte par Saint Luc, les Espagnols assommérent la plûpart des Bourgeois de la ville, & s'y retranchérent si bien, que Michel Paleologue fils de l'Empereur, fut obligé d'en lever le siege; [b] Remond Montaner, & les femmes des Catalans dont les maris étoient à l'armée qui tenoit la campagne, s'y défendirent si genereusement contre Antoine Spinola qui forma un second siege par ordre de l'Empereur, que les Genois furent contraints de se retirer: enfin les Catalans persuadez qu'ils ne pourroient pas se soûtenir long-temps dans Gallipoli, en raserent les fortifications en [c] 1307. Ainsi Solyman fils d'Orcan en eut apparemment bon marché en [d] 1357. car la ville étoit encore démantelée, & l'Empereur [e] Jean Paleologue pour se consoler de sa prise, dit qu'il n'avoit perdu qu'une cruche de vin & une étable à cochons, faisant sans doute allusion aux magasins de vivres & aux caves que [f] Justinien y avoit fait bâtir non seulement pour l'entretien d'une forte garnison,

[a] *Du Cange ibid. lib. 6.*
[b] *Pachim lib. 13. cap. 24.*
[c] *Du Cange ibid.*
[d] *Calvis.*
[e] *Annal. Turc.*
[f] *Procop. de ædific. Just. lib. 4. cap. x.*

GALLIPOLI.

mais pour celui des troupes qui devoient garder le païs. Dans la même veuë cet Empereur, selon Procope fit revêtir Gallipoli de tres-bonnes murailles. Bajazet I. connoissant l'importance de ce poste pour passer de Prusse à Andrinople, qui étoient dans ce temps la les deux capitales de l'empire Othoman, fit réparer Gallipoli en [a] 1391. il la munit d'une grosse tour, & y fit faire un bon port pour l'entretien de ses galeres. [b] Mustapha qui étoit un de ses fils, ne manqua pas de s'en saisir après la mort de Mahomet I. afin de barrer l'entrée de l'Europe à Amurat I. son neveu & legitime successeur de l'empire; mais celui-ci reprit Gallipoli & Andrinople, où il fit pendre Mustapha.

Les Genois facilitérent à Amurat le passage du canal, [c] Ducas rapporte que ce fut sur les vaisseaux de Jean Adorne Podestat de Phocée la neuve; mais ce Podestat malgré sa jeunesse profita de l'occasion en habile homme: au milieu du passage il demanda au Sultan l'exemption du tribut que les Genois payent tous les ans pour l'alun de Phocée, & il l'obtint, [d] Chalcocondyle ne parle pas de l'alun, mais il assure que ce transport ne se fit qu'à force d'argent, & [e] Leunclave adjoûte qu'Amurat ne donna pas moins d'un ducat ou deux pour chaque soldat.

Gallipoli est encore une grande ville à l'embouchure de la Propontide ou mer de Marmara dans un détroit d'environ 5. milles de large, à 25. milles des Dardanelles, à 40. milles des Isles de Marmara, & à 12. milles de Constantinople.

[a] *Ducas Hist. Bysant. cap. 4.*
[b] *Idem cap. 24.*
[c] *Cap. 25. & 27.*
[d] *Lib. 5.*
[e] *Pand. hist. Jun. cap. 89.*

Gallipoli est dans une presque Isle, qui a deux ports, l'un au sud & l'autre au nord. On y compte environ dix mille Turcs, 3500. Grecs, un peu moins de Juifs : le Bazar ou le Bezestein, lieu où l'on vend les marchandises, est une belle maison à plusieurs domes couverts de plomb, & passe pour le plus bel édifice de la ville, laquelle d'ailleurs est sans murailles, & défenduë seulement par un méchant château quarré, avec une vieille tour, qui sans doute est celle de Bajazet. On nous assura que les portes des Grecs & des Juifs n'avoient qu'environ deux pieds & demi de haut, de même qu'en plusieurs villes de Turquie, où l'on se sert de cette précaution, pour empêcher que les Turcs dans leurs débauches, n'entrent à cheval chez les Chrétiens & chez les Juifs, où ils commettent souvent mille insolences.

[a] Voila tout ce qu'on peut dire de Gallipoli sans y avoir été ; nous moüillâmes dans un port à 6. milles en deçà, le vent du nord nous y retint jusques au Samedi-Saint, & nous eûmes le chagrin de n'avoir pas relâché à Gallipoli, où nous aurions peut-être trouvé quelque chose de plus singulier : tout ce qu'il nous fut possible de faire en passant devant la ville, fut d'en dessiner une veue figurée, & ce fut à la faveur de la bonace qui nous donna tout le temps de la considerer.

On nous assura que sur la côte d'Asie, vis-à-vis celle de Gallipoli, il y avoit un village appellé Chardac ou Camanar, où l'on venoit de Smyrne pour passer le canal, & prendre la route de terre à Gallipoli, & que les vents n'étoient pas favorables pour aller par mer à Constantinople : nous

[a] An Portus Cœlos, *ou* Κοῖλος. *Amm. Marc. lib.* 2. *c.* 2.

eussions bien voulu faire cette route. On voit sur le chemin Rodosto, Heraclée, Sclivrée & autres places touchant lesquelles on pouvoit faire plusieurs observations ; mais nôtre capitaine ne voulut pas relâcher sur les côtes d'Europe, & le sud-ouest qui se leva, nous fit bien-tôt découvrir les Isles de Marmara : à côté desquelles est un méchant village nommé *Lartachi*, que l'on prend pour l'ancienne ville de Priape : le vent nous fit traverser la Propontide, & nous presenta le plus beau païsage du monde, je veux dire les sept tours & la côte de Constantinople, qui occupe l'entrée du Bosphore de Thrace, appellé aussi le canal de la mer noire.

Constantinople avec ses faux-bourgs, est sans contredit la plus grande ville de l'Europe; sa situation, du consentement de tous les voyageurs & même des anciens [a] Historiens, est la plus agréable & la plus avantageuse de l'univers : il semble que le canal des Dardanelles & celui de la mer noire, ayent été faits pour lui amener les richesses des quatre parties du monde : celles du Mogol, des Indes, du nord le plus reculé, de la Chine, & du Japon y viennent par la mer noire : on y fait passer par le canal de la mer blanche, les marchandises de l'Arabie, de l'Egypte, de l'Ethiopie, de la côte d'Afrique, des Indes occidentales, & tout ce que l'Europe fournit de meilleur. Ces deux canaux sont comme les portes de Constantinople : les vents du nord & du sud qui y regnent ordinairement, en sont comme les battans : quand le vent du nord souffle, la porte du midi est fermée, c'est-à-dire que

CONSTANTINOPLE.

[a] *Polyb. Hist. lib. 4. Tacit. Ann. lib. 12.*

rien ne peut entrer du côté du midi : [a] elle s'ouvre lorsque le vent du sud prend le dessus, ainsi si l'on ne veut pas appeller ces vents les battans des portes de cette puissante ville, il faut au moins convenir qu'ils en sont les clefs.

Mr Thevenot veut que Constantinople soit plus petit que Paris, & qu'il n'ait que 10. ou 12. milles de tour, Mr Spon lui donne quinze milles : pour moi je crois que son circuit est d'environ 23. milles ; & si on en adjoûte encore 12. pour les faux-bourgs de Galata, Cassun-Pacha, Pera, Topana, Fundukli, il se trouvera que la circonference de cette superbe ville, sera de 34. ou 35. milles. Je ne sçaurois être du sentiment de ceux qui comptent Scutari au nombre des faux-bourgs de Constantinople parce qu'il n'en est séparé que par la largeur du canal ; mais aussi je n'approuve pas la pensée de ceux qui retranchent de Constantinople tous les faux-bourgs au de-là du port ; puisque même sous les premiers Empereurs Chrétiens, Galata faisoit la treiziéme region de la ville : [b] le quartier des figuiers, qui est le même que Galata, fait partie de la ville selon l'Empereur Anastase ; [c] & Justinien l'a placé dans la nouvelle enceinte : peu peu l'on a joint à Galata les villages voisins, comme on a joint à Paris le faux-bourg Saint Germain, le faux-bourg Saint Antoine & les autres.

Il faut donc distinguer deux parties dans Constantinope, celle qui est en deça du port, & celle qui est de l'autre côté : la partie en deça du port,

[a] Εἰσάγει μὲν εἰς τὸν πόντον νότος, ἐξάγει δὲ βορέας καὶ τούτοις ἀνάγκη χρῆσθαι πρὸς ἑκάτερον τὸν δρόμον τοὺς ἀνέμοις. *Polyb. Hist. lib.4.*

[b] *Novell.* LIX.

[c] *In lib.* XVIII. *cod. de Sacr. Eccles.*

eſt l'ancienne Byzance : & Conſtantinople dont le plan approche aſſez de la figure d'un triangle : deux de ſes côtez ſont battus de la mer ; ſçavoir celui du port qui eſt le plus courbe de tous, & celui qui va de la pointe du Serrail aux ſept tours ; le troiſiéme eſt plus long que les autres, & ſe trouve ſur la terre ferme. On donne d'ordinaire prés de 7. milles à chacun des deux premiers, & 9. milles à celui-ci : le premier angle de cette ville eſt aux ſept tours, le deuxiéme à la pointe du Serrail, & le troiſiéme à la Moſquée d'Ejoub vers les eaux douces.

Les murailles de Conſtantinople ſont aſſez bonnes, celles du côté de terre font une double enceinte d'environ 2[illegible] pieds de diſtance l'une de l'autre, & ſont munies d'un foſſé à fond de cuve d'environ 25. pieds de large : la muraille exterieure haute d'environ 2. toiſes, eſt défenduë par 250. tours aſſez baſſes, la muraille interieure a plus de 20. peids de hauteur, & ſes tours qui répondent à celles de l'exterieure, ſont d'une aſſez belle proportion ; les crenaux, les courtines, & les embraſures ſont bien entenduës, mais nous n'y vîmes point d'artillerie : on y a employé preſque par tout de la pierre de taille, en certains endroits ce n'eſt que de la maçonnerie entremêlée de briques : nous comptâmes cinq portes ce me ſemble, de ce côté-là : on pourroit le fortifier aiſément, car le terrain eſt en talus bien loin de dominer la ville.

Les murailles depuis les ſept tours juſques au Serrail, & celles qui ſont le long du port paroiſſent plus négligées, & l'on n'en ſçauroit faire le tour à cauſe que pluſieurs avançent juſques ſur l'eau : il n'y a point de quay, on y voit même

des maisons adossées aux murs de la ville, sur tout du côté du port ; les tours de ces deux côtez sont espacées assez également ; mais elles ont été souvent maltraitées par les tempêtes & relevées en differens temps par les Empereurs Grecs Theophile, Michel, Basile, Constantin Porphyrogenete, Manuel Comnéne, Jean Paleologue : comme on en peut juger par les inscripitions qui sont sur les sept tours & sur quelques morceaux des murailles.



De Jean Paleologue. Empereur en Jesus-Christ.

Les suivantes se trouvent en venant des sept tours au Serrail.

ΠΑΣΙ ΡΩΜΑΙΟΙΣ ΜΕΓΑΣ ΔΕΣΠΟΤΗΣ ΕΓΕΙΡΕ ΡΩΜΑΝΟΣ ΝΕΟΝ ΠΑΝΜΕΓΙΣΤΟΝ ΤΟΝΔΕ ΠΥΡΓΟΝ ΕΚ ΒΑΘΡΩΝ.

Romanus l'Illustre Empereur de tous les Grecs, a relevé dès les fondemens cette nouvelle & grande Tour.

ΠΥΡΓΟΣ ΒΑΣΙΛΕΙΟΥ ΚΑΙ ΚΩΝΣ-ΤΑΝΤΙΝΟΥ ΠΙΣΤΩΝ ΕΝ ΧΩ ΑΥΤΟ-ΚΡΑΤΟΡΩΝ ΕΥΣΕΒΕΙΣ ΒΑΣΙΛΕΙΣ ΡΩΜΕΩΝ.

Tour de Basile & de Constantin, fidelles Empereurs en Jesus-Christ, pieux Rois des Romains.

ΠΥΡΓΟΣ ΘΕΟΦΙΛΟΥ ΕΝ
ΚΡΙΣΤΩ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ.

Tour de Theophile Empereur en Jesus-Christ.

ΠΥΡΓΟΣ ΘΕΟΦΙΛΟΥ ΚΑΙ ΜΙ-
ΧΑΗΛ ΠΙΣΤΩΝ ΕΝ ΧΩ
ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΩΝ.

Tour de Theophile & de Michel, fidelles Empereurs en Jesus-Christ.

ΑΝΕΚΑΙΝΙΣΘΗ ΕΠΙ ΒΑΣΙΛΕΙΟΥ ΚΑΙ ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟΥ ΤΩΝ ΠΟΡΦΥΡΟ-ΓΕΝΝΗΤΩΝ ΦΙΛΟΚΡΙΣΤΩΝ ΣΕΒΑΣΤΩΝ ΔΕΣΠΟΤΩΝ ΕΝ ΕΤΕ Κ. Φ. Κ. Α.

Tour renouvellée sous Basile & Constantin Porphyrogenete Serviteurs de Jesus-Christ, Augustes Empereurs en l'année .....

ΑΝΕΚΑΙΝΙΣΘΗ ΕΠΙ ΜΑΝΟΥΗΛ ΤΟΥ

ΦΙΛΟΧΡΙ ΒΑΣΙΛΕΙΟΣ ΡΩΜΕΙΟΥ ΥΙΟΥ

ΕΝ..... ΚΑΙ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ ΡΟΜΑΙΩΝ

ΤΟΥ ΚΟΜΝΗΝΟΥ ΕΝ ΕΤΕΙ ΦΧΟΒΜΒ.

Tour renouvellée ſous Manuel ſerviteur de Jeſus-Chriſt, Empereur Romain fils ..... & de l'Empereur Romin Comnéne en l'année .....

ΟΝ ΤΗΣ ΘΑΛΑΣΣΗΣ ΘΡΑΥΣΜΟΣ

ΜΑΚΡΩ ΚΡΟΝΩ ΚΑΥΔΟΝΙ ΠΟΛΛΩ ΚΑΙ

ΣΦΟΔΡΩ ΡΗΓΝΥΜΕΝΟΝ ΠΕΣΕΙΝ ΚΑΤΕ-

ΝΑΙΚΑΣΕ ΠΥΡΓΟΝ ΕΚ ΒΑΘΡΟΝ ΒΑ-

ΣΙΛΕΙΟΣ ΕΓΕΙΡΕ ΕΥΣΕΒΗΣ ΑΝΑΞ.

Cette Tour que les ſecouſſes de la mer avoient miſe à bas par ſes flots violens & reïterez pendant long temps, a été relevée depuis les fondemens par le pieux Roy Baſile.

Il y a ſept portes depuis la pointe du Serrail juſques aux ſept tours, cinq du côté de terre, & onze ſur le port, mais par quelque porte que l'on entre, il faut preſque toûjours monter ; & Conſtantin qui avoit deſſein de rendre Conſtantinople ſemblable à Rome, ne pouvoit pas trouver de terrain plus élevé en collines : cette ville eſt bien fatigante pour les gens de pied, & les perſonnes de diſtinction n'y ſçauroient aller qu'à cheval. Avant que d'entrer dans cette ville, il faut encore une fois en admirer les dehors, c'eſt la choſe du monde la plus agréable à voir, que de découvrir d'un coup d'œil toutes les maiſons de la plus grande ville de l'Europe ; dont les cou-

erts, les terrasses, les balcons, & les jardins
orment plusieurs amphithéatres relevez par des
ezesteins, des Caravan-Seraï, de Serrails, & sur tout
ar des Mosquées ou Eglises pour m'expliquer en
rançois, auxquelles nous n'avons rien en France
ue l'on puisse comparer. Ces mosquées qui sont des
âtimens effroyables par leurs masses, ne laissent
ien voir que de beau, car on ne peut pas dé-
ouvrir de si loin les défauts & la bizarrerie de
'architecture des Turcs : au contraire leurs prin-
ipaux domes, qui sont accompagnez d'autres
etits dômes, les uns & les autres couverts de
lomb ou dorez ; leurs clochers, s'il m'est permis
'user de ce terme, pour exprimer des tours me-
uës, mais tres élevées, où le croissant est ar-
oré : tout cela forme un spectacle qui enchante
eux qui se trouvent à l'entrée du canal de la mer
Noire : ce canal même frappe avec admiration,
ar Fanari-kiosc, Chalcedoine, Scutari, & les
ampagnes qui sont aux environs, amusent a-
réablement la veuë qu'on détourne sur la droite
uand on ne peut plus soûtenir l'éclat de Con-
tantinople.

J'avouë cependant, que les objets que nous
vions veus de nôtre vaisseau, nous parurent
out à fait differens, quand nous les comparâmes
vec ceux qui se presentérent à nous lorsque nous
ûmes mis pied à terre. Je ne sçai si ce furent
s oignons que l'on vend aux coins des ruës, qui
éveillérent en nous l'idée de ces fameux temples
es Egyptiens, dont les dehors éblouissoient ;
nais je ne pus m'empêcher de comparer Constan-
inople avec ces superbes édifices, dans lesquels
n ne trouvoit que des crocodiles, des rats, des
oireaux, des oignons, que ces idolâtres re-

gardoient comme leurs divinitez. Les maiſons d
Galata où nous débarquâmes ſont baſſes, bâti
la plûpart de bois & de bouë, ainſi le feu en co
ſomme des miliers en un jour: les ſoldats dans l
deſſein de piller, ou les Turcs en fumant da
leurs lits, y mettent quelquefois le feu: on
conſoleroit ſi l'on n'y perdoit que la maiſon, ca
on y bâtit à fort bon marché, & les côtes de l
mer Noire ſont capables de fournir du bois pou
rebâtir tous les ans Conſtantinople s'il étoit ne
ceſſaire: mais la plûpart des familles ſont entiere
ment ruinées dans ces incendies, par la perte d
leurs marchandiſes. C'eſt peu de choſe quand o
ne parle que de 2. ou 3. mille maiſons brûlées
on a ſouvent le chagrin de voir abbatre & pille
la ſienne, quoique le feu n'en ſoit qu'à 20
pas, ſur tout quand le nord eſt que les Turcs ap
pellent [a] *le vent noir* eſt en furie: on n'a pas trou
vé d'autre remede pour l'empêcher de dévore
toute la ville, que de faire de grands abbatis
autrement l'incendie deviendroit generale. Le
marchands étrangers ſe ſont aviſez fort ſagemen
depuis quelques années, de faire bâtir à Galat
des magaſins trés-ſolides de pierre de taille, iſolez
& qui ne reçoivent le jour que par des fenêtre
abſolument neceſſaires, dont les volets auſſi bie
que les portes ſont garnies de tole.

La peſte & les *Leventis* ſont après le feu, le
deux fleaux de Conſtantinople: il eſt vrai que le
Turcs ſont indignes de vivre, ils voyent mouri
tranquillement juſques à cinq ou ſix cens per
ſonnes par jour de cette cruelle maladie,
ſans prendre aucunes meſures pour l'éviter ou
pour la combattre, & ne commencent leurs pro

[a] Cara-ſel.

ceſſions que lorſque le mal en emporte environ douze cens par jour ; les hardes des peſtiferez ſe vendent avec autant de facilité que celles des perſonnes mortes de vieilleſſe ou de mort violente. Nous nous étions bien précautionnez:nous avions fait en partant de Marſeille proviſion de pierres à cautére, & certainement ſi le moindre bubon eût paru ſur nôtre corps, nous n'euſſions pas manqué de le cerner avec une lancette, de le ſcarifier & de le couvrir de cette pierre pelée, afin de conſumer au plûtôt une partie où il ſemble que ſe décharge la plus grande force du poiſon ; tandis que d'ailleurs nous euſſions mis en uſage la theriaque, l'orvietan, les gouttes d'Angleterre & les autres remedes cordiaux & ſpiritueux, dont nous avions des boëtes pleines. Il faut que le tartre emetique précéde l'uſage de ces remedes, & qu'on le réitere ſuivant le beſoin, ſans differer de le donner dés le moment que la tète eſt menacée, ou qu'on ſent la moindre nauſée.

Pour les Leventis qui ſont des ſoldats de galeres qui courent ſur les gens le coutelas à la main, en faiſant des grimaces à faire peur à ceux qui ne les connoiſſent pas : il y a quelques années que le Caïmacan ou gouverneur de la ville, à la ſollicitation des Ambaſſadeurs, a permis aux étrangers de ſe défendre contre eux, & l'on a mis ces canailles à la raiſon, à coups d'épée & de piſtolets. Quoique les plus braves Muſulmans nous traittent de mal-adroits, qui ne ſçavons pas manier les armes noblement ni de bonne grace, ils ne laiſſent pas de fuir devant la pointe de nos épées. *Ces chiens de Chrétiens*, diſent-ils, *percent le ventre tout bruſquement ſans donner le temps de ſe défendre :* nos épées portent leur coup ſur

le champ, au lieu qu'il faut faire deux mouvemens pour ſabrer. Dés que l'on apperçoit dans les ruës de Conſtantinople des gens qui viennent à vous en camiſole & en calçon, les jambes nuës, l'eſcarpin aux pieds, & le poignard à la main, il faut tirer ſon épée du fourreau; quelques-uns même ont la précaution de la porter nuë ſous le juſte au corps; ſi l'on eſt en veſte, il ne faut pas marcher ſans piſtolets de poche bien chargez & bien amorcez, ou au moins il faut faire ſemblant d'en tirer de la poche. Un marchand François arrêta un jour deux Levantins avec une groſſe & longue écritoire de chagrin, qu'ils prirent pour quelque arme à feu: ils s'imaginent qu'il y a des lames cachées dans toutes nos canes, & prennent leurs meſures ſuivant la contenance que l'on fait: pour éviter leurs inſultes, on ſe fait eſcorter par des Janiſſaires.

Mr le Marquis de Ferriol nous en donna quelques-uns de ſa garde pour nous accompagner; il nous fit loger dans le Château Gaillard, qui eſt un quartier du Palais de France qu'il nous avoit deſtiné: ce Palais nous parut un lieu enchanté, car la miſere de l'Archipel, d'où nous venions, nous avoit donné une idée fort déſavantageuſe du reſte de la Turquie. Le Palais de France eſt la maiſon de Conſtantinople la plus logeable & la mieux entenduë pour des perſonnes élevées en Europe: il fut bâti par ordre d'Henry IV. dans le temps que Mr de Bréves étoit Ambaſſadeur, mais on y a fait de beaux appartemens ſous Mr de Nointel: les honnêtes gens y ſont reçus avec toute ſorte d'agrémens. Hors de ce palais, quand on iroit juſques au fond du Japon, on ne ſçait ce que c'eſt que de faire bonne chere: on eſt ſervi chez Mr l'Ambaſſadeur, comme dans les meil-

leures tables de Paris : au lieu de vaisselle de cuivre étamé dont on se sert même dans le Serrail du grand Seigneur, on ne voit chez son Excellence que des piles d'assiettes d'argent, & des buffets chargez de bassins, d'aiguieres, de soucoupes, de vases, de flacons de la même matiere ; la magnificence & les manieres polies & engageantes du maître, y attirent toutes les nations du monde. On ne peut trop admirer avec quelle fermeté M^r le Marquis de Ferriol soûtient la grandeur du nom François, dans une Cour où l'on est exposé tous les jours aux caprices des nouveaux ministres.

Tandis qu'on travailloit à nos habits à la Turque, nous courions par tout pour voir les beautez de la ville, vêtus à la Françoise, l'épée au côté, la perruque poudrée, & le chapeau retroussé, quoique rien ne choque plus les Musulmans, sur tout ceux qui sont un peu avant dans la terre ferme, On a mis sur un autre pied ceux de Constantinople & de Smyrne, ils se sont faits à nos manieres à force de nous voir dans nôtre équipage ordinaire : nous n'eussions fait aucune difficulté d'aller dans les ruës sans Janissaires, si M^r l'Ambassadeur, par une distinction qu'il accorda à nôtre qualité d'employez par Sa Majesté, n'eût ordonné qu'ils nous accompagnassent par tout.

Les ruës de Constantinople sont trés mal pavées, quelques-unes même ne le sont point du tout, la seule ruë qui va du Serrail à la porte d'Andrinople est pratiquable, les autres sont serrées, obscures, profondes, & ressemblent presque à des coupe-gorges : on ne laisse pas d'y trouver de temps en temps de bons édifices, des bains, des bazars & quelques maisons de grands Seigneurs, bâ-

ties à chaux & à ſable avec des encoigneures de pierre de taille, & dont les appartemens ont des enfilades aſſez bien entenduës.

La ville nous parut mieux peuplée qu'on ne dit, quoique les maiſons n'ayent que deux étages, elles ſont toutes occupées & bien remplies. Aprés y avoir fait attention, je ne doute pas qu'il n'y ait autant de monde à Conſtantinople qu'à Paris ; on voit peu de Turques dans les ruës, elles ſe tiennent dans leurs appartemens, ſans ſe trop embarraſſer de ce qui ſe paſſe dans le reſte du monde, excepté certaines femmes de Pachas abſens, leſquelles ne haiſſent pas les etrangers ; mais leurs intrigues ne ſont pas ſans danger, & la cruauté ſuccede quelquefois à la tendreſſe. Les maris pour leur ôter tout pretexte de ſortir, leur ont perſuadé qu'il n'y avoit point de paradis pour les femmes, ou du moins que pour y aller, ſuppoſé qu'il y en eût un, il n'étoit pas neceſſaire de prier hors de chez ſoi. Pour les retenir agréablement dans leurs maiſons, ils y font bâtir des bains, & les amuſent avec du caffé : mais cette précaution eſt ſouvent inutile ; on y introduit de beaux garçons traveſtis en femmes eſclaves, qui portent des nippes & des bijoux à vendre. Les Juives ne manquent pas d'adreſſe pour favoriſer les belles paſſions, néanmoins les intrigues y ſont plus rares que parmi nous, & la plûpart des dames Turques ſont obligées de reſter chez elles, & de s'y occuper à broder, faute de pouvoir faire mieux. Les Greques, les Juives, les Arméniennes ont plus de liberté, mais elles ne ſortent pas auſſi ſouvent que nos femmes, parce que les eſclaves font toutes les affaires du dehors, comme d'aller au marché & en commiſſion. Paris paroîtroit beaucoup moins peuplé, ſi l'on ne rencontroit


Femmes Greques
en Robbe fourrée.





Greques de Constantinople.

pas toute la journée dans les ruës de femmes de toute ſorte d'âge & de condition.

Pluſieurs choſes ont contribué à mieux peupler Conſtantinople que les autres villes de Turquie ; le negoce & les profits qu'il eſt aiſé d'y faire ; l'eſperance de s'avancer dans une Cour, où il n'y a point de gens de qualité, & où par conſequent il eſt aſſez naturel de ſe flatter qu'on s'y élevera par ſon merite & par ſon argent ; la miſere que l'on ſouffre dans les Provinces ; où les Pachas ont toûjours exercé de grandes cruautez;enfin ce prodigieux trafic d'eſclaves qui s'y fait inceſſamment : ces derniers s'y multiplient par le mariage,& fourniſſent un grand nombre d'habitans à la ville. Il ſemble qu'on ait affecté de tout temps d'amener à Conſtantinople de puiſſantes colonies, je ne parle pas des familles Romaines que Conſtantin engagea de s'y établir ; Glycas aſſure que cet Empereur ayant donné aux Senateurs qui l'avoient ſuivi,le commandement de ſes armées de Perſe, il retint leurs anneaux qu'il envoya à leurs femmes pour les obliger de quitter Rome, de venir joindre leurs maris, & de s'attacher à ſa Cour. Mahomet II. ayant pris Amaſtris appartenant aux Genois ſur les côtes de la mer Noire, en fit paſſer preſque tous les habitans à Conſtantinople l'an 1460. en 1514. Selim s'étant rendu le maître de Tauris en Perſe, en amena tous les ouvriers : Barberouſſe y faiſoit ſouvent conduire les peuples de l'Archipel dont il avoit ſoûmis les Iſles : en 1537. il y fit paſſer 16000. priſonniers de Corfou: dans les dernieres guerres d'Hongrie combien n'y a-t-on pas amené de gens de tout ſexe ?

Les premieres promenades que les Etrangers font dans Conſtantinople, ſont ordinairement deſtinées à la viſite des Moſquées Royales : il y

en a ſept qui portent ce nom. Ces bâtimens trés-beaux dans leur genre, ſont tout à fait finis, & parfaitement bien entretenus, au lieu qu'en France nous n'avons preſque point d'Egliſe achevée : ſi la nef eſt eſtimée par ſa grandeur & par la beauté de ſon cintre, le chœur eſt imparfait ; ſi ces deux parties ſont finies, le frontiſpice n'eſt pas commencé ; la plûpart de nos Egliſes ſur tout dans Paris, ſont entourées de bâtimens profanes, on loge des familles entieres entre les arcsboutans, on profite du moindre auvent pour y dreſſer des boutiques ; ces Egliſes n'ont ſouvent ni place ni avenuë. Les moſquées de Conſtantinople au contraire ſont iſolées & renfermées dans des cours ſpacieuſes, plantées de beaux arbres, ornées de belles fontaines : on ne ſouffre point de chiens dans les moſquées, perſonne n'y cauſe & n'y commet d'irréverence, elles ſont bien rentées & beaucoup plus riches que nos Egliſes : quoique l'architecture n'en ſoit pas comparable à la nôtre, elles ne laiſſent pas de frapper par leur grandeur & par leur ſolidité. On execute bien les domes dans tout le Levant, ceux des moſquées ſont d'une juſte proportion, & accompagnez d'autres petits dômes qui les font paroître bien nourris & point du tout élancez ; il n'en eſt pas de même de leurs minarets, qui ſont des aiguilles auſſi hautes que nos clochers & auſſi menuës pour ainſi dire que des quilles ; ces minarets ſervent d'un grand ornement aux moſquées & aux villes : cependant quoique nous n'ayons pas d'ouvrage ſi hardi parmi nous, nos yeux ſont faits à nos clochers, & nos oreilles au ſon de nos cloches, qui ſont plus harmonieuſes que les chanſons des *Mueſins*, c'eſt ainſi qu'on appelle ceux qui an-

noncent en chantant du haut des minarets, les heures des prieres.

Sainte Sophie est la plus parfaite de ces mosquées : sa situation est avantageuse, car elle se trouve dans un des plus beaux endroits de Constantinople sur le haut de l'ancienne ville de Byzance & de la colline qui vient fondre dans la mer par la pointe du Serrail : cette Eglise qui est sans doute le plus bel édifice du monde, après Saint Pierre de Rome, paroît furieusement lourde en dehors, & ne montre rien de fort magnifique, le plan en est presque quarré, & le dôme qui est la seule piece de remarque, s'appuye en dehors sur quatre arcboutans qui sont effroyables par leur masse : ce sont des especes de tours tres massives, qu'on a été obligé de faire après coup pour soûtenir ce grand corps de bâtiment & le rendre inébranlable, dans un pays où les tremblemens de terre renversent souvent des villes entieres.

Le frontispice n'a rien de superbe, ni qui réponde à l'idée qu'on a de sainte Sophie : on entre d'abord dans un portique d'environ six toises de large, qui a servi de vestibule dans le temps des Empereurs Grecs : ce portique communique à l'Eglise par neuf portes de marbre, dont les batans de Bronze relevez de bas reliefs, sont d'une grande magnificence ; on voit encore sur celles du milieu quelques figures à la Mosaïque, & même quelques peintures ; le vestibule est joint à un autre qui lui est parallele, mais qui n'a que cinq portes de bronze sans bas-reliefs ; les batans étoient seulement chargez de croix, dont les Turcs n'ont laissé que les poteaux : on n'entre pas de front dans ces deux vestibules, mais

ſeulement par des portes ouvertes ſur les côtez, & ſuivant les regles de l'Egliſe Greque, ils étoient neceſſaires pour faire placer ceux que l'on diſtinguoit, ou par les ſacremens qu'ils devoient recevoir, ou par des penitences publiques qu'ils devoient ſubir. Les Turcs ont bâti un grand cloître parallele à ces veſtibules, pour loger les officiers de la moſquée.

[a] Un dôme d'une ſtructure admirable tient lieu de nef; au pied de ce dôme regne une colonnade qui porte une galerie de cinq toiſes de largeur, dont la voute eſt trés-belle. Dans l'eſpace qui eſt entre les colonnes, le parapet eſt orné de croix en bas-relief, que les Turcs ont fort maltraittées, quelques-uns l'appellent la galerie de Conſtantin; elle étoit deſtinée autrefois pour les femmes. A la naiſſance & ſur la corniche du dôme regne une autre petite galerie, ou plûtôt une baluſtrade qui n'a de largeur qu'autant qu'il en faut pour laiſſer paſſer une perſonne, & l'on en a pratiqué une autre par deſſus celle-ci: ces baluſtrades font un effet merveilleux dans le temps du Ramezan, car elles ſont toutes garnies de lampes. A peine les colonnes de ce dôme ont-elles du renflement, & leurs chapiteaux nous parurent d'un ordre ſingulier, moins beau pourtant que ceux qu'on obſerve pour les nôtres: le dôme a 18. toiſes dans œuvre, & s'appuye ſur quatre gros piliers d'environ huit toiſes d'épaiſſeur, la voute paroît une demi ſphére parfaite, éclairée par 24. fenêtres diſpoſées dans la circonférence.

De la partie orientale de ce dôme, on paſſe

[a] Τοῦλος καὶ θόλος trullus, trulla, hemiſpherium, teſtudo. Στρογγυλοειδὴς οἶκος. *Heſych.* un dôme.

tout de plein pied dans le demi-dôme qui termine l'édifice. [a] Ce dôme ou coquille étoit le ſanctuaire des Chrétiens, & le maître autel y étoit placé : Mahomet II. s'étant rendu le maître de la ville, s'y aſſit les pieds croiſez à la maniere des Turcs, il y fit ſa priere, le fit razer, & fit attacher à un des piliers où étoit le thrône du Patriarche, une belle piéce d'étoffe relevée en broderie de chiffres, & de caracteres Arabes, qui avoit ſervi de portiere à la moſquée de la Méque. Voila quelle fut la dédicace de Sainte Sophie. On ne trouve à preſent dans ce ſanctuaire, que la [b] niche où l'on met l'Alcoran : elle regarde la Méque, & les Muſulmans ſe tournent toûjours de ce côté-là, quand ils font leurs prieres ; la chaize du Moufti n'eſt pas loin de là, elle eſt élevée de pluſieurs marches, & à côté il y a une eſpece de tribune, où ſe mettent les officiers deſtinez pour reciter certaines prieres.

Cette Moſquée bâtie en croix Gréque, c'eſt-à-dire racourcie & preſque quarrée, a dans œuvre 42. toiſes de long, ſur 38. toiſes de large : le dôme occupe preſque tout ce quarré. On m'a aſſuré qu'on y comptoit juſques à 107. colonnes de differens marbres, de porphyre ou de granit d'Egypte, car nous n'eûmes pas le temps de les compter. Tout le dôme eſt revêtu ou pavé de pluſieurs ſortes de marbre : les incruſtations de la galerie ſont des moſaïques faites la plûpart avec des dez de verre qui ſe détachent tous les jours de leur ciment, mais leur couleur eſt inalterable : ces dez de verre ſont de veritables doublets,

[a] *L'eſpace qui eſt entre le dôme & le demi dôme, s'appelle* Σολέα, κόγχη, ἄψις, ἡμίκυκλος.

[b] Maharab. Mirabé. Marabé. Gueblé.

[a] car la feüille colorée de differente maniere, eſt couverte d'une piece de verre fort mince collée par deſſus, il n'y a que l'eau boüillante qui la puiſſe détacher : c'eſt un ſecret connu & que l'on pourroit mettre en pratique ſi les moſaiques revenoient à la mode parmi nous. Quoique l'application de ces deux pieces de verre qui renferment la lame colorée ſoit vetilleuſe, elle prouve que l'invention des doublets n'eſt pas nouvelle. Les Turcs ont détruit le nez & les yeux des figures que l'on y avoit repreſentées, auſſi-bien que le viſage des quatre cherubins placez aux angles du dôme.

[b] Sainte Sophie n'eſt pas la premiere Egliſe qu'on ait bâtie ſous ce nom à Conſtantinople ; [c] le grand Conſtantin fut le premier qui y conſacra une chappelle *à la ſageſſe du Verbe increé* ; mais ſoit que ce bâtiment fût trop petit, ou qu'il eût été renverſé quelque temps après par un tremblement de terre, [d] Conſtantius ſon fils fit bâtir une plus grande Egliſe à la place de la premiere : le ſanctuaire & la plus grande partie de cette Egliſe furent détruits ſous l'Empire [e] d'Arcadius dans la ſedition excitée contre Saint Jean Chryſoſtome Patriarche de Conſtantinople, l'on aſſure même que ce furent ceux [f] de ſon parti qui y mirent le feu : elle fut encore brûlée ſous Honorius, & rétablie par le jeune Theodoſe ; mais la cinquiéme année de l'Empire de Juſtinien, l'incendie qui déſola une grande partie de la ville, n'é-

[a] Κατεχρύσωσε τὰ ὄρυφα ἐξ ὑελίνου χρυσοῦ λαμπρότητι. *Anonym. deſcript. Conſtant.*

[b] Ἁγία Σοφία.

[c] *Theophan. Cedren. Glycas. Paul. Diac. lib. 2. Nicephor. Calliſt. lib. 7. cap 49*

[d] *Socrat. l 2. c. 16. Philoſtorg. lib. 3. cap. 3. Nicephor. Calliſt. lib. 9. c. 9.*

[e] *Socrat. lib. 6. cap. 16.*

[f] Ἰωαννῖται.

pargna pas ſainte Sophie dans cette [a] ſedition où Hypatius fut fait Empereur malgré lui. Juſtinien ayant appaiſé la ſedition & puni les coupables, fit la même année conſtruire le ſuperbe [b] édifice qui ſubſiſte encore a preſent. [c] Mr du Cange prouve qu'il fut fini en cinq ans, & non pas en dix-ſept comme quelques auteurs Grecs l'ont écrit : l'Empereur en fut ſi ſatisfait, qu'il ne put pas s'empêcher de crier, [d] *je t'ai ſurpaſſé Salomon* : cependant la 32. année du regne de Juſtinien, un tremblement de terre renverſa le demi-dôme, dont la chûte écraſa l'autel ; il fut relevé & l'Egliſe conſacrée de nouveau. Zonare remarque que Juſtinien fit grand tort aux belles lettres, pour trouver des fonds pour ce bâtiment, car il y employa les appointemens que l'on donnoit aux Profeſſeurs de toutes les villes de l'Empire. Pour ſatisfaire ſa paſſion de bâtir, il n'épargna pas même la Statuë d'argent de Theodoſe qu'Arcadius avoit fait dreſſer, & qui peſoit 7400. livres. Pour couvrir le dôme de Sainte Sophie, Juſtinien employa les canaux de plomb qui ſervoient à conduire la plûpart des eaux de la ville. Les principaux architectes qui travaillerent à cette celebre Egliſe furent, [e] Anthemius de Tralles, & Iſidore de Milet : le premier paſſoit pour le plus grand mechanicien de ſon temps, peut être avoit-il le ſecret de la poudre à canon, car [f] Agathias aſſure qu'il imitoit parfaitement bien le tonnerre, la foudre & les tremblemens

[a] *appellée* Νίκα.
[b] *Manuel. Chryſol. de ædif. elegant.*
[c] *In notis in Bondelm.*
[d] Νενίκηκά σε Σαλομών. Vici te Salomon. *Codin. de Orig. Conſtant.*
[e] *Procop. de ædif. Juſt. lib. 2. cap. 3.*
[f] *Lib. 5.*

de terre : l'Empereur Basile le Macedonien fit assurer le demi dôme occidental qui s'étoit entr'ouvert en plusieurs endroits ; enfin un autre tremblement de terre endommagea tellement cette Eglise sous l'imperatrice Anne & Jean Paleologue son fils, qu'elle ne put être rétablie qu'avec beaucoup de temps & de dépense : c'est pour cela que le mariage de l'Empereur & [a] d'Helene fille de Cantacuzene, fut celebré dans l'Eglise des Blaquernes dediée à la sainte Vierge. Mahomet II. trouva Sainte Sophie si belle, qu'il la fit reparer, & depuis ce temps là, les Turcs la conservent avec beaucoup de soin.

En sortant de sainte Sophie, on nous conduisit à 30. ou 40. pas de l'Eglise, pour nous montrer les [b] mausolées de quelques Princes Othomans, ce sont quatre petits bâtimens assez bas, terminez en dômes couverts de plomb, soutenus par des colonnes posées sur un plan exagone : les balustrades sont de bois, & les cercüeils sont couverts de drap sans broderie, les Empereurs ne sont distinguez de leurs femmes que par leur Turban qui est sur un pilier à la tête du cercüeil, & ce cercüeil est un peu plus gros, de même que les flambeaux qui brûlent à chaque bout. Il n'y a point de flambeaux au cercüeil du frere de Sultan Mourat, quoiqu'il y en ait à ceux de toutes les femmes du Grand Seigneur. On nous fit remarquer des mouchoirs en maniere de cravate autour du col des representations de 120. enfans de cet Empereur, qui furent tous étranglez en un jour par l'ordre de son successeur. Le marbre n'a pas été épargné dans ces mausolées qui

[a] *Cantacuz. lib. 4. cap. 5. Leuncl. hist. Musulm. 582.*

[b] Turbé.

sont

Loup Cervier.

ſont éclairez jour & nuit, non ſeulement par les flambeaux des cercueils, mais encore par pluſieurs lampes : on a pris ſoin auſſi d'y attacher avec des chaînes pluſieurs Alcorans, pour en faciliter la lecture à ceux qui viennent faire leurs prieres. Outre les perſonnes qui prient par dévotion, il y a comme dans les autres mauſolées, des pauvres de fondation entretenus dans un hôpital qui eſt tout auprés ; ces pauvres ont des chapelets de bois, dont les grains ſont gros comme des balles de mouſquet. J'ai oublié les noms des autres Sultans qui ſont dans ces mauſolées, il me ſemble qu'on nous parla de Sultan Selim, & de Sultan Muſtapha.

A quelques pas de-là ſe voit une vieille tour, que l'on pretend avoir ſervi d'Egliſe aux Chrétiens ; on y nourrit pluſieurs bêtes, & c'eſt comme une petite ménagerie du Grand Seigneur, où l'on enferme des Lions, des Leopards, des Tigres, des Loups-cerviers, des Chacals : ces derniers participent du Renard & du Loup, & crient la nuit comme des enfans tourmentez de tranchées. On conſerve dans ce lieu la peau d'une Gerafe qui ſe promenoit dans les ruës de Conſtantinople en queſtant avec ſa tête aux fenêtres des maiſons où il y avoit du monde qui l'appelloit : on dit que cette peau eſt blanche, griſâtre en quelques endroits, avec de groſſes tâches fauves ; on dit auſſi que cet animal eſt de la taille d'un cheval, mais qu'il a la croupe baſſe & comme avalée.

On doit regarder les autres Moſquées royales de Conſtantinople, comme des copies de Sainte Sophie, & qui approchent plus ou moins de cet original : ce ſont des dômes d'une fort belle ap-

parence, accompagnez de plusieurs autres dômes plus petits : le bâtiment est toûjours isolé & enfermé dans une grande cour plantée, dans laquelle se trouvent des fontaines, des cabinets, & toutes les commoditez necessaires pour l'exercice de la religion Mahometane. Quant aux minarets, c'est à dire ces aiguilles menuës où un chantre monte pour annoncer la priere, il n'est point de mosquée royale qui n'en ait au moins deux, quelques-unes en ont quatre & même jusques à six.

On en voit autant à la mosquée neuve, bâtie par Sultan Achmet : à l'Atmeidan ou *place aux chevaux*, qui est l'ancien hyppodrome, chacun des minarets de cette mosquée a trois galleries de pierre travaillées à jour dans le goût du païs : la coûr en est fort belle, c'est un quarré long, embelli de quelques arbres : avant que d'entrer dans la mosquée, on passe par un peristyle qui est une espece de cloître avec plusieurs arcades couvertes de leurs petits dômes revêtus de plomb & soutenus par des colonnes : le pavé est d'un fort beau marbre, de même qu'une fontaine hexagone qui en occupe le milieu, & qui est couverte d'un dôme formé par des grilles de fer doré :le grand dôme qui fait la principale partie de la Mosquée, est entouré de quatre petits dômes en cul de four, & soûtenu par quatre piliers de marbre blanc de dix toises de circonference, sur onze ou douze de hauteur, avec des canelures en demi bosse, au lieu d'être creuses. En dehors cet édifice est supporté par quatre tours solides qui tiennent lieu d'arcs boutans. Cette mosquée & les autres mosquées royales que les Musulmans ont fait bâtir, sont éclairées par beaucoup plus de lampes que

Sainte Sophie, & l'on a placé parmi les lampes de la mosquée neuve, des boules de cristal, des lustres, des œufs d'Autruche, & quelques autres pieces pour égayer la veuë. On y remarque deux globes de verre, dans l'un desquels on a construit une galere, en conduisant avec des pincettes les pieces necessaires & les appliquant les unes contre les autres : dans l'autre globe on a representé en bas-relief, avec une patience admirable, le plan de la mosquée. Le Turbé ou le mausolée de Sultan Achmet, est sur le derriere de la mosquée du côté du nord.

De toutes les mosquées de Constantinople, il n'y en a aucune qui approche plus de Sainte Sophie par la beauté de son dôme, que la Solymanie, fondée par Solyman II. le plus magnifique de tous les Sultans : on peut dire même qu'elle surpasse Sainte Sophie par les dehors, car ses arcs-boutans lui servent d'ornement ; ses fenêtres sont plus grandes & mieux disposées ; les galleries qui regnent d'un arc-boutant à l'autre, plus régulieres & plus superbes : tout l'édifice est bâti des plus belles pierres que l'on ait trouvées dans les ruines de Chalcedoine. L'indispensable necessité où sont les Musulmans de faire leurs ablutions, les oblige à construire de grands cloîtres auprés des mosquées royales : la fontaine est toûjours placée au milieu, & les endroits pour se laver sont aux environs : celle qui est dans le cloître de la Solymanie fournit d'autres petites fontaines. La cour qui la renferme est trés-belle & plantée d'arbres ; le principal dome est un peu moindre que celui de Sainte Sophie, mais il est dans les mêmes proportions, aussi bien que les douze petits domes qui sont autour. A l'égard des minarets, il y en

a quatre : les deux qui ſont à l'entrée du periſtyle ſont plus petits que les autres, & n'ont que deux galleries ; ceux qui ſont attachez à la Moſquée en ont trois & ſont plus élevez.

Le mauſolée du Sultan fondateur & celui de la Sultane ſon épouſe ſont derriere la moſquée ſous des dômes fort propres & fort riches ; le cercueil de Solyman eſt couvert d'une belle portiere en broderie, repreſentant la ville de la Méque d'où elle a été apportée. On a mis à la tête du cercüeil le turban de ce Prince avec deux aigrettes garnies de pierreries : pluſieurs gros cierges & quantité de lampes brûlent en ce lieu, on y voit des Alcorans attachez avec des chaînes & des perſonnes gagées pour les lire : les Turcs croyent que les prieres ſoulagent les morts,quoiqu'ils n'en faſſent pas un article de foi. Cette moſquée eſt ſur une colline dans le quartier du vieux Serrail, bâti par Mahomet II.

La Validée qui porte le nom de la Validé ſa fondatrice, femme d'Ibrahim & mere de Mahomet IV. eſt encore un bel édifice placé ſur le port auprés du Serrail. Cette moſqüée eſt enfermée par les murs de la ville au ſeptentrion & au couchant ; au midi par le mauſolée & par le bazar de la même Sultane. Elle eſt compoſée d'un grand dôme & de quatre demi-dômes diſpoſez en croix ſur les côtez, & les intervalles des demi-dômes ſont remplis par quatre autres dômes plus petits : en dedans elle eſt revêtüe de belle fayence, mais ſa colonnade eſt de marbre avec des chapiteaux à la Turque ; la plûpart des colonnes ont été apportées des ruines de Troye : les lampes, les luſtres, les boules d'yvoire, les globes de cryſtal ſont d'un grand ornement dans le temps

des illuminations qui s'y font pendant la priere : le periſtyle qui eſt ſur le devant de la Moſquée, eſt couvert de ſes dômes, embelli de colonnes de marbre blanc, entremêlées de quelques-unes de marbre gris. Tout l'ouvrage paroît plus délié que celui des autres moſquées, & n'a rien de gothique, quoiqu'il ſoit beaucoup dans le gout Turc ; les cintres des portes & des fenêtres ſont d'une aſſez bonne architecture ; ſes deux minarets ont chacun trois galleries bien ouvragées : il eſt même ſurprenant que les Turcs qui font ſi rarement de ces ſortes d'édifices, ayent des architectes aſſez habiles pour les executer.

La ſituation de cette Moſquée qui eſt tout à fait ſur la veuë du Serrail, & dans l'endroit de la ville le plus fréquenté, fait qu'on la préfere aux autres les jours de réjouiſſances publiques : on ne ſe contente pas de couvrir de lampes les galleries de ſes minarets, on tend à differentes hauteurs pluſieurs cordes d'une de ces aiguilles à l'autre ; non ſeulement ces cordes ſoûtiennent le nom & le chiffre du Grand Seigneur, repreſentez en feu par de petites lampes mais on y voit auſſi la repreſentation des villes & des principales victoires qui donnent lieu à la fête.

Tout brille dans ces illuminations juſques aux croiſſants. Si les anciens Byzantins revenoient au monde, ils admireroient ſans doute la prodigieuſe grandeur de leur ville qui s'étend aujourd'hui juſques au fond du port, au lieu que de leur temps elle n'en occupoit que l'entrée du côté du midi ; mais ils ne ſeroient pas ſurpris d'y voir le croiſſant, car c'étoit le ſymbole de Byzance. Nous en apprenons la raiſon par Eſtienne le Geographe natif de cette ville. Philippe de Macedoi-

ne pere d'Alexandre, trouvant de grandes difficultez a continuer le siege de [a] Byzance, fit travailler pendant une nuit fort obscure à des mines pour faire une breche propre à faire entrer des troupes dans la place, sans que les ennemis s'en aperçûssent ; mais heureusement pour les assiegez, la lune étant venuë à paroître, découvrit les travailleurs, & fit avorter ce dessein. Les habitans par reconnoissance dresserent une statuë à Hecate sur le port ; & ce lieu qu'on appelloit *Bosphore*, parce qu'un jour de marché un bœuf avoit passé à la nâge du côté d'Asie, fut depuis appellé *Phosphore*, à cause de Diane [b] *Porte-lumiere* : il y a même beaucoup d'apparence que l'Eglise de Sainte Photine de Topana, a été bâtie sur les débris de quelque temple de la même Diane. [c] Tristan a donné le type d'une belle médaille de Trajan, au revers de laquelle on voit le croissant surmonté par une étoile, & la [d] légende exprime que la ville fut sauvée à la faveur de ce croissant, ou par le secours de Diane dont il étoit le symbole. Il y a plusieurs médailles du même type dans le cabinet du Roy à la légende des [e] Byzantins, aux têtes de Diane, de Trajan, de Julia Domna femme de Severe : ainsi les Turcs n'ont fait qu'adopter le croissant, & ils l'ont trouvé en plusieurs endroits des plus anciens bâtimens de la ville.

Parmi les Sultanes qui ont manié les affaires de la Porte, la Validé fondatrice de la mosquée que l'on vient de décrire, étoit d'une habileté extraordinaire, & elle s'étoit fait un credit in-

[a] *Stephan. Byzant.*

[b] Ηκάτη Λαμπαδηφόρα.

[c] *Comment. hist. tom.* I.

[d] ΒΥΖΑΝΤΙΝΗ ΣΩΤ. Byzantina servatrix.

[e] ΒΥΖΑΝΤΙΩΝ.

croyable : elle choisit l'endroit de Constantinople le plus avantageux pour y faire éclater sa magnificence ; mais avant elle on n'a point d'exemple dans l'Empire qu'aucune Sultane ait eu le privilege de faire élever une mosquée royale ; car pour celle de Saint François, outre qu'elle n'est pas royale, la mere du Sultan Achmet III. à present regnant, n'a fait que convertir en mosquée ordinaire, l'Eglise des Religieux Italiens de l'ordre de Saint François du faux-bourg de Galata.

Peu de chose suffit pour l'entretien d'une mosquée ordinaire ; mais pour les mosquées royales, les Sultans même suivant leur loi, ne sçauroient en faire bâtir une, qu'aprés de grandes conquêtes sur les ennemis de l'Empire, & il faut que ces conquêtes soient capables de fournir aux frais excessifs de la construction de ces bâtimens & de leur dotation : c'est pour cette raison que Sultan Achmet ayant fait bâtir la mosquée neuve contre le sentiment des docteurs de la loi, qui lui avoient representé inutilement que n'ayant pris ni villes ni châteaux il ne devoit pas entreprendre un bâtiment de telle dépense ; ces docteurs nommérent la mosquée *le Temple de l'Incredule.*

Il faut pour l'entretien de ces Mosquées, des sommes si considerables, qu'elles consomment le tiers de ce que raportent les terres de l'Empire, Le Kislar Aga, ou chef des Eunuques noirs, en a la Surintendance ; c'est lui qui dispose de toutes les charges Ecclesiastiques des Mosquées royales : les principales sont à Constantinople, à Andrinople, à Prusa. On assûre que le revenu de Sainte Sophie, est de 800. mille livres. Le Grand Seigneur paye pour le fond sur lequel le Serrail est bâti, mille & un aspre par jour. Ces revenus sont

destinez pour l'entretien des bâtimens, pour les gages des officiers de la mosquée, pour la nourriture des pauvres qui se presentent à la porte à certaines heures du jour, pour les hôpitaux des environs: pour les écoliers que l'on éleve & que l'on instruit dans la loi de Mahomet, pour soulager les artisans qui sont en necessité & pour les besoins des pauvres honteux: le reste est mis dans le thresor de la mosquée, pour subvenir aux accidens imprévûs, tels que sont la chûte des bâtimens, & le dommage des incendies. Ce thresor de même que celui des autres mosquées est conservé dans le château des sept tours, & le Grand Seigneur n'y peut toucher en conscience, que dans des occasions pressantes pour la conservation de la religion. Les villages dont les revenus appartiennent aux mosquées royales, ont de grandes franchises, les habitans sont exempts de gens de guerre, & à couvert des oppressions des Pachas, qui dans leurs routes s'en détournent ordinairement.

Dans les autres villes de l'Empire, toutes les maisons payent [a] un cens annuel que doit la place de chaque maison pour l'entretien des Mosquées. Sainte Sophie tire le cens ou vacouf de Smyrne, la Validée celui de Rodosto, Sultan Bajazet celui d'Andrinople, les Mosquées d'Andrinople joüissent du cens de Galata. Lorsque les Grecs, les Juifs, & les Armeniens meurent sans enfans mâles, la mosquée acquiert la maison, outre le cens qu'elle en retiroit auparavant; mais parmi les Turcs, les freres & les parens heritent de la maison, & ne payent que le cens à la Mosquée. Pour amortir ce cens il est permis d'achetter au profit

[a] Wacfi ou Vacouf.

de la Mosquée des boutiques ou d'autres effets qui rendent l'équivalent du vacouf.

Les autres Mosquées royales, ne sont pas si considerables que celles dont on vient de parler : elles portent le nom de leurs fondateurs, *Sultan Bajazet*, *Sultan Selim*, *Sultan Mahomet*. La Mosquée d'Ejoup n'est pas regardée comme un bâtiment royal, quoiqu'elle ait été bâtie par Mahomet II. qui fit reparer toute la ville, & fonda plusieurs colleges. Cette Mosquée consiste en un seul dôme qui n'est celebre que par la céremonie que l'on y fait du couronnement du nouveau Sultan ; la céremonie n'est pas longue, il ne s'agit ni de couronnes, ni d'autres ornemens royaux. L'Empereur monte dans une tribune de marbre, où le Moufti lui met le sabre au côté, car on prétend que ce sabre le rend maître de la terre, & que les autres Roys sont au dessous de lui dès le moment qu'il le tient à son côté : en effet à la cour du Grand Seigneur tous les autres Roys sont appellez *Sultanons*, excepté le Roy de France à qui ils donnent le nom de *Padischa* qui signifie Empereur. La Mosquée d'Ejoup est à l'embouchûre des eaux douces, & les Turcs considérent Ejoup comme un grand prophete & un grand capitaine. Ils conviennent pourtant qu'il échoüa devant Constantinople, & qu'il y fut tué à la tête d'une armée de Sarrasins qu'il commandoit. Son sepulchre n'est pas moins frequenté que ceux des Sultans : on y prie continuellement & ces sortes de priéres font vivre bien de gens en Turquie.

De la Mosquée d'Ejoup, nous allâmes du côté de terre le long des murailles de la ville, voir un vieux édifice ruiné qu'on appelle le Palais de Constantin, mais qui n'a rien de considerable : c'est

une maſure éloignée des murailles, d'environ 400. pas ; il y reſte deux colonnes qui ſoûtenoient un balcon au deſſus de la porte qui conduiſoit d'une cour au corps du palais ; cet édifice a plûtôt l'apparence de quelque tribunal où l'on montoit par un eſcalier de marbre, dont on voit encore quelques marches ; & c'eſt peut-être le reſte de quelque maiſon que Conſtantin Porphyrogenete avoit fait bâtir, car le Palais du grand Conſtantin étoit dans la premiere region de la ville où eſt preſentement le Serrail. [a] Zozime aſſûre qu'il n'y en avoit pas de plus beau dans Rome. Codin l'appelle *le Palais de l'Hippodrome.*

Nous traverſâmes enſuite le quartier de Balat pour deſcendre au port qui eſt une des merveilles de la ville. Les Empereurs Grecs ſe divertiſſoient autrefois à chaſſer à Balat. C'eſt pour cela qu'on l'appelle encore en Grec vulgaire *le Parc* ou [b] *le Chaſſeur.* Il n'y a que [c] l'Egliſe Patriarcale qui puiſſe y arrêter les étrangers par ſon nom plûtot que par ſa beauté ; elle n'eſt diſtante que de 200. pas du port. Les Grecs n'oſeroient faire aucune dépenſe à cette Egliſe, quand même ils ſeroient aſſez riches, car les Turcs ne manqueroient pas de s'approprier l'argent que l'on deſtineroit pour un pareil ouvrage.

J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect, &c.

[a] Βασιλέια καὶ τὸ παλάτιον τοῦ Ἱπποδρόμου. *Hiſt. lib. 2.*

[b] Κυνηγός.

[c] Πατριαρχεῖον.

LETTRE XII.

A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secretaire d'Etat & des Commandemens de Sa Majesté, &c.

MONSEIGNEUR,

On ne sçauroit trop admirer le port de Constantinople. Nous en fimes le tour en bateau par le plus beau temps du monde : ces bateaux sont de petites gondoles d'une grande legereté & d'une propreté merveilleuse : le nombre en est si grand, qu'elles couvrent tout le port, surtout dans le trajet de Galata. Les anciens n'ont jamais mieux fait parler l'oracle d'Apollon, que lorsqu'ils lui firent répondre à ceux qui le consultoient pour bâtir une ville dans ce quartier : *Arrêtez-vous*, dit la Pythonisse, *vis-à-vis le païs des Aveugles* En effet le port de Chalcedoine qui se trouve sur la côte opposée, est si peu de chose que ceux qui le choisirent les premiers, meritent bien d'être traittez d'aveugles. Celui de Constantinople est un bassin de sept ou huit milles de circuit du côté de la ville, & il en a bien autant du côté des faux-bourgs ; son entrée large d'environ 600. pas, commence à la pointe du Serrail, ou cap de Saint Dimitre situé au midi ; c'est le [a] cap du Bosphore où étoit l'ancienne ville de Byzance:

CONTINUATION de la description de Constantinople.

[a] Promontorium Chrysoceras. *Plin. hist. nat. lib.4. cap.11.* Bosphorium χρυσοκέρας. *Solin. cap. 16.*

delà en tirant au couchant, le port s'étend en maniere d'une [a] corne courbée, que l'on peut comparer avec plus de raiſon à celle d'un bœuf, qu'à celle d'un cerf comme a fait [b] Strabon, car la côte n'a pas des recoins qui en puiſſent repreſenter les diviſions ; il eſt vrai que Mr Gilles remarque qu'il s'y eſt fait bien des changemens qui en ont détruit le contour. L'ouverture de ce port eſt au levant & regarde Scutari ; Galata & Caſſun-Pacha ſont au Septentrion; enfin ce port ſe termine au nord-nord-oueſt par le cul de ſac des eaux douces où ſe jette la riviere *Lycus*, compoſée de deux ruiſſeaux, dont le plus grand, ſur lequel eſt la [c] papeterie, vient de Belgrade, & [d] l'autre coule du nord-oueſt. Cette riviere après la jonction des ruiſſeaux, n'a qu'environ 50. pas de large plus ou moins en certains endroits : elle n'eſt pas navigable par tout, c'eſt pour cela qu'il y a des pieux qui marquent les endroits les plus ſeûrs. Le ruiſſeau qui vient du nord-oueſt n'eſt pratiquable aux bateaux, que juſques au village d'*Hali-bei-cui*. L'autre qui vient de Belgrade, l'eſt juſques au de-là de quatre milles : on paſſe ces deux ruiſſeaux ſur des ponts pour aller de Pera à Andrinople. [e] Apollonius de Thyane fit bien des cérémonies magiques ſur ces eaux : elles ſont d'un uſage merveilleux pour nétoyer le port, car deſcendant du nord-oueſt, elles lavent toute la côte de Caſſun-Pacha & de Galata, tandis qu'une partie des eaux du canal de la mer Noire, qui deſcendent

[a] Κόλπος τȣ̃ κέρατος. *Cedren.*

[b] Κέρας τῶν Βυζαντίων. *Strab. rerum Geogr. lib.7. De Boſp.Thrac lib.1.cap.5.*

[c] Kiat-ana, Maiſon du papier : *le ruiſſeau s'appelle* Barbyſés.

[d] Cydarus Machleva.

[e] *Scriptor. poſt Theophan.*

du nord comme un torrent, ſelon la remarque de [a] Dion Caſſius, heurtent avec impetuoſité contre le cap du Boſphore, & ſe réfléchiſſent à droite vers le couchant: par ce mouvement elles entraînent la vaſe qui pourroit s'amaſſer ſur la côte de Conſtantinople, & par une méchanique naturelle, la pouſſent peu à peu juſques aux eaux douces: elles en ſuivent le courant, qui eſt ſenſible non ſeulement ſur les côtes de Caſſun-Pacha & de Topana; mais aſſez avant dans le canal de la mer Noire, à Topana, Fondukli, & Ortacui. La raiſon en eſt évidente, puiſque l'autre courant qui entre par la pointe du Serrail, les repouſſe & les oblige de remonter: ces eaux douces conſervent auſſi les bâtimens de mer: on a connu par expérience que les vaiſſeaux ſont moins ſujets à être vermoulus dans les ports où il y a de l'eau douce, que dans ceux où il n'y a que de l'eau ſalée; les poiſſons s'y plaiſent davantage & y ſont d'un meilleur goût. [b] On s'eſt récrié de tout temps ſur la bonté des jeunes Thons que l'on appelle *Pelamides*, leſquels paiſſent pour ainſi dire par troupeaux dans le port de Conſtantinople: on les voit repreſentez ſur beaucoup de médailles à la legende des Byzantins, & aux têtes des Empereurs Caligula, Claude, Caracalla, Geta, Gordien Pie, Gallien, & des Imperatrices Sabine, Lucille, Criſpine, Julia Mœſa, & Julia Mamœa. Pline a remarqué que ſous l'eau, du côté de Chalcedoine, il y avoit des rochers blancs qui effra-

[a] *Apud Xiphil.*

[b] Cordyla appellantur partus, qui fœtas redeuntes in mare autumno comitantur. Limoſæ verò à luto Pelamides incipiunt vocari, & cùm annuum exceſſere tempus, Thynni. *Plin. hiſt. nat. lib. 9. cap.* 15. ΒΥΣΑΝΤΙΩΝ. *Hiſt. nat. lib. 9. cap.* 15.

yoient les Thons & les obligeoient de paſſer dans le port de Byzance ; les Dauphins s'y jettent auſſi quelquefois en ſi grande quantité, qu'il en eſt tout couvert, on y pêche ſouvent ce [a] poiſſon, dont la défenſe eſt faite en maniere de ſcie, mais Pline a été trompé par ceux qui l'avoient aſſûré que ces rochers blancs détournoient les Pelamides d'aller juſques à Chalcedoine, on y en pêche d'admirables & en grande quantité.

[b] Procope pour marquer la bonté du port de Conſtantinople, dit qu'il eſt *port par tout* : c'eſt-à-dire qu'on y moüille par tout : & c'eſt avec raiſon que cet Autheur remarque que les vaiſſeaux viennent mettre leur prouë à terre, tandis que la poupe eſt dans l'eau ; comme ſi ces deux élemens ſe piquoient de rendre à l'envi leurs ſervices à la ville. Dans les endroits où il y a un peu moins d'eau, on paſſe ſur une planche pour entrer dans les plus gros bâtimens, ainſi l'on n'a pas beſoin de chaloupe pour les charger, ni pour les décharger. Goltzius rapporte une médaille de Byzas fondateur de Byzance, au revers de laquelle ſe voit une prouë de vaiſſeau. Il y a dans le cabinet du Roy deux médailles à la legende des Byzantins, ſur l'une deſquelles eſt repreſenté un vaiſſeau qui met à la voile ; on voit ſur l'autre une figure la pique à la main, & qui paroît en ſentinelle ſur la prouë d'un navire. Tout cela montre que les Byzantins avoient le pied marin & qu'ils avoient ſçû profiter de la bonté de leur port : je m'étonne qu'ils n'ayent pas fait graver ſur leurs médailles ces galeres à deux gouvernails, l'un à la prouë & l'autre à la pouppe ; il y avoit un

[a] Priſtis.

[b] Λίμην δὲ ὅλος πάντοχυ ἐςίν. *De ædif. Juſt. lib.1. cap.* 5.

timonnier ſur chacune de ces parties, comme [a] Xiphilin les décrit. Les galeres des Byzantins, dans le temps que cet Empereur aſſiegeoit leur ville, avançoient & reculoient en ligne droite par le moyen de ces deux piéces, ainſi l'invention de mettre deux timons à une galere n'eſt pas nouvelle. La deſcription de Byzance & de ce fameux ſiége, eſt un des beaux morceaux de l'antiquité. [b] Les Byzantins ſe ſignalérent par terre & par mer : leurs plongeurs ne ſe contentoient pas d'aller couper les ancres des vaiſſeaux & des galeres des aſſiégeans, mais ils les attachoient dans l'eau avec des cordes, par le moyen deſquelles ils les tiroient où ils vouloient : de telle ſorte qu'il ſembloit que ces bâtimens ſe venoient rendre d'eux-mêmes. Ils employoient les poutres de leurs maiſons pour conſtruire des vaiſſeaux, & les cheveux de leurs femmes pour faire des cordes : on les voyoit lancer dans les tranchées des ennemis les Statuës qui ſervoient d'ornement à leurs villes, & après avoir conſumé tout le cuir qui s'y trouva, ils s'entredévoroient eux-mêmes.

Si les Turcs s'attachoient à la navigation, ils pourroient s'y rendre formidables : car ils ont les plus beaux & les meilleurs ports de la Mediterannée ; ils ſeroient les maîtres de tout le commerce d'Orient à la faveur des ports de la mer Rouge, qui leur ouvriroient la porte des Indes Orientales, de la Chine, & du Japon, où les vaiſſeaux des Chrêtiens ne ſçauroient atteindre qu'après avoir paſſé & répaſſé le cap de Bonne-eſperance ; mais les Turcs ſe croyent trop heureux de reſter chez eux, & d'y voir venir toutes les Nations du monde pour faire commerce.

[a] *Abregé de la vie de l'Empereur Severe.*
[b] *Xiphilin. Zonar. Hiſt. lib.* 12.

Il n'y a que le vent d'eſt qui ſoit capable de troubler le port de Conſtantinople, ſon ouverture étant tout à fait exposée au Levant : ce vent en agite quelquefois les eaux & les repouſſe avec violence vers le couchant ; on l'apprehende ſur tout pendant la nuit, parce qu'il faut ranger les bâtimens à la côte de Galata & de Caſſun-Pacha. Les matelots dans ce temps-là ne ceſſent de crier, ſuivant leur coûtume ; car ils ne ſçauroient faire aucune manœuvre ſans bruit, & leurs cris joints aux abboyemens des chiens dont les ruës ſont pleines, font un tintamarre ſi effroyable, qu'on croiroit la ville prête à s'abîmer, ſi l'on n'étoit prévenu de ce qui le cauſe.

[a] On n'eſt pas même exempt de cette allarme dans le Serrail : car ce Palais eſt à gauche tout à l'entrée du port, & occupe la place de l'ancienne ville de Byzance ſur la pointe de la preſqu'Iſle de Thrace, où eſt préciſément le Boſphore. Le Serrail qui eſt l'ouvrage de Mahomet II. a près de 3. milles de circuit : c'eſt une eſpéce de triangle, dont le côté tenant à la ville eſt le plus grand ; celui qui eſt moüillé par les eaux du Boſphore eſt à l'eſt, & l'autre qui forme l'entrée du port eſt au Nord : les appartemens ſont ſur la hauteur de la colline & les jardins ſur le bas juſques à la mer : les murailles de la ville flanquées de leurs tours, ſe joignant à [b] la pointe de Saint Dimitre, font l'enceinte de ce Palais du côté de la mer. Quelque grande que ſoit cette enceinte, les dehors du Palais n'ont rien de rare, & s'il faut

[a] Padiſcha-Serai. Palais de l'Empereur. Serai *ſignifie* un Palais, *&* Padiſcha, un Empereur. *Leuncl. hiſt. Muſulm. pag.* 591.

[b] Serai-bournu, pointe du Serrail. *Ακρα χρυσοκέρας.*

juger

juger de la beauté des jardins par les Cyprés que l'on y découvre, on conviendra qu'ils ne ſont pas mieux entendus que ceux des particuliers. On affecte de planter dans le Serrail des arbres toûjours verds pour dérober aux habitans de Galata & des autres lieux voiſins, la vûë des Sultanes qui s'y proménent.

Quoique je n'aye vû que les dehors du Serrail, je ſuis perſuadé que l'interieur de ce Palais, n'a rien de ce que nous appellons ſuperbe & magnifique; parce que les Turcs ne ſçavent gueres ce que c'eſt que magnificence en bâtimens, & ne ſuivent aucune regle de bonne architecture : s'ils ont fait de belles Moſquées, c'eſt qu'ils avoient un beau modelle devant leurs yeux, qui étoit l'Egliſe de Sainte Sophie : encore ne faudroit-il pas ſuivre un pareil modelle pour bâtir des Palais ſuivant les regles de la bonne architecture. On s'apperçoit aiſément en voyant les grands combles des Kioſc ou Pavillons Turcs, que l'on commence à s'éloigner d'Italie, & à s'approcher de la Perſe, & même de la Chine.

Les appartemens du Serrail ont été faits en differens temps, & ſuivant le caprice des Princes & des Sultanes : ainſi ce fameux Palais eſt un aſſemblage de pluſieurs corps de logis entaſſez ſouvent les uns ſur les autres, & ſéparez en quelques endroits. On ne doute pas que les appartemens ne ſoient ſpacieux, commodes, richement meublez. Leurs plus beaux ornemens ne conſiſtent ni en tableaux, ni en Statuës ; ce ſont des peintures à la Turque, parquetées d'or & d'azur, entremêlées de fleurs, de païſages, de culs de lampes, & de cartouches chargez de ſentences Arabes, comme dans les maiſons des particuliers

de Conſtantinople : les baſſins de marbre, les bains, les fontaines jailliſſantes, font les délices des Orientaux, qui les placent aux premiers étages ſans craindre de trop charger le plancher : c'étoit auſſi le goût des Sarraſins & des Maures, comme il paroît par leurs anciens Palais, & ſur tout par celui de l'Alhambra qui eſt à Grenade en Eſpagne, où l'on montre encore aujourd'hui comme un prodige d'Architecture, [a] le pavé de la ſale des Lions, qui eſt fait de plaques de marbre plus grandes que celles des tombes de nos Egliſes.

S'il y a quelques beaux morceaux dans le Serrail, ce ſont des piéces que les Ambaſſadeurs des Princes y ont fait apporter, comme des glaces de France & de Veniſe, des tapis de Perſe, des vaſes d'Orient. On dit que la plûpart des pavillons y ſont ſoûtenus par des arcades, au deſſous deſquelles ſont les logemens des Officiers qui ſervent les Sultanes. Ces Dames occupent les deſſus, qui ſont ordinairement terminez en dômes couverts de plomb, ou en pointes chargées de croiſſants dorez : les balcons, les galeries, les cabinets, les belveders, ſont les endroits les plus agréables de ces appartemens ; enfin à tout prendre, de la maniere qu'on dépeint ce Palais, il ne laiſſe pas de répondre à la grandeur de ſon maître ; mais pour en faire un bel édifice, il faudroit le mettre à bas, & ſe ſervir des materiaux pour en bâtir un autre ſur un nouveau modelle.

L'entrée principale du Serrail eſt un gros pavillon à huit croiſées ouvertes au deſſus de la porte, une grande qui eſt ſur la porte même, quatre plus petites à gauche ſur la même ligne, & autant de même grandeur à droite. Cette *Porte*

[a] El quarto de los Leones.

dont l'Empire Othoman a pris le nom eſt fort haute, ſimple, cintrée en demi-cercle, avec une inſcription Arabe ſous le cintre & deux niches, une de chaque côté, creuſées dans l'épaiſſeur du mur. Elle reſſemble plûtôt à un corps de garde, qu'à l'entrée du Palais d'un des plus grands Princes du monde : c'eſt pourtant Mahomet II. qui la fit bâtir ; & pour marquer que c'eſt une maiſon royale, le comble du pavillon de l'entrée eſt relevé de deux tourrillons : 50. *Capigis* ou portiers ſont commandez pour la garde de cette porte ; mais ils n'ont ordinairement pour armes qu'une baguette à la main. On entre d'abord dans une grande cour beaucoup plus longue que large ; à droite ſont les infirmeries ; à gauche les logemens des Azancoglans, c'eſt à dire des perſonnes deſtinées aux charges les plus viles du Serrail ; la cour des Azancoglans renferme les chantiers pour le bois qui ſe brûle dans le Palais ; on y en met tous les ans quarante mille voyes, & chaque voye eſt une charretée que deux bufles ont peine à tirer.

Tout le monde peut entrer dans la premiere cour du Serrail, les domeſtiques & les eſclaves des Pachas & des Agas qui ont affaire à la Cour, y reſtent pour attendre leurs maîtres, & prennent ſoin de leurs chevaux ; mais on y entendroit, pour ainſi dire, voler une mouche ; & ſi quelqu'un y rompoit le ſilence par un ton de voix un peu trop élevé ; ou qu'il parût manquer de reſpect pour la maiſon du Prince, il ſeroit batonné ſur le champ par les officiers qui font la ronde : il ſemble même que les chevaux connoiſſent où ils ſont ; & ſans doute ils ſont dreſſez à y marcher plus doucement que dans les ruës.

Les infirmeries ſont deſtinées pour les malades de la maiſon ; on les y conduit dans de petits chariots fermez & tirez par deux hommes. Quand la Cour eſt à Conſtantinople, le premier medecin & le premier chirurgien y font leurs viſites tous les jours, & l'on aſſure que l'on y prend grand ſoin des malades : on dit même qu'il y en a pluſieurs qui ne ſont pas trop incommodez, & qui n'y vont que pour s'y repoſer & pour y boire du vin ; l'uſage de cette liqueur defenduë ſévérement par tout ailleurs, eſt toleré dans les infirmeries, pourvû que l'Eunuque qui eſt à la porte ne ſurprenne pas ceux qui le portent : car en ce cas le vin eſt répandu par terre, & les porteurs ſont condamnez à deux ou trois cens coups de bâton.

De la premiere cour, on paſſe à la ſeconde ; ſon entrée eſt auſſi gardée par 50. Capigis. Cette cour eſt quarrée d'environ 300. pas de diametre, mais plus belle & plus agréable que la premiere ; les chemins en ſont pavez & les allées bien entretenuës : tout le reſte eſt en gazon fort propre, dont la verdure n'eſt interrompuë que par des fontaines qui en entretiennent la fraîcheur. Le threſor du Grand Seigneur & la petite Ecurie ſont à gauche, & l'on y montre une fontaine où l'on faiſoit autrefois couper la tête aux Pachas condamnez à mort : les offices & les cuiſines ſont à droite, embellies de leurs dômes, mais ſans cheminées : on y allume le feu dans le milieu, & la fumée paſſe par des trous dont les dômes ſont percez : la premiere de ces cuiſines eſt deſtinée pour le Grand Seigneur, la ſeconde pour la premiere Sultane, la troiſiéme pour les autres Sultanes, la quatriéme pour le Capi-Aga ou com-

mandant des portes: dans la cinquiéme on prépare à manger pour les ministres qui se trouvent au Divan ; la sixiéme est pour les pages du grand Seigneur, que l'on appelle les Ichoglans, la septiéme est pour les officiers du Serrail, la huitiéme pour les femmes & les filles qui servent dans ce palais, la neuviéme pour tous ceux qui sont obligez de se trouver dans la cour du Divan les jours de Justice. On n'y apprête guéres de gibier, mais outre les quarante mille bœufs que l'on y consomme tous les ans, frais ou sallez, les pourvoyeurs doivent fournir tous les jours 200. moutons, 100. agneaux ou chevreaux, suivant les saisons, 10. veaux, 200. poules, 200. paires de poulets, 100. paires de pigeons, 50. oisons. Voila pour nourrir bien du monde.

Tout à l'entour de la cour, regne une galerie assez basse, couverte de plomb, & soûtenuë par des colonnes de marbre: il n'y a que le Grand Seigneur qui entre à cheval dans cette cour, c'est pour cela que la petite écurie s'y trouve; mais il n'y a de place que pour environ 30. chevaux; on serre les harnois dans des sales qui sont au dessus, & ce sont les plus riches harnois du monde, par la broderie & les pierres prétieuses dont ils sont relevez. La grande écurie dans laquelle on entretient environ mille chevaux pour les officiers du Grand Seigneur, est du côté de la mer sur le Bosphore. Les jours que les Ambassadeurs sont reçûs à l'audience, les Janissaires proprement vêtus se rangent à droite sous la galerie. La sale où se tient le Divan, c'est à dire où l'on rend la justice, est à gauche tout au fond de cette cour : à droite est une porte par où l'on entre dans l'interieur du Serrail ; le passage n'en

eſt permis qu'aux perſonnes mandées : pour la ſale du Conſeil ou Divan, elle eſt grande, mais baſſe, couverte de plomb, lambriſſée & dorée aſſez ſimplement à la Moreſque. On n'y voit qu'un grand tapis étendu ſur l'eſtrade où ſe mettent les officiers qui compoſent le Conſeil ; c'eſt-là que le grand Viſir aſſiſté de ſes Conſeillers, juge ſans appel de toutes les cauſes civiles & criminelles : le Caimacan tient ſa place en ſon abſence, & l'on y donne à manger aux Ambaſſadeurs le jour de leur audience. Voilà tout ce qu'il eſt libre aux Etrangers de voir dans le Serrail : pour pénétrer plus avant, la curioſité coûteroit trop cher.

Les dehors de ce Palais du côté du port, n'ont rien de remarquable que le kioſc ou pavillon qui eſt vis à vis de Galata : ce pavillon eſt ſoûtenu par douze colonnes de marbre, il eſt lambriſſé, peint à la Perſienne, & richement meublé. Le Grand Seigneur y vient quelquefois pour avoir le plaiſir de remarquer ce qui ſe paſſe dans le port, ou pour s'embarquer lorſqu'il veut ſe promener ſur le canal. Le pavillon qui eſt du côté du Boſphore, eſt plus élevé que celui du port, & il eſt bâti ſur des arcades qui ſoûtiennent trois ſalons terminez par des dômes dorez. Le Prince s'y vient divertir avec ſes femmes & ſes muets ; tous ces quais ſont couverts d'artillerie, mais ſans affuſts : la plûpart des canons ſont braquez à fleur d'eau ; le plus gros qui eſt celui qui obligea, dit-on, Babylonne à ſe rendre à Sultan Mourat, eſt par diſtinction dans une loge particuliere. Cette artillerie fait grand plaiſir aux Mahometans, car on la tire pour les avertir que le carême eſt fini, & qu'il ne faut plus jeûner : on la

décharge auſſi les jours de réjoüiſſance, & pour les conquétes des Sultans ou de leurs generaux.

Quand le Grand Seigneur eſt à Conſtantinople, il s'amuſe quelquefois à obſerver de ce kioſc les [a] ceremonies ridicules que font les Grecs le jour de la transfiguration, à une [b] fontaine qui eſt auprés. Non ſeulement ils croyent que cette eau guerit la fiévre : mais encore les maladies les plus fâcheuſes tant preſentes que futures. C'eſt pour cela qu'ils ne ſe contentent pas d'y amener les malades pour les faire boire, ils les enterrent dans le ſable juſques au col & les déterrent un moment aprés : ceux qui ſe portent bien s'y lavent, & boivent juſques à ce qu'ils rendent l'eau toute claire par le fondement. Toute la Grece eſt remplie de pareilles fontaines ; mais ces ſortes de ſources ne ſont pas minerales, elles doivent leur réputation à la crédulité des peuples. Il y a une grande fenêtre proche de cette ſource, par où l'on fait paſſer la nuit ceux que l'on a étranglez dans le Serrail, & l'on tire autant de coups de canon que l'on jette de perſonnes dans l'eau. Les remiſes des caiques, des chalouppes, & des petites galeres deſtinées pour les promenades du Grand Seigneur, ſont proche ces kioſcs, & ſont commiſes aux ſoins du Boſtangi-Bachi ; on s'en ſert pour aller ſe promener au Serrail de Scutari ou à Fanari kioſc ; ces bâtimens dont le Boſtangi-Bachi tient le timon, quand le Grand Seigneur les monte, ſont tres legers & tres propres ; il n'y a pas juſques aux rames qui ne ſoient peintes & dorées. Fanari-kioſc

[a] Ramezan *ou* Ramazan.

[b] *Αγίασμα*, la Fontaine Sainte.

est un pavillon que Solyman II. fit bâtir au pied du fanal qui est sur le cap de Chalcedoine : on dit que ce pavillon est tout à fait charmant, & que ses jardins sont plus beaux & mieux entendus que ceux du Serrail.

Nous entrâmes dans le port, après avoir veu la fontaine des Grecs, & nous allâmes nous promener du côté d'Ayva-Serai, qui signifie *le Serrail des Miroirs* : son enceinte n'est pas grande, & la [a] place où les Turcs s'exercent à tirer de l'arc, se trouve derriere ses murailles. Il y a près de là une espece de tribune où les Turcs viennent comme en procession la veille des grandes batailles prier pour le salut de l'armée. On y vient aussi quelquefois pour supplier le Seigneur de faire cesser la peste, mais c'est lorsqu'elle fait des ravages extraordinaires : c'est à dire lorsqu'il meurt dans la ville mille ou douze cens personnes par jour.

En continuant nôtre promenade dans le port, on nous fit remarquer des pieux enfoncez dans l'eau pour faire connoître jusques où les plus grands vaisseaux peuvent donner fond. De là nous fimes le tour du cul de sac des eaux douces, & passant à la veuë de Validé Seraï, nous nous rangeâmes sur la côte de Cassun-Pacha, où l'on trouve d'abord Ayna-Seraï ou le *Serrail des Coignassiers*, qui est tout prés de l'Arcenal de la marine appellé *Ters-hana*, des mots Persiens *Ters* vaisseaux, & *Hana* lieu de fabrique. Mahomet II. fit creuser le port dans cet endroit-là, & il y bâtit l'Arcenal & les remises des galeres : on y construit aujourd'hui les bâtimens du Grand Seigneur : nous y comptâmes 28. beaux vaisseaux, depuis 60. jus-

[a] Ocmeidan.

ques à 100. pieces de canon. Il y a 120. remises voutées où les galeres sont à couvert ; les magasins & les atteliers du Grand Seigneur sont bien fournis & bien entretenus:tout est soûmis aux Capitan-Pacha dans ce quartier-là. Les principaux officiers de marine y logent, & l'on y voit peu de Chrétiens, si ce n'est les forçats & les esclaves qui sont dans le *Bagno*, c'est à dire dans une des plus affreuses prisons du monde, située entre Ayna-Seraï & l'Arsenal. Il y a trois chappelles dans cette prison, une pour les Chrétiens du rite Grec, & deux pour ceux du rite Latin ; l'une de celles-ci appartient au Roi de France, l'autre est à l'usage des Venitiens, des Italiens, des Allemans, & des Polonois : les Missionaires y confessent, disent la messe, administrent les sacremens, font les exhortations avec pleine liberté, en donnant quelque petite gratification au commandant du Bagno. C'est le Capitan-Pacha qui le nomme, car il est comme souverain dans son département, & ne rend compte de sa conduite qu'au Grand Seigneur, ce qui rend sa charge une des plus belles de l'Empire.

Du faux-bourg appellé Cassun-Pacha, on passe au travers de quelques cimetieres pour venir à Galata, qui est le plus beau faux-bourg de la ville, dont il faisoit autrefois la treiziéme region. [a] Ce faux-bourg est bâti au de-là du port vis-à-vis du Serrail, dans un quartier qui portoit le nom *des figuiers*, que l'on y cultivoit en abondance. [b] Justinien répara ce faux-bourg, & lui donna le

[a] *Συκαὶ δὲ ὀνομάζονται, καὶ ἔστι τρεῖς καὶ δέκατον τῆς Κωνσταντινουπόλεως κλίμα. Socrat. l. 11. c. 30. Συκαὶ Hesych.* Miles.

[b] *Procop. lib. 1. de ædif. Justin.*

nom de Justiniane : on ne sçait pas d'où lui vient le nom de Galata qu'il prit quelque temps après la mort de cet Empereur, si ce n'est qu'on le fasse dériver, avec Tzetzés, des Galates ou Gaulois qui traversérent le port vers ce lieu-là ; mais ce passage est beaucoup plus ancien que le nom de Galata, & la pensée de Codin est plus vraisemblable. [a] Il tire ce nom d'un Gaulois ou Galate, comme parlent les Grecs, qui s'établit dans ce faux-bourg, que les Grecs appellérent Galatou, & puis Galata. Les Grecs de Constantinople croyent par une espece de tradition que Galata vient de *Gala*, qui dans leur langue signifie *du lait* ; ainsi cet endroit de la ville fut nommé le *Faux-bourg du lait*, parce que les laitiéres qui l'apportoient à Constantinople y logeoient ; de même que selon quelque-uns la pointe du Serrail fut appellée Bosphore, à cause du marché aux bœufs.

Galata forme l'entrée du port du côté du nord, & c'est là que l'on tendoit la chaîne qui le fermoit : cette chaîne prenoit de la pointe du Serrail au château de Galata, qui sans doute étoit bâti sur le cap opposé. Xiphylin n'a pas oublié cette chaîne dans la description qu'il a donnée après Dion Cassius du siege de Byzance fait par l'Empereur Severe. Leon l'Isaurien, à ce que dit Theophane, fit détendre cette chaîne, lorsque les Sarrasins se presentérent pour assieger Constantinople, & c'est ce qui les obligea d'abandonner leur dessein ; car ils apprehendérent qu'on ne la tendît après qu'ils seroient entrez dans

[a] *Φρούριον τοῦ Γαλάτου. Καστέλλιον τοῦ Γαλάτου, & non pas Γαλάτων. Theophan.* Τοῦ Γαλάτου πολίχνιον. *Gregoras.* Πόλιν Γαλατίνην τὴν τοῦ Γαλατᾶ φρούριον. *Pachym. Ducas. Phranz.*

le port, & qu'on ne les y enfermât. [a] Michel le Begue au contraire s'en servit pour empêcher Thomas d'y passer. [b] constantin Paleologue le dernier des Empereurs Grecs, opposa cette chaîne à la flotte de [c] Mahomet II. & ce grand conquerant, tout fier qu'il étoit, n'osa pas entreprendre de la faire couper, ou de la forcer : il fit executer quelque chose de plus extraordinaire, car on traîna par ses ordres à force de bras 70. vaisseaux, & quelques galeres sur la colline du côté de Pera, dont un corps d'armée occupoit les hauteurs. On équipa tous ces bâtimens, & on les lança dans le port tous chargez d'artillerie.

Galata est défendu par des murailles assez bonnes, flanquées de vieilles tours : mais ces murailles ont été abbatuës & rétablies en differens temps. Michel Paleologue s'étant rendu maître de Constantinople par la valeur du Strategopule, ou petit general qui obligea Baudoüin II. le dernier Empereur François de se retirer, donna cette place aux Genois, avec lesquels il avoit fait alliance : ce fut après en avoir razé les murailles, comme le rapportent [d] Pachymere & [e] Gregoras. L'Empereur aima mieux se débarasser de gens aussi habiles que les Genois, & les rencoigner dans ce quartier, que de les laisser dans 1261.
Constantinople, d'où ils l'auroient peut-être chassé lui-même. [f] La donation se fit aux conditions

[a] *Zonar.*

[b] *Chalcocond. lib.* 8.

[c] Hinc juxta Galatam ultra collem quemdam monti similem transportari L. vel LX. naves in Liceo curavit, explicatis velis, ut sic in mari progrederentur. *Leuncl. Hist. Musulm. pag.* 574. & 576.

[d] *Pachym. lib.* 11. *cap.* 35.

[e] *Gregoras lib.* 4.

[f] *Pachym. l.* 5. *c.* 3. *Cantacuz. lib.* 1. *c.* 12. *Codin.*

ſuivantes. 1°. Que lorſque leur Podeſtat y arriveroit, il viendroit par hommage fléchir le genou devant l'Empereur à l'entrée & au milieu de la Sale d'audience avant que de lui baiſer les pieds & les mains. 2°. Que les Seigneurs Genois lui rendroient les mêmes devoirs, lorſqu'ils viendroient le ſaluer. 3°. Que les vaiſſeaux Genois en arrivant dans le port de Conſtantinople, feroient les mêmes acclamations à l'Empereur, que les Grecs avoient coûtume de faire. [a] Les Genois malgré ces conditions avantageuſes, ne furent pas long-temps à ſe broüiller avec le nouvel Empereur, [b] les Venitiens même les attaquérent vivement ſous Andronic le vieux, qui fut le ſucceſſeur de Michel : tout cela les obligea de ſe fortifier par de bons foſſez & de bâtir des maiſons de campagne où ils puſſent ſe défendre contre leurs ennemis, comme dans autant de petits forts ; ils eurent le chagrin de les voir abbatre par l'ordre du jeune [c] Andronic à qui ils avoient enlevé l'Iſle de Metelin, ce qui leur fit prendre le parti de ſe mettre en état de faire tête aux Empereurs. En effet pendant les troubles de l'Empire, ils fortifiérent ſi bien Galata, par de nouvelles murailles, & par une garniſon nombreuſe ſous [d] Jean Paleologue & Cantacuzene, qu'on regardoit cette place comme une citadelle qui menaçoit Conſtantinople, [e] & même Chalcocondyle avance que les Genois oſérent bien l'aſſieger. Les Turcs ayant attaqué Galata, obligérent les Grecs

[a] *Gregor. lib.* 5.

[b] *Idem lib.*6. & 11. *Pachym. l.*9. *c.*5.

[c] *Gregor. lib.* XI.

[d] *Cantacuz. lib.*4. *cap.*11.

[e] *Lib.* 6. & *lib.* 1. *Froiſſard.* 3. *vol. cap.* 11.

& même les Tartares à se retirer; [a] mais enfin les Genois cedérent à la force, & leur Podestat remit les clefs de la place à Mahomet II le même jour de la prise de Constantinople.

Il reste encore sur la tour de Galata quelques armes & quelques inscriptions des Seigneurs de cette nation : les Turcs laissent perir ces sortes de monumens, mais ils ne les abbatent pas, à moins qu'ils n'ayent besoin de materiaux pour bâtir des Mosquées, des bazars, ou des bains, car alors ils n'épargnent rien. Galata est partagé en trois quartiers depuis Cassun-Pacha jusques à Topana : les murailles & les tours qui séparent ces quartiers subsistent encore, mais comme l'on a bâti des maisons contre la muraille qui descend depuis la tour de Galata à la marine jusques à la Doüanne où il y a une tour ronde; & que d'ailleurs les portes de Galata sont toûjours ouvertes, l'on y passe sans remarquer la différence des quartiers. Le quartier de Hasap-Capi, commence du côté de Cassun-Pacha, & finit à la mosquée des Arabes, où se termine la muraille de séparation qui tire de la tour de Galata vers le sud-ouest : de-là jusques à la doüanne c'est le quartier qu'on appelle Galata de la doüanne, & la muraille de séparation monte vers la grande tour de Galata du midi, tirant au nord. Cara-cui est le troisiéme quartier qui aboutit à Topana.

La Mosquée des Arabes étoit une Eglise de Dominicains, bâtie du temps & par les soins de Saint Hyacinthe, qui avoit aussi contribué à l'établissement d'une Eglise de son Ordre à Constantinople : mais on n'y voit plus que deux colonnes

[a] 1453. 28. Juin. *Chalcocond. l.8. Ducas. c.39. 42. Phranz. l.3.c.18.*

de marbre d'environ 15. pieds de haut, qui forment la porte de la maison d'un Turc : la Mosquée des Arabes fut confisquée sur les Dominicains, il y a environ 100. ans, pour servir aux Mahometans Granadins : on n'y a fait aucun changement;les vitres & les inscriptions gothiques sont encore sur les portes ; le clocher qui est une tour quarrée,leur sert de minarêt.Les Dominicains ont encore une Eglise à Galata dediée à Saint Pierre, ils en sont en possession depuis plus de 300. ans. Les Capucins François y ont depuis environ 100. ans une Eglise sous le titre de Saint George, elle appartient aux Genois. Les Grecs ont trois Eglises dans la quartier de Cara-cui, & les Armeniens y en ont une qui s'appelle Saint Gregoire. Les Latins y possédent celle de Saint Benoist,qui étoit aux Benedictins du temps des Genois ; mais elle fut donnée aux Jesuites par la communauté de Pera. Les Recolets ou *Zocolanti* avoient depuis prés de 200. ans une Eglise dédiée à Sainte Marie, avec droit de Parroisse, ils se tiennent à present à Pera tout contre l'hospice des Peres de la Terre-Sainte : ceux-cy ne recoivent personne dans leur chapelle, n'étant à Constantinople que pour les affaires des saints lieux. Les Cordeliers étoient curez à Galata depuis 400. ans, mais leur Eglise, depuis que le feu s'y prit, a été convertie en Mosquée, que les Francs appellent la Mosquée de Saint François, & les Turcs la Mosquée de la Validé qui regne à present, & qui a contribué à la faire rebâtir. Cette Eglise n'a été perduë que par la faute des Religieux Italiens, dont la vie n'étoit pas réguliere ; on vendoit chez eux du vin & de l'eau de vie : c'est le negoce que les Turcs

abhorrent le plus. Ils ont affecté de mettre dans les lettres patentes de fondation, *qu'ils avoient converti un lieu de ſcandale & d'abomination, en une maiſon du Seigneur.* Les Cordeliers ſe ſont retirez à Pera dans une maiſon proche du palais de France, ils n'ont encore pû obtenir aucune place en compenſation de celle qu'ils ont perduë à Galata ; & en attendant comme ils n'ont pas perdu le titre de curez, ils reçoivent leurs paroiſſiens dans une chambre de leur maiſon dont ils ont fait une chappelle : leur Superieur eſt vicaire du Patriarche de Conſtantinople, qui eſt ordinairement un Cardinal. L'Archevêque de Spiga, Cordelier faiſant fonction de vicaire patriarcal, mourut à Pera dans le mois d'Août 1705. j'ai appris cette circonſtance par M^r^ l'Abbé Michaëlis, homme d'eſprit & d'érudition, qui a bien voulu m'éclaircir ſur pluſieurs choſes concernant Conſtantinople.

On goûte dans Galata une eſpece de liberté, qui ne ſe trouve gueres ailleurs dans l'Empire Othoman. Galata eſt comme une ville Chrétienne au milieu de la Turquie, où les cabarets ſont permis, & où les Turcs même viennent boire du vin : il y a des auberges à Galata pour les Francs, on y fait bonne chere. La halle aux poiſſons merite d'être veuë & nous parut plus belle que celle qui eſt de l'autre côté du port en allant à ſainte Sophie : celle de Galata eſt une longue ruë, où l'on étale de chaque côté les plus beaux & les meilleurs poiſſons du monde.

On monte de Galata à [a] Pera qui en eſt comme le faux-bourg, & que l'on a confondu autrefois ſous le même nom. *Pera* eſt un mot Grec qui

[a] Πέραν, trans, ultrà.

signifie *au delà* ; & les Grecs de Constantinople qui veulent passer au de-là du port, se servent encore de ce mot, que les étrangers ont pris pour tout le quartier. Ce quartier comprenant Galata & Pera, a été nommé [a] Perée par Nicetas, par Gregoras, par Pachymere, & simplement Pera par les autres Auteurs ; mais on distingüe aujourd'hui Pera de Galata, & Pera n'est précisément que le faux-bourg situé au de-là de la porte de cette ville. [b] Les Grecs appellent aussi les bateaux de trajet. *Peramidia*, & par corruption les Francs les nomment *Permes*. La situation de Pera est tout à fait charmante, on découvre de là toute la côte d'Asie & le Serrail du Grand Seigneur. Les Ambassadeurs de France, d'Angleterre, de Venise, & de Hollande, ont leurs Palais dans Pera : celui du Roy de Hongrie, car l'Empereur ne l'envoye proprement que sous ce titre ; ceux de Pologne & de Raguse logent dans Constantinople. Nous avons parlé ci-devant du Palais de France, c'est une belle maison, dont la chapelle est déservie par les Capucins François, qui sont les curez de la nation : ils sont aussi les maîtres des *enfans de langue* : c'est ainsi qu'on appelle quelques jeunes gens que le Roy fait élever à Constantinople, pour y être instruits par ces Peres dans les langues Turque, Arabe & Gréque ; afin que dans la suite ils puissent servir d'interpretes aux Consuls François dans les échelles du Levant. Les marchands étrangers ont leurs maisons & leurs magasins dans Pera aussi-bien que dans Galata, pesle-mesle avec les Juifs, les Grecs, les Armeniens, & les Turcs. Il y a

[a] Περαία.

[b] Πέραμα, trajet, passage : περαμίδια, bateau de passage.

un Serrail au haut de Pera à la veuë du palais de France ; ce Serrail est un grand corps de logis quarré & bien bâti, où l'on élevoit les *enfans de tribut*, c'est-à-dire ceux que les officiers du Grand Seigneur choisissoient dans les familles des Grecs qui sont en Europe, pour servir auprés de sa Hautesse, après les avoir faits Musulmans, & qu'ils étoient instruits aux exercices convenables. Comme on ne léve plus cette espece de tribut, ce Serrail n'est pas habité ; on n'y met seulement quelques gardes, mais on le laisse déperir.

On descend de Pera à Top-hana ou Topana, qui est encore un autre faux-bourg sur le bord de la mer au dessus de Pera & de Galata, tout à l'entrée du canal de la mer Noire, où la plûpart des gens se rendent pour s'embarquer quand ils veulent aller se promener sur l'eau. On l'appelle *Topana*, comme qui diroit *Arcenal*, ou maison du canon : car *top* en Turc signifie *canon*, & *hana* signifie *maison* ou *lieu de fabrique*. Rien n'est si agréable que l'amphitheatre que forment les maisons de Galata, de Pera, & de Topana, il s'étend du haut des collines jusques à la mer. Topana est un peu plus élevé que les autres ; mais il est plus petit. Mezomorto qui étoit Capitan-Pacha en 1701. y avoit fait bâtir un beau Serrail. On voit à cent pas de la mer l'Arcenal où l'on fond l'artillerie ; c'est une maison couverte de deux dômes, laquelle a donné le nom à tout le quartier : les Turcs fondent de fort bons canons, ils employent de bonne matiere, & gardent d'assez justes proportions, mais leur artillerie est toute simple & sans ornemens.

Les Turcs n'ont pas de goût pour le dessein & n'en auront jamais, parce que suivant leur

religion il leur est défendu de dessiner des figures : c'est cependant sur les figures que l'on se forme le goût, soit pour la sculpture soit pour la peinture ; ainsi les Turcs ne profitent pas des morceaux d'antiques qui restent chez eux. Ceux de Constantinople se reduisent à deux obelisques & à quelques colonnes, il y a aussi quelques bas-reliefs aux sept tours. Les obelisques sont dans la place de l'Atmeidan, qu'on appelloit l'Hyppodrome sous les Empereurs Grecs : [a] c'étoit un cirque que l'Empereur Severe commença, & qui ne fut achevé que par Constantin ; il servoit pour les courses de chevaux, & pour les principaux spectacles ; & les Turcs n'ont presque fait que traduire le nom de cette place en leur langue, car *at* chez eux signifie un *cheval*, & *meidan* une *place*, comme qui diroit *la place aux chevaux*, elle a plus de 400. pas de longueur sur 100. pas de largeur.

Ordinairement le vendredi au sortir de la Mosquée, les jeunes Turcs qui se piquent d'adresse, s'assemblent à l'Atmeidan, bien propres & bien montez, & se partagent en deux bandes qui occupent chacune un des bouts de la place. A chaque signal qui se fait, il part un cavalier de chaque côté, qui court à toute bride un bâton à la main en forme de zagaye ; l'habileté consiste à lancer ce bâton & à frapper son adversaire, ou à éviter le coup : ces cavaliers courent si vîte, qu'on a de la peine à les suivre des yeux. Il y en a d'autres qui dans ces courses précipitées passent par dessous le ventre de leurs chevaux, & se remettent sur la selle ; quelques-uns descendent & remontent après avoir amassé ce qu'ils ont laissé

[a] *Codin. & Glycas.*

tomber à dessein, tandis que leurs chevaux ne cessent de courir; mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est d'en voir qui renversez sur la croupe de leurs chevaux, courans tant que le cheval peut aller, tirent une fleche, & donnent dans l'un des fers de derriere de leur même cheval : il faut avouer aussi qu'il n'y a pas de chevaux plus vites & qui partent mieux de la main, mais ils n'ont pas de bouche naturellement; ou peut-être est-ce faute de bons mors, qu'il leur faut un grand terrein pour tourner.

L'Obelisque de granit ou pierre thébaïque est encore élevé dans l'Atmeidan : [a] c'est une pyramide à quatre coins, d'une seule piece, haute d'environ 50. pieds, terminée en pointe, chargée de ces caractes & figures que l'on appelle hieroglyphes, & que l'on ne connoît plus; cependant l'on juge bien par là qu'elle est fort ancienne, & qu'elle a été travaillée en Egypte. Les inscriptions gréque & latine qui sont à sa base, marquent que l'Empereur Theodose la fit relever après qu'elle eut resté long-temps à terre; les machines mêmes que l'on y employa pour la mettre sur pied, sont representées dans un bas-relief, & l'on voit dans un autre la place de l'Hyppodrome telle qu'elle étoit, lorsque l'on y faisoit les courses chez les anciens. [b] Nicetas dans la vie de Saint Ignace Patriarche de Constantinople, remarque que cet obelisque étoit surmonté par une pomme de [c] Pin de bronze, qui fut abbatuë par un tremblement de terre.

A quelques pas de-là se voyent les restes d'un

[a] Τετραπλεύρος μονόλιθον.

[b] *Nicetas Paphlag.*

[c] Χαλκοῦν στροβίλιον.

autre [a] obelisque à quatre faces, bâti de differentes pieces de marbre, la pointe en est tombée, & le reste menace ruine : cet obelisque étoit couvert de plaques de bronze, comme il paroît par les trous faits pour recevoir les pointes qui les attachoient au marbre. Sans doute que ces plaques étoient relevées de bas reliefs & d'autres ornemens : car l'inscription, qui se lit dans la base, en parle comme d'un ouvrage tout à fait merveilleux. Bondelmont dans sa description de Constantinople, donne 24. coudées de haut à l'obelisque de granit, & 58. coudées à celui-ci : peut-être même qu'il soûtenoit la colonne de bronze aux trois serpens. J'ai traduit l'inscription, qui fait mention de cet admirable obelisque. *L'Empereur Constantin à present regnant, pere de Romanus la gloire de l'Empire, a rendu bien plus merveilleuse qu'elle n'étoit cette admirable pyramide quarrée, que le temps avoit détruite, & qui est chargée de choses sublimes, car l'incomparable Colosse étoit à Rhodes, & ce bronze surprenant se trouve ici.*

On ne sçait ce que c'étoient que ces choses sublimes, ni quel rapport avoit cet ouvrage avec le Colosse de Rhodes, si ce n'est peut-être que c'étoient deux merveilles, chacune dans leur genre. Voilà une grande énigme.

La colonne de bronze aux trois serpens n'est pas mieux connuë : elle est d'environ 15. pieds de haut, formée par trois serpens tournez en spirale comme un rouleau de tabac ; leurs contours diminuent insensiblement depuis la base jusques vers les cols des serpens ; & leurs têtes écartées sur les côtez en maniere de trepié, composoient une espece de chapiteau. On dit que Sul-

[a] *Colossus structilis.*

tan Mourat avoit caſſé la tête à un de ces ſerpens : la colonne fut renverſée & les têtes des deux autres furent caſſées en 1700. après la paix de Carlovitz. On ne ſçait ce qu'elles ſont devenuës, mais le reſte a été relevé, & ſe trouve entre les obeliſques, à pareille diſtance de l'un & de l'autre : cette colonne de bronze eſt une piece des plus anciennes, ſuppoſé qu'elle ait été apportée de Delphes, où elle ſervoit à ſoûtenir ce fameux trepié d'or que les Grecs, après la bataille de Platée, firent faire d'une partie des threſors qu'ils trouvérent dans le camp de Mardonius, à qui Xerxés en s'enfuyant de Grece, avoit laiſſé des richeſſes immenſes. Ce trepié d'or, [a] dit Herodote, étoit porté ſur un ſerpent de bronze à trois têtes : il fut conſacré à Apollon, & placé auprés de l'Autel dans ſon temple de Delphes. Pauſanias General des Lacedomoniens à la bataille de Platée, fut d'avis qu'on donnât cette marque de reconnoiſſance au Dieu des oracles. [b] Pauſanias le Grammairien, qui étoit de Ceſarée en Cappadoce, & qui dans le ſecond ſiecle nous a donné une belle deſcription de la Grece, fait mention de ce même trepié : après la bataille de Platée, dit-il, les Grecs firent preſent à Apollon d'un trepié d'or ſoûtenu par un ſerpent de bronze. Il ne ſeroit pas ſurprenant que la colonne de bronze dont nous parlons fût ce ſerpent ; car outre Zozime & Sozomene qui aſſûrent que l'Empereur Conſtantin fit tranſporter dans l'Hyppodrome les trepiez du temple de Delphes, Euſebe rapporte que ce trepié tranſporté par l'ordre de l'Empereur, étoit ſoûtenu par un ſerpent roulé en ſpire.

Ceux qui prétendent que les ſerpens de bronze

[a] *Lib. 9.* [b] *Pauſan. Phocaic.*

de l'Hippodrome ont ſervi de taliſman, pourroient appuyer leur penſée ſur la priére que les habitans de Byzance firent à Apollonius de Thiane, d'en chaſſer les ſerpens & les ſcorpions, comme Glycas l'a écrit. C'étoit aſſez la pratique d'Apollonius de faire repreſenter en bronze les figures des animaux qu'il pretendoit chaſſer; car [a] Glycas aſſûre auſſi qu'il fit élever un ſcorpion d'airain dans Antioche pour la délivrer des ſcorpions.

Avant que de ſortir de l'Hippodrome nous donnâmes encore un coup d'œil ſur la Moſquée neuve qui eſt à gauche & ſur le Serrail d'Ibrahim Pacha qui eſt ſur la droite, & qui dans ſon temps a été un des plus beaux bâtimens de Conſtantinople. De-là nous allâmes dans la ruë d'Andrinople & dans le quartier de la Solymanie, où l'on nous montra la colonne brulée: on a raiſon de lui donner ce nom, car elle eſt devenuë ſi noire & ſi enfumée par les incendies des maiſons voiſines, qu'on a de la peine à diſtinguer de quelle matiere elle eſt. Cependant à l'examiner de prés, on s'aperçoit que les pierres qui la compoſent, ſont de porphyre, & que les jointures en ſont cachées par des cercles de cuivres. [b] On croit qu'elle ſoutenoit la figure de Conſtantin, & l'inſcription qui eſt tout au haut & que nous n'eumes pas le temps de copier, marque [c] *que cet ouvrage admirable, fut reſtauré par le tres pieux Empereur Manuel Comnene.* Glycas rapporte que ſur la fin de l'empire de Nicephore Botoniate, qui fut razé & mis dans un cloître, le tonnerre abbattit la colonne de Conſtantin, qui ſoutenoit

[a] *Annal. Glyc. part.* 3. [c] *Annal. part* 4.
[b] Τὸ θεῖον ἔργον, &c.

la figure d'Apollon, à laquelle on avoit donné le nom de cet Empereur.

La colonne qu'on appelle *Historique* n'est pas d'une matiere si précieuse, puisque ce n'est que du marbre blanc;mais elle est estimable par sa hauteur qui est de 147. pieds & par ses bas-reliefs qui sont d'un assez bon goût pour ce temps-là; c'est dommage que le feu les ait maltraité : ils representent les victoires de l'Empereur Arcadius : les villes conquises y paroissent sous la forme de femmes, dont les têtes sont couronnées de tours : les chevaux en sont assez beaux & ne font pas tort à la main du sculpteur ; mais l'Empereur est dans une espece de fauteuil avec une robe & une fourrure, qui approchent fort de celles d'un Professeur en droit. Le *Labarum* est au dessus de sa tête soutenu par deux anges avec la devise des Empereurs Chrétiens. [a] *J. Christ est vainqueur*. Pour la colonne de Marcian quoiqu'elle soit de granit ; ce n'est pas un ouvrage fort recherché ; elle fait plus d'honneur à M[rs] Spon & Weheeler qui l'ont découverte les premiers, qu'à Tatianus qui l'avoit dressée pour soûtenir la statue, & peut-être l'urne où l'on avoit mis le cœur de l'Empereur Marcian. Il est surprenant que cette colonne ait échapé à la curiosité de M[r] Gilles dans son exacte description de Constantinople : cette colonne est dans la cour d'un particulier, proche la ruë d'Andrinople, auprés des bains d'Ibrahim Pacha.

Après avoir bien consideré cette ruë la plus longue & la plus large de la ville, ordinairement on va se promener aux Basars ou Bezestins qui sont les lieux où se vendent les plus belles

[a] I. X. NIKA.

marchandises. Le vieux & le nouveau Basar ne sont pas éloignez l'un de l'autre: ce sont de grands bâtimens quarrez, couverts de dômes revêtus de plomb, soutenus par des arcades & des pilastres. Il y a peu de marchandises fines dans le vieux [a] Basar, bâti par ordre de Mahomet II. en 1461. mais on y vend des armes & sur tout des sabres & des harnois de chevaux: on y en trouve d'enrichis d'or, d'argent & de pierreries. Le Basar neuf est destiné pour toutes sortes de marchandises; quoiqu'il n'y ait que des boutiques d'orfévres, on y vend aussi des fourrures, des vestes, des tapis, des étoffes d'or, d'argent, de soye, de poil de chévre: les pierres précieuses & la porcelaine n'y manquent pas. On travaille à le rebâtir depuis quatre ans: non seulement les voutes seront toutes de briques, mais il sera beaucoup mieux éclairé qu'il n'étoit: on y fait même des appartemens en divers endroits pour les officiers qui font la garde & la ronde jour & nuit. Les marchandises sont en grande seureté dans ces lieux; les portes en sont fermées de bonne heure. Les Turcs vont coucher chez eux dans la ville; mais les marchands chrétiens & les juifs se retirent au-de-là de l'eau, & reviennent le lendemain au matin.

Le marché aux esclaves de l'un & de l'autre sexe n'est pas loin de là: ces malheureux y sont assis dans une posture assez triste; avant que de les marchander, on les considere de tous côtez, on les examine, on leur fait faire l'exercice de tout ce qu'ils ont appris; & bien souvent tout cela se fait plusieurs fois dans la journée, sans que l'on conclue le marché: les hommes & mê-

[a] *Ducas. hist. Byz. cap.* 45.

me les femmes ausquelles la nature a refusé des charmes, sont destinées pour les services les plus vils; mais les filles qui ont de la beauté & de la jeunesse ne sont malheureuses qu'en ce qu'on les oblige ordinairement à suivre la religion du pays. On va les choisir chez leurs maîtres, & ces maîtres qui sont des juifs, prennent grand soin de leur éducation, afin de les mieux vendre: car il est du marché aux esclaves, comme du marché aux chevaux où l'on n'amene pas souvent les plus beaux: il faut aller chez les juifs pour voir de belles personnes: ils leur font apprendre à danser, à chanter, à joüer des instrumens, & ne leur laissent rien négliger de ce qui peut inspirer de la tendresse. On y voit des filles fort aimables, qui se marient avantageusement & qui ne se ressentent plus de l'esclavage; elles ont la même liberté dans leurs maisons que les Turques de naissance.

Rien n'est si plaisant que de voir venir incessamment de Hongrie, de Gréce, de Candie, de Russie, de Mengrelie & de Georgie une prodigieuse quantité de filles destinées pour le service des Turcs. Les Sultans, les Pachas & les plus grands Seigneurs choisissent souvent leurs épouses parmi elles.

Les filles que leur sort conduit dans le Serrail, ne sont pas toûjours les mieux partagées; il est vrai que celle d'un berger peut devenir Sultane, mais combien y en a-t-il de négligées par le Sultan. Après la mort du Sultan, on les enferme pour le reste de leurs jours dans le vieux Serrail où elles séchent de langueur, supposé qu'elles ne soient pas recherchées par quelque Pacha. Ce vieux Serrail qui est proche de la Mosquée de

Sultan Bajazet, fut bâti par Mahomet II. On y confine ces pauvres femmes ou filles pour y pleurer tout à loisir la mort du Prince, ou celles de leurs enfans, que le nouveau Sultan fait quelque fois étrangler : ce seroit un crime de pleurer dans le Serrail où loge l'Empereur ; au contraire chacun s'empresse d'y témoigner de la joye pour son avenement à l'Empire.

Les bâteleurs & les joueurs de gobelets s'assemblent dans une grande place qui est auprés de la mosquée de Sultan Bajazet, & y font des tours, à ce que l'on dit, tres subtils ; nous n'eumes pas le temps de les voir, il faudroit rester des années entiéres dans Constantinople pour s'informer de tout ce qui se passe dans cette grande ville, & nous n'y demeurâmes que peu de jours, pendant lesquels nous ne cessâmes de courir. Malgré toute nôtre diligence, il ne nous fut pas possible d'aller au [a] *Château des sept tours*, situé tout au bout de la ville du côté de la terre-ferme & de la mer de Marmara. Tout le monde sçait que ce château a pris son nom de ces mêmes tours qui sont couvertes de plomb : c'est une espece de bastille où l'on met en prison les personnes de distinction ; mais on asseure qu'on en refuse l'entrée aux étrangers, depuis que le Chevalier de Beaujeu qui y étoit prisonnier, trouva le secret d'en sortir. Il avoit fait des prises si considerables sur les Turcs que le Grand Seigneur, pour se vanger de son évasion, fit couper la tête au Gouverneur du château. La porte dorée qui étoit la plus considerable de Constantinople sous les Empereurs Grecs, se trouve dans l'enceinte de cette prison.

[a] Επλαπυργιον Yedicoulé, septem turres, ἡ Ακρόπολις τῆς χρυσῆς πόρτης Επτα Γουλάδες.

Procope assûre que Justinien en fit paver le chemin pour le passage des armées. Du temps des Empereurs Grecs, il y avoit à cette porte une espece de château qu'on appelloit le [a] *C âteau rond* [b] Cantacuzene qui fut Empereur pendant quelque temps, nous apprend qu'il le rendit comme imprenable par les fortifications qu'il y fit faire, elles furent démolies par son gendre Jean Paleologue, qui l'obligea de se retirer dans un monastere; cependant comme Bajazet menaçoit d'assieger la ville, Paleologue fortifia par de nouveaux ouvrages la porte dorée; à peine furent-ils achevez que [c] Bajazet par ses menaces le contraignit de les faire abbattre. Sans la guerre que ce Sultan eut à soûtenir contre Tamerlan, il auroit sans doute assiegé & pris Constantinople: car Paleologue étoit trop foible pour l'en empêcher. [d] La conquête de cette ville étoit reservée à Mahomet II.: c'est lui qui fit mettre le château en l'état qu'il est aujourd'hui. Pour y garder ses thresors il fit ajoûter trois tours à celles qui étoient à la porte dorée & la fit murer: ces trois tours sont dans l'enceinte de la ville, car le côté de la porte dorée regarde la campagne: la place est pentagone, mais petite & sans fossé du côté de Constantinople.

Nous avions grande envie d'aller voir les bas-reliefs qui sont à cette porte. Mr Spon assûre qu'il y en a trois principaux; l'un desquels represente la chûte de Phaëton: le second, Hercule qui mene le Cerbere, & le troisiéme, Venus à qui

[a] Κυκλόβιον καὶ Καστέλλιον στρογγύλον. *Theophan. Cedren.*

[b] *Cantacuz. lib.* 4. *cap.* 40. & 41.

[c] *Ducas cap.* 4.

[d] *Ducas.* 48. *Chalcocondyl. l.* 10. *Leuncl. Pand. Turc. num.* 139.

Cupidon preste son flambeau pour mieux découvrir les beautez d'un Adonis qui est endormi : mais nos préferâmes la marche du Grand-Visir à toutes ces curiositez. Les étrangers qui ne doivent pas faire un long séjour dans Constantinople, seroient blâmables s'ils négligeoient de voir ce spectacle ; nous en fûmes ébloüis, & cette céremonie dura une demi journée : nous la vîmes bien à nôtre aise dans la ruë d'Andrinople chez un particulier, où deux Janissaires de Mr l'Ambassadeur nous avoient conduits. Tous les Pachas de l'Empire qui se trouvérent à Constantinople accompagnoient à cheval le premier Visir, dont toute la maison étoit montée & équipée superbement : les autres Visirs furent de la fête avec les Beglierbeys & les Sangiacs qui en pareille occasion sont obligez de marcher avec tous leurs officiers & tous leurs domestiques : les Agas ne manquent pas de s'y trouver, & l'on y voit encore passer en reveuë tous les gens de loi qui ont affaire à ce Lieutenant general de l'Empire : c'est un vrai triomphe pour lui. On y voit les plus beaux chevaux du Levant, couverts de housses trainantes jusques à terre, relevées en broderie [a] d'or & d'argent traits, qui durent des siecles entiers, & qui font partie de l'heritage des familles ; le reste du harnois brille de pierreries. La différence des turbans & des bonnets, fait une des plus agreables varietez que l'on puisse s'imaginer. Les sabres, les carquois, les fléches, les zagayes, les vestes, les fourrures, les riches dolimans ; tout cela surpasse la description qu'on en pourroit faire. La seule chose qui me choqua, c'est que les officiers des plus grands Seigneurs, au

[a] Σύρμα, aurum ductile.

lieu de piſtolets, portent à [a] l'arçon de la ſelle de groſſes bouteilles de cuir faites en piramide, qu'ils rempliſſent d'eau à toutes les fontaines que l'on rencontre ſur la route.

On peut s'imaginer de combien ces marches ſont augmentées quand le Sultan s'y trouve avec ſa maiſon. C'eſt en cela que les Empereurs d'Orient ſe diſtinguent des autres Potentats de l'Europe : cependant quelque éblouïſſantes que ſoient ces ſortes de fêtes, la marche de nos Roys auroit quelque choſe de plus grand, ſi lorſqu'ils vont à l'armée ou en voyage, ils ſe faiſoient accompagner par toute la famille Royale,& par tous les Seigneurs de la Cour ; s'ils faiſoient marcher toute leur maiſon en ordre, les Princes, les Ducs & Pairs, les Marêchaux de France, les Gouverneurs de Province, les Lieutenans de Roy &c. mais chaque nation a ſes manieres, & parmi les Princes d'Europe, ce n'eſt pas la coûtume de marcher avec tant de pompe.

Quelques jours après Mr l'Ambaſſadeur me fit l'honneur de me ſouffrir auprés de lui, quand il alla à l'audiance du Grand Viſir, qui étoit ſous ſes tentes, à une heure & demie de chemin de la ville ſur la route d'Andrinople. Rien ne me ſurprit tant que ces maiſons portatives ; elles ſont d'une beauté, d'une grandeur, d'une richeſſe, d'une magnificence prodigieuſes ; les proportions, le deſſein, les ornemens, tout y eſt d'un goût admirable. S. E. étant dans celle du Viſir, s'aſſit ſur un tabouret, le Viſir étoit ſur un Sopha, ſes officiers à droite & à gauche, les Janiſſaires en haye contre les murailles ; & nous qui avions l'honneur d'être de la ſuite S. E. nous formions une

[a] Mataras.

grosse colonne derriere le tabouret où il étoit assis. Un silence respectueux regnoit par tout ; les Drogmans firent leur devoir de part & d'autre, lorsqu'ils eurent expliqué les intentions de leurs maîtres, on se retira sans nulle cérémonie.

J'eus encore l'honneur d'accompagner Mr l'Ambassadeur dans quelques visites ; la nation tres-proprement vêtuë & bien montée, le suivoit. En passant devant la tente de Maurocordato, S. E. après les civilitez ordinaires, eût la bonté de me presenter à lui. Maurocordato est un très-habile homme, qui par son merite, quoique Grec de nation & de religion, a été élevé à la charge de Conseiller d'Etat : il est natif de Scio, & docteur en medecine de Padouë, où il a fait autrefois ses études, & composé un Traité *De la respiration & du mouvement du cœur.* Comme il a beaucoup de génie, & qu'il sçait mieux la medecine que ceux qui s'en mêlent ordinairement dans le Serrail, il n'eut pas beaucoup de peine à s'y faire connoître ; mais outre que l'on y reçoit souvent de grands chagrins, & qu'on n'y laisse pas mourir impunément les personnes d'une certaine authorité ; Maurocordato quitta la medecine & prit le parti de se faire valoir par l'intelligence qu'il a de plusieurs langues. Comme il est bien informé des affaires étrangéres, & qu'il connoît les interêts des Princes de l'Europe, il trouva mille occasions de montrer sa capacité, & devint en peu d'années premier Interprete du Grand Seigneur. Il se rendit si necessaire dans la derniere guerre d'Allemagne, qu'il fut nommé Plénipotentiaire à la paix de Carlouvits ; on le fit Conseiller d'Etat pour lui donner un relief, qui répondît à l'emploi dont on l'honnoroit.

Maurocordato a beaucoup d'esprit, & sa physionomie le promet assez : aussi s'est-il toûjours attiré la confiance des premiers Seigneurs de la Cour, & du Sultan même par rapport à la politique & à la connoissance qu'il a de la Medecine, il me parut d'un caractére à temporiser dans la pratique de cette science, & m'avoüa qu'il admiroit la hardiesse des medecins d'Europe, mais qu'il étoit trop vieux pour les imiter & pour changer sa methode. Je lui dis qu'en Europe on étoit entré dans le veritable esprit d'Hippocrate, & qu'on tâchoit de profiter des precieux momens qui se presentoient dans les maladies les plus aigües : que l'illustre Mr Fagon, premier medecin de l'Empereur de France, nous avoit heureusement appris à faire toutes les diligences que ce fameux Grec recommande avec tant de soin en pareilles rencontres : que pour cela nous employions des remedes inconnus à lui, & à tous les Grecs qui s'étoient mêlez de medecine ; & qu'au lieu de ce formidable Ellebore, de la Thymelée, & d'autres purgatifs qui excitent de fâcheux accidens ; nous nous servions de l'heureux mêlange de la casse & de la manne, & des préparations d'Antimoine, qui chassent la cause des maladies les plus dangereuses, sans attirer de nouveaux symptómes. Que faites-vous de la saignée me dit-il ? nous l'employons souvent lui répondis-je, avant & après les évacuations dont je viens de parler, suivant que le besoin le demande, & c'est encore un grand secret que nous de-vons à M^r le premier Medecin, pour éviter les inflammations qui succedent quelquefois aux grandes évacuations. Il parut satisfait de cette ptatique.

De la Medecine nous passâmes à la Botanique :

cet homme qui n'avoit sa téte remplie que de politique, me parut fort surpris que je ne fusse venu de si loin, que pour découvrir de nouvelles plantes; & sa surprise augmenta quand je l'assûrai que le jardin Royal de Paris étoit le lieu de l'Europe où il s'en trouvoit un plus grand nombre; car il n'avoit veu que celui de Padouë, où l'on ne fait pas les dépenses necessaires pour ces recherches. Je l'assurai encore que je demontrois tous les ans dans mes leçons ordinaires du jardin Royal plus de trois mille plantes en six semaines de temps, sans pouvoir démontrer celles qui ne paroissent pas dans la saison. Theophraste & Dioscoride, lui dis-je, seroient bien surpris s'ils revenoient au monde, de jetter les yeux sur ce prodigieux reçüeil de plantes qui se voyent dans nos jardins: car il s'en falloit beaucoup qu'ils n'en connussent autant. Je ne sçai comment cela nous engagea à parler de la langue Gréque, il dit en riant que nous n'avions pas raison de vouloir leur en montrer la prononciation, & qu'il étoit bien aise d'en sçavoir mon sentiment: je m'en rapporte entierement à vous, lui dis-je, qui parlez si bien latin, & qui avez lû Ciceron avec soin. Ce grand homme comme vous sçavez avoit été à Athénes & à Rhodes, il y a beaucoup d'apparence qu'il prononçoit la langue Gréque comme on la prononçoit en Grece, quelle raison auroit-il eu d'écrire *Delos* & *Demosthenes*, si les Grecs avoient prononcé *Dilos* & *Demosthenis*: il ne désaprouva pas tout à fait cette réflexion, & me demanda si j'avois trouvé beaucoup de médailles dans mon voyage de l'Archipel, je lui répondis que non, mais que j'étois assez content de quelques inscriptions que nous avions

veuës à

veuës : nous nous quittâmes après les civilitez ordinaires, il me fit promettre que je le reverrois après mon retour d'Asie, & m'offrit ses services avec beaucoup de politesse. J'eus l'honneur de remercier S. E. de m'avoir procuré l'entretien d'une personne estimable par son merite & par sa dignité : j'ai sçû depuis qu'il avoit couru grand risque de perdre la vie dans les changemens arrivez à la mort de Fesouilla-Moufti qui fut assommé, traîné dans les ruës d'Andrinople & jetté dans la riviere : Maurocordato qui étoit dans sa confiance eut l'adresse de se cacher & de mettre à couvert la plus grande partie de ses effets. Il n'y a rien d'assuré à la Porte Othomane, c'est une rouë qui tourne incessamment & qui précipite souvent ceux qu'elle a élevez. M[r] l'Abbé Michaëlis m'a écrit de Constantinople, que Maurocordato étoit revenu à la Cour, toûjours habile, toûjours estimé, & rétabli dans sa dignité de Conseiller d'Etat.

Si nous n'avons pas fait des découvertes dans Constantinople par rapport aux antiquitez, nous avons au moins trouvé à la campagne, des plantes rares pour embellir le jardin Royal, & inconnuës aux voyageurs qui avoient été avant nous dans le Levant : les anciens mêmes n'ont pas parlé des plantes qui naissent aux environs de cette grande ville, eux qui ont fait frapper des [a] médailles aux têtes de Bacchus & de Geta avec de grosses grappes de raisin : on voit quelques-unes de ces médailles dans le cabinet du Roy : cependant le vin des environs de Constantinople n'est pas trop bon, & n'a jamais passé pour tel. Cette campagne est fertile en belles plantes, mais M[r] le Marquis de Ferriol nous ayant proposé de faire

[a] ΒΥΖΑΝΤΙΩΝ.

le voyage de Trebisonde, & de profiter du départ de Numan Cuperli Pacha d'Erzeron, qui devoit y aller par la mer Noire, nous ne songeâmes plus qu'à nous disposer à partir. S. E. nous procura la protection du Pacha, qui de son côté ne fut pas fâché d'avoir des Medecins à sa suite : il fallut donc renoncer à nos promenades pour en faire une plus longue ; & qui suivant les apparences, nous devoit faire voir des plantes bien plus considerables que celles qui naissent sur le Bosphore. Comme il y a long-temps, Monseigneur, que je n'ai eu l'honneur de vous parler de Botanique, je crois que vous ne trouverez pas mauvais que je vous envoye les descriptions de quelques plantes rares, que nous trouvâmes presques aux portes de la ville.

Borrago Constantinopolitana, flore reflexo, cæruleo, calyce vesicario. Coroll. Inst. Rei Herbar. 6.

La racine de cette plante est grosse comme le petit doigt, longue de 4. ou 5. pouces, noirâtre en dehors, charnuë accompagnée de fibres de même couleur, longues de près de demi pied, blanchâtres, en dedans, remplies d'une humeur glaireuse & fade. Elle pousse des feüilles longues de demi pied sur 4. ou 5. pouces de large, terminées en pointe ; mais divisées à leur base en deux oreilles arrondies ; ces feüilles sont soûtenuës par un pedicule long de 7. ou 8. pouces, arrondi sur le dos, creusé en gouttiére de l'autre côté, blanchâtre & qui se distribuë en plusieurs nerfs assez gros, lesquels se répandent jusques sur les bords ; ces feüilles d'ailleurs sont vert-brun, rudes & parsemées de petites bubes couvertes de poil ras : elles sont d'un goût fade & mucilagineux comme les racines. La tige est haute d'un pied


Borrago Constantinopolitana
flore reflexo cæruleo Calyce
vesicario Coroll. Rei. herb. 6.


Symphytum Constantinopolitanum Borraginis folio et facie, flore albo Coroll. Inst Rei herb. 7.

ou de 15. lignes, solide, rude, veluë, épaisse de 2. ou 3. lignes, branchuë dès le bas, garnie de petites feüilles semblables aux autres, mais longues seulement d'environ 2. pouces, sur un pouce & demi de largeur. Les fleurs naissent vers le haut le long des branches; elles sont assez déliées & rouge-brun: chaque fleur est de 8. ou 9. lignes de diametre, soûtenuë d'une queüe de près de demi pouce de long, gonflée par derriére en maniere de vessie blanchâtre, qui n'a gueres plus d'une ligne de large en tout sens; le devant de cette fleur qui est d'un bleu-celeste, est divisé en cinq parties disposées en rouë, larges d'une ligne, refléchies par derriére, obtuses à leur pointe: du milieu de la fleur qui est blanchâtre, quoique le reste soit bleu, sortent cinq étamines longues de trois lignes, veluës à leur base, blanches aussi, chargées chacune d'un sommet bleu; le calice est un godet long & large d'une ligne & demie, découpé en cinq pointes, velu, & pousse de son centre un pistile quarré, surmonté d'un filet purpurin, long de demi pouce: ce calice se dilate en vessie de 4. ou 5. lignes de diametre, sur demi pouce de long, anguleuse, hérissée de poils longs d'une ligne & demie; le pistile devient un fruit à quatre graines, qui ont chacune la figure de la tête d'une vipere, mais qui n'ont qu'une ligne de long, luisantes, vert-gay d'abord, puis noirâtres.

Symphytum Constantinopolitanum, Borraginis folio & facie, flore albo. Coroll. Inst. Rei Herbar.

Sa racine est longue de demi pied, épaisse de 5. ou 6. lignes, divisée en grosses fibres cheveluës, blanchâtres en dedans, couvertes d'une peau noire, mince & comme gercée; les tiges ont plus d'un pied de haut, & sont épaisses d'en-

viron 4. lignes, vert-pâle, legerement veluës, assez pleines de suc, de même que le reste de la plante, creuses, inégalement canelées, accompagnées de feüilles sans ordre, assez éloignées les unes des autres, semblables à celles de la Bourrache : les inferieures ont 4. ou 5. pouces de longueur, sur 2. pouces, ou 2. pouces & demi de largeur, terminées en ovale pointu, vert-brun, d'un goût fade & mucilagineux comme la racine, soûtenuës par un pedicule large à sa naissance d'environ 3. lignes, creusé en gouttiére d'un côté, arrondi de l'autre : ces feüilles sont petites à mesure qu'elles approchent de la plante. De leurs aisselles sortent des petits bouquets d'autres feüilles, & les branches se subdivisent en brins, chargez ordinairement de deux petites feüilles, au milieu desquelles se trouvent quelques fleurs blanches, rangées en queuë de Scorpion, & qui ne s'épanoüissent que les unes après les autres : chaque fleur est un tuyau penché en bas, long d'environ 7. lignes, la moitié de cette fleur qui est hors du calice, s'évase en maniere de cloche d'environ 3. lignes d'ouverture, découpée legerement sur les bords en 5. pointes, qui ont à peine demi ligne de long, terminées en arcade gothique : l'autre moitié de la fleur qui est enfermée dans le calice, n'a qu'une ligne de diamettre. De l'interieur du tuyau où il commence à s'évaser, s'élevent 5. feüilles blanches, longues d'une ligne & demie, sur un quart de ligne de large à leur base, & c'est de leurs aisselles que naissent cinq étamines de même couleur hautes d'une ligne, chargées de sommets : le fond du tuyau est percé par le pistile qui est surmonté d'un filet très-délié, long d'environ 8. lignes ; le calice est un autre


Tom. II Pag. 245.
Geranium Orientale Columbinum,
flore maximo, Asphodeli radice
Coroll. Inst. Rei herb. 20.

tuyau long de près de 4. lignes, velu, découpé en 5. parties; les quatre embryons du pistile deviennent autant de semences, qui ont la forme de la tête d'une vipere; mais nous ne les avons veuës que vertes.

Tous les prez des environs de Constantinople sont remplis d'une belle espece de *Bec de Gruë*, que j'ai nommée *Geranium Orientale columbinum flore maximo, Asphodeli radice. Coroll. Inst. Rei Herbar.* 20. car il se trouve en plusieurs autres endroits du Levant, mais la plante mérite d'être décrite.

Sa racine est à plusieurs navets longs d'environ 2. pouces & demi, charnus, cassants, styptiques, rougeâtres en dedans, bruns en dehors, épais d'environ 3. lignes, quelquefois davantage, terminez par une queuë déliée & cheveluë. Le corps de cette racine qui est ordinairement couché en travers & ligneux, lorsque la plante est vieille, produit des tiges hautes de 8. ou 9. pouces, épaisses d'une ligne, vert-pâle, veluës, couchées sur terre vers leur naissance, relevées dans le reste, garnies de feüilles opposées deux à deux à chaque nœud, semblables par leur grandeur, par leur couleur, & par leur tissure, à celles du *Bec de Gruë* que l'on appelle *Pied de Pigeon*. Celles de l'espece dont on parle, ont des pedicules longs de 3. pouces, déliez, velus. Les fleurs naissent le long des branches, & sortent des aisselles des feüilles, qui vont en diminuant à mesure qu'elles approchent de la sommité, ces fleurs s'épanoüissent les unes après les autres, soûtenuës par des queües fourchuës ordinairement, & longues de 3. ou 4. pouces: chaque fleur est à 5. feüilles disposées en rose, longues d'environ demi pouce,

ſur 3. lignes & demie de largeur, arrondies à la circonference, pointuës à leur naiſſance, purpurin-lavé, rayées dans leur longueur de quelques lignes plus foncées. De leur centre s'éleve un piſtile haut de 2. lignes ſurmonté par une houpe purpurine : les étamines ſont blanches, très-déliées, & les ſommets jaunâtres ; le calice eſt à 5. feüilles longues de 4. lignes, pointuës, vert-pâle, rayées, diſpoſées en étoile ; le fruit n'étoit pas aſſez avancé pour pouvoir être décrit.

En paſſant par le marché aux herbes, nous achetâmes deux ou trois bouquets de graines de *Lierre à fruit jaune* ; il s'y trouve auſſi communément que le Lierre ordinaire à Paris, & les Turcs s'en ſervent pour leurs cauteres : on en faiſoit autrefois un plus noble uſage ; car [a] Pline aſſûre que l'eſpece de Lierre à fruit doré, étoit conſacrée à Bacchus, & deſtinée à couronner les Poëtes. Ses feüilles, comme le remarque cet autheur, ſont d'un vert plus gay que celles du Lierre commun, & ſes bouquets couleur d'or lui donnent un éclat particulier. Dalechamp l'a mal décrit, & en a donné une mauvaiſe figure ; ſes feüilles d'ailleurs ſont ſi ſemblables à celles du Lierre commun, qu'on auroit ſouvent de la peine à les diſtinguer, ſi on ne voyoit le fruit, & peut-être que ces eſpeces ne différent que par la couleur de cette partie. La ſemence de *Houx à fruit rouge*, ne produit-elle pas des pieds de Houx qui ont le fruit jaune ? ne remarque-t-on pas la même choſe parmi les eſpeces de *Sureau* ; le temps nous éclaircira ſi le Lierre dont nous parlons eſt une varieté du Lierre commun : celui-ci n'eſt pas

[a] *Plin. Hiſt. nat. lib. 16. cap. 34. Dioſc. lib. 2. cap. 210. & not. 166. Hedera. Dionyſios. C. B.*

rare autour de Conſtantinople, & les pieds qui ont levé de la graine du jaune ſemée dans le jardin Royal, ſont juſques ici tous ſemblables aux pieds qui lévent de la graine du noir : leurs feüilles ſont anguleuſes, & l'on n'y ſauroit trouver de différence. Il ſemble que Dioſcoride ait traité de varieté ces deux eſpeces.

Voici la deſcription que je fis ſur les lieux du fruit du Lierre jaune. Ce ſont de gros bouquets arrondis de 2. ou 3. pouces de diametre, compoſez de pluſieurs grains ſphériques, quoique un peu anguleux, épais d'environ 4. lignes, un peu applatis en devant où ils ſont marquez d'un cercle, duquel s'éleve une pointe haute de demi ligne. La peau qui eſt feüille morte, ou couleur d'ocre & charnuë, renferme trois ou quatre graines ſéparées par des cloiſons fort minces; chaque graine eſt longue d'environ deux lignes & demie, blanche en dedans, griſâtre, vénée de noirâtre & rélevée de petites boſſes en dehors : elles n'ont point de goût, & leur figure approche aſſez de celle d'un petit rein; la chair qui couvre ces graines eſt douçatre d'abord, enſuite elle paroît mucilagineuſe.

Pline qui a nommé cette plante *Lierre à fruit doré*, a pris tout ce qu'il en a dit de Theophraſte & de Dioſcoride, qui n'ont donné qu'une hiſtoire confuſe du Lierre : on n'a jamais veû celui qu'ils décrivent à feüilles blanches & à fruits blancs; cependant il devoit ſe trouver dans la Grece. Pour celui qu'ils appelloient *Lierre à feüilles panachées*, ou *Lierre de Thrace*, nous en avons veû quelques pieds ſur les côtes de la mer Noire. Il n'eſt pas ſurprenant que les Bacchantes ayent autrefois employé le Lierre pour garnir

leurs Thyrſes & leurs coëffures : toute la Thrace eſt couverte de ces ſortes de plantes.

Je ne ſçaurois m'empècher d'ajoûter à ces plantes une fort jolie [a] fleur que l'on ſervoit ſur le bord des plats à la table de nôtre Ambaſſadeur, je l'avois déja veüe en Portugal autour de Lisbonne & ſur la montagne de la Rabida, proche Setuval. Sa racine eſt compoſée de deux tubercules charnus, preſque ronds, tirant ſur l'ovale, blanc-ſale, pleins d'une humeur glaireuſe & fade : le plus gros a un pouce de diametre, l'autre eſt plus petit & comme flétri, & tous les deux n'ont que des filets chevelus. La tige s'éleve juſques à environ demi pied, épaiſſe de 2. ou 3. lignes envelopée de quelques feüilles alternes, dont les gaines ſont couchées les unes ſur les autres, & ſe dilatent enſuite en feüilles ſemblables à celles du Lys, luiſantes, liſſes, vénées, pointuës, longues de deux ou trois pouces, ſur un pouce de large : celles qui approchent des fleurs ſont beaucoup plus petites & plus pointuës. Ces fleurs forment un bouquet à l'extrêmité de la tige : chaque fleur eſt à ſix feüilles, dont cinq qui ſont élevées, font une eſpece de coëffe purpurine & rayée ; les trois exterieures ont près de demi pouce de long ; les deux inferieures ſont plus étroites & plus courtes, mais très aiguës : la feüille inferieure eſt la plus grande de toutes, & fait l'ornement de la fleur ; car elle lui donne en quelque maniere la forme d'un papillon qui vole : cette feüille ſe termine en haut par une petite gorge ſurmontée d'une tête purpurin foncé, ſur le derriére elle finit par une queüe ou éperon blanchâtre long de quatre lignes : le

[a] Orchi Orientalis, & Luſitanica, flore maximo, Papilionem referente. *Coroll. Inſt. Rei Herb.* 30.

reste est éparpillé en maniere de rabat large d'environ un pouce, frizé sur les bords, haut de plus de demi pouce, blanc, rayé très-proprement de veines couleur de pourpre : le pédicule de la fleur est long de quatre lignes, sur une ligne & demi d'épaisseur ; il est tors en spire, vert-pâle & devient dans la suite une capsule semblable à un petit fanal long de demi pouce, sur trois lignes de large, composé de trois côtes assez fortes, lesquelles reçoivent autant de panneaux membraneux & roussâtres, dont la surface interieure est chargée d'une bande veloutée : cette bande n'est autre chose qu'un duvet de semences très menuës, semblables à la scieure de bois : la fleur est sans odeur & paroît sur la fin d'Avril ; toute la plante a un goût fade & glaireux.

Il y a plusieurs autres belles especes d'*Orchis* à Constantinople, mais on ne sçauroit les élever dans les jardins : ces plantes n'aiment que l'air de la campagne. Il n'en est pas de même des Renoncules, qui ne font que multiplier & s'embellir entre les mains des curieux. Depuis quelques années les Turcs se sont attachez avec soin à cultiver ces sortes de fleurs ; aussi font elles beaucoup d'honneur à leur pays. On dit que ce fût Cara Mustapha, celui-là même qui échoüa devant Vienne avec une formidable armée, qui mît les Renoncules à la mode, & qui donna lieu à toutes les recherches qu'on en a faites. Ce Vizir pour amuser agreablement son maître Mahomet IV. qui aimoit extrêmement la chasse, la retraite & la solitude, lui donna insensiblement du goût pour les fleurs ; & comme il reconnut que les Renoncules étoient celles qui lui faisoient le plus de plaisir, il écrivit à tous les Pachas de

l'Empire de lui envoyer les racines & les graines des plus belles eſpeces que l'on pourroit trouver dans leurs départemens. Ceux de Candie, de Chypre, de Rhodes, d'Alep, de Damas firent mieux leur cour que les autres. C'eſt de-là que ſont venuës ces eſpeces admirables de Renoncules que nous voyons dans les plus beaux jardins de Conſtantinople & de Paris. Les graines que l'on envoya au Vizir & celles que les particuliers éleverent, produiſirent beaucoup de varietez. Les Ambaſſadeurs ſe firent un plaiſir d'en envoyer à leurs Princes : on les rectifia en Europe par la culture. Mr Malaval n'y contribua pas peu à Marſeille. Il en a fourni à toute la France, & la France en a pourvû tous les pays étrangers. Il ne faut plus aller à Conſtantinople pour admirer ces belles fleurs. M^r^ des Côteaux, & les curieux du fauxbourg Saint Antoine, en élevent des eſpeces d'une beauté ſurprenante. Excepté les Oeillets, nous n'avons point de belles fleurs qui originairement ne ſoient venuës du Levant. Un curieux de Paris nommé Mr Bachelier apporta de ce pays-là en 1615. le premier Marronier d'Inde & les Anemones doubles. Les Tubereuſes, pluſieurs belles eſpeces de Hyacinthes, de Narciſſes, de Lys en ſont venuës auſſi ; mais on les a rectifiées dans nos jardins. Il y a des cantons en France tres propres pour la multiplication de certaines fleurs. On éleve en Normandie des Jonquilles doubles & de tres-belles Anemones : le climat de Toulouze plaît extrémement à ces ſortes de fleurs. A propos d'Anemones, on raconte qu'un homme de robe à qui Mr Bachelier n'avoit pas voulu communiquer la graine de ces belles Anemones ni par amitié, ni pour de

l'argent, ni en troc, s'avisa d'aller le voir avec trois ou quatre de ses amis qui étoient du complot; & qu'il donna ordre au laquais qui portoit la queuë de sa robe de la laisser tomber sur des pots qui étoient dans une certaine allée, qu'il lui designa: les belles Anemones en question étoient dans des pots & leur graine prête à tomber. On se promena beaucoup, on s'entretint des affaires du temps: quand on fut au lieu marqué, un plaisant de la compagnie se mit à faire des contes qui rendirent le bon-homme Bachelier fort attentif, & dans le même temps le laquais qui n'étoit pas mal adroit, laissa tomber la queuë de la robe de son maître, à laquelle s'attachérent par leur duvet les graines des Anemones: on troussa la robe aussi-tôt à l'ordinaire; la compagnie avança; le curieux prît congé de Mr Bachelier & se retira chez lui, où il éplucha avec soin les graines qui tenoient à sa robe: elles furent semées dés le même jour & produisirent de tres-belles especes.

Le jardin du Palais de France à Constantinople est presentement bien entretenu, il est en terrasse d'où l'on découvre jusques aux plaines d'Asie; mais il n'est pas necessaire d'étendre la veuë si loin, Mr l'Ambassadeur fait élever chez lui avec grand soin de beaux Orangers, des Renoncules, des Anemones & toutes les fleurs qui font la beauté & l'agrément des saisons.

Je ne sçaurois mieux finir cette lettre que par la Relation de ce qui se passa à l'audiance qu'eut Mr de Ferriol du grand Visir, & à celle qu'on lui avoit préparée pour le grand Seigneur: c'est une personne de qualité qui eut l'honneur de s'y

trouver qui m'a communiqué le memoire suivant,

Relation de ce qui se passa à l'audiance qu'eut Mr de Ferriol, du Grand Visir ; & à celle qui étoit préparée pour le Grand Seigneur

a Les vaisseaux du Roy *le Bizarre* & *l'Asseuré* moüillérent dans le port de Constantinople le 11. Decembre 1699. le même jour Mr l'Ambassadeur fut complimenté sur son heureuse arrivée, par les Secretaires des Ambassadeurs & par celui du Prince Tekeli. Le lendemain son S. E. débarqua & envoya son premier Drogman chez le Grand Visir, pour lui faire part de son arrivée. Quelques jours après, ce Ministre l'envoya complimenter par Maurocordato le pere Conseilier d'Etat, & premier Interprete de la Porte ; l'audiance fut fixée au 25. du mois de Decembre. Ce jour-là Mr de Châteauneuf Castagnieres ancien Ambassadeur & Mr de Ferriol sortirent du Palais de France à midi & demi. Mr de Châteauneuf à la droite & le nouvel Ambassadeur à la gauche, précedez de leurs maisons, & suivis de douze Gentilshommes qui avoient accompagné Mr de Ferriol à Constantinople ; toute la nation suivit aussi : la marche se fit en ordre jusques à la marine, où les deux Ambassadeurs, qui étoient seuls à cheval, mirent pied à terre & trouvérent sur le port soixante Officiers ou Gardes-marine, qui s'embarquérent avec le reste du cortége pour passer à Constantinople sur des Caïques qui avoient été préparez. Lorsque le Canot de Mrs les Ambassadeurs passa près des vaisseaux du Roy, ils furent saluez de 21. coups de canon par chacun des deux vaisseaux, qui étoient pavoisez, & dont tous les soldats étoient sous les armes.

Le Grand Visir avoit envoyé deux chevaux richement harnachez pour Mrs les Ambassadeurs,

& soixante pour les Gentilshommes, Officiers, Gardes-marine, & pour la suite de Mr de Ferriol: ce nombre n'auroit pas été suffisant pour un si grand cortége ; mais S. E. en avoit fait mener plus de cinquante sur le port; les Marchands de la nation y avoient aussi envoyé les leurs. La marche commença par quatre-vingt Janissaires, ausquels le Grand Visir avoit ordonné de se rendre à la marine : ensuite les deux maisons de Mrs les Ambassadeurs suivirent, celle de Mr de Châteauneuf à droite, & celle de Mr de Ferriol à gauche. Vingt-cinq Valets de pied de Mr de Ferriol étoient vêtus d'une livrée chargée de trois galons ; celui du milieu étoit d'or & les autres de soye. Six Janissaires de la maison de Mr de Châteauneuf, & autant de celle de Mr de Ferriol marchoient avec leur bonnet de ceremonie devant les Drogmans. Douze Gentilshommes & le Chancelier de Mr de Ferriol précedoient Mrs les Ambassadeurs : ces Gentilshommes étoient vêtus si magnifiquement, que les Turcs ont avoüé qu'ils n'avoient rien veû de si riche. Le Chiaoux Bachi, qui vint prendre S. E. marcha immédiatement devant Mrs les Ambassadeurs ; & Mrs de Cour & de Broglio Capitaines en second des vaisseaux du Roy, les suivoient à la tête des Officiers & des Gardes-marine qui marchoient deux à deux, chacun dans leur rang. Les Marchands François finissoient cette marche dans le même ordre ; & le cortége étoit si nombreux, que les deux cours du Palais du Visir se trouvérent à peine assez grandes : neanmoins l'ordre y fut si bien observé, que lorsque Mrs les Ambassadeurs entrérent, les Janissaires & les Chiaoux commandez, se trouvérent en haye sur leur passage. Les douze Gentilshommes avec

le Chancelier de Mr de Ferriol étoient descendus de cheval pour attendre Mrs les Ambassadeurs au bas de l'escalier du Palais ; ils les suivirent dans la chambre d'audiance avec les Officiers de la marine. Mrs les Ambassadeurs prirent place sur des tabourets qui étoient sur le Sopha, Mr de Châteauneuf à la droite, & Mr de Ferriol à la gauche : le reste du cortége demeura debout.

Le Grand Visir, avec son bonnet de ceremonie, entra d'abord que les Ambassadeurs furent placez ; & passant auprés d'eux se mit dans le coin du Sopha qui est la place d'honneur ; Mr de Châteauneuf prit la parole, & dit au Visir que le Roy avoit choisi Mr de Ferriol pour son successeur : alors Mr de Ferriol lui presenta la lettre de sa Majesté, & la mit entre les mains du grand Chancelier, qui étoit debout avec les principaux officiers de l'Empire à côté du Visir. Mr de Ferriol fit dire à ce Ministre, que le Roy son maître avoit appris avec plaisir que sa Hautesse avoit confié les principales affaires de l'Empire à un homme aussi éclairé que lui, & qu'il ne doutoit pas qu'il ne contribuât de tout son pouvoir à entretenir l'union & la correspondance qui étoient établies depuis si long-temps entre les deux Empires. Après ce compliment on apporta des confitures & deux tasses de caffé pour Mrs les Ambassadeurs ; & après quelque intervalle on donna le sorbet & le parfum. Le Visir fit demander à Mr de Ferriol s'il y avoit long temps qu'il étoit parti de France : Maurocordato le pere, qui étoit Plenipotentiaire de la Porte à Carlouvits, servoit d'Interprete, & rapportoit en latin à Mr de Ferriol ce que le Visir luy demandoit sur son voyage, Mr de Ferriol lui répondoit aussi dans la mê-

me langue. On distribua des vestes fort riches à Mr de Ferriol & à Mr de Châteauneuf : celles que l'on donna aux Officiers de la suite valoient 5. ou 6. sequins chacune. Après cette distribution Mrs les Ambassadeurs se leverent & sortirent de la Chambre d'audiance : on les suivit avec ordre, & lorsqu'ils furent montez à cheval, Mr de Ferriol prit la droite avec sa maison ; Mr de Châteauneuf se mit à la gauche avec la sienne : le reste du cortége garda le même ordre qui avoit été observé en allant. Il y avoit une infinité de peuple dans les ruës par où Mrs les Ambassadeurs passérent : ils mirent pied à terre au même endroit de la marine où ils étoient montez à cheval, & se rembarquérent dans le canot, après que Mr de Ferriol eut remercié le Lieutenant du [a] Chiaoux Bachi de l'avoir accompagné avec ses Chiaoux. Le canot de Mrs les Ambassadeurs passant devant les vaisseaux du Roy, fut encore salué de 21. coups de canon par chaque vaisseau. On débarqua à Topana du côté de Pera, d'où les officiers de la marine retournérent à leurs bords ; les Ambassadeurs se remirent en marche dans le même ordre jusques au Palais de France, & se séparérent dans la premiere cour. Le lendemain Mr de Ferriol fit disposer ses presens pour les envoyer au Grand Visir le jour suivant : il y avoit une glace de 60. pouces, dont la bordure étoit de glaces peintes par dessous, avec des ornemens en sculpture fort recherchez ; une grande pendule avec le quadran marqué à la Turque, dont la boëte & le pied étoient magnifiques ; le reste du present consistoit

[a] Le Chiaoux Bachi vient prendre lui-même les Ambassadeurs, & il les fait seulement reconduire par son Lieutenant.

en vestes, dont douze étoient des plus fines étoffes d'or & d'argent qui se fabriquent à Lyon, les autres étoient du plus beau drap d'Angleterre.

Le 31. du mois de Decembre le Grand Seigneur fit dire à Mr l'Ambassadeur qu'il lui donneroit audiance le 5. de Janvier. M de Ferriol s'y disposa & envoya la veille au Serrail les presens qui étoient destinez pour le Grand Seigneur: on les porte ordinairement devant l'Ambassadeur lorsqu'il entre chez sa Hautesse.

Le 5. Janvier 1700. Mr de Ferriol sortit du Palais de France à la pointe du jour, précedé de sa maison, accompagné de douze Gentilshommes de sa suite, & de toute la nation. Il trouva à la marine les deux Commandans des vaisseaux du Roy, & 30. Officiers ou Gardes-marine nommez par Mr Bidaud pour lui faire cortége; Mr l'Ambassadeur s'embarqua dans son canot, & tout ce cortége le suivit dans plusieurs caïques. Le Chiaoux Bachi attendoit S. E. sur le port du côté de Constantinople avec les Janissaires de la Porte, & 60. chevaux des Ecuries du Grand Seigneur; celui qui étoit destiné pour Mr l'Ambassadeur étoit richement harnaché. La marche commença par six Janissaires de la maison de S. E. six valets de Chambre, vingt-cinq valets de pied de sa livrée, & six estafiers vêtus à la Turque qui marchoient à la teste & autour de son cheval: les Drogmans marchoient aprés sa maison, & ensuite les douze Gentilshommes. Le Chiaoux Bachi précedé de ses Chiaoux alloit immédiatement devant Mr de Ferriol, parce qu'ayant voulu prendre la droite, S. E. lui dit de se mettre à sa gauche, s'il n'aimoit mieux passer devant; & ce fut le parti qu'il accepta. Mr l'Ambassadeur étoit suivi

ſuivi des Officiers de la marine qui marchoient deux à deux chacun dans ſon rang ; toute la nation ſuivoit dans le même ordre. On traverſa à cheval la premiere cour du Serrail ; mais on fut averti qu'il falloit mettre pied à terre à la porte de la ſeconde cour. S. E. deſcendit de cheval & fut reçeu par huit Capigis qui le précedérent juſqu'à la ſale du Divan.

A l'entrée de la ſeconde Cour, quatre mille Janiſſaires qui étoient ſerrez près de la muraille à droite, partirent comme un trait pour aller prendre des jattes de Ris qui bordoient le chemin par où l'on paſſoit. S. E. entra dans la ſale du Divan, dans le même temps que le Grand Viſir y entroit par une autre porte. Après s'être ſaluez, M. l'Ambaſſadeur ſe mit à la place qui lui avoit été préparée, & le Grand Viſir ſur un banc avec trois Viſirs à ſa droite, & les deux Cadileſquers à ſa gauche. On rendit la juſtice, & l'on remit pluſieurs Requêtes répondües, à ceux qui les avoient preſentées : enſuite on donna à laver à Mr l'Ambaſſadeur & au Grand Viſir en même temps, mais en deux baſſins differens ; celui que l'on preſenta à S. E. étoit d'argent, & celui du Grand Viſir étoit de cuivre. On donna auſſi à laver aux Viſirs, aux Capitaines des vaiſſeaux du Roy, & à ceux qui devoient manger aux cinq tables qui furent ſervies dans la même Sale. Mr l'Ambaſſadeur mangea ſeul, les Capitaines des vaiſſaux avec les Viſirs, les deux Cadileſquers mangérent ſeuls, & ſix perſonnes nommées par S. E. aux deux autres tables avec les principaux Officiers de l'Empire. Ces cinq tables furent ſervies également de plus de trente plats chacune, que l'on mettoit ſur la table l'un après l'autre,

& que l'on retiroit presque dans l'instant.

Quoique les ragouts des Turcs soient bien differens des nôtres, S. E. ne laissa pas, pour faire honneur à ce repas, de goûter presque de tout ce qu'on lui servit : au sortir de table on donna encore à laver.

Maurocordato le pere, & le S Fonton premier Drogman du Roy, servirent d'Interprétes pendant le disné. Il y avoit une fenestre grillée au-dessus de la table de M l'Ambassadeur, où S. E. apperçeût le Grand Seigneur à plusieurs reprises. Le disné fini, & la réponse du G. S. êtant venuë pour admettre M l'Ambassadeur, on fit apporter dans la Sale du Divan, un Miroir que S. E. devoit donner à Sa Hautesse, la glace étoit de 89. pouces de haut, sur 62. de large ; tout le monde en parut surpris, & le Grand Seigneur le considera à travers la jalousie où il se met ordinairement pendant le Divan. Le Miroir fut mis à la porte de la Sale d'audiance, avec une Pendule beaucoup plus belle que celle qui avoit été presentée au Grand Visir, & une piece d'Horlogerie admirable, laquelle outre les heures & les minutes, marquoit le mouvement de la Lune, les degrez du froid & du chaud, & les variations des saisons. Il y avoit outre cela vingt Vestes d'étoffes d'or tres-riches, & quantité d'autres vestes du plus beau drap d'Angleterre. Le present fut trouvé si magnifique, que le Grand Visir fit demander à M l'Ambassadeur, s'il étoit de la part du Roy, ou de la sienne ; il répondit que c'étoit de sa part.

Le Grand Visir écrivit à Sa Hautesse pour sçavoir si l'on introduiroit M l'Ambassadeur ; le

[a] *Telkidgi* qui porta la lettre, rapporta la réponse du G. S. que le grand Visir baisa, & porta sur son front avant que de la lire. Aprés qu'il en eût fait la lecture, les Officiers destinez pour conduire S. E. le menérent dans un endroit de la Cour où l'on distribua soixante & dix vestes à ceux de sa suite ; & M l'Ambassadeur s'assit sur un banc couvert de drap rouge, où il reçeut la sienne. Jusqu'alors tout s'étoit passé dans les regles, & S. E. ne pouvoit que se loüer des honneurs qu'il avoit reçeus : mais quand il fallut entrer dans l'appartement du Grand Seigneur, le Chiaoux Bachi piqué de ce que M. l'Ambassadeur lui avoit refusé la droite pendant la marche, vint dire à Maurocordato qui étoit à côté de S. E. qu'il s'étoit apperçeu qu'il avoit son épée, & qu'il n'étoit permis à personne d'entrer dans la chambre du Grand Seigneur avec des armes. Maurocordato vouloit dissimuler la chose, d'autant mieux que l'épée de M l'Ambassadeur étoit couverte de son [b] Caftan ; mais le Chiaoux Bachi l'ayant menaçé de s'en plaindre au Grand Visir, il crut ne pouvoir pas se dispenser d'en parler à S. E. & il lui dit, avec une douleur peinte sur le visage, qu'on ne pouvoit voir le Grand Seigneur avec des armes, & qu'il le prioit de quitter son epée que le Chiaoux Bachi venoit d'appercevoir. Mr l'Ambassadeur lui répondit, *qu'en portant l'epée il ne faisoit rien qui n'eût été pratiqué par M de Châteauneuf ; & que l'epée faisant partie de l'habillement françois, &*

[a] *Telkidgi*, c'est l'Officier qui porte les lettres du Grand Visir à *Sa* Hautesse, quad il s'agit d'affaires importantes, & qui en rapporte les réponses.

[b] *Caftan* ou veste.

même la principale, il ne quitteroit point la sienne. Cette contestation fut portée au Grand Visir qui n'étoit pas encore sorti de la Sale du Divan, & qui fit dire à Mr l'Ambassadeur qu'il ne verroit point le Grand Seigneur avec des armes. S. E. cita encore l'exemple de Mr de Châteauneuf, & dit *qu'il ne lui convenoit pas de voir un aussi grand Prince que Sa Hautesse, sans avoir tous les ornemens qui composent l'habit françois.* La dispute dura une heure entiere, Maurocordato portant les paroles de part & d'autre : enfin le Grand Visir fit proposer à Mr l'Ambassadeur, que s'il entroit sans epée, le grand Seigneur écriroit une Lettre au Roy pour le disculper de l'avoir fait. S. E. répondit, *qu'il n'avoit pas besoin d'excuse pour une faute qu'il ne vouloit pas commettre.* Le Grand Visir repartit, qu'il donneroit une attestation signée de lui & de tous le Grands de l'Empire, pour seûreté que jamais aucun Ambassadeur ne verroit à l'avenir le Grand Seigneur avec des armes. Mr l'Ambassadeur repliqua, que *la Porte pouvoit changer son Cérémonial pour l'avenir, que ce seroit alors l'affaire de ses successeurs & de toutes les autres nations ; mais qu'il ne souffriroit pas qu'on commençast par lui à oster aux Ambassadeurs les honneurs dont ils étoient en possession ; & qu'ayant celui d'être le premier des Ambassadeurs Chrétiens, s'il avoit à donner des regles, ce seroit pour augmenter leurs privileges au lieu de consentir qu'on les diminuast.* Le Grand Visir fit dire à S. E. que s'il s'obstinoit à garder son epée, il ne verroit point le Grand Seigneur qui étoit pourtant venu de quinze lieuës, à Constantinople pour lui donner audiance. Mr l'Ambassadeur fit réponse, que *ce seroit un grand malheur pour*

lui ; mais que quelque félicité qu'il y eût à voir Sa Hautesse, il ne l'achepteroit point aux dépens de la gloire du Roy son maître, ni en prostituant le caractere dont il étoit honoré. Le Grand Visir ajoûta, que jamais aucun Ambassadeur n'avoit veû le Grand Seigneur avec des armes, S. E. repartit, que *M. de Châteauneuf étoit homme d'honneur, & qu'il n'auroit pas osé imposer au Roy son maître; qu'il étoit encore à Constantinople & qu'on pouvoit le faire appeller pour rendre témoignage à la verité : qu'il étoit surpris qu'on cherchast à lui faire un semblable procés, mais qu'il protestoit qu'on lui osteroit plûtost la vie que son epée.* Maurocordato ne sçachant plus que dire, proposa à Mr de Ferriol de prendre conseil des Officiers François. S. E. répondit, *que dans les choses qui regardoient la gloire du Roy son Maître, il étoit le seul Interprete de ses volontez.* Maurocordato alla de nouveau parler au Grand Visir, & au retour il se servit de menaces, disant à Mr l'Ambassadeur, qu'il allumeroit un feu difficile à éteindre, & qu'il seroit cause d'un grand malheur : *Tant pis pour le plus foible*, repliqua Mr de Ferriol, *mais je ne quitteray mon epée qu'avec la vie, l'honneur de mon caractere y étant attaché.* Alors le Grand Visir envoya les plus anciens Capigis-Bachis pour dire à M l'Ambassadeur que c'étoit vouloir introduire une nouveauté dans le Cérémonial, & qu'ils pouvoient l'asseûrer qu'ils n'avoient jamais veû aucun Ambassadeur prendre audiance du Grand Seigneur avec son epée; M de Ferriol persista à dire, que *M. de Châteauneuf étoit pour le moins aussi croyable qu'eux.* Le Janissaire-Aga vint ensuite avec les principaux Officiers de son Corps, pour asseûrer Mr l'Ambas-

ſadeur que, tout Officier Général qu'il étoit de la premiere milice de l'Empire, il n'étoit jamais entré avec des armes dans la Chambre du Grand Seigneur; que le Grand Viſir même, quoique Lieutenant de Sa Hautaſſe, n'avoit pas ce privilege. M de Ferriol lui répondit, *que le Grand Viſir & lui étoient Sujets, qu'ainſi la Loy étoit pour eux; mais qu'ayant l'honneur de repreſenter la Perſonne d'un grand Prince, il n'étoit pas dans la même dépendance.* Les deux Cadileſquers vinrent à leur tour; & après eux les Viſirs à trois queuës, & tous les Officiers de la Porte pour eſſayer de faire changer d'avis à Mr l'Ambaſſadeur, mais ils le trouvérent inébranlable. Le Grand Viſir à qui on avoit fait rapport de tout ce qui s'étoit paſſé, s'imagina pouvoir obtenir par ſurpriſe, ce qu'il n'avoit pû gagner, par ſes foibles raiſons, ſur la fermeté de Mr de Ferriol: Il lui fit dire qu'il étoit temps d'aller à l'Audiance où il étoit attendu. Mr l'Ambaſſadeur demanda *ſi ce ſeroit avec ſon epée*, on lui répondit que oüi. Il marcha donc, & quand il fut arrivé à la porte de l'appartement du Grand Seigneur, il tourna la tête pour voir ſi les quinze perſonnes qu'il avoit nommées pour entrer avec lui dans la chambre de S. H. & pour lui faire la reverence, le ſuivoient. Il vit avec ſurpriſe qu'il n'y en avoit que ſix; le Chiaoux & les Capigis-Bachis ayant arrêté les autres à la porte de la grande voûte qui conduit à la Sale d'audiance. Mr l'Ambaſſadeur jugea deſlors qu'on avoit quelque deſſein contre lui; & réſolu de perdre la vie, ou de ſoutenir ce qu'il avoit avancé, il mit la main gauche ſur ſon epée, tenant avec la droite la Lettre du Roy pour le Grand Seigneur: deux

Capigis-Bachis le prirent par deſſous les bras, ſuivant la coûtume ordinaire, & il en vint un troiſiéme, d'une taille de Geant, qui ſe baiſſant devant Mr de Ferriol, porta la main avec violence ſur ſon épée pour la lui arracher, ce que n'ayant pû faire, M l'Ambaſſadeur enflamé de colere lui donna un ſi rude coup de la main droite & du genoüil, qu'il le jetta à quatre pas de lui, & dit à Maurocordato d'un ton de voix fort élevé, *ſi c'étoit ainſi qu'on violoit le Droit des Gens !* Après quoi voyant revenir ſur lui le Cipigi-Bachi qu'il avoit repouſſé, il fit un ſi grand effort qu'il ſe débarraſſa des deux autres Capigis-Bachis qui le tenoient toujours ſous les bras; & portant la main ſur ſon epée qu'il tira à demi, il demanda à Maurocordato avec le même ton de voix élevé, *ſi nous êtions ennemis !* Maurocordato tout conſterné demeuroit dans le ſilence. Mr de Ferriol ne douta plus pour lors que les choſes ne fuſſent portées à la derniere extremité; mais dans le moment on vit paroître ſur la porte de l'appartement du Grand Seigneur, le Capi-Aga, ou Chef des Eunuques blancs qui fit ſigne de la main de ne faire aucune violence à Mr l'Ambaſſadeur; & s'étant approché de lui, il lui dit que s'il vouloit entrer ſans epée, il ſeroit le bien venu, mais que s'il perſiſtoit à la vouloir porter, il pouvoit retourner dans ſon Palais. Mr de Ferriol répondit, *qu'il ne pouvoit, ni ne vouloit quitter ſon epée*, & retournant ſur ſes pas il laiſſa ſon Caftan a la porte & le remit à un Officier du Grand Seigneur, il ordonna enſuite à tous les Officiers & aux autres perſonnes de ſa ſuite de faire de même: cela ſe paſſa ſans donner aucun ſujet de plaintes.

Quand Mr l'Ambaſſadeur fut prés de la grande porte, le Grand Viſir envoya dire au Sr Fonton premier Drogman du Roy, de venir reprendre les préſens que S. E. avoit fait apporter; ce qui fut executé. Mr de Ferriol crut qu'il n'y auroit aucune cérémonie pour le retour, cependant il trouva les chevaux du Grand Seigneur, les Chiaoux & les Janiſſaires qui l'accompagnérent juſqu'à la marine, dans le même ordre qui avoit été obſervé en allant au Serrail. Il y avoit dans les ruës & aux fenêtres une infinité de peuple, tout le monde étant perſuadé que Mr l'Ambaſſadeur avoit pris ſon audiance; & quand il arriva à la marine, il ſe mit dans ſon canot qui fut ſalué en paſſant de 42. coups de canon par les vaiſſeaux du Roy. Mr de Ferriol étant de retour dans ſon Palais fit ſervir pluſieurs tables pour les Officiers du Roy, & pour toute la nation, avec beaucoup de magnificence.

Il eſt à remarquer que Maurocordato avoit affecté de rendre ſecrette toute la négociation au ſujet de l'epée, parlant toûjours à l'oreille de Mr de Ferriol; mais comme c'étoit une affaire d'uſage & de juſtice, Mr l'Ambaſſadeur répondit toûjours tout haut, afin que les nations qui étoient venuës à l'audiance par un eſprit de curioſité, puſſent entendre tout ce qui ſe paſſoit.

On ſçût peu de jours après, que le Grand Seigneur avoit reproché au Grand Viſir de l'avoir expoſé à une ſçéne deſagréable, diſant qu'il devoit l'avoir préveuë. La derniere action du Grand Viſir fut generalement condamnée, d'avoir voulu ſurprendre Mr l'Ambaſſadeur, & tâché de luy faire ôter ſon épée par violence; les Turcs même ne purent s'en taire. La preſence d'eſprit

de Mr de Ferriol dans toutes les réponses qu'il fit, & sa fermeté furent admirées de tous ceux qui en furent témoins.

Je crois, MONSEIGNEUR, qu'il ne sera pas inutile de faire remarquer ici à nos marchands l'avantage qu'ils ont d'avoir à Constantinople en la personne de Mr l'Ambassadeur un Juge naturel & en dernier ressort, pour connoître de toutes les affaires civiles & criminelles, qui peuvent survenir entre eux.

Suivant les articles XXIV. & XLIII. du Traité fait le 26. May 1604. entre Henry le grand & Sultan Achmet I. Empereur des Turcs, il fut arrêté que les Ambassadeurs & les Consuls de nôtre nation, rendroient justice aux marchands & negocians sujets de S. M. selon leurs loix & coutumes, sans qu'aucun Officier Turc en pust connoître. Surquoi j'ai apris qu'en 1673. y ayant eu procés entre le Sr Fabre & les Srs Gleyse de Marseille, il fut terminé par jugement definitif de Mr de Nointel alors Ambassadeur à la Porte; mais le S Gleyse ayant pretendu se pourvoir contre cet Arrest dans les Jurisdictions de Provence, le jugement fut confirmé par Arrest du Conseil d'enhaut du premier Septembre 1673. en ces termes.



EXTRAIT DES REGISTRES du Conseil d'Etat du Roy.

Le Roy étant en son Conseil a confirmé les jugements rendus par le Sr de Nointel, les 4. Decembre 1671. &c 18. Juillet 1672. Ordonne qu'ils seront exécutez selon leur forme & teneur; & en conséquence Sa Majesté a cassé & annullé le jugement rendu par le Lieutenant de l'Amirauté de Marseille le 12. Novembre dernier, & tout ce qui s'en est ensuivi. Lui fait Sa Majesté deffenses de prendre aucune connoissance du different entre lesdits Gleyse & Fabre, & audit Gleyse d'y faire aucunes poursuites, ni ailleurs pour raison de ce, à peine de nullité, cassation des procedures, trois mille livres d'amende, & de tous dépens, dommages & interêts. FAIT *au Conseil d'Estat du Roy, tenu à Brisac le premier jour de Septembre 1673.* Collationné. *Signé*, COLBERT. *Et pour copie*, LAUTHIER.

J'ay l'honneur d'être avec un profond respect, &c.



LETTRE XIII.

A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secretaire d'Etat & des Commandemens de Sa Majesté, &c.

MONSEIGNEUR,

Si vous n'aviez pas destiné mes relations à paroître au jour, je me garderois bien de vous entretenir d'une infinité de choses que vous sçavez beaucoup mieux que moi; mais comme vous m'avez ordonné de faire part au public de ce qui se passe dans le Levant, je crois que vous ne trouverez pas mauvais que j'insére dans les lettres que j'ai l'honneur de vous adresser, plusieurs choses que tout le monde ne sçait pas, ou qui ont reçu divers changemens depuis qu'on les a publiées: je tâcherai même de faire sentir les veritables causes de ces changemens. Il faut auparavant découvrir, pour ainsi dire, les fondemens de l'Empire des Turcs, & démontrer les principes sur lesquels leur domination s'est établie. Du Gouvernement & de la Politique des Turcs.

Ceux qui ne remontent pas jusques à l'origine de cet Empire, trouvent d'abord le gouvernement des Turcs fort dur, & presque tyranique: mais si l'on considere qu'il a pris naissance dans la guerre, & que les premiers Othomans ont été de pere en fils les plus redoutables conquerans de leurs siecles; on ne sera pas surpris

qu'ils n'ayent mis d'autres bornes à leur pouvoir, que leurs ſeules volontez.

Pouvoit-on eſperer que des princes qui ne devoient leur grandeur qu'à leurs armes, ſe dépoüillaſſent du droit du plus fort en faveur de leurs eſclaves ! Un Empire dont on jeteroit les fondemens pendant la paix, & dont les peuples ſe choiſiroient un chef pour les gouverner, devroit ioüir naturellement d'un grand repos, & l'authorité pourroit s'y trouver comme partagée. Mais les premiers Sultans ne devant leur élevation qu'à leur propre valeur : tout remplis des maximes de la guerre, affectérent de ſe faire obéir aveuglément, de punir avec ſévérité, de tenir leurs ſujets dans l'impuiſſance de ſe revolter : en un mot de ne ſe faire ſervir que par des perſonnes qui leur fuſſent redevables de leur fortune, qu'ils puſſent avançer ſans faire naître de jalouſie, & dépoüiller ſans commettre d'injuſtice.

Ces maximes qui ſubſiſtent chez eux depuis quatre ſiecles, rendent le Sultan maître abſolu de ſon Empire ; s'il en poſſede tous les fiefs, il ne fait que joüir de l'héritage de ſes peres ; s'il a droit de vie & de mort ſur ſes peuples, il les regarde comme les deſcendans des eſclaves de ſes ancêtres. Ses ſujets en ſont ſi perſuadez, qu'ils ne trouvent point à redire qu'à ſes premiers ordres on leur ôte le vie ou les biens : on leur inſpire même dés le berçeau, par une politique trés rafinée, que cet excés d'obéiſſance eſt plûtôt un devoir de religion, qu'une maxime d'Etat. Sur ce préjugé les premiers officiers de l'Empire conviennent que le comble du bonheur & de la gloire, eſt de finir ſa vie par la main ou

par l'ordre de leur maître. Les Sauvages de Canada sont encore plus tranquilles sur cet article que les Turcs. Sans avoir lû Epictete ni les Stoiciens, ils regardent naturellement la mort comme un tres-grand bien, & se moquent de nous qui plaignons le sort de ceux que l'on fait mourir : ces Sauvages chantent au milieu des flammes ; & la douleur la plus vive les frappe moins, qu'ils ne sont flattez de l'esperance d'une vie plus fortunée.

Le Grand Seigneur est adoré de ses sujets ; il se les attache par le moindre bienfait, car ils ne possédent aucuns biens que ceux qu'ils tiennent de lui. Son Empire s'étend depuis la mer Noire jusques à la mer Rouge : il posséde ce qu'il y a de meilleur en Afrique ; maître de toute la Gréce, il est reconnu jusques sur les frontieres de Hongrie & de Pologne : enfin il peut se vanter que ses predécesseurs ou leurs Grands Visirs sont venus assieger la capitale de l'Empire d'Occident, & qu'ils n'ont laissé que le Golphe de Venise entre leurs terres & l'Italie. Après cela croira-t-on qu'il y ait eû des Sultans qui n'ont vêcu que des revenus des jardins Royaux dépendans de l'Empire, quoique ces revenus ne montent, même aujourd'hui, qu'à des sommes médiocres ? on a veu aussi quelques Sultans qui ne vivoient que du travail de leurs mains, & l'on montre encore à Andrinople les outils dont Sultan Mourat se servoit pour faire des fléches que l'on vendoit à son profit dans le Serrail : il y a apparence que les courtisans payoient bien cher l'ouvrage de l'Empereur. Il s'en faut beaucoup qu'on ne vive aujourd'hui dans la maison du Prince avec la même frugalité.

Les Sultans de crainte qu'on ne les trouvât desarmez, se sont fait des chaînes à eux-mêmes & à leur posterité, en instituant une milice formidable, qui subsiste également en temps de paix & en temps de guerre. Les Janissaires & les Spahis balancent tellement la puissance du Prince, quelque absolu qu'il soit, qu'ils ont quelquefois l'insolence de lui demander sa tête. Ils déposent les Empereurs & en créent de nouveaux avec plus de facilité que les troupes Romaines ne le faisoient dans leurs temps : c'est un frein pour les Sultans qui empêche la Tyrannie.

Les revenus de l'Empereur sont en partie fixes & en partie casuels ; les fixes sont les douanes ; la capitation que l'on impose sur les Juifs & sur les Chrétiens ; la taille réelle qui se prend sur les denrées que l'on retire des terres ; & les tributs annuels que le Kan des petits Tartares, les Princes de Moldavie & de Valachie, la Republique de Raguse, une partie de la Mengrelie & la Russie payent en or. Il faut ajoûter à cela cinq millions de livres que l'Egypte produit ; car de douze millions que ce grand Royaume fournit en sequins frappez dans le païs, la solde des milices & les appointemens des Officiers en consomment quatre : le Grand Seigneur fait porter les trois autres à la Méque pour les presens accoûtumez ; pour l'entretien du culte ; & pour faire remplir d'eaux les cisternes d'Arabie, qui sont sur le passage des Pelerins.

Les Thrésoriers des Provinces reçoivent les droits de leurs départemens & payent les charges sur les assignations de la Porte. Ils envoyent tous les trois mois aux Thrésoriers de l'Empire les deniers qui sont en leurs mains ; & ceux-ci

ſont comptables au Grand Viſir des recettes des Provinces.

Les revenus caſuels du Grand Seigneur, conſiſtent en ſucceſſions ; car ſuivant les loix de l'Empire, le Prince eſt l'heritier des grands & des petits à qui il a donné des penſions pendant leur vie, il herite même des gens de guerre s'ils meurent ſans enfans. S'ils ne laiſſent que des filles, il retire les deux tiers de l'heritage, & ce tiers ne ſe prend pas ſur les fiefs, car ils ſont naturellement au Prince ; mais ſur les terres indépendantes des fiefs, comme ſur les jardins & ſur les fermes, ſur l'argent comptant, ſur les meubles, ſur les eſclaves, ſur les nippes, les chevaux &c. Les parens n'oſeroient détourner quoique ce ſoit de la ſucceſſion ; il y a des officiers établis pour y veiller, & ſi ils le faiſoient tout ſeroit confiſqué au profit du Sultan.

Les dépoüilles des grands de la Porte & des Pachas montent à des ſommes immenſes ; & c'eſt ce qui fait qu'on ignore juſques où vont les revenus du Grand Seigneur. Bien ſouvent on n'attend pas que les Grands meurent de mort naturelle, ni qu'ils ayent le temps de cacher leurs threſors : on porte au Serrail leur or, leur argent, leurs joyaux & leurs têtes. La dépoſition des Pachas n'eſt pas le ſeul avantage qui en revient au Grand Seigneur : celui qui ſuccéde au gouvernement d'un Pacha dépoſé, paye pour ſa bienvenuë une ſomme conſiderable. Tous ceux que le Sultan gratifie d'une viceroyauté, ou d'une charge de conſequence, ſont indiſpenſablement obligez de lui faire des preſens, non pas ſelon leurs facultez ; car ſouvent ce ſont des gens élevez dans le Serrail, où ils n'ont pû preſque rien amaſſer : mais il faut

que ces presens répondent à la grandeur des bienfaits qu'ils reçoivent. On a mis le present du Pacha du Caire à quinze cens mille livres, sans compter sept ou huit cent mille livres qu'il faut distribuer à ceux qui lui ont procuré cette vice-royauté, & qui ont assez de credit pour l'y maintenir : ce sont les principales Sultanes, le Moufti, le grand Visir, le Bostangi-Bachi &c.

Les sommes dont on vient de parler ne restent pas entre les mains des Thrésoriers, qui pourroient les dissiper ou les faire valoir à leur profit : on les porte au Serrail dans le thrésor Royal, qui n'est pas loin de la Sale du Divan. Ce thrésor est divisé en quatre chambres; dont les deux premieres sont occupées par differentes armes & par de grands coffres pleins de vestes, de fourrures, de carreaux brodez & relevez de perles, de pieces du plus beau drap d'Angleterre, de Hollande, & de France, de velours, de brocards d'or & d'argent, de brides & de selles couvertes de pierreries.

On garde dans la troisiéme chambre les bijoux de la couronne, qui sont d'un prix inestimable : les porte-aigrettes sont garnis de pierres les plus précieuses : ce sont des tuyaux en façon de Tulipe, que l'on attache au turban du Grand Seigneur, & qui soûtiennent son panache. S'il souhaite de voir quelques-uns de ses bijoux, le chef du thrésor accompagné d'environ 60. pages destinez pour cette chambre, fait avertir le garde-clefs de se rendre à la porte du thrésor : le Thresorier reconnoît d'abord si le cachet qu'on a appliqué la derniere fois sur le cadenat est entier : ensuite il commande au garde-clefs de le casser & d'ouvrir, après quoi il lui fait sçavoir quelle

quelle est la piece que le Grand Seigneur demande : il la reçoit & va la lui presenter. On tient aussi dans la même chambre les plus beaux harnois, & les plus riches armes qu'il y ait au monde ; les diamans, les rubis, les émeraudes, les turquoises, les perles brillent sur les sabres, sur les épées, sur les poignards. Toutes ces pieces ne sont ordinairement que circuler : car à mesure que l'Empereur en donne quelques-unes à des Pachas, il en reçoit d'autres quand ils meurent, ou quand ils sont déposez.

La quatriéme chambre est proprement le thresor public : elle est pleine de coffres forts, armez de bandes de fer, & fermant chacun à deux cadenats, on y met toutes les especes d'or & d'argent. La porte de cette chambre est scellée du cachet du Grand Seigneur, qui en garde une clef, & l'autre reste entre les mains du Grand Visir. Avant que de detacher le sceau on vérifie exactement s'il n'a point reçû d'alteration, & cela se fait ordinairement les jours de Conseil: pour lors on enferme dans ces coffres les nouvelles recettes, ou l'on en tire les sommes destinées au payement des troupes & à d'autres usages : le Grand Visir y fait appliquer ensuite de nouveau le cachet de l'Empereur.

A l'égard de l'or il passe dans le thresor de l'épargne du Grand Seigneur, qui est une entre-sale ou souterrain vouté, dans lequel personne n'entre que ce Prince accompagné de quelques pages du thresor ; l'or y est mis dans des sacs de cuir de quinze mille sequins chacun, & tous ces sacs sont dans des coffres forts. Quand il se trouve assez d'or dans la quatriéme chambre pour en remplir deux cens sacs, le Grand Visir en avertit

Sa Hauteſſe, laquelle ſe rend au threſor pour les faire tranſporter dans ſon épargne, & pour les cacheter elle-même. Il fait ordinairement ſes largeſſes ce jour-là, tant aux pages qui l'accompagnent dans le threſor ſecret, qu'aux Grands qui le ſuivent juſques à la porte, & qui reſtent dans la quatriéme chambre avec le Grand Viſir.

Si les guerres épuiſent toutes ces ſommes, ou que l'Etat ſoit dans une preſſante neceſſité, les threſors des Moſquées qui ſont dans le château des ſept tours, ſont encore d'une grande reſſource pour l'Empereur.

Les Moſquées ſont riches, & ſur tout celles qu'on appelle *Royales* : après qu'on a payé les Officiers, le reſte des deniers eſt mis dans le threſor dont le Grand Seigneur eſt le principal gardien. Il eſt vrai qu'il ne peut s'en ſervir que pour défendre la Religion ; mais l'occaſion ne s'en preſente-t-elle pas toutes les fois qu'il eſt en guerre avec ſes voiſins, qui ſont ou Chrétiens ou Mahometans ſchiſmatiques ? ainſi le Moufti ne ſçauroit déſaprouver l'uſage qui ſe fait de ces deniers en temps de guerre.

Il n'eſt point de Prince qui ſoit ſervi plus reſpectueuſement que le Sultan. On inſpire tant de vénération pour lui aux perſonnes qu'on éleve dans le Serrail ; leur ſort même exige tant de fidelité & tant d'attachement pour ſa perſonne, que non ſeulement il y eſt regardé comme le maître du monde, mais encore comme l'arbitre ſouverain du bonheur & du malheur de chaque particulier : ce Palais n'eſt donc rempli que de gens qui lui ſont entierement conſacrez. On peut les diviſer en cinq claſſes, les Eunuques, les Ichoglans, les Azamoglans, les Dames & les Muets,

ausquels on peut joindre les Nains & les Bouffons, qui ne meritent pas de faire une classe particuliere.

Les Eunuques ont l'Intendance de tout le Palais, & sont les personnes de confiance : incapables de plaire au beau sexe ; & dégagez des interêts de l'amour, ils se donnent tout entiers à l'ambition & au soin de leur fortune. On les distingue aisément par la couleur de leur visage ; il y en a de blancs & de noirs ; les blancs sont attachez au service du Prince, & prennent soin de l'éducation des enfans du Serrail ; les noirs sont plus malheureux, car ils rongent tout le jour leur frein dans les appartemens des Dames de ce Palais. Tous ces Eunuques sont reduits à se servir d'une canule pour faire de l'eau ; étant privez dès leur plus tendre enfance du conduit naturel. Les Sultans ne laissoient pas d'en être jaloux, quand on épargnoit autrefois cette partie ; & ce n'est que pour guerir cette folle imagination, qu'on les taille, comme l'on dit, *à fleur de ventre.* L'operation n'est pas sans danger, & elle coûte la vie à plusieurs ; mais les Orientaux & les Africains sacrifient tout à leur jalousie : après cette espece de meurtre, à peine souffrent-ils que ces pauvres malheureux jettent les yeux sur leurs femmes, ils ne leur permettent même le plus souvent, que d'être en sentinelle derriere la porte de leurs chambres.

Chef des Eunuques blancs.

Le Chef des Eunuques blancs, qui n'a pas été épargné en sa jeunesse non plus que les autres, est le Grand Maître du Serrail : il a l'inspection sur tous les pages ou enfans d'honneur du Palais, on lui donne tous les placets qu'on a dessein de presenter au Prince, il a le secret du cabinet &

commande à tous les Eunuques de sa couleur. Les principaux de ces Eunuques sont 1°. Le grand Chambellan qui est à la tête des Gentils-hommes de la chambre. 2°. Le sur-Intendant des chambres des pages & des autres bâtimens du Palais ; celui-ci ne sort jamais de Constantinople, & fait la charge des autres pendant qu'ils sont à la suite du Grand Seigneur. 3°. Le Trésorier de l'épargne qui garde les bijoux de la couronne & l'une des clefs du thresor secret : tous les pages du thresor sont sous l'obéïssance de cet Officier. 4°. Le grand Dépensier du Serrail, qui est aussi grand Maître de la Garderobe ; sa charge s'étend jusques sur les confitures, sur les boissons du Sultan, syrops, sorbets, & même sur les contre-poisons, comme la Thériaque, le Bezoard & autres drogues ; il prend soin encore de la porcelaine & de la vaisselle du Grand Seigneur. Les autres Eunuques blancs sont les Precepteurs des pages, le premier Prêtre de la Mosquée du Palais, l'Intendant des infirmeries.

Chef des Eunuques noirs.

Le Chef des Eunuques noirs, que l'on peut appeller l'Eunuque par excellence, commande absolument dans l'appartement des Dames, & tous les Eunuques noirs, qui sont préposez pour leur garde, lui obéïssent aveuglément ; il a la Surintendance des Mosquées royales de l'Empire, & il dispose de toutes les charges des Officiers qui les servent. Les principaux Eunuques noirs sont, l'Eunuque de la Reyne mere ; l'Intendant ou Gouverneur des Princes du sang ; l'Intendant du thresor de la Reyne mere ; l'Intendant des parfums, des confitures & des boissons de la même Princesse : les deux Chefs de la grande & de la petite chambre des femmes ; le premier Portier

de l'apparrement des femmes ; les deux Prêtres de la Mosquée Royale où elles vont faire leurs priéres.

Les Ichoglans sont de jeunes gens qu'on éleve dans le Serrail, non seulement pour servir auprés du Prince ; mais aussi pour remplir dans la suite les principales charges de l'Empire. Les Azamoglans sont ceux que l'on nourrit dans le même Palais pour les offices les plus bas. Ichoglãs & Azamoglãs.

Pour ne pas rendre les dignitez héréditaires ou successives, & n'élever aucune famille qui puisse former un grand parti : bien loin de donner des survivances aux enfans des Visirs & des Pachas, il est ordonné qu'ils ne sçauroient tout au plus devenir que Capitaines de galére : s'il y a des exemples contraires, ils sont bien rares. Il n'y a même pas long-temps que les Empereurs ne se servoient que de gens qui n'avoient ni parents ni amis dans le Serrail : on y amenoit continuellement des Provinces les plus éloignées, de jeunes enfans Chrétiens, pris à la guerre, ou levez par tribut en Europe ; car ceux d'Asie en étoient exempts : on choisissoit parmi eux les plus beaux, les mieux faits, & ceux qui paroissoient avoir le plus d'esprit & les meilleurs sentimens. Leurs noms, leur âge, leur pays étoient enregistrez ; ces pauvres enfans qui oublioient bien-tôt pere, mere, freres & sœurs, & même leur patrie, s'attachoient uniquement à la personne du Sultan. Aujourd'hui on ne leve plus d'enfans de tribut ; ce n'est pas pour faire plaisir aux Grecs : c'est parceque les Turcs donnent de l'argent aux Officiers du Serrail pour y faire recevoir les leurs, dans la veuë de les avancer dans les plus grandes charges de l'Empire. Pour peu que ces enfans

ayent de génie, ils ne pensent qu'à plaire à ceux qui prennent soin de leur éducation afin de mériter les bienfaits de la Cour. L'Empereur les choisit souvent lui-même à mesure qu'on les presente, ou il ordonne qu'ils passent en reveuë devant les principaux Eunuques blancs, qui sont bons phisionomistes : on retient la pluspart de ces enfans à Constantinople. On m'assûra même qu'on en faisoit passer quelques-uns à Andrinople, & à Prusa en Asie. Ceux qui sont les mieux faits restent parmi les Ichoglans, & les autres sont confondus parmi les Azamoglans.

On commence par exiger d'eux une profession de foi, & on les fait circoncire. Ils perdent le prépuce en prononçant, *Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, & Mahomet est l'Envoyé de Dieu.* Ces enfans sont élevez dans une modestie exemplaire : ils ne sont pas moins souples, ni moins obéïssants que les novices chez nos Religieux ; ils sont châtiez sévérement pour les moindres fautes par les Eunuques qui veillent sur leur conduite : ils gémissent pendant quatorze ans sous les yeux de ces Précepteurs. Au lieu de la discipline, on leur donne la bastonade sous la plante des pieds, & il est certains péchez pour l'expiation desquels ils meurent sous le bâton. Les Eunuques sont gens cruels qui fâchez de leur triste état, déchargent leur rage sur ceux qui n'ont pas souffert la même opération. Il faut donc que ces pauvres enfans essuyent tous leurs caprices, & malheureusement ils ne sortent jamais du Serrail que leur terme ne soit fini, à moins qu'ils ne veüillent quitter la partie ; mais alors ils perdent leur ortune, & n'ont qu'une récompense fort médiocre. Ce Serrail est une République, dont les par-

ticuliers ont leurs loix & leurs maniéres. Ceux qui y commandent, & ceux qui obéissent ne sçavent ce que c'est que liberté, & n'ont aucun commerce avec les habitans de la ville : les Eunuques n'y vont que pour faire des commissions. Le Sultan lui-même se rend en quelque maniere esclave de ses plaisirs dans son Palais : il n'y a que ce Prince & quelques maîtresses qui rient de bon cœur ; tout le reste y languit.

Les Ichoglans sont partagez en quatre chambres, qui sont au-delà de la Sale du Divan, à gauche dans la troisiéme cour : la premiere qu'on appelle la petite chambre, est ordinairement de 400. pages entretenus de tout aux dépens du Grand Seigneur, & qui reçoivent chacun quatre ou cinq aspres de paye par jour ; c'est à dire la valeur de quatre ou cinq sols : mais l'éducation qu'on leur donne est sans prix. On ne leur prêche que civilité, modestie, politesse, exactitude, honnêteté : on leur enseigne sur tout à garder le silence, à tenir les yeux baissez & les mains croisées sur l'estomach. Outre les Maîtres à lire & à écrire, ils en ont qui prennent soin de les instruire de leur religion, & principalement de leur faire faire les priéres aux heures ordonnées. Ichoglans.

Après six ans de pratique, ils passent à la seconde chambre avec la même paye & les mêmes habits qui sont d'un drap assez commun : ils y continuent aussi les mêmes exercices ; mais ils s'attachent plus particuliérement aux langues & à tout ce qui peut former l'esprit. Ces langues sont la Turque, l'Arabe & la Persienne. A mesure qu'ils deviennent plus forts, on les fait exercer à bander un arc, à le tirer, à lancer la zagaye, à se servir de la pique ou de la lance, à

monter à cheval & à tout ce qui regarde le manége ; comme à darder à cheval, à tirer des fléches en avant, en arriére ou sur la croupe, à droite & à gauche. Le Grand Seigneur prend plaisir à les voir combattre à cheval, & recompense ceux qui paroissent les plus adroits : les pages restent quatre ans dans cette chambre avant que d'entrer dans la troisiéme.

On leur apprend dans celle-ci à coudre, à broder, à faire des fléches, & les pages y sont encore condamnez pour quatre ans ; c'est pour devenir plus propres à servir auprès de sa Hautesse. Pour cet effet outre la Musique, ils s'appliquent avec soin à razer, à faire les ongles, à plier des vestes & des turbans, à servir dans le bain, à laver le linge du Grand Seigneur, & à dresser des chiens & des oiseaux.

Pendant ces quatorze ans de noviciat, ils ne parlent entre eux qu'à certaines heures, & leurs entretiens sont modestes & sérieux : s'ils se visitent quelquefois c'est toûjours sous les yeux des Eunuques, qui les suivent par tout. Pendant la nuit, non seulement leurs chambres sont éclairées, mais les yeux de ces Argus, qui ne cessent de faire la ronde, découvrent tout ce qui se passe. De six en six lits il y a un Eunuque qui prête l'oreille au moindre bruit.

On tire de cette chambre les pages du thrésor & ceux qui doivent servir dans le laboratoire où l'on prépare la thériaque, les cordiaux & les breuvages délicieux pour le Grand Seigneur : ce n'est qu'après avoir examiné le caractere de leur esprit, qu'on les met auprès du Prince. Ceux qui ne paroissent pas assez discrets sont renvoyez avec une recompense fort légére : on les fait entrer ordi-

nairement dans la cavalerie, qui est aussi la retraite de ceux qui n'ont pas le don de persévérance ; car la grande contrainte & les coups de bâton leur font bien souvent passer la vocation ; aussi la troisiéme chambre est réduite à environ deux cens pages, au lieu que la premiére est de quatre cens.

La quatriéme chambre n'est que de quarante personnes, bien faites, polies, modestes, éprouvées dans les trois premiéres classes : leur paye est double & va jusques à neuf ou dix aspres par jour. On les habille de satin, de brocard ou de toile d'or, & ce sont proprement les Gentilshommes de la chambre. Ils font leur cour avec beaucoup d'application, & peuvent fréquenter tous les Officiers du Palais ; mais le Prince est leur Idole : car ils sont dans l'âge propre à soupirer après les charges & les honneurs : il y en a quelques-uns, qui ne quittent le Prince que lorsqu'il entre dans l'appartement des Dames, comme ceux qui portent son sabre, son manteau, le pot à l'eau pour boire & pour faire les ablutions, celui qui porte le sorbet, & celui qui tient l'étrier quand sa Hautesse monte à cheval ou qu'elle en descend. Les autres Officiers de la chambre, qui sont moins attachez à la personne du Prince, sont le Maître de la Garderobe, le premier Maître d'Hôtel, le premier Barbier, celui qui coupe les ongles, celui qui prend soin du turban du Prince, le Secretaire de ses commandemens, le Contrôlleur général de sa maison, le premier Intendant des chiens. Tous ces Officiers aspirent aux premiéres charges avec raison, car il est naturel de recompenser ceux que l'on voit à tous momens.

Rien ne paroît plus propre à former d'habiles gens que l'éducation que l'on donne aux pages du Serrail: on les fait passer, pour ainsi dire, par toutes les vertus; neanmoins malgré ces soins, lorsqu'on les avance dans les grands emplois, ils ne sont encore que de vrais écoliers : il faudroit leur apprendre à commander, après leur avoir appris à obéir, & quoique les Turcs s'imaginent que Dieu donne la prudence & les autres talents necessaires à ceux à qui le Sultan donne de grands emplois ; l'expérience fait voir souvent le contraire. Quelle capacité peuvent avoir des pages nourris parmi des Eunuques qui les ont traitez à coups de bâton pendant si long-temps ? Ne seroit-il pas mieux d'avancer de jeunes gens par dégrez, dans un Empire où l'on n'a aucun égard à la naissance? d'ailleurs ces Officiers passent tout d'un coup de l'état le plus gênant à une liberté si grande, qu'il n'est guéres possible qu'ils ne se livrent aux passions : cependant on leur donne les meilleurs Gouvernemens des Provinces. Comme ils n'ont ni capacité ni expérience pour remplir les devoirs de leurs charges, ils s'en reposent sur leurs Lieutenants, qui sont ordinairement ou de grands voleurs, ou des espions que le Grand Visir leur donne pour lui rendre compte de leur conduite. Ces nouveaux Gouverneurs passent encore malgré qu'ils en ayent par les mains des Juifs ; comme ils n'ont aucuns biens lorsqu'ils sortent du Serrail, ils ont recours à ces usuriers qui ne leur inspirent que rapines & concussions. Outre les présens, qu'un nouveau Pacha est obligé de faire au Grand Seigneur, aux Sultanes, & aux Premiers de la Porte, il faut qu'il mette sa maison sur pied. Il n'y a que les Juifs qui en puissent

faire les avances, & ces honnêtes fripons ne prêtent qu'à cent pour cent. Le mal ne seroit pas si grand, s'ils s'en faisoient payer peu à peu ; mais comme ils craignent à tout moment que le Pacha ne soit étranglé ou destitué ; ils ne laissent pas vieillir la dette, & c'est sur le peuple qu'ils l'obligent à en faire le recouvrement.

Les Provinces ne gagnent guéres si on y laisse un Pacha pendant quelques années : alors s'il est homme entendu, non-seulement il travaille à s'acquitter ; mais encore à faire des fonds pour soûtenir sa dépense, & sur tout pour entretenir ses protecteurs à la Cour, sans lesquels, au lieu de s'avancer, il seroit immanquablement revoqué de quelque maniere qu'il s'y prît : ainsi le Juif ou le *Chifou*, comme disent les Turcs, continuë toûjours son manége, & tout l'argent de la maison, pour ne pas dire de toute la Province, passe par ses mains. L'avarice du Sultan Mourat est la source de tous ces desordres : il introduisit l'usage de recevoir des presents des Grands à qui il donnoit les charges de l'Empire : les Grands pour se dédommager en usoient de même à l'égard de leurs inferieurs, depuis ce temps-là tout fut livré au plus offrant. Sultan Solyman qui aimoit tendrement ses sœurs & ses filles, les maria aux premiers Officiers de la Porte, contre l'usage de ses Prédecesseurs qui les donnoient à des Viceroys des Provinces fort éloignées. Les maris, à l'abri de ces Sultanes, se mirent sur le pied de recevoir de toutes mains pour subvenir aux dépenses qu'elles faisoient. On connoît bien aujourd'hui que ces désordres sont capables de ruiner l'Empire ; mais le mal est presque sans remede : car l'Empereur lui-même, les Sultanes, les Favoris, les Grands

de la Porte ne s'enrichissent que par ces sortes de voyes ; & les inferieurs ne se tirent d'intrigue que par leurs concussions : il n'est donc pas surprenant que ce grand Empire soit presentement dans une espéce de décadence.

Azamoglans. Des Ichoglans il faut passer aux Azamoglans, puisque ce dernier corps n'est composé que du rebut du premier. On recherche plus les qualitez du corps que de l'esprit dans les Azamoglans, & si l'on manque de sujets, on en achette des petits Tartares, qui sont toûjours en course chez leurs voisins pour enlever des enfans. Ces enfans sont nourris sous la discipline des Eunuques blancs, de même que les Ichoglans. Après la circoncision & la profession de foi, on les instruit des choses de la religion, & sur tout de la priére qui est la seule langue, comme ils disent, avec laquelle les hommes parlent au Seigneur : on montre à lire & à écrire à ceux qui y ont de l'inclination ; leurs habits sont de drap de Salonique bleu & fort grossier, & leurs bonnets sont de feutre jaune, faits en pain de sucre. Leurs premiéres occupations sont la course ou la lutte, le saut ou le jet de la barre ; ensuite on les destine dans le Serrail à être portiers, jardiniers, cuisiniers, bouchers, palefreniers, garçons d'infirmerie, porteurs de hache ou fendeurs de bois, sentinelles, valets de pied, archers de la garde & matelots du caïque du Grand Seigneur. On en occupe plusieurs à nettoyer les armes du Prince : quelques autres sous la conduite des Arabes, prennent soin de ses tentes : il y en a qui sont employez aux bagages & aux chariots ; mais quelles que soient leurs occupations, leur paye n'est que depuis deux aspres par jour jusques à sept & demi,

ſur quoi il faut qu'ils ſe nourriſſent & s'entretiennent ; car le Sultan ne leur fournit que le drap & le linge : ils vivent par chambrées avec une grande œconomie. Le Janiſſaire Aga en fait la reveuë de temps en temps, & fait entrer dans les Janiſſaires de la Porte ceux qu'il lui plait. Il y en a quelques-uns qui deviennent Spahis ; mais ni les uns ni les autres n'entrent dans ces troupes, qu'après que leur corps eſt bien endurci au travail, & qu'on les a rendus capables de ſupporter toutes les fatigues de la guerre, en les accoutumant à ſouffrir le froid & le chaud, à fendre du bois, à porter des fardeaux, à cultiver la terre ; en un mot aux travaux les plus rudes & les plus pénibles. On en envoye pluſieurs en Aſie chez les payſans pour y apprendre l'Agriculture.

Ceux qui reſtent dans le Serrail ſont logez à la marine ſous des appentis : les principaux ſont les Boſtangis ou jardiniers, dont le Commandant eſt tiré de ce corps & s'appelle *Boſtangi-Bachi* ; c'eſt un des plus puiſſans Officiers de la Porte, quoique d'abord ſa charge ne paroiſſe pas des plus honorables ; mais comme il a l'oreille du Prince & qu'il l'accompagne ſouvent dans ſes jardins, il peut rendre de bons ou de mauvais offices : c'eſt par cet endroit-là que les puiſſances lui font la cour. Le Boſtangi-Bachi outre ſon appartement qui eſt à la marine, a un beau Kioſc ſur le Boſphore ; il eſt Surintendant des jardins & des fontaines du Grand Seigneur, & Gouverneur de tous les villages qui ſont ſur le canal de la mer noire ; il commande plus de dix mille Boſtangis ou jardiniers qui ſont dans le Serrail ou dans les maiſons royales des environs de Conſtantinople : c'eſt lui qui eſt chargé de la police ſur le Boſpho-

re de France ; il punit séverement les Musulmans & les Chrêtiens qui s'enyvrent, ou qui sont surpris avec des femmes : sa fonction la plus honorable est de tenir le timon du caïque du Sultan lorsqu'il va se divertir sur l'eau, & de lui servir de marchepied en lui prêtant le dos pour monter à cheval, ou pour en descendre quand il va à la chasse, ou à la promenade.

Tous les vendredis les Chefs des jardiniers rendent compte au Bostangi-Bachi de l'argent qu'ont produit les denrées des potagers du Grand Seigneur : cet argent est proprement le patrimoine du Prince, car il est destiné pour sa bouche ; aussi prend-il souvent plaisir à voir travailler ses jardiniers, mais il faut qu'il soit seul, car s'il est accompagné de quelques Sultanes, ces pauvres gens se retirent bien vîte, ou du moins ils se cachent dans la terre autant qu'ils peuvent : ce seroit pour eux un crime sans remission de se laisser voir, & le pauvre Bostangi seroit mis à mort sur le champ. L'honneur de paroître en presence des Dames n'est accordé qu'aux Eunuques noirs, qui ne sçauroient donner ni tentation, ni jalousie.

On assûre à Constantinople que les Renoncules sont le plus grand ornement des parterres du Serrail ; mais ces parterres sont en petit nombre, en comparaison des potagers & des vergers qui occupent presque toute la pente & le bas de ce Palais. Les Cyprez, les Pins & les brossailles deshonorent fort ces vergers ; mais les Turcs sont en possession de négliger leurs jardins, ou du moins de ne prendre soin que de leurs Melons & de leurs Concombres. Il y a des familles entiéres qui ne vivent que de Concombres pendant plus de la moitié de l'année ; on les mange tout cruds

ſans les peler, comme ſi c'étoient des pommes; ou bien on les coupe par groſſes tranches, mais ce n'eſt pas pour les mettre en ſalade; on les jette dans un baſſin plein de lait fort aigre, & après en avoir beaucoup mangé l'on boit une grande potée d'eau fraîche: ces fruits ſont excellens & ne donnent point de tranchées. Les Pages du Palais n'oſeroient entrer dans les lieux où on les cultive, depuis que Mahomet II. en fit éventrer juſques à ſept pour découvrir celui qui avoit mangé un de ſes Concombres.

Outre les Officiers dont on vient de parler, les Sultans ont encore dans leur Palais deux ſortes de gens qui ſervent à les divertir; ſçavoir les Muets & les Nains: c'eſt une eſpéce ſinguliére d'animaux raiſonnables que les Muets du Serrail. Les Muets. Pour ne pas troubler le répos du Prince, ils ont inventé entre eux une langue dont les caracteres ne s'expriment que par des ſignes; & ces ſignes ſont auſſi intelligibles la nuit que le jour par l'attouchement de certaines parties de leur corps. Cette langue eſt ſi bien reçûë dans le Serrail que ceux qui veulent faire leur cour, & qui ſont auprès du Prince l'apprennent avec grand ſoin; car ce ſeroit manquer au reſpect qui lui eſt dû, que de ſe parler à l'oreille en ſa preſence.

Les Nains ſont de vrais ſinges qui font mille grimaces entre eux, ou avec les Muets pour faire rire le Sultan, & ce Prince les honore ſouvent de quelques coups de pied. Les Nains. Lorſqu'il ſe trouve un Nain qui eſt né ſourd, & parconſequent Muet, il eſt regardé comme le Phœnix du Palais: on l'admire plus qu'on ne feroit le plus bel homme du monde, ſur tout ſi ce magot eſt Eunuque: cependant ces trois défauts qui devroient rendre un

homme très méprisable, forment la plus parfaite de toutes les creatures, aux yeux & au jugement des Turcs.

Les Dames du Serrail.

Ce seroit ici le lieu de parler des Dames du Serrail ; mais on est dispensé de le faire, puis qu'elles ne tombent pas sous les sens, non plus que les esprits purs. Ces beautez ne sont faites que pour divertir le Sultan, & pour faire enrager les Eunuques. Les Gouverneurs des Provinces font present au Grand Seigneur des plus belles personnes de l'Empire, non seulement pour lui faire leur cour, mais pour tâcher de se faire des creatures dans le Palais, qui puissent les avancer. Après la mort du Sultan, les femmes qu'il a daigné honorer de ses caresses, & les filles majeures passent dans le vieux Serrail de Constantinople ; les plus jeunes sont quelquefois reservées pour le nouvel Empereur, ou mariées à des Pachas. Quoi qu'il en soit comme c'est un crime de voir celles qui restent dans le Palais, il faut peu compter sur tout ce qu'on en a écrit : quand même on pourroit trouver le moyen d'y entrer, qui est-ce qui voudroit mourir pour un coup d'œil si mal employé ? Ainsi que ces belles entrent par les pieds du lit du Sultan, comme quelques-uns ont voulu le faire croire, ou par les côtez, je n'en deciderai pas, je me contente de les regarder comme les moins malheureuses esclaves qui soient au monde ; la liberté est toûjours préférable à un si foible bonheur.

Que dire d'un lieu où l'on admet à peine le premier Medecin du Prince, pour voir des femmes à l'agonie ? & encore ce Docteur ne peut-il les voir ni en être veu : il ne lui est permis de tâter le poux qu'au travers d'une gaze ou d'un crêpe,

crêpe, & bien ſouvent il ne ſçauroit diſtinguer ſi c'eſt l'artère ou les tendons qui ſe remuent : les femmes mêmes qui prennent ſoin de ces malades, ne ſçauroient lui rendre compte de ce qui s'eſt paſſé ; car elles s'enfuyent avec grand ſoin, & il ne reſte autour du lit que les Eunuques pour empêcher le Medecin de voir la malade, & pour lever ſeulement les coins du pavillon de ſon lit, autant qu'ils le jugent neceſſaire pour laiſſer paſſer le bras de cette moribonde. Si le Medecin demandoit à voir le bout de la langue ou à tâter quelque partie il ſeroit poignardé ſur le champ. Hippocrate avec toute ſa ſcience eût été bien embarraſſé s'il y eût eu des Muſulmanes de ſon temps. Pour moi qui ai été nourri dans ſon école & ſuivant ſes maximes, je ne ſçavois quel parti prendre chez les Grands Seigneurs, quand j'y étois appellé, & que je traverſois les appartemens de leurs femmes : ces appartemens ſont faits comme les dortoirs de nos Religieuſes, & je trouvois à chaque porte un bras couvert de gaze qui avançoit par un trou fait exprès. Dans les premieres viſites je croyois que c'étoient des bras de bois ou de cuivre deſtinez pour éclairer la nuit ; mais je fus bien ſurpris quand on m'avertit qu'il falloit guérir les perſonnes à qui ces bras appartenoient.

C'eſt à tort que l'on prétend que les Juives peuvent entrer dans tous les appartemens des Dames du Serrail pour leur vendre des bijoux : elles ne ſçauroient avancer au delà d'une certaine ſale où ſe fait ce commerce, & la porte ne leur en eſt ouverte qu'après que les Eunuques les ont bien & dûëment viſitées ; un homme qui ſeroit ſurpris traveſti en femme ſeroit égorgé dans le

moment, & une Chrétienne y seroit tres-mal reçûë. Les Eunuques seuls font les messages & les marchez : ils portent les bijoux, & rapportent l'argent ; mais ils sçavent bien se faire payer de leurs peines. Après tout quel usage peuvent faire des sequins, ces Eunuques qui n'ont ni parens ni amis, & qui ne sçauroient goûter d'autre plaisir que celui de toucher leur or & de le dévorer avec les yeux : on dit pourtant que leur principale vûë est de le garder pour sauver leur vie, lors des révolutions qui arrivent à la mort des Sultans; mais rarement s'en prend-on à ceux qui gardent les femmes.

L'Intendant des Bains & autres Officiers du Serrail.

Les autres Officiers qui gardent le Serrail dont il nous reste à parler ; sont l'Intendant des bains, le Grand Fauconier, dont les Officiers portent l'oiseau sur le poing de la main droite ; le Grand Veneur qui a sous lui plus de douze cens piqueurs ou valets de chiens ; le Gouverneur des chiens courans & des braques ; celui des levriers, des dogues & des épagneuls ; le Grand Ecuyer qui a deux premiers Ecuyers sous lui, lesquels commandent à plusieurs Officiers, & ceux-ci à un nombre infini de palefreniers ; car il n'y a point de pays où les chevaux soient mieux pensez qu'en Turquie. On les nourrit d'un peu d'orge & de paille hachée qu'on leur distribuë soir & matin en petite quantité, ils passent le reste de la journée au filet & deviennent par-là capables des plus grandes courses ; on assûre même que les chevaux qui viennent d'Arabie & des environs de Babylone font des traittes de trente lieües sans débrider: ils ont les jambes admirables ; mais ils n'ont ni croupe ni encolûre.

Il ne faut pas oublier deux autres sortes d'Offi-

ciers qui ſont d'un grand uſage au Grand Seigneur tant dedans que dehors le Serrail ; ce ſont les Capigis & les Chiaoux. Le corps des Capigis ou Portiers eſt d'environ quatre cens perſonnes, commandées par quatre Capitaines de la Porte qui ſont de garde chacun à leur tour les jours de Conſeil : la ſolde des portiers eſt de quinze aſpres par jour, qui reviennent à dix ſols de nôtre monnoye : leur habit eſt ſemblable à celui des Janiſſaires, mais ils n'ont point de cornes devant leur bonnet. Cinquante de ces Capigis ſont de garde tous les jours à la porte de la premiere cour du Serrail, & il y en a autant à celle de la cour du Divan. Quand le Grand Seigneur eſt mal ſatisfait de la conduite d'un Viceroy ou d'un Gouverneur, il lui envoye un de ces Capigis avec ordre de demander ſa tête. Le Capigi la coupe après l'avoir étranglé ; la met dans du ſel pour la conſerver ſi le chemin eſt long, & la porte dans un ſac au Sultan ; ainſi ces Capigis ſont autant de bourreaux. Les Capigis.

Les Chiaoux ſont employez à des commiſſions plus honnêtes, ils portent les ordres de l'Empereur dans tous ſes Etats, & ſont chargez des lettres qu'il écrit aux Princes ſouverains : ce ſont comme les Exempts des Gardes du Grand Seigneur. Leur corps eſt d'environ ſix cens hommes, commandez par un chef qui s'appelle le *Chiaoux-Bachi* : cet Officier fait la fonction de Grand Maître des cérémonies & d'Introducteur des Ambaſſadeurs. Les jours de Divan il ſe trouve à la porte de l'appartement du Grand Seigneur avec le Capitaine des Gardes qui eſt de ſervice. La paye des Chiaoux eſt depuis douze aſpres par jour juſques à quarante : ils ſont à la diſpoſition Les Chiaoux.

du Grand Visir, des Visirs, des Beglierbeis, & mêmes des simples Pachas ; mais on distingue par la pomme de leurs bâtons, ceux qu'ils servent : car cette pomme est d'argent pour les premiers Officiers, au lieu qu'elle n'est que de bois pour les autres. La plûpart des Chiaoux font l'office de sergens pour assigner les parties à comparoître au Divan, ou à s'accommoder entre elles ; mais ils ne quittent jamais leur bâton ni leur bonnet : ce bonnet est fort grand, semblable au bonnet de cérémonie des premiers Officiers de l'Empire.

Il est temps, Monseigneur, que je vous entretienne des Officiers qui logent hors du Palais du Prince, & qui n'y viennent que lorsqu'ils sont mandez, ou que le devoir de leur charge les y appelle. Le Sultan met à la tête de ses Ministres le Grand Visir, qui est comme son Lieutenant général avec lequel il partage, ou à qui il laisse tous les soins de l'Empire. Non seulement le Grand Visir est chargé des finances, des affaires étrangéres, & du soin de rendre la justice pour les affaires civiles & criminelles ; mais il a le département de la guerre & le commandement des armées. Un homme capable de soûtenir dignement un si grand fardeau est bien rare & bien extraordinaire : cependant il s'en est trouvé qui ont rempli cette charge avec tant d'éclat, qu'ils ont fait l'admiration de leur siécle. Les Cuperlis pere & fils ont triomphé dans la paix & dans la guerre, & par une politique presque inconnuë jusques alors, ils sont morts tranquillement dans leurs lits. Cuperli leur parent, qui fut tué à la bataille de Salankemen, étoit un grand homme aussi : il auroit peut-être mis à couvert l'Etat des grandes révolutions dont il est encore

Du Grãd Visir, ou premier Visir.

menacé. Cet Empire qui semble décliner aujourd'hui auroit besoin de pareils Ministres.

Quand le Sultan nomme un Grand Visir, il lui met entre les mains le sceau de l'Empire, sur lequel est gravé son nom : c'est la marque qui caractérise le premier Ministre ; aussi le porte-t-il toûjours dans son sein. Il expédie avec ce sceau tous ses ordres, sans consulter & sans rendre compte à personne. Son pouvoir est sans limites, si ce n'est à l'égard des troupes, qu'il ne sçauroit faire punir sans la participation de leurs chefs. A cela près il faut s'adresser à lui pour toutes sortes d'affaires, & en passer par son jugement. Il dispose de tous les honneurs & de toutes les charges de l'Empire, excepté de celles de judicature. L'entrée de son Palais est libre à tout le monde, & il donne audience jusques au dernier des pauvres. Si quelqu'un pourtant croit qu'on lui ait fait quelque grande injustice, il peut se presenter devant le Grand Seigneur avec du feu sur sa tête; ou mettre sa requête au haut d'un roseau & porter ses plaintes à sa Hautesse.

Le Grand Visir soûtient l'éclat de sa charge avec beaucoup de magnificence, il a plus de deux mille Officiers ou domestiques dans son Palais, & ne se montre en public qu'avec un Turban garni de deux aigrettes chargées de diamans & de pierreries, le harnois de son cheval est semé de rubis & de turquoises, la housse brodée d'or & de perles. Sa garde est composée d'environ quatre cens Bosniens ou Albanois, qui touchent de paye depuis douze jusques à quinze aspres par jour : quelques-uns de ces soldats l'accompagnent à pied quand il va au Divan, mais quand il marche en campagne, ils sont bien montez & portent une lance,

une épée, une hache, & des pistolets. On les appelle *Delis*, c'est-à-dire foux, à cause de leurs fanfaronades & de leur habit qui est ridicule ; car ils ont un capot comme les matelots.

La marche du Grand Visir est précedée par trois queües de cheval terminées chacune par une pomme dorée, c'est le signe militaire des Othomans qu'ils appellent *Thou* ou *Thouy*. On dit qu'un Général de cette nation, ne sçachant comment rallier ses troupes, qui avoient perdu tous leurs étendarts, s'avisa de couper la queüe d'un cheval & de l'attacher au bout d'une lance ; les soldats coururent à ce nouveau signal & remportérent la victoire.

Quand le Sultan honore le Grand Visir du commandement d'une de ses armées, il détache à la tête des troupes, une des aigrettes de son Turban, & la lui donne pour la placer sur le sien : ce n'est qu'après cette marque de distinction que l'armée le reconnoît pour Général, & il a le pouvoir de conferer toutes les charges vacantes, même les Viceroyautez & les Gouvernemens aux Officiers qui servent sous lui. Pendant la paix, quoique le Sultan, dispose des premiers emplois, le Grand Visir ne laisse pas de contribuer beaucoup à les faire donner à qui il veut, car il écrit au Grand Seigneur & reçoit sa reponse sur le champ : c'est de cette maniere qu'il avance ses creatures, ou qu'il se vange de ses ennemis ; il peut faire étrangler ceux-ci, sur la simple relation qu'il fait à l'Empereur de leur mauvaise conduite. Il va souvent la nuit visiter les prisons, & mene toûjours avec lui un bourreau pour faire mourir ceux qu'il juge coupables.

Quoique les appointemens de la charge de



Estendart Turc.
ou
Queüe de Cheval
appellée en Turc
THOU ou THOUY.

Grand Visir ne soient que de vingt mille écus, il ne laisse pas de joüir d'un revenu immense. Il n'y a point d'Officier dans ce vaste Empire qui ne lui fasse des presens considerables pour obtenir ou pour se conserver dans sa charge : c'est une espece de tribut indispensable. Les plus grands ennemis du Grand Visir, sont ceux qui commandent dans le Serrail après le Sultan, comme la Sultane mere, le Chef des Eunuques noirs, & la Sultane favorite ; car ces personnes ayant toûjours en vûë de vendre les grandes charges, & celle du Grand Visir étant la premiere de toutes, elles font observer jusques à ses moindres actions: avec tout son credit, il est donc environné d'espions ; & les puissances qui lui sont opposées, font quelques fois soulever les gens de guerre, qui sous prétexte de quelque mécontentement, demandent la tête ou la déposition du Ministre : le Sultan pour lors retire son cachet, & l'envoye à celui qu'il honore de cette charge.

Ce premier Ministre est donc à son tour obligé de faire de riches presens pour se conserver dans son poste. Le Grand Seigneur le suce continuellement, soit en l'honorant de quelques-unes de ses visites qu'il lui fait payer cher, soit en lui envoyant demander de temps en temps des sommes considerables ; ainsi le Visir met tout à l'enchére pour pouvoir fournir à tant de dépences : son Palais est le marché où toutes les graces se vendent ; mais il y a de grandes mesures à garder dans ce commerce, car la Turquie est le pays du monde où la justice est souvent la mieux observée parmi les plus grandes injustices.

Si le Grand Visir a le genie de la guerre, il y trouve mieux son compte que dans la paix. Quoi-

que le commandement des armées l'éloigne de la Cour, il a ses pensionnaires qui agissent pour lui en son absence ; & la guerre avec les Etrangers, pourveu qu'elle ne soit pas trop allumée, lui est plus favorable qu'une paix qui causeroit des guerres civiles. La milice s'occupe pour lors sur les frontiéres de l'Empire, & la guerre ne lui permet pas de penser à des soulevemens ; car les esprits les plus remuans & les plus ambitieux, cherchant à se distinguer par de grandes actions, meurent souvent dans le champ de Mars ; d'ailleurs le Ministre ne sçauroit mieux s'attirer l'estime des peuples, qu'en combattant contre les infidelles.

Visirs du Banc, ou du Conseil, & Pachas à trois queües.

Après le premier Visir, il y en a six autres qu'on nomme simplement Visirs, Visirs du Banc ou du Conseil, & Pachas à trois queües, parce qu'on porte trois queües de cheval quand ils marchent, au lieu qu'on n'en porte qu'une devant les Pachas ordinaires. Ces Visirs sont des personnes sages, éclairées, sçavantes dans la loy, qui assistent au Divan, mais ils ne disent leur sentiment sur les affaires qu'on y traitte, que lors qu'ils en sont requis par le Grand Visir, qui appelle souvent aussi dans le Conseil secret, le Moufti & les Cadilesquers ou Intendans de Justice. Les appointemens de ces Visirs sont de deux mille écus par an : le Grand Visir leur renvoye ordinairement les affaires de peu de consequence, de même qu'aux Juges ordinaires ; car comme il est l'Interprete de la loi dans les choses qui ne regardent pas la religion, il ne suit le plus souvent que son sentiment, soit par vanité, soit pour faire sentir son credit.

Cham-

Le Grand Visir tient tous les jours Divan chez

lui excepté le vendredi qui est le jour de repos chez les Turcs. Pendant le reste de la semaine, il va quatre fois au Divan du Serrail, sçavoir, le Samedi, le Dimanche, le Lundi, & le Mardi; il est précedé du Chiaoux-Bachi, de quelques Chiaoux & de plusieurs Sergens à verge, accompagné des plus grands Seigneurs de l'Empire, suivi de sa garde Albanoise, & de plus de quatre cens personnes à cheval, qui marchent parmi une populace infinie, laquelle fait mille acclamations pour sa prosperité. Les jours du Divan, une heure avant le lever du Soleil, trois Officiers à cheval se rendent devant le Serrail, pour y faire quelques priéres en attendant l'arrivée des Ministres, & les trois Officiers les salüent à haute voix, & par leurs propres noms, à mesure qu'ils passent. Les Pachas perdent leur gravité à la vûë du Palais, ils commencent à galoper à trente ou quarante pas de la porte, & ils se rangent à droite dans la premiere cour pour attendre le Grand Visir. Les Janissaires & les Spahis vont se placer dans la seconde cour sous les galeries; les Spahis à gauche & les Janissaires à droite. Tout le monde descend de cheval dans cette premiere cour: on passe ensuite dans la seconde, mais l'on n'ouvre la porte du Divan, que quand le Grand Visir arrive, & après qu'un Prêtre a fait la priére pour l'ame des Empereurs morts & pour la santé de celui qui regne.

bre de Justice, & du Conseil.

Ceux qui ont à faire au Divan, entrent en foule dans cette sale: les Visirs & les Intendans de Justice, par respect, n'entrent qu'avec le Grand Visir, & alors tout le monde se prosterne jusques à terre. Quand ce premier Ministre est assis, les deux Intendans de Justice se mettent à sa gauche,

qui eſt la place la plus honorable parmi eux, celui d'Europe eſt le premier tout près du Grand Viſir, & celui d'Aſie le ſecond : enſuite ſe placent les Threſoriers Generaux de l'Empire, parmi leſquels il y a un Surintendant & deux Artiſans. Les Viſirs ſe mettent à ſa droite ſelon leur rang avec le garde des Sceaux : s'il y a quelque Beglierbey ou Viceroy de retour de ſon gouvernement, le Grand Viſir lui fait l'honneur de lui donner ſcéance après les Viſirs.

On commence par les affaires de Finance. Le Chiaoux-Bachi va le premier à la porte du threſor pour en lever le ſceau & le porte au Grand Viſir qui examine s'il eſt entier. On ouvre enſuite le threſor, pour y mettre ou pour en tirer l'argent neceſſaire pour payer les troupes, ou pour les autres deſtinations ; après quoi le Grand Viſir redonne le ſceau pour être appliqué à la porte du threſor. Après les affaires de Finance, on traitte de celles de la guerre : on examine les demandes & les réponſes des Ambaſſadeurs, on expedie les commandemens de la Porte, les Patentes, les Proviſions, les Paſſeports, les Privileges. Le Reys-Effendi ou Secretaire d'Etat, reçoit des mains du Grand Viſir toutes les dépêches & les expédie : ſi ce ſont des commandemens de la Porte, le Chancelier les ſcelle, mais pour les lettres de cachet le Grand Viſir y met ſeulement au bas le cachet de l'Empereur, qu'il imprime lui-même après l'avoir trempé dans l'ancre. On paſſe enſuite aux cauſes criminelles ; l'accuſateur ſe preſente avec les témoins, & le coupable eſt abſous ou condamné ſans délay : on finit par les affaires civiles qui ſe préſentent.

C'eſt à ce Tribunal où le dernier homme de

l'Empire a la consolation de tirer raison des plus grands Seigneurs du pays ; le pauvre a la liberté de demander justice ; les Musulmans, les Chrêtiens, les Juifs y sont également écoûtez : on n'y entend point mugir la chicane en furie, on n'y voit ni Avocats ni Procureurs, les commis des Secretaires d'Etat lisent les Requêtes des particuliers. Si c'est pour dettes, le Visir envoye chercher le débiteur par un Chiaoux, le créancier ameine les témoins & l'argent est compté sur le champ, ou le débiteur est condamné à recevoir un certain nombre de coups de bâton. Si c'est une question de fait, deux ou trois témoins en font la décision à l'heure même ; de quelque nature que soit une affaire, elle ne traîne jamais plus de sept ou huit jours. On a recours à l'Alcoran, & le Visir interprete la loi si c'est une question de droit. Pour une affaire de conscience, il consulte le Moufti par un petit billet où il expose l'état de la question sans nommer personne. A l'égard des affaires de l'Empire, il envoye l'abregé des Requêtes au Grand Seigneur, & en attend la réponse. Les commis du Secretaire d'Etat, écrivent toutes les resolutions prises par le Grand Visir : le Secretaire est environné de Greffiers qui font les écritures en aussi peu de mots qu'il est possible, & il délivre toutes les Sentences : après quoi il n'y a point d'appel, on n'y revient ni par cassation d'Arrest, ni par Requête civile.

Il faut convenir d'un autre côté que les procez sont bien plus rares en Turquie que chez nous ; car les sujets du Grand Seigneur n'ayant que l'usufruit des biens qu'ils possédent sous son bon plaisir, ne laissent pas grande matiére de contestation en mourant ; au lieu que nos donations,

nos teſtamens, nos contracts de mariage, ſont des ſources de procez. Un Italien me diſoit un jour à Conſtantinople, qu'on ſeroit bien heureux en Europe, ſi l'on pouvoit appeller de nos Tribunaux au Divan : ſa reflexion me fit rire, car ajoûtoit-il on feroit aiſément le voyage de Conſtantinople, & même de toute la Turquie s'il étoit néceſſaire, avant qu'un procez ſoit jugé diffinitivement en Europe. Un Turc d'Affrique plaidant au Parlement de Provence contre un marchand de Marſeille, qui l'avoit fait promener pendant longues années de tribunal en tribunal, fit une plaiſante réponſe à un de ſes amis qui voulut s'informer de l'état de ſes affaires. *Elles ſont bien changées*, dit l'Afriquain, *lorſque j'arrivai dans ce pays-ci, j'avois un rouleau de piſtoles d'une braſſe de long, & tout mon procez étoit énoncé ſur une demi feüille de papier ; preſentement j'ai plus de quatre braſſes d'écriture, & mon rouleau n'a que demi pouce de long.*

Avec toutes ces précautions, on ne laiſſe pas de faire de grandes injuſtices en Turquie, car on y reçoit toutes ſortes de perſonnes en témoignage, & les plus honnêtes gens ſont quelquefois expoſez à perdre leurs biens & leur vie, ſur la ſimple dépoſition de deux ou trois faux-témoins. Si la juſtice eſt bien exercée dans le Divan de Conſtantinople, c'eſt que l'on apprehende que le Sultan ne ſoit aux écoutes à la fenêtre qui répond ſur la tête du Grand Viſir, & qui n'eſt fermée que d'une jalouſie & d'un crêpe : combien ne commet-on pas d'injuſtices criantes dans les Divans des autres villes, où les Cadis ſe laiſſent le plus ſouvent corrompre par argent, & emporter par leurs paſſions. Il eſt vrai que l'on peut ap-

peller de leurs jugemens à Constantinople, mais tout le monde n'est pas en état de faire le voyage. Voici encore un grand abus.

Les Religieux Turcs par un privilége particulier ne sont point soûmis à la justice ordinaire ; ainsi plusieurs personnes qui se sont enrichies dans le maniement des affaires, & qui apprehendent les recherches, se font *Dervis* ou *Santons.* Il n'y auroit pas d'ordre Religieux si puissant parmi les Chrêtiens, que le deviendroit celui où pourroient être reçûs ceux à qui il seroit permis, après avoir ruiné les Provinces par leurs concussions, d'imiter en cela la conduite des Turcs.

La milice a le privilege de n'être jugée que par ceux qui la commandent, ou par leurs Officiers subdéleguez. Pendant les quatre heures que dure le Divan de Constantinople, les Spahis & les Janissaires sont dans la seconde cour sous les galeries, où ils gardent un silence profond, & tiennent chacun à la main un bâton d'argent doré. Le Colonel de la cavalerie, & celui de l'infanterie y rendent justice chacun à leurs soldats, ausquels il est défendu, pour éviter le desordre, de sortir de leurs places sans être appellez : s'ils ont quelques Requêtes à presenter, ils les remettent à deux de leurs compagnons, qui sont destinez pour aller & pour venir. Ce privilége authorise de grands maux dans les Provinces : car la plûpart des scelerats se mettent parmi les Janissaires pour éviter le châtiment de leurs crimes.

J'ai oublié de vous dire, Monseigneur, qu'il y a un cabinet à côté de la sale du Divan occupé pendant le Conseil par plusieurs Officiers, tels que sont les Garde-rolles des revenus du Grand Seigneur ; celui qui enregistre tout ce qui entre

dans le thresor public, ou qui en sort; celui qui est préposé pour faire peser, & pour éprouver les espéces. Le Chiaoux-Bachi & le Capigi-Bachi vont & viennent dans la cour pour executer les commandemens du Grand Visir.

Les Ambassadeurs ont toujours leurs audiences du Grand Seigneur un jour de Divan, & ils y sont introduits par le Capitaine des gardes qui est de service : l'Ambassadeur se met sur un placet vis-à-vis le Grand Visir, & l'entretient en attendant que l'on serve à dîner : après cela l'on fait porter dans la sale les presens que l'Ambassadeur doit faire. Lorsque le Grand Visir & les autres Officiers du Divan les ont considerez, les Capigis les emportent piéce à piéce & les exposent dans la cour afin que chacun juge de la magnificence du Prince qui les envoye : pendant ce temps l'on donne une veste à l'Ambassadeur, & l'on en distribuë aussi à ceux de sa suite. Le Sultan se rend dans la sale d'Audience, qui est auprès du Divan, & se place sur son Thrône; ce Thrône est à piliers qui soûtiennent un dais de bois, tout couvert de lames d'or garnies de châtons dont les diamans & les pierreries sont d'un très-grand prix. Il est au coin de la sale sur une estrade élevée d'un pied & demi, couverte de tapis & de quarreaux de la derniére magnificence. Le Sultan est assis les genoux croisez, & l'on ne voit autour de lui que le chef des Eunuques blancs,& le Garde du thresor secret,& quelques Muets.On ne sauroit voir le visage de ce Prince que de profil,parce que la porte de la sale ne répond pas au coin où le Thrône est placé. Les personnes de la suite de l'Ambassadeur, à qui on a donné des vestes, saluënt le Sultan les premiers, & sont conduits chacun par deux Capigis

qui les portent ſous les bras. L'Ambaſſadeur même qui ſelon la coûtume du pays le saluë le dernier, eſt porté en cette poſture par deux Capitaines de la Porte ; & la marche ſe fait de telle maniere qu'ils ne tournent jamais le dos au Sultan. On lui baiſoit autrefois la main, mais on a jugé à propos de rétrancher cette cérémonie depuis que Amurat I. du nom, fils d'Orcan fut poignardé par un malheureux qui crût par là venger la mort du Deſpote de Servie ſon maître. On a baiſé pendant certain temps une longue manche qui étoit attachée tout exprès à la veſte de l'Empereur; Mr de Ceſi & Mr de Marcheville Ambaſſadeurs de France ont eu cet honneur. Mais cet uſage a été aboli depuis peu, & à preſent les Ambaſſadeurs font un ſimple ſalut, quoique les Capitaines des Gardes affectent autant qu'ils peuvent de les faire incliner, ce qui ne leur réüſſit pas, car les Ambaſſadeurs avertis de ce qui ſe doit paſſer, ſe tiennent ferme & ſe roidiſſent de toutes leurs forces. Après avoir fait leur reverence ils reſtent ſeuls dans la ſale avec le Secretaire de l'Ambaſſade & l'Interpréte, à qui ils remettent les Lettres de leur Prince après les avoir décachetées ; cet Interpréte les explique, enſuite ils ſe retirent. Le Sultan saluë l'Ambaſſadeur avec une légére inclination de tête, il s'entretient un moment avec les Viſirs ſur le ſujet de l'Ambaſſade, & il délibere ſur les affaires dont il eſt queſtion, ſuppoſé qu'elles ſoient de conſéquence. Le Grand Viſir s'en retourne au Divan, où il reſte juſques à midi qui eſt l'heure que le Conſeil doit finir : après quoi il ſe retire chez lui précédé de deux compagnies, l'une de Janiſſaires, l'autre de ſes Chiaoux à cheval, de ſa Garde à pied, & ſuivi

Drogmā

d'une infinité de gens qui forment une Cour très-nombreuse.

L'Empereur se fait rendre compte ordinairement le jour du Divan par les principaux Officiers, de tout ce qui s'est passé dans l'assemblée, & principalement du devoir de leurs Charges. Ils sont mandez pour cela l'un après l'autre. Le Janissaire Aga voyant venir à lui le Capigi Bachi & le Chiaoux-Bachi, s'avance avec quatre Capitaines de ses troupes, qui l'accompagnent jusques à l'appartement du Prince ; il les conjure à cette porte de prier Dieu qu'il inspire au Sultan le pardon de ses fautes. Il entre seul pour subir son interrogatoire & s'en retourne en paix, si le Prince est satisfait de sa conduite : si le Sultan le trouve coupable, il frappe du pied à terre, & à ce signal les Muets étranglent l'Aga sans autre formalité.

Le Spahis-Aga est mandé chez le Grand Seigneur pour le même sujet ; mais il en sort ordinairement plus content, je ne sçai pas quelle en est la raison. Les autres Grands de l'Empire craignent aussi de tomber sous la coupe, ou pour mieux dire, sous le cordon des Muets. Il n'y a que les Intendans de Justice qui ne sont pas sujets à cette triste avanture, parce qu'ils sont gens de loi. Quelquefois le Sultan consulte le Moufti avant que de faire mourir ses Officiers. Il lui demande par écrit quelle punition meriteroit un esclave qui auroit fait telle faute. Le Moufti qui sçait bien que ce n'est qu'une formalité, & qu'on pourroit se passer de lui faire cet honneur s'il n'entroit pas dans le sentiment de son Maître, ne manque pas de conclure ordinairement à la mort; & bien souvent c'est contre son meilleur ami.

Les

Les présens dont le Grand Seigneur honore le premier Visir, sont toûjours suspects. Il faut au moins les reconnoître par une somme qui réponde a la grandeur du Maître. Quelquefois par une grande distinction, ce Prince donne le matin à son premier Ministre la veste qu'il a portée le jour précédent, & l'après midi il envoye demander sa tête : cette tête se livre avec une résignation entiére ; tant il est vrai que la nature céde quelquefois aux préjugez. C'est la prévention qui fait les martyrs dans toutes les religions, excepté chez les Chrétiens, où le martyre est un effet de la Grace. Si Mr Descartes & Mr Gassendi avoient fait le voyage de Constantinople, comme ils en avoient eu la pensée, combien d'excellentes réflexions n'auroient-ils pas faites sur la morale & sur la politique des Turcs ? Les Grands de la Porte meurent tranquillement de mort violente, & croyent mourir saintement & glorieusement si c'est par l'ordre du Sultan, au moins en font-ils le semblant, & par politique, sans leur donner le temps de réfléchir, on leur accorde seulement celui de faire une courte priére.

Quand le Grand Visir n'est pas à Constantinople, le Caimacan en fait la fonction sous ses ordres. En effet le mot de *Caimacan* signifie en Turquie *Lieutenant* ou *Vicaire*. Ce Lieutenant tient le Divan & donne audiance aux Ambassadeurs ; mais le plus grand agrément de cette Charge, c'est qu'il ne répond pas des evénemens pour les affaires d'Etat ; & s'il se passe quelque chose où le Grand Seigneur trouve à redire, le Caimacan s'en excuse sur les ordres qu'il a reçûs du premier Visir. Le Caimacan outre cela est Gouverneur de Constantinople, où il fait exercer une

Le Caimacan.

une Police admirable. Si un Boulanger vend du pain à faux poids, on le tient pendant 24. heures cloüé par une oreille à la porte de sa boutique. Ceux qui vendent les premiers fruits, tirent l'argent les premiers ; mais ils ne vendent pas plus cher que les autres : la nouveauté ne se paye pas en Turquie comme en France, & un Marchand qui la voudroit faire payer s'exposeroit à la bastonnade. On peut en toute sureté envoyer des enfans au marché, pourveu qu'ils sachent demander ce qu'ils veulent. Les Officiers de Police les arrêtent dans les ruës, ils examinent ce qu'ils portent, le pesent, & laissent passer l'enfant, s'il n'a pas été trompé ; mais s'ils reconnoissent qu'on lui ait vendu à faux poids, à fausse mesure, ou trop cher, ils le rameinent chez le Marchand qui est condamné à la bastonnade ou à l'amande. Il est de l'interest des fruitiers que les enfans soient sobres : car s'ils s'avisoient de manger en chemin quelque figue ou quelque cerise, le pauvre Marchand en seroit la dupe. Ordinairement on donne trente coups de bâton pour un oignon qui se trouveroit de moins, & vingt-cinq pour un poireau. Si l'on fait grace des coups de bâton, punition ordinaire en cas de récidive, ce n'est que pour mettre autour du col du vendeur deux grosses planches échancrées & chargées à chaque bout de pierres fort pesantes. On promene en cet équipage ces pauvres fruitiers par toute la ville, & s'ils veulent se reposer, en chemin faisant, ce n'est qu'à condition qu'ils payeront certain nombre d'aspres. On y chatie quelquefois les Chirurgiens de la même maniére; mais au lieu de pierres, on met au bout de ces planches plusieurs sonettes qui font un carrillon

épouventable pendant la promenade qu'on leur fait faire dans les ruës. Cela ſignifie qu'ils ſont accuſez d'avoir laiſſé mourir pluſieurs perſonnes par leur faute ; & cette cérémonie ne ſe fait, à ce que diſent les Muſulmans, que pour avertir de ne ſe pas mettre légerement entre les mains de pareils aſſaſſins.

Si l'on trouve un corps mort dans les ruës, les plus proches voiſins ſont condamnez à payer le ſang, ſuppoſé que l'auteur du meurtre ne ſoit pas connu : la crainte que tout le monde a d'un tel malheur, fait que chacun s'empreſſe à appaiſer les querelles, & à prévenir les deſordres qui pourroient arriver dans ſon voiſinage. On ferme les boutiques au coucher du ſoleil, & on ne les ouvre qu'au ſoleil levant. Chacun ſe retire de bonne heure chez ſoi ; en un mot il ſe fait plus de bruit en un jour dans un marché de Paris, qu'il ne s'en fait pendant un an dans toute la ville de Conſtantinople. Le Grand Seigneur va quelquefois déguiſé & ſuivi d'un bourreau pour voir ce qui ſe paſſe dans cette grande ville. Mahomet IV. qui haiſſoit fort le tabac en fumée, & qui étoit bien informé qu'on mettoit ſouvent le feu aux maiſons en fumant, ne ſe contenta pas de faire publier de cruelles Ordonnances contre les fumeurs ; il faiſoit quelquefois ſa ronde pour les ſurprendre & l'on aſſûre qu'il en faiſoit pendre autant qu'il en trouvoit : mais c'étoit après leur avoir fait paſſer une pipe au travers du nez, & leur avoir fait attacher autour du col un rouleau de tabac. Le Guet par toute la Turquie conduit en priſon ceux qui ſe trouvent dans les ruës pendant la nuit, de quelque nation & de quelque religion qu'ils ſoient ; mais on n'y fait gueres de

capture, la peur d'avoir la bastonnade, ou d'être mis à l'amande retient tout le monde chez soi. On dit communément en Turquie, que les ruës ne sont que pour les chiens pendant la nuit; il est vrai qu'elles en sont toutes remplies : chacun leur jette à manger, & il seroit fort dangereux de s'y promener à pied pendant ce temps-là. Ces animaux qui sont hideux & carnassiers, comme nos chiens de boucherie, font une terrible patroüille & des hurlemens épouvantables au moindre bruit qu'ils entendent. Souvent l'agitation de la mer les met en furie.

Leventis Les soldats y sont fort tranquilles, à la réserve des Leventis qui servent sur les galeres : mais outre qu'ils ne font de desordre que dans les fauxbourgs de Constantinople qui sont près de la marine, on les a mis à la raison depuis que le Caimacan a permis aux Chrêtiens de se défendre, comme je l'ay déja dit ci-devant; & cela sur les plaintes que les Ambassadeurs faisoient tous les jours des insultes que les sujets de leur nation en recevoient. Pour les Janissaires, ils vivent fort honnêtement dans Constantinople, mais ils sont bien déchûs de cette haute estime où étoient les anciens Janissaires qui ont tant contribué à l'établissement de cet Empire. Quelques précautions qu'aient prises autrefois les Empereurs pour rendre ces troupes incorruptibles, elles ont beaucoup dégeneré; il semble même qu'on soit bien aise, depuis près d'un siécle, de les voir moins respectez, de crainte qu'ils ne se rendent plus redoutables.

Janissaires.

Quoique la plûpart de l'infanterie Turque prenne le nom de Janissaires, il est pourtant sûr que dans tout ce grand Empire, il n'y en a pas

plus de vingt-cinq mille qui ſoient vrais Janiſſaires, ou Janiſſaires de la Porte. Autrefois cette milice n'étoit compoſée que des enfans de Tribut que l'on inſtruiſoit dans la religion des Turcs; preſentement cela ne ſe pratique plus, & on laiſſe les gens en repos ſur cet article, depuis que les Officiers prennent de l'argent des Turcs pour les faire entrer dans ce corps.

Il n'étoit pas permis autrefois aux Janiſſaires de ſe marier, les Turcs étant perſuadez que les ſoins du mênage rendent les ſoldats moins propres à la profeſſion des armes. Aujourd'hui ſe marie qui veut avec le conſentement des Chefs qui ne le donnent pourtant pas ſans argent. La principale raiſon qui détourne les Janiſſaires du mariage, c'eſt qu'il n'y a que les garçons qui parviennent aux Charges, dont les plus recherchées ſont d'être Chefs de leurs chambres : car toute cette milice loge dans de grandes cazernes diſtribuées en 162. chambres. Chaque chambre a ſon Chef qui y commande ; mais hors de la cazerne, il ne fait fonction que de Lieutenant de compagnie & reçoit les ordres du Capitaine.

Chaque chambre d'ailleurs a ſon Porte enſeigne, ſon Dépenſier, ſon Cuiſinier, ſon Porteur d'eau. Au-deſſus des Capitaines il n'y a que le Lieutenant Général des Janiſſaires, qui obéït à l'Aga. Outre la paye ordinaire, l'Empereur donne tous les ans aux Janiſſaires un Juſte-au-corps de drap de Salonique, & tous les jours il leur fait diſtribuer du ris, de la viande, & du pain. La Chambre les loge moyennant un demi pour cent ſur la paye qu'ils tirent en temps de paix, & de ſept pour cent en temps de guerre. Cette paye n'eſt que depuis deux aſpres par jour juſques

à douze, & n'augmente même que peu à peu à mesure qu'ils servent ; lorsqu'ils sont estropiez ils deviennent morte payes. Le Bonnet de cérémonie des Janissaires est fait comme la manche d'une casaque ; l'un des bouts sert à couvrir leur tête, & l'autre pend sur leurs épaules ; on attache à ce bonnet sur le front une espéce de tuyau d'argent doré, long de demi pied, garni de fausses pierreries. Quand les Janissaires marchent pour aller à l'armée, le Sultan leur fournit des chevaux pour porter leur bagage, & des chameaux pour porter leurs tentes : sçavoir un cheval pour dix soldats, & un chameau pour vingt. A l'avenement de chaque Sultan sur le Thrône, on augmente leur paye d'un aspre par jour.

Les Chambres héritent de la dépoüille de ceux qui meurent sans enfans, & les autres quoi qu'ils ayent des enfans ne laissent pas de leguer quelque chose à leur Chambre. Parmi les Janissaires il n'y a que les *Solacs* & les *Peyes* qui soient de la garde de l'Empereur : les autres ne vont au Serrail que pour accompagner leurs Commandans les jours de Divan, & pour empêcher les desordres qui pourroient arriver dans la cour ; ordinairement on les met en sentinelle aux portes & aux carrefours de la ville pour y faire le guet. Tout le monde les craint & les respecte, quoi qu'ils n'aient qu'une canne à la main ; car on ne leur donne leurs armes que lors qu'ils vont en campagne. La plûpart des Janissaires ne manquent pas d'éducation, étant tirez du corps des Azancoglans, parmi lesquels leur impatience ou quelqu'autre défaut ne leur a pas permis de rester. Ceux qui doivent être reçûs passent en revûë devant le Commissaire, & chacun tient le bas de

la veste de son compagnon. On écrit leurs noms sur le regiſtre du Grand Seigneur, après quoi ils courent tous vers leur Maitre-de-chambre, qui pour leur faire connoître qu'ils ſont ſous ſa juriſdiction, leur donne à chacun en paſſant un coup de main derriere l'oreille. On leur fait faire deux ſermens lors de leur enrollement; le premier eſt de ſervir fidellement le Grand Seigneur; le ſecond de ſuivre la volonté de leurs camarades touchant les affaires du corps. Il n'y a point de corps dans la Turquie qui ſoit ſi uni que celui des Janiſſaires; c'eſt cette grande union qui ſoûtient leur authorité, & qui leur donne quelquefois la hardieſſe de dépoſer les Sultans. Quoiqu'ils ne ſoient que douze ou treize mille dans Conſtantinople, ils ſont aſſûrez que leurs camarades, quelque part de l'Empire qu'ils ſoient, ne manqueront pas d'approuver leur conduite.

S'ils croient avoir ſujet de ſe plaindre, leur mécontentement commence à éclater dans la cour du Divan, dans le temps qu'on leur diſtribuë les Jattes de Ris préparé dans une des cuiſines du Grand Seigneur; car ils mangent fort tranquillement s'ils ſont contens; & au contraire ils pouſſent la Jatte du bout du pied & la renverſent, s'ils ne ſont pas ſatisfaits du Miniſtere. Il n'y a point d'inſolences qu'ils ne ſoient capables de dire dans ce temps-là contre les premiers Miniſtres, étant bien perſuadez qu'on ne manquera pas de leur donner ſatisfaction: c'eſt à quoi l'on tâche auſſi de pourvoir de bonne heure pour prévenir leur ſoulevement, ſur tout quand on leur doit pluſieurs payes. Les mutineries des Janiſſaires ſont fort à craindre: combien de fois n'ont-ils pas fait changer en un inſtant la face de l'Empi-

Gamelles.

re ? Les plus fiers Sultans & les plus habiles Ministres ont souvent éprouvé combien il étoit dangereux d'entretenir en temps de paix une milice, qui connoît si bien ses interêts. Elle déposa Bajazet II. en 1512. Elle avança la mort d'Amurat III. en 1595. Elle menaça Mahomet III. de le deshonorer. Osman II. qui avoit juré leur perte, ayant imprudemment fait éclater son dessein, en fut indignement traitté, car on le fit marcher à coups de pieds depuis le Serrail jusques au Château des sept tours, où il fut étranglé l'an 1622. Mustapha I. que cette insolente milice mit à la place d'Osman, fut détrôné deux mois après, par ceux-là mêmes qui l'avoient élevé. Ils firent aussi mourir Sultan Ibrahim en 1649. après l'avoir traîné ignominieusement aux sept tours. Son fils Mahomet IV. ne fut pas si malheureux; mais on le déposseda après le dernier siége de Vienne, lequel pourtant n'échoüa que par la faute de Cara-Mustapha premier Visir. On préfera à ce Sultan son frere Solyman III. Prince sans merite, qui fut déposé à son tour quelque temps après.

A l'égard de la Sultane mere, des Visirs, du Caimacan, des premiers Eunuques du Serrail, du grand Tresorier, & de leur Aga même, les Janissaires se joüent de leurs personnes, & demandent leurs têtes au moindre mécontentement. Tout le monde sait comment ils traitérent, au commencement de ce siécle, le Moufti Fesullach-Effendi qui avoit été Précepteur de Sultan Mustapha. Ce Prince qui l'aimoit aveuglément ne pût empêcher qu'il ne fût traîné sur la claye à Andrinople, & jetté dans la riviére. Le seul temperament qu'on ait pû apporter jusques à present

pour reprimer l'insolence de ces soldats, a été de leur opposer les Spahis, & de les rendre jaloux les uns des autres ; mais ils ne s'accordent que trop en certaines occasions. On a beau les faire changer de quartier ; comme les absents approuvent toûjours ce que leurs camarades ont fait, il n'est gueres possible d'éviter leur furie, quand ils se mettent en tête qu'on leur a fait quelque grande injustice. L'histoire des Turcs ne fournit pas beaucoup d'exemples, qu'on soit venu à bout de les appaiser sans leur faire de grandes largesses, ou sans qu'il en ait coûté la vie aux plus grands Officiers de l'Empire.

On n'a jamais osé confisquer le Thresor des Janissaires, ni s'emparer des biens que leurs Officiers possedent en propre en plusieurs endroits de l'Asie, comme à Cataye, à Angora, à Caraissar & dans d'autres places. Quand le Général vient à mourir, le Thresor hérite de ses biens : c'est le seul Officier dont les dépoüilles ne sont point confisquées au profit de l'Empereur. Ce Général a l'avantage de se presenter devant le Sultan, les bras libres ; au lieu que le premier Visir & les autres Grands de la Porte, ne paroissent jamais en sa présence, que les bras croisez sur l'estomac, ce qui est plûtost une posture servile que respectueuse.

Après l'Aga des Janissaires, les principaux Officiers de ce corps sont ; le Lieutenant de l'Aga ; le Grand Prévost ; le Capitaine des Baillifs, qui marchent aux côtez de l'Empereur les jours de cérémonie ; les Capitaines de ses archers à pied ; le Commandant de ses valets de pied : ces derniers marchent, de même que les archers à pied, auprès de la personne du Grand Seigneur lorsqu'il

va par la ville. Ils ne ſont que ſoixante & ils portent des bonnets d'or battu, garnis ſur le devant d'une plume toute droite. Pour les archers à pied, ou les archers de la garde du corps, ils ſont au nombre de trois ou quatre cens ; & les jours de bataille, ils ſont autour de Sa Hauteſſe avec des arcs & des fléches ſeulement, pour ne pas effrayer ſon cheval. Leur habit eſt un doliman ou ſoutanne de drap, rétrouſſée par les coins juſques à la ceinture, & qui laiſſe voir leur chemiſe ; leur bonnet eſt de drap terminé en pointe, garni de plumes en maniere d'aigrette. Ces archers tirent des fléches de la main gauche auſſi-bien que de la droite : on leur apprend cet exercice,afin qu'ils ne tournent jamais le dos au Grand Seigneur. Quand ce Prince paſſe des riviéres, ils nagent autour de ſon cheval, & vont ſonder le gué avec toute l'application poſſible : auſſi par récompenſe, à la premiere riviére que le Sultan paſſe, il leur fait diſtribuer à chacun un écu s'ils ont de l'eau juſqu'au genou ; s'ils en ont juſques à la ceinture, ils ont deux écus, & trois quand l'eau paſſe la ceinture.

On tire encore du Corps des Janiſſaires, les canoniers, & ceux qui ont ſoin des armes. Les canoniers ſont environ douze cens, qui reçoivent les ordres du Grand Maître de l'Artillerie : ils logent à Topana dans des cazernes diſtribuées en 52. chambres ; mais il s'en faut bien qu'ils ne ſoient auſſi habiles que les Chrétiens, pour la fonte & pour le ſervice de l'artillerie. Ceux qui prennent ſoin des armes, ſont au nombre de ſix cens, diviſez en 60. chambres, & ils logent dans des cazernes auprès de ſainte Sophie ; non ſeulement ils prennent ſoin de la conſervation des an-

ciennes armes qui ſont dans les arſenaux, mais encore de celles des Janiſſaires & des Spahis à qui ils les diſtribuent en bon état quand il faut aller à l'armée.

Outre les Janiſſaires dont je viens de parler, toutes les provinces de ce vaſte Empire ſont remplies préſentement de fantaſſins qui portent le nom de Janiſſaires : mais ces Janiſſaires du ſecond ordre ne ſont pas enrôlez dans le corps des Janiſſaires de la Porte, & n'ont rien de l'ancienne diſcipline des Turcs. Tous les ſcelerats qui veulent ſe ſouſtraire à la juſtice ordinaire, & même les honnêtes gens qui veulent ſe mettre à couvert des inſultes des ſcelerats ; ceux qui veulent éviter les taxes & ſe décharger des devoirs publics, achettent des Colonels des Janiſſaires qui ſont dans les villes de province, le titre de Janiſſaires. Il y en a qui bien loin de recevoir la paye, donnent quelques aſpres par jour à ces Officiers, pour pouvoir joüir des mêmes privileges : pluſieurs paſſent pour eſtropiez ou pour morte-payes, & vivent tranquillement chez eux ſans être obligez d'aller à l'armée. Eſt-il ſurprenant après cela que les forces des Turcs ſoient ſi diminuées ? jamais ils n'ont eu tant de ſoldats, ni de ſi petites armées : les Officiers qui ſont obligez de marcher, font paſſer leurs domeſtiques pour ſoldats, & prennent de l'argent de ceux qui devroient porter les armes pour le ſervice du Prince. Il ſemble que la corruption qui s'eſt introduite dans ce grand Empire, le menace de quelque étrange révolution.

Janiſſaires du ſecond ordre.

Il ne faut pas confondre non plus avec les Janiſſaires, d'autres fantaſſins que l'on appelle *Azapes* & *Arcangis*. Les Azapes ſont de vieilles

Azapes & Arcangis.

bandes Musulmanes, plus anciennes même que les Janissaires, mais fort méprisées ; ils servent de pioniers, quelquefois même de pont à la cavalerie dans les marais, & de fascines pour combler les fossez des places que l'on assiége. Les Arcangis sont comme les enfans perdus, qui n'ont point de paye non-plus que les Azapes, & qui ne sont destinez que pour ravager les frontiéres des ennemis : cependant en pleine paix, car la guerre n'est censée être déclarée que lorsque l'artillerie marche, les Arcangis ne laissent pas de faire toûjours des courses & de piller leurs voisins. S'il s'en trouve quelques-uns parmi ces troupes qui deviennent bons soldats, après quelque action vigoureuse on les fait entrer dans le corps des Janissaires.

Voilà, MONSEIGNEUR, ce qui regarde l'infanterie des Turcs, leur cavalerie n'est pas en meilleur état aujourd'hui : elle est composée de deux sortes de gens que l'on connoît sous le nom de *Spahis*, mais il faut les distinguer avec soin. Les uns sont à la solde de l'Empereur, & les autres non. Les Spahis à la solde, sont divisez en plusieurs Cornettes, dont les principales sont, la jaune & la rouge : ceux qui ne tirent point de paye sont de deux sortes, les *Zaims* & les *Timariots*.

Spahis.

Les Spahis à la solde sont tirez du corps des Ichoglans & de celui des Azancoglans, qui ont été nourris dans les Serrails du Grand Seigneur. La moindre de leur paye est de 12. aspres par jour, & la plus forte de 100. Ceux qui sortent des Ichoglans commencent ordinairement avec 20. ou 30. aspres de paye, laquelle augmente suivant leur merite, ou le credit de leurs amis. En

temps de guerre tous les Spahis à la ſolde qui rapportent des têtes des ennemis, gagnent deux aſpres d'augmentation par jour. Ceux qui apprennent les premiers au Grand Seigneur la mort de quelqu'un de leurs camarades, en attrapent autant.

La paye des Spahis ſe fait dans la ſale & en préſence du Grand Viſir, ou de ſon Chiaïa, afin d'éviter tout ſujet de plainte. Quoiqu'on ignore la naiſſance des Spahis, on peut les regarder comme la nobleſſe du pays : leur éducation les a mieux formez que les autres Turcs, & par tout pays les bonnes mœurs devroient faire la veritable nobleſſe. Ceux de la Cornette rouge n'étoient autrefois que les ſerviteurs de ceux de la Cornette jaune ; ils ſont tous égaux aujourd'hui, & même les rouges avoient pris le deſſus ſur leurs maîtres ſous Mahomet III. qui dans une bataille où les Spahis jaunes avoient laché le pied, rétablit ſes affaires par la valeur des rouges.

Les armes des uns & des autres ſont la lance & le cimeterre, quelques-uns ſe ſervent de dard qu'ils manient avec une adreſſe admirable : ce dard eſt un bâton ferré par un bout, & qui n'a qu'environ deux pieds & demi de long. Ils portent auſſi l'epée, mais elle eſt attachée à côté de la ſelle de leur cheval & paſſe ſous la cuiſſe du cavalier, de telle ſorte qu'elle n'empêche pas qu'on ne faſſe le coup de piſtolet & de carabine. Il y en a auſſi qui ſe ſervent d'arcs & de flêches, ſurtout les Spahis d'Anatolie, car ceux d'Europe ou de Romelie comptent plus ſur nos armes. Cependant ces troupes combattent ſans ordre & par pelotons, au lieu d'eſcadroner & de ſe rallier à propos: Mahomet Cuperli Grand Viſir, qui ſavoit

bien la guerre, bien loin de les discipliner, affecta de les humilier & de les entretenir dans leur ignorance, de peur que leur insolence n'augmentast. Depuis ce temps-là ce corps a beaucoup perdu de son ancienne reputation : on leur donne aujourd'hui la bastonnade sous la plante des pieds, de crainte que si on les foüettoit ils ne pussent pas monter à cheval ; & par une raison opposée on foüette les Janissaires, parce qu'ils ont besoin de leurs pieds dans les marches.

Quand le Grand Seigneur va commander ses armées, il fait distribuer de grosses sommes aux Spahis. On met un Spahis & un Janissaire en sentinelle à chaque corde de sa tente, & autant à celle du premier Visir. Les autres Cornettes de ce Corps sont, la blanche, la blanche & rouge, la Cornette blanche & jaune, & la Cornette verte : mais les Spahis les plus illustres sont ceux qu'on appelle *Mutafaraca*, qui tirent quarante aspres de paye par jour. L'Empereur est leur Colonel, ils sont destinez pour l'accompagner, & sont environ cinq cens.

Zaims & Timariots.

A l'égard des autres cavaliers, qu'on appelle *Zaims* & *Timariots*, ce sont des Chevaliers à qui le Grand Seigneur donne à vie des Commanderies appellées *Timars*, à condition qu'ils entretiendront un certain nombre de cavaliers pour son service. Les premiers Sultans étant les maîtres des Fiefs de l'Empire, les erigérent en Baronies ou Commanderies pour récompenser les services des plus braves, & sur tout pour lever & pour entretenir des troupes sans débourser de l'argent : mais Soliman II. établit l'ordre & la discipline parmi ces Chevaliers ou Barons de l'Empire, & l'on regla par ses or-

ées le nombre des cavaliers que chacun d'eux seroit obligé d'entretenir. Ce Corps a été non seulement très puissant, mais très illustre par tout l'Empire. L'avarice qui est le vice ordinaire des Orientaux, l'a fait tomber depuis quelques années. Les Viceroís & les Gouverneurs de Provinces font si bien par leurs intrigues à la Cour, que les Commanderies mêmes qui sont hors de leurs gouvernemens, sont données à leurs domestiques, ou à ceux qui en offrent le plus d'argent.

Les Zaims & les Timariots ne different quasi entre eux que par le revenu. Les Zaims ont les plus fortes Commanderies, & leurs revenus sont depuis vingt mille, jusques à quatre-vingt dix-neuf mille neuf cens quatre-vingt dix-neuf aspres. S'il y avoit un aspre de plus, ce seroit le revenu d'un Pacha : ainsi lorsqu'un Commandeur vient à mourir, l'on partage la Commanderie, supposé qu'elle ait augmenté de revenu sous le deffunt, comme cela arrive ordinairement ; car on les augmente plutôt que de les laisser déperir. Les Zaims doivent entretenir pour le moins quatre cavaliers, a raison de cinq mille aspres de rente pour la dépense de chacun.

Il y a deux sortes de Timariots, les uns reçoivent leurs provisions de la Porte, & les autres du Viceroy du pays ; mais leurs équipages sont moindres que ceux des Zaims, & leurs tentes plus petites & proportionnées à leur revenu. Ceux qui reçoivent leurs patentes de la Cour, ont depuis cinq ou six mille, jusques à dix-neuf mille neuf cens quatre-vingt dix neuf aspres : s'ils avoient un aspre de plus, ils passeroient au rang des Zaims. Ceux qui prennent des Lettres patentes des Viceroís, ont de revenu depuis trois mil-

le aſpres juſqu'à ſix mille. Chaque Timariot eſt obligé d'entretenir un cavalier par chaque trois mille aſpres du revenu qu'il tire de ſa Commanderie.

Les Zaims & les Timariots doivent marcher en perſonne à l'armée, aux premiers ordres qu'ils reçoivent, ſans que rien les puiſſe diſpenſer de ce devoir ; les malades vont en litiére, & les enfans dans des paniers ou dans des berceaux. Les Timariots ſont obligez de fournir des paniers à leurs cavaliers, qui s'en ſervent à porter la terre neceſſaire pour combler les foſſez & les tranchées. Cette cavalerie eſt mieux diſciplinée que celle qu'on appelle proprement Spahis quoique les Spahis ſoient plus leſtes & plus vigoureux : ceux-ci ne combattent que par pelotons à la tête des plus anciens cavaliers, au lieu que les Zaims & les Timariots ſont diviſez par regimens, & commandez par des Colonels ſous les ordres des Pachas. Le Pacha d'Alep eſt le Colonel général de cette cavalerie lorſqu'il ſe trouve à l'armée, parce qu'étant naturellement le Seraſkier de l'armée, c'eſt à lui à la commander en chef quand le Grand Viſir n'y eſt pas.

Je devrois parler ici, MONSEIGNEUR, de la milice d'Egypte, mais comme je n'en ai pas fait le voyage, je ne la connois pas aſſez pour avoir l'honneur de vous en rendre compte. Je paſſe donc à la Marine dont je me ſuis informé avec ſoin à Conſtantinople & dans les Iſles de l'Archipel. Il n'eſt pas ſurprenant que les Turcs ſoient ſi foibles ſur mer, car ils manquent de bons Matelots, d'habiles Pilotes & d'Officiers expérimentez. A peine les Pilotes du Grand Seigneur ſavent-ils ſe ſervir de la Bouſſole, & il n'en eſt

eſt pas queſtion ſur les Saïques qui ſont leurs vaiſſeaux marchands. Ils ne comptent que par la connoiſſance des côtes, qui eſt fort trompeuſe, & ils s'en rapportent ordinairement, dans les longs voyages comme ceux de Syrie & d'Egypte, à des Grecs qui ont fait la courſe ſous des armateurs chrétiens, & qui ont appris par routine à connoître les terres d'Aſie & d'Afrique. Cependant ſi les Turcs vouloient s'appliquer à la navigation, ils ſe rendroient aiſément les maîtres de la Mediterranée, & ils diſſiperoient les corſaires qui font tant de tort à leur trafic. Sans compter le ſecours qu'ils pourroient tirer de la Grece, des Iſles de l'Archipel, de l'Egypte, & de la côte d'Afrique ; la mer Noire ſeule leur fourniroit plus de bois & plus d'agrets qu'il n'en faudroit pour entretenir des armées formidables. Aujourd'hui les forces maritimes de ce grand Empire ſe trouvent réduites à 28. ou 30. vaiſſeaux de guerre, & l'on n'arme guere plus de 50. galeres. Les Turcs ont eu des flotes beaucoup plus puiſſantes du temps de Mahomet II. de Selim, de Solyman II. mais elles n'ont jamais fait de grandes expéditions. Depuis la guerre de Candie on a fort négligé la marine, & peut-être qu'elle le feroit encore davantage, ſi Mezomorto Capitan-Pacha ne l'eût relevée de nos jours. L'avantage qu'il remporta aux Iſles de Spalmadori ſur les Venitiens, lui valut la priſe de Scio, & ranima le courage des Mahometans. Il avoit les talents d'un grand homme de mer, & il n'oublioit rien pour engager les Officiers Chrêtiens au ſervice du Grand Seigneur. Le Sultan peut avoir aujourd'hui cinq ou ſix Capitaines renegats qui ſont fort expérimentez, mais les Matelots igno-

rent la manœuvre, & les Canoniers sont tres-mal-adroits. Le successeur de Mezomorto n'étoit pas fort estimé. Adraman Pacha qui fut nommé Général de la mer après la mort de ce dernier, étoit capable de perfectionner la marine des Turcs, si ses envieux ne l'avoient pas fait étrangler quelque temps après son élevation. Il étoit connu parmi les Turcs sous le nom du Pacha de Rhodes, & chez les Chrêtiens, sous celui du fils de la bouchere de Marseille. On le prit tout jeune sur un vaisseau de cette ville armé en course, & il eut le malheur de se faire Mahometan : il passoit chez les Turcs pour un homme fort équitable & fort desinteressé. On assure qu'un jour faisant la police à Scio, il demanda a qui apartenoient trois ou quatre bourriques chargées de pierres & attachées à la porte d'une maison ; & ayant appris que leurs maîtres déjeunoient tout près de là, il poursuivit sa tournée ; mais à son retour, indigné de trouver encore ces pauvres animaux à l'attache, sans qu'il parût qu'on eût pris soin de les faire repaître, il fit appeller leurs maîtres & leur dit, qu'il étoit juste que les ânes mangeassent à leur tour ; les paysans en tomberent d'accord : mais ils furent fort surpris, quand il leur commanda de prendre chacun sur leurs dos la charge de pierres, tandis que les ânes mangeroient. On fait un semblable conte de Sultan Mourat.

En Janvier 1706. Le prétexte fut qu'il n'avoit pas fait éteindre assez promptemẽt l'incendie qui avoit endommagé quelques maisons du côté de l'arsenal.

La charge de Capitan Pacha est une des plus belles de l'Empire. Il est grand Amiral & Général des Galeres : son pouvoir est si absolu, lorsqu'il est hors des Dardanelles, qu'il peut faire étrangler les Vicerois & les Gouverneurs qui sont sur les côtes, sans attendre l'ordre du Sultan ; le

Grand Visir est le seul Ministre qui soit au-dessus de lui : sa charge est la seconde de l'Empire, & il ne rend compte qu'au Grand Seigneur. Non seulement les Officiers de marine, mais tous les Gouverneurs des provinces maritimes reçoivent ses ordres. J'ai eu l'honneur de vous dire, MONSEIGNEUR, qu'il n'y avoit à Constantinople que 28. ou 30. vaisseaux de guerre.

Pour ce qui est des galeres, on les distingue en deux classes, celles de Constantinople, & celles de l'Archipel. Celles de Constantinople ne tiennent la mer que pendant l'Esté. On les desarme au retour de la campagne pour les enfermer dans l'arsenal de Cassum Pacha : la plûpart des Beys ou Capitaines sont des renegats. Outre le corps de la galere, l'artillerie & le biscuit, l'Empereur donne encore les soldats, le reste de l'équipage qui consiste en 200. rameurs, & le suif pour espalmer. Si les Capitaines sont assez riches pour substituer leurs esclaves à ces rameurs, ils font des profits considerables, car ils tirent douze mille livres pour la paye des rameurs, & profitent encore des journées de leurs esclaves qu'ils font travailler sur terre autant qu'ils peuvent pendant le reste de l'année. Quand il n'y a pas assez de rameurs, on loüe à Constantinople des esclaves des particuliers pour faire la campagne ; mais on ne tire pas grand service de tous ces malheureux qui n'ont nulle experience, & la plûpart perissent sur mer. Vous savez mieux que personne, MONSEIGNEUR, que le service de mer demande beaucoup plus de pratique que celui de terre. Pour renforcer les soldats des galeres, les Turcs y mêlent quelques Janissaires.

Les galeres de l'Archipel doivent être prêtes à

ſe mettre en mer en tout temps. Les Capitaines ſont payez ſur les aſſignations des Iſles, & ils ſont obligez de fournir les forçats & les ſoldats ; car le Grand Seigneur ne leur donne que le corps de la galere, l'artillerie & les agrets. Pour conſerver leurs eſclaves, ils évitent le combat autant qu'ils peuvent ; & la plûpart même n'ont ni le nombre de galeres qu'ils doivent entretenir, ni leurs équipages complets, parce que le Capitan Pacha, pour quelque ſomme d'argent qu'on ſçait lui donner à propos, fait ſouvent ſemblant de n'y pas prendre garde ; par conſéquent la diſcipline militaire n'eſt obſervée que très-légérement.

Les Beys de Rhodes & de Scio doivent entretenir ſept galeres dans chacune de ces Iſles. Celui de Chypre ſix. Ceux de Metelin, de Negrepont, de Salonique, de la Cavale, chacun une. Andros & Syra enſemble n'en fourniſſent qu'une ; de même que Naxie & Paros. Le Capitan Pacha vient pendant l'Eſté faire ſa ronde dans l'Archipel pour exiger la capitation, & pour prendre connoiſſance des affaires qui s'y ſont paſſées : Il tient ordinairement ſes grands jours dans un Port de l'Iſle de Paros appellé Drio ; il eſt là comme dans le centre de l'Archipel. Les Adminiſtrateurs des Iſles y viennent faire leurs preſents & porter les ſommes auſquelles châque Iſle eſt taxée : c'eſt dans ce même endroit que le Capitan Pacha juge en dernier reſſort toutes les affaires tant civiles que criminelles.

J'ay l'honneur d'être avec un profond reſpect, &c.

LETTRE XIV.

A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secretaire d'Etat & des Commandemens de Sa Majesté, &c.

MONSEIGNEUR,

J'ai eu l'honneur de vous entretenir dans ma derniere Lettre, du Gouvernement & de la Politique des Turcs; leur Religion, leurs Mœurs, & leurs maniéres feront la matiére de celle-ci. De la Religion, des Mœurs, & des maniéres des Turcs.

De toutes les fausses Religions, la Mahometane est la plus dangereuse, parce qu'outre qu'elle flatte beaucoup les sens, elle est d'ailleurs conforme en plusieurs points au Christianisme. Le Mahometisme est fondé sur la connoissance du vrai Dieu Créateur de toutes choses, sur l'amour du prochain, sur la propreté du corps, sur la vie tranquille. On y abhorre les Idoles, & leur culte y est scrupuleusement deffendu.

Mahomet nâquit idolatre parmi les Arabes en 570. il étoit naturellement plein de bon sens: à Dieu ne plaise que je veüille ici faire son éloge, mais je ne sçaurois m'empêcher de le regarder comme un génie superieur, & d'admirer que sans le secours de la grace, cet homme ait pû revenir de l'idolatrie. On dit que Sergius, Moine Nestorien échappé de Constantinople, avoit contribué à le désabuser des erreurs du paganisme, mais Mahomet n'avoit pas laissé de secoüer un si Naissance de Mahomet.

grand préjugé, & d'ouvrir les yeux pour tâcher de découvrir la verité.

Il paroît par l'Alcoran, que ces deux hommes ont tiré de l'Ecriture ſainte ce qu'ils ont propoſé de meilleur : mais comme dans leur temps il y avoit en Arabie beaucoup plus de Juifs que de Chrêtiens, ils s'attacherent moins au Nouveau Teſtament qu'à l'Ancien, afin d'engager les Juifs dans leur ſecte, ſans en trop éloigner les Chrêtiens. Si Mahomet n'avoit pas eu la folie de vouloir paſſer pour l'Envoyé de Dieu, ſa religion n'eût gueres differé du Socinianiſme ; mais il voulut joüer un rôle extraordinaire en faiſant croire qu'il avoit commerce avec les Etres ſuperieurs. Comme il n'avoit ni miſſion, ni le don des miracles, il fut obligé pour établir ſon ſyſtême, de joindre aux lumieres de la raiſon, la politique & la fourberie. Ses enthouſiaſmes, ou feints, ou cauſez par l'épilepſie, perſuadérent à la multitude qu'il étoit infiniment au-deſſus des autres hommes, & qu'il étoit inſpiré du Ciel. Sa femme & ſes amis diſoient tout haut qu'il étoit l'interprete du Seigneur, & qu'il n'étoit venu au monde que pour annoncer ſes ordres : le pigeon que l'on avoit dreſſé à voltiger au-deſſus de ſa tête ne ſervoit pas peu à appuyer le myſtere ; & cet oyſeau paſſoit pour l'Ange Gabriel qui venoit parler à l'oreille de l'Envoyé.

Pour ne pas trop effaroucher les Idolâtres, il ne voulut paroître ni Juif, ni Chrêtien ; & pour ménager les Juifs & les Chrêtiens, il adopta une partie de la croyance des uns & des autres. Il enſeigna qu'il y avoit trois ſortes de Loi écrite, communiquées aux hommes par le Seigneur, & dans leſquelles on pouvoit ſe ſauver ; parce qu'el-

les ordonnent de croire en un ſeul Dieu createur & juge de tous les hommes. La premiere Loi, diſoit-il, fut donnée à Moyſe ; mais comme elle étoit trop gênante, peu de gens pouvoient l'accomplir exactement. La ſeconde eſt celle de Jeſus-Chriſt, laquelle quoi-que remplie de grace, eſt encore bien plus difficile à obſerver, par rapport à ſon oppoſition à la nature corrompuë. C'eſt pourquoi, continüoit-il, le Seigneur qui eſt plein de miſericorde vous envoye par mon miniſtere une Loi facile & proportionnée à vos foibleſſes, afin qu'en la ſuivant exactement, chacun de vous puiſſe ſe rendre heureux en ce monde & en l'autre.

Comme je ne connois pas le génie de la langue Arabe, ni ſes délicateſſes, l'Alcoran me ſemble un livre mal composé, qui parmi de bonnes choſes contient une infinité de contes puériles & frivoles ; quoique cependant l'exercice de la religion Mahometane, à quelques bagatelles près qui regardent le ſoin que chacun doit prendre de ſon corps, paroiſſe beaucoup mieux entendu. Peut-être que pour ſe rendre maître de l'imagination des Idolâtres, frappée des figures de bois & de pierre, Mahomet crût qu'il étoit néceſſaire de les flatter par des images agréables de l'autre monde ; & que pour les approcher de la raiſon, il falloit entrer dans leur goût, en faiſant eſperer des plaiſirs ſenſuels après la mort, à des gens qui pendant leur vie n'en avoient pas connu d'autres. Ce livre, tel qu'il eſt, renferme toutes les Lois Eccleſiaſtiques & Civiles des Mahometans, & il leur apprend tout ce qu'ils doivent croire & pratiquer. Ils n'oſeroient l'ouvrir ſans l'avoir porté ſur la tête, ce qui eſt parmi eux la plus grande marque

de vénération qu'ils puissent donner ; & leur principale occupation est de le lire, suivant le précepte qui dit; *Attachez-vous souvent à la lecture du livre qui vous a été envoyé, & priez incessamment, parce que l'oraison detourne du peché.* Ils sont persuadez que ceux qui le liront un certain nombre de fois, gagneront le paradis. Enfin ils l'appellent le livre par excellence, car *Alcoran* ne signifie autre chose que l'*Ecriture*.

Il seroit assez inutile de rapporter ici comment ce livre a été composé, & comment il a été reformé après la mort de Mahomet ; il suffit de remarquer qu'il y a quatre sectes parmi les Mahometans. La plus superstitieuse est celle des Arabes qui s'en tiennent aux traditions d'Abubeker. Celle des Persans, que l'on doit aux soins de Hali, est la plus épurée ; mais les Turcs qui sont attachez à celle d'Omer, les traitent d'heretiques & prononcent des anathêmes contre eux. La plus simple de toutes est celle des Tartares qui s'en rapportent à Odeman ou Osman grand compilateur des memoires de Mahomet.

Le seul article de foy qu'ayent les Mahometans, est qu'il n'y a qu'un seul Dieu, & que Mahomet est l'Envoyé de Dieu. A l'égard des commandemens de la Loy, les Turcs les réduisent à cinq, 1°. Faire la priere cinq fois le jour, 2°. Jeûner le carême, 3°. Donner l'aumône & pratiquer les œuvres de charité, 4°. Aller en pelerinage à la Méque, s'il est possible, 5°. Ne souffrir aucune ordure sur son corps. On y ajoûte quatre autres points, mais ils ne sont pas absolument nécessaires pour le salut, 1°. Observer religieusement le vendredi, 2°. Se faire circoncire, 3°. Ne boire point de vin, 4°. Ne man-

ger point de chair de pourceau, ni d'animaux suffoquez.

Les Mahometans ont plus de respect pour le vendredi que pour les autres jours de la semaine, parce qu'ils croyent que ce fut un vendredi que Mahomet, persecuté par les Idolâtres, fut obligé de se sauver de la Méque à Medine dans l'Arabie. C'est par ce jour-là que commence l'Ere Mahometane qu'ils appellent *Egire*; & ce celebre vendredi fut le 22. Juillet de l'an 622. après la mort de Jesus-Christ. Les Mahometans sont obligez d'aller tous les vendredis faire la priere de midi à la Mosquée ; on en dispense les femmes de crainte de donner des distractions aux hommes. Les Marchands tiennent leurs boutiques fermées ce jour-là jusques à midi, & même ceux qui sont un peu aisez ne les ouvrent que le lendemain.

La Circoncision & l'abstinence du pourceau, & des viandes suffoquées, n'ont peut-être été inserées dans la Loy que par complaisance pour les Juifs qui étoient alors autant ménagez par les Mahometans, qu'ils en ont été méprisez par la suite. Le bien public porta le Legislateur à deffendre l'usage du vin à ses disciples. *Abstenez-vous*, dit-il, *du vin, de joüer aux jeux de hazard & aux échets*; *ce sont des inventions du démon pour répandre la haine & la division parmi les hommes*; *pour les éloigner de la priere, & pour les empêcher d'invoquer le nom de Dieu.* Cependant ils avoüent que le vin est une chose excellente, & que la tentation en est si chatoüilleuse, qu'elle rend ce peché fort pardonnable. Ils se moquent de nous qui le beuvons avec de l'eau, & disent que lorsqu'on se mêle d'en boire, il faut satisfaire son appetit &

non pas l'irriter. A l'égard de la chair de pourceau, les Turcs l'ont en horreur ; mais les Persans en regardent l'abstinence, plûtôt comme un conseil, que comme un précepte ; ils en mangent, ou s'en abstiennent de même que du vin, suivant l'usage qu'en fait le Prince, sur le goût duquel tout l'Empire se conforme aveuglément. Quand on entre sur les terres du Roy de Perse, il est agréable pour les voyageurs d'y pouvoir boire du vin sans en faire mistere, & d'y voir dans la campagne des troupeaux de pourceaux ; les Persanes qui habitent les frontiéres connoissent si bien les Chrêtiens, qu'elles courent à eux à toutes jambes avec des bouteilles de vin & des jambons, dès qu'elles apperçoivent une caravane.

Pour la Circoncision, les Turcs la regardent plûtôt comme une marque d'obéissance à la religion, que comme une Loy essentielle ; il n'est point parlé de cette cérémonie dans l'Alcoran, & c'est plûtôt une tradition qu'ils ont prise des Juifs. Les Mahometans sont persuadez que les enfans qui meurent sans circoncision ne sont pas moins sauvez, & ils leur cassent le petit doigt avant que de les enterrer, pour marquer qu'ils n'ont pas été circoncis. Les plus scrupuleux (comme il y en a dans toutes les religions) croyent que la circoncision de leur pere influë sur eux ; mais ceux qui présument de savoir mieux les points fondamentaux de leur religion, conviennent que la circoncision n'a été établie, que pour faire souvenir les Musulmans, le reste de leur vie, de ce qu'ils ont promis à Dieu par leur profession de foy, sçavoir qu'il n'y a d'autre Dieu que Dieu, & que Mahomet est l'Envoyé de Dieu ; & que c'est pour cela qu'on ne doit circoncire les enfans

qu'à l'âge de 12. ou 14. ans, afin qu'ils y faſſent attention. Quelques-uns de leurs Docteurs croyent qu'on n'a adopté parmi eux la circonciſion des Juifs, que pour mieux obſerver le précepte de la propreté, par lequel il eſt deffendu de laiſſer tomber de l'urine ſur ſes chairs. Or il eſt certain que le prépuce en retient toûjours quelque goutte, & ſur-tout chez les Arabes, qui naturellement l'ont beaucoup plus long que les autres hommes. Aujourd'hui la plûpart des renegats ne ſont pas circoncis ; on ſe contente de leur faire lever le doit & prononcer les paroles qui expriment la profeſſion de foy. Peut-être que c'eſt par mépris pour eux qu'on ne les fait pas circoncire ; car les Turcs diſent ordinairement, qu'un mauvais Chrétien ne ſera jamais bon Turc.

Cérémonie de la Circonciſion.

On ne coupe rien aux filles Turques dans la circonciſion, mais en Perſe on leur coupe les nymphes. En Turquie le jour de la circonciſion on prépare un répas chez les parens de celui que l'on doit tailler : on l'habille le plus proprement que l'on peut, & on le promene à cheval ou ſur un chameau, au ſon des inſtrumens, par toute la ville ſi elle eſt de mediocre grandeur; ou dans ſon quartier ſeulement ſi elle eſt fort vaſte. Cet enfant tient à la main droite une fléche dont il tourne le fer du côté du cœur, pour marquer qu'il ſe laiſſeroit plûtôt percer cette partie que de renoncer à ſa foy. Ses camarades, ſes amis & ſes voiſins le ſuivent à pied, en chantant ſes loüanges avec des marques de joye, juſques à la Moſquée, où l'Iman, après une petite exhortation, lui fait faire ſa profeſſion de foy & lever le doigt : enſuite il ordonne au barbier prépoſé, de le placer ſur le Sopha & de faire l'opération. Deux valets tiennent

une nape étenduë devant l'enfant, & le barbier lui ayant tiré le prépuce autant qu'il peut, sans pourtant lui faire mal, il le serre au bout du gland avec une pincette, le coupe avec un rasoir, & le montre aux assistans, en disant à haute voix, *Dieu est grand*. Le circoncis ne laisse pas de crier, car la douleur est assez vive : on le pense, & chacun vient le féliciter de ce qu'il est mis au rang des Musulmans, c'est à dire des fidéles.

Si les parens sont riches, ils font circoncire à leurs dépens les enfans des pauvres gens de leur voisinage. Après la cérémonie, on se retire dans le même ordre qu'on étoit venu, & l'on marche comme en triomphe pour se rendre chez les parens, qui donnent à manger pendant trois jours à tous ceux qui se presentent. On en est quitte pour une grande chaudiere de ris par jour, quelques piéces de bœuf, de mouton, & quelques poules : la dépense n'est pas considerable en liqueurs, car on satisfait tout le monde avec une grande cruche d'eau. Les gens plus aisez presentent le sorbet, le caffé & le tabac, & les parens font quelques presens aux pauvres garçons que l'on a circoncis avec leur fils ; ils donnent aussi l'aumône aux pauvres de leur quartier. Après qu'on a bien dansé & bien chanté, les conviez font à leur tour des presens au nouveau Musulman. Chez les personnes de distinction, on donne des vestes, des armes, des chevaux. Quand on circoncit un des enfans du Grand Seigneur, les réjoüissances sont publiques, & l'on tire toute l'artillerie du Serrail. On fait des courses dans l'Atmeidan & dans les autres places ; on tend les escarpolettes dans les ruës, & on renouvelle tous les divertissemens du Bairam.

Il eſt bon de remarquer que l'Iman n'impoſe point de nom au nouveau circoncis ; c'eſt le pere qui donne le nom qu'il veut à ſes enfans lorſqu'ils viennent au monde. Il tient entre ſes bras le nouveau né, & l'élevant vers le ciel pour l'offrir à Dieu, il lui met un grain de ſel dans la bouche en diſant : *Plaiſe à Dieu que ſon ſaint nom, mon fils Solyman*, par exemple, *te ſoi toûjours auſſi ſavoureux que ce ſel, & qu'il t'empêche de goûter les choſes de la terre.* Ces noms ſont pour l'ordinaire *Ibrahim* ou Abraham : *Solyman* qui ſignifie Salomon : *Iſouph* Joſeph : *Iſmael* Oyant Dieu : *Mahomet* Loüable : *Mahmoud* Deſirable : *Scander* Alexandre : *Sophy* Saint ; *Haly* Haut : *Selim* Paiſible : *Muſtapha* Sanctifié : *Achmet* Bon : *Amurat* ou *Mourat* Vif : *Seremeth*, Diligent.

Des Conſeils je paſſe aux Commandemens. Les Muſulmans ſont ſi convaincus que les priéres ſont les clefs du Paradis & les colonnes de la religion, comme ils diſent, qu'ils s'y appliquent avec une attention tout-à-fait édifiante. Rien ne peut les diſpenſer de prier ; il eſt ordonné que lorſqu'ils ſeront à l'armée, ils ſe releveront les uns les autres pour prier tandis que leurs camarades ſeront ſous les armes. *Que ceux*, dit l'Alcoran, *qui vont faire la priére, ne ſoient point yvres, mais ſobres & qu'ils ayent l'eſprit libre, afin qu'ils ſachent ce qu'ils doivent faire ; ce qu'ils doivent dire.* On lit dans le même livre, que ceux qui prient avec un eſprit malade & ſans penſer à ce qu'ils font, quoiqu'ils paroiſſent bien faire, n'ont gueres d'amour de Dieu.

Comme les Turcs croyent que ce qui ſoüille le corps eſt capable de ſoüiller l'ame ; ils ſont perſuadez auſſi que ce qui purifie l'un, ne manque

pas de purifier l'autre. Sur ce principe, qui est bien contraire à celui de plusieurs Chrêtiens, ils se préparent à la priére par les ablutions. *Hommes de bien*, dit l'Alcoran, *quand vous voudrez faire vos priéres, il faut laver vôtre visage, vos mains, vos bras, & vos pieds. Les gens mariez qui auront couché ensemble se baigneront. Si les malades & les voyageurs ne trouvent point d'eau, qu'ils se frottent le visage & les mains avec de la poussiere bien nette; car Dieu aime la netteté. Il veut que les priéres qu'on lui fait, soient parfaites, qu'on le remercie des graces qu'il nous donne, & que l'on invoque souvent son saint nom.*

La grãde ablution des Turcs.

Les Mahometans ont réduit ce commandement à deux ablutions, la grande & la petite. La premiere est de tout le corps, mais elle n'est ordonnée qu'aux personnes mariées qui ont couché ensemble; qu'à ceux qui ont eû quelque pollution en dormant; ou qui en urinant ont laissé tomber de l'eau sur leur chair. Voilà les trois plus grandes soüilleures des bons Musulmans. Afin que rien ne soit à couvert de l'eau qui doit purifier leur corps & leur ame, & pour qu'elle penetre mieux, ils se coupent les ongles avec beaucoup de soin, & font tomber le poil de toutes les parties de leur corps, excepté du menton. La grande ablution consiste à se plonger trois fois dans l'eau, quelque rigoureuse que soit la saison. J'ay vû dans le fort de l'Hiver des Turcs se détacher de la caravane pour se jetter tout nuds dans des ruisseaux qui étoient à côté du chemin, sans apprehender ni colique ni pleuresie; ils viennent ensuite joindre la troupe avec cet air de tranquilité, qui paroît sur le visage des personnes dont la conscience est juste; quand ils trouvent des sources chaudes

ils s'y plongent avec plaisir. Dans la plûpart des maisons des gens aisez il y a des cuves que l'on remplit d'eau tous les matins pour y faire la grande ablution. Quand nous passâmes de Scio à Constantinople, un bon Musulman de nôtre compagnie donnoit trente sols de temps en temps à deux Matelots qui le prenoient chacun par une oreille & le plongeoient par trois fois dans la mer, quelque froid qu'il fist.

Pour faire la petite ablution, on tourne la tête du côté de la Méque, on se lave les mains & les bras jusques au coude, on rince trois fois sa bouche, & on se nettoye les dents avec une brosse. Après cela il faut se laver le nez trois fois, & tirer par les narines de l'eau que l'on prend avec le creux de la main; on se jette ensuite avec les mains trois fois de l'eau sur le visage; il est ordonné de se frotter avec la main droite depuis le front jusques au-dessus de la tête; de là il faut venir aux oreilles & les bien nettoyer en dedans & en dehors: enfin la cérémonie se termine par les pieds.

La petite ablution des Turcs.

Mahomet avoit beau dire que sa Loy étoit aisée à pratiquer; pour moi je la trouve fort gênante, & je ne doute pas que la plûpart des renegats ne passent par dessus toutes ces vetilles. On est obligé pour lâcher de l'eau de s'acroupir comme les femmes, de peur qu'il ne tombe quelque goutte d'urine dans les chausses. Pour éviter ce peché, ils expriment avec grand soin, le canal par où elle a passé, & en essuyent le bout contre la muraille; on voit en plusieurs endroits des pierres toutes usées par ces frottemens. Quelquefois les Chrêtiens pour se divertir frottent ces pierres avec le fruit du *Poivre-d'Inde*, avec de la

racine du *Pied-de-Veau*, ou de quelques autre plantes brûlantes, en ſorte qu'il ſurvient ſouvent une inflammation à ceux qui viennent s'y eſſuyer. Comme la douleur eſt fort cuiſante, ces pauvres Turcs courent ſouvent, pour chercher le remede, chez les mêmes Chirurgiens Chrêtiens, qui ſont la cauſe du mal qu'ils ſouffrent : neanmoins on ne manque pas de leur dire que la maladie eſt dangereuſe, & qu'on ſera peut-être obligé de faire quelque amputation. Les Turcs jurent de leur côté qu'ils n'ont eû aucun commerce avec femme ni fille qui puiſſent être ſuſpectes : enfin on envelope la partie malade avec des linges trempez dans l'oxicrat que l'on a coloré avec un peu de bol, & on leur vend ce remede comme un grand ſpécifique pour ces ſortes de maux.

Quand ils vont à la garderobe chez eux ou à la campagne, ils font proviſion de deux grands mouchoirs qu'ils portent à leur ceinture, ou qu'ils mettent ſur les épaules comme les maîtres-d'hôtel font la ſerviette : dans cet équipage ils portent à la main un pot plein d'eau qui leur ſert pour faire le *Tabarat*, c'eſt-à-dire pour ſe laver & relaver le fondement avec le doigt. Le Grand Seigneur lui-même ne ſauroit s'en diſpenſer, & c'eſt la premiere inſtruction que ſon Gouverneur lui donne ; il eſt à préſumer qu'après cette operation les Turcs ſe lavent & s'eſſuyent ſouvent le bout des doigts. Ce n'eſt pas là le ſeul inconvenient, il peut ſurvenir bien des choſes qui rendent cette ablution inutile, & qui obligent à la recommencer de nouveau, par exemple ſi on laiſſe échaper quelque vent : mais le malheur eſt bien plus grand ſi on a le cours de ventre, auquel cas cette ablution qui doit être ſouvent réiterée, devient

devient une cérémonie très-fatigante. J'ai oüi dire à des Turcs, qu'une des principales raisons qui les empêchoit de voyager en païs de Chrêtienté, c'étoit de ne pouvoir pas faire de pareilles fonctions assez à leur aise.

A l'égard de l'ablution particuliére, il faut y revenir pour la moindre faute, comme pour s'être mouché avec la main droite; pour s'être lavé les parties du corps plus de trois fois, pour avoir employé à cet usage de l'eau échaufée au soleil. On tombe dans le même inconvenient, si l'on se jette de l'eau sur le visage avec trop de violence, si l'on reçoit du sang ou quelqu'autre ordure sur son corps, si l'on vomit, si l'on s'évanoüit, si l'on boit du vin, si l'on dort pendant la priére; enfin si l'on se laisse toucher par un chien, ou par quelqu'autre animal impur. Toutes ces raisons leur font bâtir des reservoirs, des fontaines, des robinets autour des Mosquées, ou chez eux. Au défaut d'eau, ils peuvent se servir de sable, de poussiére, ou de quelques plantes propres pour se nettoyer. Le Chapitre que Rabelais a fait & qui porte un assez plaisant titre, leur seroit d'un grand secours si on le traduisoit en leur langue.

Rabelais Livre premier Chapit. XIII.

Après que les Turcs se sont purifiez, ils baissent les yeux & se recüeillent en eux-mêmes pour se disposer à la priére qui se fait cinq fois par jour, 1°. Le matin entre la pointe du jour & le lever du Soleil, 2°. A midi, 3°. Entre midi & le Soleil couchant, 4°. Au coucher du Soleil, 5°. Environ une heure & demi apres que le Soleil est couché. Toutes ces priéres sont accompagnées de plusieurs inclinations & de quelques prosternations. Ils peuvent prier ou chez eux ou

dans les Mosquées, & ils sont avertis des heures destinées à cet exercice par des hommes gagez qui se reglent sur le cours du Soleil, & sur des horloges de sable : ce sont des cloches parlantes, car ils montent, aux heures reglées, dans les galeries des Minarets, & se bouchant les oreilles avec les doigts, ils chantent de toute leur force les paroles suivantes : *Dieu est Grand, il n'y a point d'autre Dieu que Dieu ; venez à la priere, je vous l'annonce clairement.* Ces Chantres repetent quatre fois ces mêmes paroles, en se tournant premierement vers le Midi, puis vers le Septentrion, ensuite vers le Levant, & ils finissent du côté du Couchant.

A ce signal tout le monde se purifie & s'en va à la Mosquée, à la porte de laquelle on quitte ses pantoufles, si mieux on n'aime les porter à la main, de crainte qu'elles ne se mêlent avec celles des autres. Tout cela se passe en grand silence. On saluë d'une profonde reverence la niche où est l'Alcoran, & cet endroit désigne la situation de la Méque. Après cela chacun leve les yeux & se met les pouces dans les oreilles avant que de s'asseoir : la maniére même de s'asseoir est la posture la plus humiliée qu'on puisse prendre parmi eux, car on est assis sur les gras de jambes ; ils s'y tiennent quelques temps, puis ils baissent les yeux & baisent trois fois la terre : ils se remettent ensuite sur leur séant en attendant que le Prêtre commence, afin de le suivre tout bas & de faire les mêmes inclinations que lui. C'est dans ce temps-là que leur modestie est la plus admirable ; ils ne saluent personne, & ils n'oseroient causer ni s'entretenir avec qui que ce soit, pas même regarder à droit ni à gauche. Tout le mon-

de est immobile, on ne crache ni l'on ne tousse : enfin on ne donne des marques de vie que par quelques soupirs profonds, qui sont des épanoüissemens de l'ame envers Dieu, plûtôt que des mouvemens mécaniques. Parmi ces soupirs le Prêtre se leve; il porte ses mains ouvertes à la tête, il bouche ses oreilles avec les pouces, leve les yeux vers le Ciel & chante fort haut & distinctement : *Dieu est grand, gloire à toy Seigneur. Que ton nom soit beni & loüé. Que ta grandeur soit reconnuë ; car il n'y a point d'autre Dieu que toy.*

Voici la priére qu'ils récitent ordinairement les yeux baissez & les mains croisées sur l'estomac. C'est leur Oraison Dominicale.

Au nom de Dieu plein de bonté & de misericorde. Loüé soit Dieu le Seigneur du monde, qui est un Dieu plein de bonté & de misericorde. Seigneur qui jugeras tous les hommes, nous t'adorons, nous mettons toute nôtre confiance en toy. Conserve-nous, puisque nous t'invoquons dans la veritable voye, qui est celle que tu as choisie & que tu favorises de tes graces. Ce n'est pas la voye des infidéles ni de ceux contre qui tu es justement irrité. Ainsi soit-il.

Ils font après cela des inclinations, & appuyant les mains sur leurs genoux, à demi courbez ils repetent l'Oraison, *Dieu est Grand, gloire à toy Seigneur, &c.* ou bien ils disent par trois fois, *Soit glorifié le nom du Seigneur.* Ils se prosternent de nouveau, baisent la terre deux fois, & crient autant de fois, *O grand Dieu que ton nom soit glorifié !* Ensuite ils recitent encore la grande Oraison : *Au nom de Dieu plein de bonté & de misericorde, &c.* A quoi ils ajoûtent l'article suivant tiré de l'Alcoran : *Je confesse que Dieu est Dieu, que Dieu est eternel, qu'il n'a ni engendré, ni été*

engendré, & qu'il n'y a aucun qui lui soit semblable ni égal. Après avoir fait les inclinations que l'heure de la priére demande, ils se relevent à demi, quoique assis sur leurs talons, & jettant les yeux sur leurs mains ouvertes comme sur un livre, ils prononcent ces paroles.

L'adoration & les priéres ne sont dûës qu'à Dieu. Salut & paix soient sur toi, ô Prophéte. La misericorde, les benedictions & la paix du Seigneur soient sur nous & sur les serviteurs de Dieu. Je proteste qu'il n'y a qu'un seul Dieu, qu'il n'a point de compagnon, & que Mahomet est l'Envoyé de Dieu.

Les priéres finissent par la salutation des deux Anges qu'ils croyent être à leurs côtez. Pour s'aquitter de ce devoir, ils empoignent leur barbe & se tournent à droite & à gauche. Ils s'imaginent que l'un de ces Anges est blanc, & que l'autre est noir; le blanc, à ce qu'ils croyent, les excite à bien faire, & tient un registre de leurs bonnes actions; le noir contrôle les mauvaises pour les en accuser après leur mort. En saluant chaque Ange, ils prononcent, *Le salut & la misericorde de Dieu soient sur toy.* Ils croyent d'ailleurs que les priéres ne sauroient être éxaucées, s'ils n'ont auparavant fait une ferme résolution de pardonner à leurs ennemis; c'est pour cela qu'ils ne laissent point passer le vendredi sans se reconcilier de bon cœur avec eux; de là vient aussi qu'on n'entend jamais ni médisance ni injure parmi les Turcs.

Les priéres du *Vendredi* se font dans l'intention d'attirer la grace du Seigneur sur tous les Musulmans. On prie le *Samedi* pour la conversion des Juifs: le *Dimanche* pour celle des Chrêtiens: le *Lundi* pour les Prophétes: le *Mardi* pour les Prêtres,

& pour ceux qu'ils eſtiment ſaints dans ce monde : le *Mercredi* pour les Morts, pour les malades, & pour les Muſulmans qui ſont eſclaves parmi les infidéles : le *Jeudi* pour tout le monde, de quelque nation & de quelque religion qu'il puiſſe être. Le vendredi les Moſquées ſont plus frequentées, mieux éclairées, & les priéres s'y font plus ſolemnellement.

Nous n'avons pas vû prier dans les Moſquées, car il n'eſt permis aux Chrétiens d'y entrer que lors qu'il n'y a perſonne ; mais nous avons vû faire la priére aux Muſulmans dans les caravanes. Le Chef de la caravane connoiſſant par la hauteur du Soleil l'heure qu'il eſt, s'arréte & leur annonce la priére tout comme feroit le Chantre ordinaire, les Chrétiens & les Juifs attendent à cheval, s'ils veulent, ou ſe promenent pendant ce temps-là. Les Muſulmans étendent chacun leur tapis à terre, font leurs inclinations & récitent leurs Oraiſons. Bien ſouvent le Chef de la caravane leur tient lieu de Prêtre ; s'il s'y trouve quelque Dervich, comme cela ſe rencontre fort ſouvent dans les caravanes d'Aſie, il fait cette fonction. Tout cela ſe paſſe au milieu des champs avec la même attention & la même modeſtie que s'ils étoient dans une Moſquée. Quand il n'y a qu'un, deux, ou trois Turcs dans une caravane, on les voit s'écarter du chemin pour prier, & courir enſuite à toute bride pour réjoindre la troupe. Rien de plus exemplaire que ces exercices, & cela m'a donné beaucoup d'indignation contre les Grecs, qui la plûpart vivent comme des chiens.

Outre les priéres journaliéres dont on vient de

parler, les Turcs se rendent à la Mosquée à minuit pendant le Carême pour y faire la priére suivante.

Seigneur Dieu qui excuses nos fautes : Toy qui seul dois être aimé & honoré : Qui es grand & victorieux : Qui tournes les cœurs & les pensées des hommes : Qui disposes de la nuit & du jour : Qui pardonnes nos offenses & purifies nos cœurs : Qui fais misericorde & distribuës tes bienfaits à tes serviteurs. Adorable Seigneur, nous ne t'avons pas honoré comme tu devois l'être. Grand Dieu qui merites qu'on ne parle que de toy, nous n'en avons pas parlé aussi dignement que nous le devions. Grand Dieu que l'on doit remercier incessamment, nous ne t'avons pas assez rendu d'actions de graces. Dieu misericordieux, toute sagesse, toute bonté, toute vertu viennent de toy ; c'est à toy qu'il faut demander pardon & misericorde. Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu. Il est unique. Il n'a point de compagnon. Mahomet est l'Envoyé de Dieu. Mon Dieu vôtre benediction sur Mahomet & sur la race des Musulmans.

Carême des Turcs.

Le Carême des Turcs a pris le nom du mois où il se trouve, qui est la Lune de *Ramazan* ou *Ramadan*, car ils comptent toûjours par les Lunes. Leur année est de 354. jours partagez en 12. Lunes, ou Mois, lesquels ne commencent qu'à la nouvelle Lune ; ces mois sont alternativement l'un de 30. jours & l'autre de 31. Le premier qui est de 30. jours s'appelle *Muharrem*. Le 2. *Sefer*, & n'est que de 29. jours. Le 3. *Rebiul-euvel*. Le 4. *Rebiul-ahhir*. Le 5. *Giamazil-euvel*. Le 6. *Giamazil ahhir*. Le 7. *Regeb*. Le 8. *Chaban*. Le 9. *Ramazan* ou *Ramadan*. Le 10. *Chuval*. Le 11. *Zoulcudé*. Le 12. *Zoulhigé*. Ces

mois ne ſuivent pas les ſaiſons, parce qu'ils ne s'accordent pas avec le cours du Soleil, & leurs années ſont plus courtes de onze jours que les nôtres ; ainſi le Ramazan remonte tous les ans de pareil nombre de jours ; delà vient que d'une année à l'autre, il parcourt toutes les ſaiſons.

Le Carême a été établi pendant la Lune de Ramazan, parce que Mahomet publia que l'Alcoran lui avoit été envoyé du Ciel dans ce temps-là. Le jeûne qu'il ordonna eſt different du nôtre, en ce qu'il eſt abſolument deffendu durant tout le cours de cette Lune, de manger, de boire, ni de mettre aucune choſe dans la bouche, pas même de fumer depuis que le Soleil ſe leve, juſques à ce qu'il ſoit couché. En récompenſe tant que la nuit dure, ils peuvent manger & boire ſans diſtinction de viande ni de boiſſon, ſi l'on en excepte le vin ; car ce ſeroit un grand crime d'en goûter, & ce crime ne s'expioit autrefois qu'en jettant du plomb fondu dans la bouche des coupables ; on n'eſt pas ſi ſévere aujourd'hui, mais on ne laiſſeroit pas d'être puni corporellement. L'eau de vie n'eſt pas épargnée la nuit pendant ce temps de penitence ; encore moins le ſorbet & le caffé : Il y en a même qui ſous prétexte de penitence ſe nourriſſent plus délicieuſement que tout le reſte de l'année. L'amour propre qui eſt ingénieux par tout, leur inſpire en ce temps-là, de faire meilleure chere dans les temps deſtinez à la mortification : les confitures conſolent l'eſtomac des devots, quoiqu'elles ne ſoient ordinairement qu'au miel & au reſiné. Les riches obſervent le Carême auſſi ſéverement que les pauvres ; les ſoldats de même que les Religieux ; le Sultan comme un ſimple particulier. Chacun ſe repoſe pendant le

jour, & l'on ne penſe qu'à dormir, ou au moins à éviter les exercices qui altérent, car c'eſt un grand ſupplice que de ne pouvoir pas boire de l'eau pendant les grandes chaleurs. Les gens de travail, les voyageurs, les campagnards ſoufrent beaucoup ; il eſt vrai qu'on leur pardonne de rompre le jeûne, pourveu qu'ils tiennent compte des jours, & à condition d'en jeûner par la ſuite un pareil nombre quand leurs affaires le leur permettront : tout bien conſideré, le Carême chez les Muſulmans n'eſt qu'un dérangement de leur vie ordinaire. Quand la Lune de Chaban, qui précede immédiatement celle de Ramazan eſt paſſée, on obſerve avec grand ſoin la nouvelle Lune. Une infinité de gens de toutes ſortes d'états ſe tiennent ſur les lieux élevez & courent avertir qu'ils l'ont apperçûë ; les uns agiſſent par devotion, les autres pour obtenir quelque récompenſe. Dès le moment qu'on eſt aſſûré du fait, on le publie par toute la ville, & on commence à jeûner. Dans les endroits où il y a du canon, on en tire un coup au coucher du Soleil. On allume une ſi grande quantité de lampes dans les Moſquées, qu'elles reſſemblent à des chapelles ardentes, & l'on prend ſoin de faire de grandes illuminations ſur les minarets pendant la nuit.

Les Muezins au retour de la Lune ; c'eſt à dire à la fin du jour du premier jeûne, annoncent à haute voix qu'il eſt temps de prier & de manger. Les pauvres Mahometans qui ont alors le gozier fort ſec, commencent à avaler de grandes potées d'eau, & donnent avidement ſur les jattes de ris. Chacun ſe régale avec ſes meilleures proviſions ; & comme s'ils apprehendoient de mourir de faim, ils vont chercher à manger dans les ruës, après

s'être bien rassasiez chez eux ; les uns courent au caffé ; les autres au sorbet ; les plus charitables donnent à manger à tous ceux qui se présentent. On entend les pauvres crier dans les ruës *Je prie Dieu qu'il remplisse la bourse de ceux qui me donneront pour remplir mon ventre.* Ceux qui croyent raffiner sur les plaisirs, se fatiguent la nuit autant qu'ils peuvent, pour mieux reposer le jour, & pour laisser passer le temps du jeûne sans en être incommodez. On fume donc pendant les tenebres après avoir bien mangé ; on joüe des instrumens ; on voit joüer les marionettes à la faveur des lampes. Tous ces divertissemens durent jusques à ce que l'aurore éclaire assez pour distinguer, comme ils disent, un fil blanc, d'avec un fil noir ; alors on se repose & l'on donne le nom de jeûne à un sommeil tranquille qui dure jusques à la nuit. Il n'y a que ceux que la necessité oblige de travailler, qui vont à leur ouvrage ordinaire. Où est donc, selon eux, l'esprit de mortification qui doit purifier l'ame des Musulmans ? Ceux qui aiment la vie dereglée souhaiteroient que ce temps de pénitence durât la moitié de l'année, d'autant mieux qu'il est suivi du grand Bairam, pendant lequel par une alternative agréable on dort toute la nuit, & l'on ne fait que se réjoüir tant que le jour dure.

Sur la fin de la Lune de Ramazan, on observe avec soin celle de Chuval, & on annonce le Bairam dés qu'on l'a découverte. On n'entend alors que tambours & trompettes dans les Palais & dans les Places publiques. Si le temps est assez couvert pour cacher la nouvelle Lune, on retarde la feste d'un jour ; mais si les nuages continuent, on suppose que la Lune doit être nouvelle, & l'on allu- Le Bairam.

me des feux de joye dans les ruës. Les femmes qui ſont renfermées pendant toute l'année, ont la liberté de ſortir pendant les trois jours que dure cette fête. On ne voit dans les places que muſiciens, eſcarpolettes, roües de fortune. On voltige dans ces eſcarpolettes, ou pour mieux dire, on ſe promene en l'air ſur des ſieges de bois, par le moyen des cordes que des hommes conduiſent avec plus ou moins de violence au gré de celui qui eſt aſſis. Les rouës de fortune ſont ſemblables à celles des moulins d'eau; on les fait tourner ſans que ceux qui ſont aſſis en dedans touchent les uns aux autres, quoique chacun ſe trouve à ſon tour au haut & au bas de la rouë.

Le premier jour du Bairam, les Muſulmans font entre eux une réconciliation générale, & ſe donnent réciproquement les mains dans les ruës; aprés avoir baiſé celles de leurs ennemis, ils les portent à leur teſte. On ſe ſouhaite mille proſperitez, & l'on s'envoye des preſents comme nous faiſons ici au commencement de l'année. Les predicateurs expliquent dans les Moſquées quelques points de l'Alcoran, & aprés le ſermon, on y chante l'Oraiſon ſuivante: *Salut & benediction ſur toi Mahomet ami de Dieu. Salut & benediction ſur toi Jeſus-Chriſt ſoufle de Dieu. Salut & benediction ſur toi Moyſe familier de Dieu. Salut & benediction ſur toi David Monarque établi de Dieu. Salut & benediction ſur toi Salomon le fidele du Seigneur. Salut & benediction ſur toi Noé, qui as été ſauvé par la grace de Dieu. Salut & benediction ſur toi Adam la pureté de Dieu.*

Le Grand Seigneur paroit plus magnifique ce jour-là qu'à l'ordinaire; il reçoit les complimens des Grands de la Porte, & leur fait donner un re-

pas ſomptueux dans la Sale du Divan. On aſſeure qu'au retour de ſainte Sophie il monte ſur ſon thrône, ayant le Chef des Eunuques blancs à ſa gauche. Si les fils du Kam des Tartares ſe trouvent à la Cour, ils viennent les premiers ſe proſterner devant lui, & ne ſe retirent qu'aprés avoir baiſé ſes mains & lui avoir ſouhaité une heureuſe feſte. Le Grand Viſir ſe preſente enſuite à la tête des Vicerois & des Pachas qui ſont dans la ville; & aprés avoir fait ſon compliment au Sultan un genou en terre, il lui baiſe la main & prend la place du Chef des Eunuques blancs. Le Moufti accompagné des Intendans de Juſtice, des grands Cadis, des plus fameux Prédicateurs, en un mot de tous ceux qu'on appelle principaux Officiers de la Foy, & de celui même qui ſe dit le Chef de la race de Mahomet: Le Moufti, dis-je, la tête baiſſée juſques à terre & les mains dans ſa ceinture, vient baiſer l'épaule du Sultan; on dit que ce Prince avance un pas pour le recevoir. Le Janiſſaire Aga fait ſon compliment le dernier de tous, aprés que les Officiers qui ont accompagné le Moufti ont fait leur reverence. Quand le repas eſt fait on diſtribuë de la part du Grand Seigneur des veſtes de Marte Zibeline aux premiers Officiers de la Porte. Voilà ce qui ſe paſſe à l'entrée du Serrail. Dans l'interieur de ce Palais, le Sultan reçoit des complimens des Chefs des Eunuques & de ſes premiersGentil-hommes. Les Sultanes même ſortent de leurs appartemens & paſſent en caroſſe chez le Grand Seigneur; mais ces carroſſes ſont fermez avec le même ſoin que ſi l'on conduiſoit des priſonniers. On aſſeure que pendant les trois jours, qu'il eſt permis à ces Dames de venir chez le Sultan, ce Prince n'eſt ſervi que par des Eunuques noirs; les Pages, les Eunu-

ques blancs, les Gentil-hommes, enfin tous ceux qui n'ont pas le visage noir en sont exclus pour tout ce temps-là. Les Dames se visitent aussi entre elles aprés avoir offert leurs vœux à l'Empereur.

Les Mahometans célebrent encore quelques autres festes pendant le reste de l'année. J'ay eû l'honneur, Mgr. de vous parler du petit Bairam dans ma troisiéme Lettre: cette feste se solemnise le 70e. jour aprés le grand, c'est à dire le 10e. jour de la Lune de *Zoulhigé*, & les pelerins qui vont à la Méque prennent si bien leurs mesures, qu'ils y arrivent la veille de ce même jour. Les Turcs célebrent aussi avec réjoüissance la nuit de la naissance de Mahomet, qui est la nuit du 11 au 12 du 3e mois. On fait les illuminations ordinaires dans les Mosquées & aux minarets de Constantinople. L'Empereur va à la Mosquée neuve où il fait colation aprés la priere, & l'on y distribuë par ses ordres des confitures & des boissons. Mahomet, suivant la croyance des Musulmans, monta au ciel sur l'Alborac la nuit du 26 au 27 du 4e mois, c'est un jour de grande feste chez eux. Deux mois avant le Ramazan, on celebre la nuit du 4 au 5 du 7e mois, pour se souvenir que le Carême approche. On ne jeûne point à l'occasion de ces festes; au contraire, aprés avoir prié la nuit dans les Mosquées, on va faire bonne chere chez soi, ou chez ses amis pendant la journée.

Les Turcs n'attendent pas les jours de festes pour faire des œuvres de charité, l'aumône chez eux est un commandement indispensable, ils la regardent même comme le moyen le plus asseuré pour augmenter leur bien & pour attirer la benediction du Ciel sur leurs heritages. *Ceux qui lisent l'Alcoran,* dit Mahomet, *qui prient, qui distribuent les biens que Dieu leur a donnez, soit en public, soit en par-*

ticulier, doivent être assurez de n'être point trompez dans ce commerce. Ils seront remboursez bien amplement de tout ce qu'ils auront donné. Dieu que nous devons toûjours glorifier, pardonne les pechez à ceux qui font des charitez, & rend avec usure tout ce qu'on a donné en son nom. Il est ordonné aux Musulmans de faire l'aumône dans l'unique veûë de plaire à Dieu, & non par un principe de vanité : *Gens de bien ne perdez pas le profit de vos aumônes en voulant qu'on les voye ; car celuy qui les fait pour être veû, & non pas dans l'intention de se rendre le Seigneur favorable au jour du Jugement, est à l'égard des choses du Ciel comme une terre remplie de cailloux couverts d'un peu de poussiere, laquelle se dissipe à la moindre pluye, de telle sorte qu'il n'y reste que les cailloux.*

Les Casuistes Mahometans ne conviennent pas sur quel pied chacun doit regler ses aumônes. Les uns croyent qu'il suffit de donner un pour cent de tous ses biens ; les autres prétendent qu'il faut en retrancher la quatriéme partie en faveur des pauvres ; les plus séveres obligent à la dixiéme partie. Outre les aumônes particulieres, il n'y a point de nation qui fasse plus de dépense en fondations que les Turcs. Ceux mêmes qui ne joüissent que d'une médiocre fortune, laissent après leur mort de quoi entretenir un homme qui, dans les grandes chaleurs de l'Eté, donne de l'eau à boire à ceux qui passent devant leur sepulture. Je ne doute pas qu'on n'y trouvast des muids de vin, si Mahomet ne leur en eust deffendu l'usage. La maniére de faire l'aumône est bien expliquée dans le précepte suivant. *Assistez vos peres & meres, vos proches parens, les orphelins, vos voisins, ceux qui voyagent avec vous, les pelerins, ceux qui sont sous vôtre puissance ; mais ne le faites pas pour en tirer de la vanité, car Dieu l'a*

en horreur. Je puniray séverement, (dit le Seigneur) *& je couvriray de confusion ces sortes d'avares, qui non contens de ne point faire part aux autres, des biens dont je ne les ay rendus que dépositaires, persuadent au contraire qu'il ne faut rien donner. Que ceux qui ont la foy fassent des aumônes & des prieres avant que le jour du Jugement vienne, car il ne sera plus temps d'achetter le paradis après ce terrible jour.*

On ne trouve en Turquie ni gueux ni mandians, parce que l'on y prévient les besoins des malheureux. Les riches vont dans les prisons délivrer ceux qui y sont arrêtez pour dettes. On assiste avec soin les pauvres honteux. Combien voit-on de familles ruinées par les incendies qui se rétablissent par les charitez ? elles n'ont qu'à se presenter à la porte des Mosquées. On va dans les maisons consoler les affligez. Les malades, fussent-ils pestiferez, trouvent du secours dans la bourse de leurs voisins, & dans les fonds des parroisses. Les Turcs ne bornent pas là leurs charitez, comme le remarque Leunclaw. Ils employent leur argent à faire réparer les grands chemins, à y faire conduire des fontaines pour le soulagement des passans ; ils font bâtir des Hôpitaux, des Hôtelleries, des Bains, des Ponts, des Mosquées.

Quoique les plus belles Mosquées soient à Constantinople, à Andrinople, à *Bursa* ou Pruse, on trouve la même distribution de bâtimens dans celles des principales villes, & une cour où il y a des eaux pour faire les ablutions. Le corps de la Mosquée est ordinairement un dôme assez propre, l'interieur en est tout simple, & l'on ne voit sur les murailles que le nom de Dieu écrit en Arabe. La niche où est l'Alcoran est toûjours tournée du côté de la Méque; & la dédicace des plus célebres Mos-

quées se fait en y attachant une piece de quelque etoffe qui a servi de portiere à la Mosquée de la Méque. La moindre Mosquée a un minaret; celles d'une mediocre beauté en ont deux : s'il n'y en a point, le Muezin se place devant la porte, il met ses pouces dans les oreilles, & se tournant vers les quatre parties du monde, il annonce les heures de la priere. Ce chantre sert de cloche, de quadran & d'horloge ; car dans toute la Turquie il n'y a que des montres de poche. Le service de ces Eglises est uniforme; tous les officiers dépendent du Curé, qui en qualité de premier ministre préche & fait faire les prieres. Quelque beau que soit le pavé d'une Eglise, il est toûjours couvert d'un tapis ou d'une natte. Pour ce qui est des revenus des Mosquées, il est certain qu'il n'y en a point de pauvres; la plusspart sont tres-riches, & l'on prétend que l'Eglise possede un tiers des terres de l'Empire. Orcan II. Empereur Othoman changea les Eglises grecques en Mosquées : ses successeurs ont fait de même, mais ils en ont augmenté les revenus, bien loin de les diminuer. Cet Empereur fut le premier aussi qui fit bâtir des Hôpitaux pour les pauvres, & pour les pelerins; il établit & renta des Colleges pour y faire étudier la jeunesse. Il est peu de Mosquées considérables, qui n'ayent leurs Hôpitaux & leurs Colleges. Les pauvres, de quelque religion qu'ils soient, sont assistez dans ces Hôpitaux ; mais on ne reçoit dans les Colleges que des Mahometans, à qui l'on apprend à lire, à écrire, à interpreter l'Alcoran. Quelques-uns s'y appliquent à l'Arithmetique, à l'Astrologie, à la Poësie ; quoique les Colleges soient principalement destinez pour y former les gens de Loy.

Les Hôtelleries de fondation qu'on trouve sur

les chemins, ſont de grands édifices longs ou quarrez qui ont l'apparence d'une grange. On ne voit en dedans qu'une banquette attachée aux murailles, & relevée d'environ trois pieds, ſur ſix pieds de largeur ; le reſte de la place eſt deſtiné pour les chevaux, pour les mulets, & pour les chameaux. La banquette ſert de lit, de table, & de cuiſine aux hommes. On y a pratiqué de petites cheminées à ſept ou huit pieds les unes des autres, où chacun fait boüillir ſa marmite. Quand la ſoupe eſt prête, on étend la nappe & l'on ſe range autour, les pieds croiſez comme les Tailleurs. Le lit eſt bientôt dreſſé après le ſouper, il n'y a qu'à étendre ſon tapis, ou placer ſon ſtrapontin à côté de la cheminée, & ranger ſes hardes & ſes habits autour ; la ſelle du cheval tient lieu d'oreiller ; le capot ſuplée aux draps & à la couverture : ce qu'il y a de plus commode, c'eſt que le matin on monte à cheval ſans deſcendre de la banquette, car les étriers ſe trouvent tout de niveau. Les voituriers tiennent l'étrier oppoſé à celui du montoir : ces gens-là ne dorment gueres, ils paſſent plus de la moitié de la nuit à faire manger leurs chevaux, à les pancer, & à les charger.

On trouve à achetter à la porte de ces Hôtelleries, du pain, des poules, des œufs, des fruits, quelquefois du vin ; on va ſe pourvoir au village prochain ſi l'on manque de quelque choſe. S'il y a des Chrêtiens, l'on y trouve du vin, ſinon il faut s'en paſſer. On ne paye rien pour le gîte. Ces retraites publiques ont conſervé en quelque maniére le droit d'hoſpitalité, ſi recommandable chez les anciens.

Les Hôtelleries des villes ſont plus propres & mieux

mieux bâties ; elles reſſemblent à des monaſtéres ; car il y en a beaucoup où l'on a bâti une petite Moſquée ; la fontaine eſt ordinairement au milieu de la cour ; les cabinets pour les néceſſitez ſont autour ; les chambres ſont rangées le long d'une grande galerie, ou dans des dortoirs bien éclairez. Dans les Hôtelleries de fondation on ne donne pour tout payement qu'une étrêne au concierge, & l'on eſt à bon marché dans les autres; pour y être à ſon aiſe, il faut avoir une chambre pour la cuiſine. Le marché n'eſt pas loin, car l'on achette à la porte de la maiſon, viande, poiſſon, pain, fruits, huile, beurre, pipes, tabac, caffé, chandelles, & juſques à du bois. Il faut s'adreſſer à des Juifs ou à des Chrêtiens pour avoir du vin, & pour peu de choſe ils l'apportent en cachette : le meilleur eſt chez les Juifs, & le moindre chez les Grecs : nous en avions ordinairement d'excellent, parce que nos gens qui s'y trouvoient intereſſez ne manquoient pas de publier dans le quartier que nous étions Medecins. On venoit nous demander des remedes, ou nous prier de voir des malades, & l'honoraire ſe réduiſoit ordinairement à quelques bouteilles de bon vin. Il y a de ces Hôtelleries où l'on fournit aux dépens du Fondateur, la paille, l'orge, le pain, & le ris. Celles d'Europe ſont mieux bâties, mieux rentées & plus propres que celles qui ſont en Aſie ; car dans les grandes villes elles ſont couvertes de plomb & embellies de pluſieurs dômes : mais comme les pluyes ſont moins frequentes en Aſie, on aime mieux pendant la belle ſaiſon, camper dans des campagnes agréables le long des ruiſſeaux où l'on pèche d'excellentes Truites. On trouve des perdrix preſque par tout.

Comme la charité & l'amour du prochain sont les points les plus essentiels de la religion Mahometane, les grands chemins sont ordinairement bien entretenus, & l'on y trouve assez frequemment des sources, parce qu'ils en ont besoin pour leurs ablutions. Les pauvres gens prennent soin de la conduite des eaux, & ceux qui sont dans une fortune médiocre rétablissent les chaussées. Ils s'associent avec leurs voisins pour bâtir des ponts sur les grandes routes, & contribuent au bien public suivant leurs facultez. Les ouvriers payent de leur personne, & servent gratuitement de maçons & de manœuvres pour ces sortes d'ouvrages. On voit dans les villages aux portes des maisons, des cruches d'eau pour l'usage des passans. Quelques bons Musulmans se logent sous des espéces de barriéres qu'ils font construire sur les grands chemins, & là ils ne sont occupez pendant les grandes chaleurs qu'à faire reposer & rafraichir ceux qui sont fatiguez. L'esprit de charité est si généralement répandu parmi les Turcs, que les mendians mêmes, quoiqu'on en voye très-peu chez eux, se croyent obligez de donner leur superflu à d'autres pauvres; ils outrent la charité, ou plûtôt la vanité, car ils donnent leurs restes à des personnes aisées, qui ne font aucune difficulté de recevoir leur pain & de le manger, pour leur témoigner combien ils font cas de leur vertu.

La charité des Mahometans s'étend même sur les animaux, sur les plantes, sur les morts. Ils croyent qu'elle est agréable à Dieu parceque les hommes qui veulent se servir de leur raison, ne manquent jamais de rien; au lieu que les animaux, n'ayant aucune raison, leur instinct les

expoſe ſouvent à chercher leur vie aux dépens de leur vie même. Dans les bonnes villes on vend de la viande au coin des ruës, pour la diſtribuer aux chiens: quelques Turcs par charité les pancent de leurs bleſſures, & ſur tout de la galle dont ces animaux ſont très-maltraitez ſur la fin de leurs jours. On voit des perſonnes de bon ſens, qui par devotion portent de la paille pour les mettre coucher à leur aiſe, ou pour ſoulager les chiennes qui viennent de mettre bas: il y en a qui leur bâtiſſent de petites huttes pour les mettre à couvert avec leurs petits. On aura de la peine à croire qu'il y ait des fondations établies par des teſtamens en bonne forme, pour nourrir un certain nombre de chiens & de chats pendant certains jours de la ſemaine; cependant c'eſt un fait conſtant, & l'on paye dans Conſtantinople des gens pour executer l'intention des teſtateurs, en diſtribuant dans les carrefours la nourriture à ces animaux; les bouchers & les boulangers ont ſouvent de petits fonds deſtinez à cet uſage. Les Turcs avec toute leur charité haïſſent les chiens & ne les ſouffrent pas dans leurs maiſons; en temps de peſte ils en tuent autant qu'ils en trouvent, perſuadez que ce ſont des animaux immondes qui infectent l'air.

Au contraire ils aiment beaucoup les chats, ſoit à cauſe de leur propreté naturelle, ſoit parceque ces animaux ſympathiſent avec eux par leur gravité, au lieu que les chiens ſont folâtres, étourdis, remuans. D'ailleurs les Turcs croyent, par je ne ſçai quelle tradition, que Mahomet aimoit ſi fort ſon chat, qu'étant un jour conſulté ſur quelque point de religion, il aima mieux couper le parement de ſa manche ſur lequel cet animal

reposoit, que de l'éveiller en se levant, pour aller parler à la personne qui l'attendoit. Cependant les chats du Levant ne sont pas plus beaux que les nôtres, & ces beaux chats gris couleur d'ardoise y sont fort rares ; on les y porte de l'Isle de Malte où la race en est commune. Parmi les oiseaux, on regarde chez les Turcs les Tourterelles & les Cigognes comme des créatures sacrées, on n'oseroit les tuer ; les Grecs de l'Archipel au contraire sont très-friands des Tourterelles, & ils en font leur mets le plus délicat ; c'est en effet le gibier le plus délicieux du Levant, & il ne céde au Francolin qu'en grosseur, mais il faut les manger roties, car celles que l'on sale dans des barils comme les anchoyes, y perdent tout leur goût. Les Turcs croyent faire une œuvre de charité en achettant un oiseau en cage dans le dessein de lui donner la liberté, pendant qu'ils ne font aucun scrupule de tenir leurs femmes en prison, & nos esclaves à la chaîne. Ceux qui prennent ces oiseaux à la glu ou à quelqu'autre sorte de chasse, ne croyent pas pecher, parce que leur intention est de fournir, à ceux qui ont le moyen de les rachetter pour leur redonner la liberté, des occasions de faire de bonnes œuvres : ainsi chacun espere d'y trouver son compte devant Dieu, tant il est vrai que la direction d'intention est naturelle à tous les hommes.

A l'égard des plantes, les plus devots chez les Turcs les arrosent par charité & cultivent la terre qui les a produites, afin qu'elles soient nourries plus grassement. On dit que Sultan Osman voyant de loin un arbre qui avoit la figure d'un Dervich, fonda une rente d'un aspre par jour pour payer un homme qui en prît soin. Quoi qu'il y

ait de la ſimplicité, pour ne pas dire de la folie, à ſuivre l'exemple de cet Empereur, neanmoins ces bons Muſulmans croyent en cela faire une choſe agréable à Dieu, qui eſt le créateur & le conſervateur de toutes choſes. Ils ſont aſſez ſimples pour s'imaginer qu'ils font plaiſir aux morts en verſant de l'eau ſur leurs tombeaux; cela peut, diſent-ils, leur donner du rafraichiſſement; on voit même pluſieurs femmes qui vont manger & boire dans les cimetiéres le vendredi, croyant appaiſer par ce moyen la faim & la ſoif de leurs maris.

Avant que de vous entretenir, Mgr. de toutes les pratiques des Turcs, au ſujet des morts, il eſt bon d'expliquer les deux Commandemens qui reſtent; ſçavoir celui du voyage de la Méque, & celui de la Propreté. Non ſeulement le pelerinage de la Méque eſt difficile par la longueur du chemin, mais encore par rapport aux dangers que l'on court en Barbarie, où les vols ſont frequens, les eaux rares & les chaleurs exceſſives; il eſt vrai que les Mahometans peuvent s'en diſpenſer, & ſubſtituer à leur place un homme qui coure le riſque du voyage. Ils regardent le temple de *Haram*, qui eſt celui de la Méque, comme l'ouvrage d'Abraham. *Fais ſavoir à tout le monde*, dit l'Alcoran, *que Dieu a commandé de ſuivre la religion d'Abraham, lequel n'étoit ni idolâtre ni incredule, Que c'eſt Abraham qui a bâti le temple de la Méque, lequel eſt le premier que l'on ait conſtruit pour prier le Seigneur. L'honneur que l'on porte à ce lieu eſt fort agréable à Dieu. Il veut que tous ceux qui peuvent y aller, y aillent.* Les Muſulmans ne s'embarraſſent pas de l'Anacroniſme, & ils condamneroient au feu quicon-

que oseroit nier qu'il n'y avoit point de ville de la Méque dans le temps d'Abraham.

Les quatre rendez-vous des pelerins sont, Damas, le Caire, Babylone, & Zebir. Ils se préparent à ce penible voyage par un jeûne qui suit celui du Ramazan, & s'assemblent par troupes dans des lieux convenus. Les Sujets du Grand Seigneur qui sont en Europe, se rendent ordinairement à Alexandrie sur des bâtimens de Provence, dont les Patrons s'obligent à voiturer les pelerins. Aux approches du moindre vaisseau, ces bons Musulmans qui n'aprehendent rien tant que de tomber entre les mains des armateurs de Malte, vont baiser la banniere de France, ils s'envelopent dedans & la regardent comme leur azile; d'Alexandrie ils passent au Caire pour joindre la caravane des Afriquains. Les Turcs d'Asie s'assemblent ordinairement à Damas; les Persans & les Indiens à Babylone; les Arabes & ceux des Isles des environs à Zebir. Les Pachas qui s'aquittent de ce devoir s'embarquent à Suez port de la mer Rouge, à trois journées & demi du Caire. Toutes ces caravanes prennent si bien leurs mesures, qu'elles arrivent la veille du petit Bairam sur la colline d'*Arafagd* à une journée de la Méque. C'est sur cette fameuse colline qu'ils croyent que l'Ange apparut à Mahomet pour la premiere fois, & c'est là un de leurs principaux sanctuaires. Après y avoir égorgé des moutons pour donner aux pauvres, ils vont faire leurs priéres à la Méque, & de là à Medine où est le tombeau du Prophete, sur lequel on étend tous les ans un Poile très-riche & très-magnifique que le Grand Seigneur y envoye par devotion : l'ancien Poile est mis par morceaux, car les pelerins

tâchent d'en attraper quelque piéce, pour petite qu'elle soit, & la conservent comme une relique très-précieuse.

Le Grand Seigneur envoye aussi par l'Intendant des caravanes cinq cens sequins, un Alcoran couvert d'or, plusieurs riches tapis, & beaucoup de piéces de drap noir pour les tentures des Mosquées de la Méque. On choisit le Chameau le mieux fait du pays pour être porteur de l'Alcoran; à son retour ce Chameau tout chargé de guirlandes de fleurs, & comblé de benedictions, est nourri grassement, & dispensé de travailler le reste de ses jours. On le tuë avec solemnité quand il est bien vieux, & l'on mange sa chair comme une chair sainte; car s'il mouroit de vieillesse ou de maladie, cette chair seroit perduë & sujette à pourriture. Les pelerins qui ont fait le voyage de la Méque sont en grande vénération le reste de leur vie; absous de toutes sortes de crimes, ils peuvent en commettre de nouveaux impunément, puisqu'on ne sauroit les faire mourir suivant la Loy; ils sont réputez incorruptibles, irréprochables & sanctifiez dès ce monde. On assûre qu'il y a des Indiens assez sots pour se créver les yeux après avoir vû ce qu'ils appellent les Saints lieux de la Méque, prétendans que les yeux ne doivent point après cela être profanez par la vûë des choses mondaines.

Les enfans qui sont conçûs pendant ce pelerinage, sont regardez comme de petits saints, soit que les pelerins les ayent eûs de leurs femmes légitimes, ou des avanturiéres; ces derniéres s'offrent humblement sur les grands chemins pour travailler à une œuvre aussi pieuse. Ces enfans sont tenus plus proprement que les autres, quoi-

qu'il ſoit mal-aiſé d'ajoûter quelque choſe à la propreté avec laquelle on prend ſoin des enfans généralement par tout le Levant.

Mahomet ſeroit loüable s'il n'avoit conſeillé la propreté que comme une choſe honnête & utile pour la ſanté ; mais il eſt ridicule d'en avoir fait un point de Religion. Cependant les Muſulmans y ſont ſi fort attachez qu'ils paſſent la plus grande partie de leur vie à ſe laver. Il n'y a point de village chez eux qui n'ait un bain public. Ceux des villes en font le principal ornement, & ſont deſtinez pour toute ſorte de gens, de quelque qualité & de quelque religion qu'ils ſoient ; mais les hommes ne s'y baignent jamais avec les femmes, & on y obſerve tant de modeſtie, qu'une perſonne ſeroit admoneſtée ſi elle avoit laiſſé voir quelque choſe par mégarde, & bâtonnée ſi elle l'avoit fait à deſſein. Il y a des bains qui ſervent le matin pour l'uſage des hommes, & l'après midi pour celui des femmes : quelques autres ſont fréquentez un jour de la ſemaine par des perſonnes d'un ſexe, & l'autre jour par celles de l'autre. On eſt bien ſervi dans tous ces bains moyennant trois ou quatre aſpres ; les étrangers ordinairement payent plus honorablement, & tout le monde y eſt bien venu depuis quatre heures du matin, juſques à huit heures du ſoir.

On entre d'abord dans une belle ſale, au milieu de laquelle eſt la principale fontaine, dont le baſſin ſert à laver le linge de la maiſon ; tout autour de la ſale regne une banquette élevée d'environ trois pieds couverte de nattes ; on s'aſſit ſur cette banquette pour fumer & pour quitter ſes habits que l'on enveloppe dans une ſerviette. L'air de cette premiere ſale eſt ſi temperé, que

l'on ne s'aperçoit pas de n'avoir ſur le corps qu'un tablier attaché à la ceinture pour ſe couvrir par devant & par derriére. On paſſe avec cet équipage dans une petite ſale un peu plus chaude, & de là dans une plus grande où la chaleur eſt plus ſenſible ; toutes ces ſales ſont ordinairement terminées en petits dômes éclairez par des ouvertures garnies chacune d'une cloche de verre, ſemblable à celles dont nos Jardiniers couvrent les melons. On trouve dans cette derniére ſale des baſſins de marbre avec deux robinets, l'un d'eau chaude, & l'autre d'eau froide, que chacun mêle à ſa fantaiſie pour s'en jetter ſur le corps avec de petits ſceaux de cuivre qui ſont ſur les lieux. Le pavé de cette chambre eſt échauffé par des fourneaux ſouterrains, & l'on s'y promene tant qu'on le juge à propos.

Quand on veut ſe faire décraſſer, un valet du bain vous fait étendre tout à fait ſur le dos, puis mettant ſes genoux ſur vôtre ventre, ſans autre cérémonie il vous ſerre étroitement & vous fait craquer tous les os. La premiere fois que je tombai entre les mains d'un de ces baigneurs, je m'imaginai qu'il m'avoit diſloqué tous les membres; ils manient avec la même adreſſe les vertebres du dos & les os des épaules : enfin ils vous razent ſi vous le voulez, & vous donnent un razoir pour vous razer vous-même où il vous plaît ; mais il faut pour cela paſſer ſeul dans un cabinet, à la porte duquel on laiſſe le tablier pour ſignal afin que perſonne n'y entre ; quand on en ſort on reprend ce tablier & l'on revient dans la grande ſale, où un autre valet vous preſſe avec ſes mains toutes les chairs avec tant d'habileté qu'après les avoir bien pétries, pour ainſi dire, ſans pourtant

vous incommoder, il en exprime une quantité ſurprenante de ſueur : les petits ſacs de camelot dont ces valets ſe ſervent, tiennent lieu des étrilles des anciens, & ſont beaucoup plus commodes. Pour mieux nettoyer la peau, ils jettent beaucoup d'eau chaude ſur le corps, & quand on le veut on ſe fait donner la derniere façon avec une piéce de ſavon parfumé : enfin on s'eſſuye avec des linges bien propres, bien ſecs & bien chauds, & la cérémonie finit par les pieds que le même valet lave avec ſoin, quand on eſt revenu dans la grande ſale où l'on a laiſſé ſes habits : c'eſt là qu'on vous preſente un petit miroir & que l'on reçoit vôtre argent, après que vous vous êtes habillé, & que vous avez rendu les linges. On fume dans cette ſale, on y boit du caffé & même l'on y fait colation ; car après cet exercice on ſe ſent un appetit merveilleux. Il eſt certain que par le dégorgement des glandes de la peau, le bain dont on vient de parler facilite la tranſpiration, & par conſequent la circulation des liqueurs qui arroſent le corps ; on ſe ſent beaucoup plus de legereté quand on a été bien décraſſé, mais il faut être accoûtumé au bain dès ſa jeuneſſe, car autrement la poitrine ne laiſſe pas de ſouffrir dans ces ſales échauffées

Les Dames ſe trouvent fort heureuſes quand on leur permet d'aller aux bains publics ; la plûpart pourtant, & ſurtout celles dont les maris ſont aſſez riches pour faire bâtir des bains chez eux, n'ont pas cette liberté. Dans les bains publics elles s'entretiennent enſemble ſans aucune contrainte, & elles y paſſent des heures plus agréables que dans leurs appartemens. Les maris qui ont de la complaiſance pour leurs femmes ne

leur refusent pas ces divertissemens innocens. Trop de contrainte fait quelquefois chercher des raisons de divorce.

Le Mariage chez les Turcs n'est autre chose qu'un Contract civil que les parties peuvent rompre ; rien ne paroît plus commode : neanmoins comme on s'ennuyeroit bientôt parmi eux du mariage, aussi-bien qu'ailleurs ; & que les fréquentes séparations ne laisseroient pas d'être à charge aux familles, on y a pourvû sagement. Une femme peut demander à être séparée d'avec son mari, s'il est impuissant, addonné aux plaisirs contre nature, ou s'il ne lui paye pas le tribut la nuit du jeudi au vendredi, laquelle est consacrée aux devoirs du mariage. Si le mari s'en aquitte honnêtement, & qu'il lui fournisse du pain, du beurre, du ris, du bois, du caffé, du cotton & de la soye pour filer des habits, elle ne peut se dégager d'avec lui. Un mari qui refuse de l'argent a sa femme pour aller au bain deux fois la semaine, est exposé à la séparation ; car si la femme renverse sa pantoufle en présence du Juge, c'est une marque que le mari a voulu la contraindre à lui accorder des choses deffenduës. Le Juge envoye chercher pour lors le mari, le fait bâtonner & casse le mariage, à moins qu'il n'apporte de bonnes raisons pour sa deffense.

Un mari qui veut se séparer de sa femme, ne manque pas non plus de pretextes à son tour ; neanmoins la chose n'est pas si aisée parmi les Turcs que l'on s'imagine. Non seulement le mari est obligé d'assurer le doüaire à sa femme pour le reste de ses jours ; mais supposé que par un retour de tendresse il veüille la reprendre, il est condamné à la laisser coucher pendant 24. heures avec tel hom-

me qu'il juge à propos ; il choisit ordinairement celui de ses amis qu'il connoît le plus discret; quelquefois aussi il prend le premier venu ; mais on asseure qu'il arrive souvent que certaines femmes, qui se trouvent bien de ce changement, ne veulent plus revenir avec leurs premiers maris. Cela ne se pratique qu'à l'égard des femmes qu'on a épousées. Il est permis aux Turcs d'en entretenir de deux autres sortes ; savoir celles que l'on prend à pension, & des esclaves. On épouse les premieres, on loüe les secondes, & on achette les dernieres.

Quand on veut épouser une fille dans les formes, on s'adresse aux parens & l'on signe les articles, aprés être convenu de tout en presence du Cadi & de deux témoins. Ce ne sont pas les pere & mere qui dottent la fille, c'est le mari : ainsi quand on a reglé le doüaire, le Cadi délivre aux parties la copie de leur contract de mariage : la fille de son côté n'apporte que son trousseau. En attendant le jour des noces, l'époux fait benir son mariage par le Curé ; & pour s'attirer les graces du ciel, il distribue des aumônes & donne la liberté à quelques esclaves. Le jour des noces la fille monte à cheval couverte d'un grand voile & se promene par les ruës sous un dais, accompagnée de plusieurs femmes & de quelques esclaves, suivant la qualité du mari; les joüeurs & les joüeuses d'instrumens sont de la cérémonie : on fait porter ensuite les nippes qui ne sont pas le moindre ornement de la marche. Comme c'est tout le profit qui en revient au mari, on affecte de charger des Chevaux & des Chameaux de plusieurs coffres de belle apparence, mais souvent vuides, où dans lesquels les habits & les bijoux sont fort au large. L'épousée est ainsi conduite en triomphe par le chemin le plus long chez l'époux

qui la reçoit à la porte. Là ces deux perſonnes qui ne ſe ſont jamais vûës,& qui n'ont entendu parler l'un de l'autre que depuis quelques jours, par l'entremiſe de quelques amis , ſe touchent la main & ſe font les plus tendres proteſtations qu'une veritable paſſion puiſſe inſpirer. On ne manque pas de faire la leçon aux moins éloquens , car il n'eſt guere poſſible que le cœur y ait beaucoup de part.

La cérémonie étant faite en preſence des parens & des amis, on paſſe la journée en feſtins, en dances , & à voir les marionettes ; les hommes ſe réjoüiſſent d'un côté, & les femmes d'un autre. Enfin la nuit vient & le ſilence ſuccede à cette joye tumultueuſe. Parmi les gens aiſez , la mariée eſt conduite par un Eunuque dans la chambre qui lui eſt deſtinée ; s'il n'y a point d'Eunuque , c'eſt une parente qui lui donne la main & qui la met entre les bras de ſon mari. Dans quelques villes de Turquie, il y a des femmes dont la profeſſion eſt d'inſtruire l'épouſée de ce qu'elle doit faire à l'aproche de l'époux , qui eſt obligé de la deshabiller piece à piece & de la placer dans le lit. On dit qu'elle récite pendant ce temps-là de longues prieres,& qu'elle a grand ſoin de faire pluſieur nœuds à ſa ceinture , en ſorte que le pauvre époux ſe morfond pendant des heures entieres avant que ce dénouëment ſoit fini. Ce n'eſt que ſur le rapport d'autrui, qu'un homme eſt informé ſi celle qu'il doit épouſer eſt belle ou laide. Il y a pluſieurs villes en Turquie , ou le lendemain des noces , les parens & les amis vont dans la maiſon des nouveaux mariez prendre le mouchoir enſanglanté qu'ils montrent dans les ruës en ſe promenant avec des joüeurs d'inſtrumens. La mere , ou les parentes ne manquent pas de préparer ce mouchoir à telle fin que de raiſon

& pour montrer, en cas de beſoin, que les mariez ſont contens l'un de l'autre. Si les femmes vivent ſagement, l'Alcoran veut qu'on les traitte bien & condamne les maris qui en uſent autrement, à réparer ce peché par des aumônes, ou par d'autres œuvres pies qu'ils ſont obligez de faire avant que de coucher avec elles.

Lorſque le mari meurt le premier, la femme prend ſon doüaire & rien de plus. Les enfans dont la mere vient de mourir, peuvent obliger le pere de leur donner ce doüaire. En cas de répudiation le doüaire ſe perd ſi les raiſons du mari ſont pertinentes; ſinon le mari eſt condamné à le continuer, & à nourrir les enfans.

Voila ce qui regarde les femmes legitimes. Pour celles que l'on prend à penſion, on n'y fait pas tant de façon. Aprés le conſentement du pere & de la mere, qui veulent bien livrer leur fille à un tel, on s'adreſſe au Juge qui met par écrit que ce tel veut prendre une telle pour luy ſervir de femme, qu'il ſe charge de ſon entretien & de celui des enfans qu'ils auront enſemble, à condition qu'il la pourra renvoyer lorſqu'il le jugera à propos,en lui payant la ſomme convenuë à proportion du nombre d'années qu'ils auront eſté enſemble. Pour colorer ce mauvais commerce, les Turcs en rejettent le ſcandale ſur les marchands Chrétiens, qui ayant laiſſé leurs femmes dans leurs pays, en entretiennent à penſion dans le Levant. A l'égard des eſclaves, les Mahometans ſuivant la Loy en peuvent faire tel uſage qu'il leur plait ; ils leur donnent la liberté quand ils veulent, ou ils les retiennent à leur ſervice pendant toute leur vie. Ce qu'il y a de loüable dans cette vie libertine, c'eſt que les enfans que les Turcs ont de toutes leurs femmes, heritent

également des biens de leur pere, avec cette difference seulement, qu'il faut que ceux des esclaves soient déclarez libres par Testament. Si le pere ne leur fait pas cette grace, ils suivent la condition de leur mere, & sont à la discretion de l'aîné de la famille.

Quoique les femmes en Turquie ne se montrent pas en public, elles ne laissent pas d'être magnifiques en habits, leurs chausses sont semblables à celles des hommes, & descendent jusqu'aux talons en maniére de pantalon, au bas duquel est cousu un chausson de marroquin fort propre. Ces chausses sont de drap, de velours, de satin, de brocard, de boucassin, ou de toile claire, suivant la saison & la qualité des personnes. Il y a dans Constantinople des femmes débauchées & perduës à tel point, que faisant semblant de racommoder leur veste, elles montrent en plaine rüe tout ce que la modestie ordonne de cacher, & gagnent leur vie à ce détestable mestier. Les femmes Turques portent sur la chemise une camisole piquée, & pardessus la camisole une espece de soutane d'une riche etoffe: cette soutane est boutonnée jusques au dessous du sein, & serrée par une ceinture de soye ou de cuir, avec des plaques d'argent enrichies de pierreries. La veste qu'elles mettent sur cette soutane est d'une etoffe plus ou moins épaisse suivant les saisons, & la fourrure en est plus ou moins chere suivant leur état; elles croisent souvent une partie de la veste sur l'autre, & les manches tombent jusques aux bouts des doigts qu'elles cachent quelquefois dans les ouvertures qui sont à costé de la veste; leurs souliers sont tout à fait semblables à ceux des hommes, c'est à dire garnis d'un demi cercle de fer en place de talon. Pour faire paroître

leur taille plus avantageuſe, au lieu de turban elles portent un bonnet de carton couvert de toile d'or ou de quelque belle etoffe : ce bonnet qui eſt fort haut reſſemble, en quelque maniere, à cette eſpece de panier renverſé que l'on voit dans les Medailles antiques ſur les teſtes de Diane, de Junon & d'Iſis ; la mode s'en eſt conſervée dans le Levant : mais comme il faut tout cacher parmi les Turcs, le bonnet eſt envelopé d'un voile qui deſcend juſques aux ſourcils;le reſte du viſage eſt auſſi couvert d'un mouchoir tres fin, ſi étroitement noué par derriere, que ces femmes paroiſſent comme bridées. Leurs cheveux pendent par treſſes ſur le dos, ce qui leur donne aſſez bonne grace; celles qui n'ont pas de beaux cheveux, en portent de poſtiches.

Les femmes Turques, ſur le rapport de nos Françoiſes de Conſtantinople & de Smyrne qui les voyent au bain avec beaucoup de liberté, ſont en général belles & bien faites; elles ont la peau fine, les traits réguliers, la gorge admirable, & preſque toutes les yeux noirs : il s'en trouve pluſieurs qui ſont d'une beauté parfaite. Leur habit à la verité n'eſt pas avantageux à la taille ; mais chez les Turcs les plus groſſes femmes paſſent pour les mieux faites, les tailles fines n'y ſont pas eſtimées. La poitrine de ces femmes eſt en pleine liberté ſous leur veſte, ſans corps ni corſet qui les gêne : enfin elles ſont comme la nature les a faites, au lieu que chez nous, pour vouloir corriger avec des machines de fer ou de baleine cette nature qui dans un certain âge laiſſe voir quelquefois des defauts ſur l'épine du dos & aux épaules, on rend tres ſouvent les belles perſonnes contrefaites. D'ailleurs leur nourriture eſt beaucoup plus douce & plus uniforme

me que celle de nos femmes qui mangent des ragouts, qui boivent du vin, des liqueurs, & qui passent la plus grande partie des nuits à joüer: est-il surprenant aprés cela qu'elles ayent des enfans noüez ou contrefaits? le sang des femmes du Levant est beaucoup plus pur. Leur propreté est extraordinaire; elles se baignent deux fois la semaine & ne soufrent pas le moindre poil ni la moindre crasse sur leur corps; tout cela contribuë fort à leur santé. Elles pourroient s'épargner le soin qu'elles prennent de leurs ongles & de leurs sourcils, car elles se colorent les ongles en rouge brun avec une poudre qui vient d'Egypte, & elles mettent une autre drogue sur leurs sourcils pour les rendre noirs.

A l'égard des qualitez de l'ame, les femmes Turques ne manquent ni d'esprit, ni de vivacité, ni de tendresse; il ne tiendroit qu'aux hommes de ce pays-là qu'elles ne fussent capables des plus belles passions: mais l'extrême contrainte avec laquelle elles sont gardées leur fait faire trop de chemin en peu de temps. Les plus vives font quelquefois arrêter par leurs esclaves les gens les mieux faits qui passent dans les ruës. Ordinairement on s'adresse à des Chrétiens, & l'on n'aura pas peine à croire qu'on ne choisit pas les moins vigoureux en apparence. On nous contoit à Constantinople, qu'un Papas Grec de belle taille, au retour d'une expedition galante tomba malheureusement dans une trappe par la faute de l'esclave qui le conduisoit; cette trappe aboutissoit à un égout, & l'égout se vuidoit dans le port: on peu juger combien ce pauvre Papas maudissoit l'avanture, & avec quelle vitesse il courut au bain pour se faire parfumer. Les esclaves Juives, qui sont les confidentes des

Turques, entrent à toute heure dans leurs appartements sous pretexte de leur porter des bijoux, & menent souvent avec elles de beaux jeunes garçons déguisez en filles; on prend soin de mettre un vertugadin sous le doliman pour grossir leur taille. L'heure de la priere du matin & du soir, est pour l'ordinaire l'heure du berger en Turquie, de même qu'en plusieurs endroits d'Espagne; mais cela ne se peut pratiquer que dans les grandes villes, où les femmes dereglées & celles dont les maris sont commodes, prennent un turban tandis qu'ils sont à la Mosquée; les rendez-vous se donnent chez les Juives, où les Turques trouvent bonne compagnie, & c'est là que les étrangers sont avec elles en pleine liberté. L'amour est ingénieux par tout pays, mais quelques précautions que l'on prenne pour cacher son jeu, il arrive souvent que l'on est surpris dans les endroits où l'on croit être le plus en seûreté. L'adultere est puni rigoureusement en Turquie; c'est dans ce cas là que les maris sont les maîtres de la vie de leurs femmes, car s'ils ont l'ame vindicative, ces malheureuses qui sont prises en flagrant délit, ou convaincuës dans les formes, sont enfermées dans un sac plein de pierres & noyées: mais la plupart savent si bien ménager leurs intrigues, qu'elles meurent rarement dans l'eau. Quand les maris leur accordent la vie, elles deviennent quelquefois plus heureuses qu'elles n'étoient, car on les oblige à épouser leur galand, qui est condamné à mourir, ou à se faire Turc supposé qu'il soit Chrêtien. Souvent le galand est aussi condamné à se promener dans les ruës sur un âne, la tête tournée vers la queüe, qu'on lui fait tenir en maniere de bride, avec une couronne de tripailles & une cravate de pa-

reille étoffe. Après ce triomphe on le régale d'un certain nombre de coups de bâton sur les reins & sous la plante des pieds ; pour derniere punition il paye une amande proportionnée à son bien. Les Sauvages de Canada ne sont pas si rigoureux; car quoiqu'ils condamnent l'adultere, ils conviennent cependant que la fragilité étant si naturelle aux deux sexes, il faut se pardonner réciproquement, si l'on fausse la foi que l'on s'est donnée sur une matiére aussi délicate.

L'Alcoran déteste l'adultere, & ordonne que celui qui en accusera sa femme, sans le pouvoir prouver, sera condamné à quatre-vingt coups de bâton. Comme la chose est difficile à prouver en Turquie où il faut avoir des témoins, le mari est obligé de jurer quatre fois devant le Juge, qu'il dit la verité ; il proteste à la cinquiéme fois qu'il veut être maudit de Dieu & des hommes s'il ment. La femme ne fait qu'en rire dans son ame, car elle est cruë sur ses sermens, pourveu qu'au cinquiéme elle prie Dieu qu'il la fasse perir si son mari a dit vrai. Toute femme en pareil cas ne semble-t-elle pas devoir être dispensée de dire la verité ?

La jalousie à part, les Turcs sont de bonnes gens, & ils prennent toutes les mesures possibles pour en éviter les occasions, car ils ne laisseroient pas voir le visage de leurs femmes à leur meilleur ami pour tout le bien du monde. D'ailleurs ils sont assez bien faits & de belle taille ; le sang varie moins chez eux que parmi nous, peut-être parce qu'ils sont plus sobres & que leur nourriture est plus douce & plus uniforme. On y voit moins de bossus, de boiteux, & de nains. Il est vrai que leurs habits cachent

bien des deffauts que les nôtres laissent à découvert. La premiere piéce de cet habit est un grand haut de chausse en maniére de pantalon ou de calçon, lequel descend jusques aux talons, où il est terminé par un chausson de marroquin jaune qui entre dans des pantoufles de même cuir : au lieu de talon, ces pantoufles sont garnies d'un petit fer épais seulement d'une ligne & demi, large d'environ quatre lignes, courbé en fer à cheval, lequel empêche qu'elles ne s'usent en cet endroit ; la pointe est terminée en arcade gothique, & elles sont cousuës avec plus de propreté que nos souliers. Quoiqu'elles soient à simple semelle, elles durent long-temps, sur tout celles de Constantinople où l'on employe le cuir du Levant le meilleur & le plus leger. Le Sultan n'est pas mieux chaussé que les autres. On ne permet qu'aux Chrêtiens étrangers de porter des pantoufles jaunes, car les sujets du Grand Seigneur, Chrêtiens ou Juifs, en ont de rouges, de violettes, ou de noires : Cet ordre est si bien établi & suivi avec tant d'exactitude, que l'on distingue les gens par les pieds & par la tête, de quelque religion qu'ils soient. La grande commodité de ces pantoufles, c'est qu'on les quitte & qu'on les reprend sans peine, mais il faut y être fait ; je les perdois quelquefois au milieu des ruës les premiers jours que je commençai à m'en servir, & je ne m'en apercevois qu'un moment après par la douleur que je sentois aux pieds.

Nos souliers sont d'un meilleur usage, quoique les Turcs les trouvent bien lourds. Leurs pantoufles ne sont bonnes que pour la belle saison, car la moindre goutte d'eau les salit ; elles

ne conviennent pas aux personnes qui aiment à herboriser ; on ne sauroit entrer avec cette chaussure dans une prairie sans être blessé du moindre caillou ; il est vrai qu'on prend alors des bottines de marroquin aussi légeres que des bas drapez, ferrées au talon de même que les pantoufles ; les seuls Musulmans & les Chrêtiens privilegiez les portent de couleur jaune.

Le haut de chausse des Turcs se ferme par devant au moyen d'une ceinture large de trois ou quatre pouces, qui entre dans une gaine de toile cousuë contre le drap. L'ouverture qui est par devant n'est pas plus fenduë que celle qui est par derriére, parce que les Mahometans n'urinent qu'en s'acroupissant. Leurs chemises sont de toile de cotton fort claire & fort douce, avec des manches plus larges que celles de nos femmes ; aussi dans leurs ablutions troussent-ils leurs manches au dessus du coude, & ils les arrêtent avec beaucoup de facilité, parce qu'elles n'ont point de poignet. Ils mettent le doliman par dessus la chemise ; c'est une espéce de soutane de boucassin, de bourre, de satin, ou d'une étoffe d'or, laquelle descend jusques aux talons. En Hyver cette soutane est piquée de cotton, quelques Turcs en ont de drap d'Angleterre du plus fin. Le doliman est assez juste sur la poitrine, & se boutonne avec des boutons d'argent doré ou de soye, gros comme des grains de poivre. Les manches sont aussi fort justes & serrées sur les poignets avec des boutons de même grosseur, qui s'attachent avec des ganses de soye au lieu de boutonnieres, de même que ceux du doliman. Pour s'habiller plus promptement on n'en boutonne que deux ou trois d'espace en espace : ces

manches ſe terminent quelquefois par un petit rond qui couvre le deſſus de la main. Le doliman eſt ſerré par une ceinture de ſoye de dix ou douze pieds de long, ſur un pied & un quart de large; les plus propres ſe travaillent à Scio. On fait deux ou trois tours de cette ceinture, en ſorte que les deux bouts qui ſont tortillez d'une maniere aſſez agréable, pendent par devant.

Ils portent un poignard, & quelquefois deux dans cette ceinture; ce ſont des couteaux à gaine, dont le manche eſt garni d'or ou d'argent, & de pierreries. Comme ils n'ont point de poches, la même ceinture leur ſert à porter leurs mouchoirs. Ils mettent tout dans leur ſein, bourſe à tabac, porte-lettres, &c. ce qui les fait paroître fort gros. La grande veſte couvre ce doliman, & pendant les chaleurs ils la portent en maniere de caſaque ſans paſſer les bras dans les manches; mais ce ſeroit une choſe fort indécente de ſe préſenter en cette poſture chez les gens de diſtinction. Les manches de ces veſtes ſont aſſez étroites & l'on ne les double pas de fourrures, car outre que cette groſſeur ſeroit déſagréable, c'eſt qu'ils pourroient à peine s'aider de leurs bras; elles deſcendent juſques ſur le poignet & elles ſont rétrouſſées avec un parement aſſez large, qui eſt d'une fourrure pareille à celle dont la veſte eſt doublée. Les fourrures ordinaires ſont de peau de Renard, de Martre, de petit gris: les plus belles ſont, ou de queües de Martre Zibeline bien foncées & preſque noires, ou de gorges de Renard de Moſcovie, blanches à éblouïr: ces dernieres ſont très-cheres, parce qu'il faut un grand nombre de queües de Martres, ou de gorges de Renard pour fourrer

une veste : elles coûtent depuis cinq cens écus jusqu'à mille ; les plus cheres reviennent à quatre ou cinq mille livres. Les vestes sont de drap d'Angleterre, de France, ou de Hollande, écarlatte, couleur de musc, couleur de caffé, ou vert d'olive, & descendent jusques aux talons comme les robes des anciens.

Le Turban ou *Saric* est composé de deux piéces, c'est à dire du bonnet & de la sesse ou linge qui est autour. Les Turcs nomment le linge *Tulbend*, d'où nous avons fait Turban. Le bonnet est une maniere de toque rouge ou verte, sans bords, assez plate, quoique arrondie par dessus, matelassée, pour ainsi dire, avec du cotton, mais elle ne couvre pas les oreilles : on roule autour de cette toque un linge de cotton fort clair, lequel fait differens tours en divers sens. Il y a de la science à savoir donner le bon air aux Turbans, & c'est un métier en Turquie, comme chez nous de vendre des chapeaux. Les Emirs qui se vantent de descendre de la race de Mahomet, portent le Turban tout verd, celui des autres Turcs est ordinairement rouge avec la sesse blanche. Il faut changer souvent de Turban pour être propre : à tout prendre cet habit ne laisse pas d'être assez commode, & je m'en accommodois mieux que de mon habit à la Françoise.

Les Turcs prennent beaucoup de soin & font grand cas des belles barbes. Chez eux une des plus grandes marques d'amitié, c'est de se baiser en se prenant la barbe ; comme aussi c'est une injure atroce d'arracher le poil de la barbe à quelqu'un, ou de la lui couper. Quand ils jurent, c'est par leur barbe. Les gens de Loy

feroient méprifez s'ils n'avoient pas de la barbe. Ceux qui s'attachent aux armes fe contentent de porter une belle mouftache, & fe piquent d'avoir de beaux crochets. La maniere de faluer chez les Turcs, c'eft de faire une legere inclination de tête, & de porter en même temps la main fur le cœur en fouhaitant mille benedictions, & appellant freres ceux que l'on falue. Quand c'eft un homme de diftinction, on s'avance jufques à lui fans fe courber; & quand on eft à portée on fe baiffe pour prendre l'un des bouts du devant de fa vefte, que l'on leve à la hauteur d'environ un pied & demi; on baife par refpect, ou bien on laiffe tomber ce bout de vefte, fuivant la qualité des perfonnes: lors qu'on a fait fon compliment, ou qu'on a parlé d'affaires on fe retire après avoir obfervé la même cérémonie.

Dans les fimples vifites on ne fait que porter la main fur le cœur; on fe place les pieds croifez fur le fopha, qui eft une eftrade un peu élevée; on prefente ordinairement des pipes toutes allumées très-propres, & dont les tuyaux ont deux ou trois pieds de long, lefquels par confequent ne laiffent monter à la bouche que la fumée la moins acre, déchargée de cette huile fœtide qui brûle la langue & enflâme le palais lors qu'on fume avec des pipes courtes; d'ailleurs on fume dans le Levant le plus agréable tabac du monde; ordinairement c'eft du tabac de Salonique, mais celui des côtes d'Afie eft encore meilleur, & fur tout celui de Syrie, qu'on appelle tabac de l'*Ataxi* ou l'*Ataquie*, parce qu'on le cultive autour de l'ancienne ville de Laodicée. Les Turcs mêlent du bois d'aloës ou d'autres

parfums parmi ce tabac, mais cela le gâte. Les noix de leurs pipes sont plus grosses & plus commodes que les nôtres. Celles de Négrepont & de Thebes sont d'une terre naturelle que l'on taille avec un couteau en sortant de la carriére, & qui se durcit dans la suite. Après le tabac on presente aussi le caffé & le sorbet ; le caffé est excellent, mais ils n'y mettent jamais de sucre, soit par avarice, ou parce qu'ils le trouvent meilleur tout naturel. Outre le tabac, chez les gens de qualité on donne aussi le parfum. Un esclave fait brûler des drogues sous vôtre nez, tandis que d'autres tiennent un linge sur votre tête pour empêcher que la fumée ne se dissipe trop vîte ; il faut être fait à ces odeurs, autrement elles ne laissent pas d'être nuisibles.

La plupart des visites se passent en pareilles cérémonies. Il ne faut pas avoir beaucoup d'esprit pour se tirer d'affaire ; la bonne mine & la gravité tiennent lieu de merite parmi les Orientaux, & trop de brillant gâteroit tout : ce n'est pas que les Turcs ne soient gens d'esprit, mais ils parlent peu, & se piquent plus de sincerité & de modestie que d'éloquence. Il n'en est pas de même parmi les Grecs qui sont des parleurs impitoyables. Quoique ces deux nations naissent sous le même climat, leur humeur est plus differente que si elles étoient bien éloignées les unes des autres ; & l'on n'en sauroit rapporter la cause qu'à la differente éducation qu'on leur donne. Les Turcs ne disent point de paroles inutiles ; les Grecs au contraire ne cessent de parler. En Hiver ils passent des journées entiéres dans les *Tendours* ; c'est là où se tiennent les grands caquets & le prochain n'y est pas épargné. Ces

Tendours sont des tables garnies de bois par les côtez, dans lesquelles ils s'enferment jusques à la ceinture, hommes & femmes, filles & garçons, après y avoir fait mettre un petit poile pour échauffer le lieu. Nos Missionnaires ont beau déclamer contre les Tendours, l'usage en est trop commode pour être supprimé. Les Turcs pratiquent ce que leur religion leur ordonne ; les Grecs au contraire n'en ont gueres, & la misere les oblige à faire bien des sottises que le mauvais exemple autorise, & perpetuë de pere en fils dans les familles. Enfin les Turcs font profession de candeur & de bonne foy, au lieu que la foy des Grecs est suspecte depuis long-temps ; on n'a qu'à lire leurs Historiens.

L'uniformité regne dans toutes les actions des Turcs ; ils ne changent jamais de genre de vie. Il ne faut pas s'attendre a de grands festins chez eux ; peu de chose les satisfait, & l'on n'entend pas dire qu'un Turc se soit ruiné par trop de bonne chere. Le ris est le fondement de leurs cuisines ; ils l'aprêtent de trois differentès maniéres. Ce qu'ils appellent *Pilau* est un ris sec, moileux qui se fond dans la bouche, & qui est plus agréable que les poules & les queües de mouton avec quoi il a boüilli. On le laisse cuire à petit feu avec peu de boüillon sans le remuer ni le découvrir, car en le remuant & en l'exposant à l'air il se mettroit en boüillie. La seconde maniére d'apprêter le ris s'appelle *Lappa*, il est cuit & nourri dans le boüillon, à la même consistance que parmi nous, & on le mange avec une cueillier, au lieu que les Turcs font sauter dans leur bouche avec le pouce le pilau par petits pelotons, & que le creux de la main leur tient

lieu d'aſſiette. La troiſiéme eſt le *Tchorba* : c'eſt une eſpéce de crême de ris qu'ils avalent comme un boüillon : il ſemble que ce ſoit la préparation du ris dont les anciens nourriſſoient les malades.

Sume hoc ptiſanarium Oryzæ. Horat.

Les poules ſont merveilleuſes dans le Levant, mais la viande de boucherie n'y eſt pas bonne en bien des endroits. On y vend ſouvent du buſſle pour du bœuf, & la chair du buſſle eſt fort coriace. Le mouton y eſt trop gras & ſent le ſuif, ſurtout la queüe qui n'eſt qu'un peloton de graiſſe d'une groſſeur prodigieuſe ; les Turcs ne tuent les moutons que lors qu'on veut mettre le pot au feu. Comme ils n'aiment que le potage, ils coupent la viande par morceaux fort menus avant que de la mettre dans la marmite, & la font boüillir avec toute ſorte de gibier. Quand ils la veulent faire rotir, ils la coupent encore plus menu, & enfilent tous les morceaux dans des broches fort longues, mettant alternativement un morceau de viande & un oignon. A Conſtantinople on mange de bon bœuf & d'excellens liévres. Sur les côtes d'Aſie les francolins ſont merveilleux, & les perdrix exquiſes. Le meilleur poiſſon du monde ſe pêche dans le Levant. Outre les eſpéces que nous connoiſſons, la mer Noire leur en fournit quantité d'autres qui nous ſont inconnuës. Les Turcs ſe régalent quelquefois d'un ragoût de viande hachée avec un peu de graiſſe, & parſemée de ris tout crud; on en forme des pelotons que l'on envelope dans des feüilles de vigne, ou de choux ſuivant la ſaiſon ; après cela on les fait cuire dans une terrine couverte. Par tout le Levant on fait du mauvais pain avec pourtant d'excellent grain ; leur

pâte n'eſt ni battuë ni levée, mais cela n'empéche pas qu'on n'y trouve ſouvent d'aſſez bonne patiſſerie & de la pâte feüilletée tres délicate. Leur vaiſſelle eſt de porcelaine, de fayence ou d'étain. La plus commune eſt de cuivre etamé, car l'Aſie mineure eſt riche en mines de cuivre. Ils l'étament fort proprement & tres promptement, en faiſant rougir au feu les pieces de vaiſſelle; ils les ſaupoudrent pour lors avec du ſel ammoniac, & ils y appliquent enſuite des boutons d'étain qu'ils étendent avec un bruniſſoir; cet étain s'attache ſi bien au cuivre, que leur vaiſſelle ne rougit pas auſſi facilement que la nôtre.

Quand l'heure du repas eſt venuë, on étend à terre ou ſur le ſopha, une nape ronde de marroquin noir, plus ou moins grande ſuivant le monde qui doit manger. Ceux qui aiment la propreté mettent cette nape ſur une table de bois; haute ſeulement de demi pied, ſur laquelle on ſert un grand baſſin de bois qui eſt chargé de plats de ris & de viande. Le maître de la maiſon fait la priere ordinaire, *Au nom de Dieu tout puiſſant & miſericordieux*, *&c.* On fait paſſer tout autour de la table une ſerviette de toile bleüe qui ſert à tous ceux qui ſont du repas; une cueillier de bois à long manche ſert pour tout le monde, & l'on donne ſur le ris de fort bon appetit. On mange de la viande & des fruits, & l'eau fraiſche n'eſt pas épargnée ſur la fin du repas. Nous nous levions quelquefois de table avec le ventre à la glace: en récompenſe on nous donnoit le caffé tout boüillant, & nous fumions comme les autres; mais plutôt par complaiſance que par goût. Le tabac en fumée,

pris comme un remede, convient à l'asthme, aux maux de dents, & à plusieurs maladies causées par des sérositez, lesquelles trouvent trop de facilité à s'imbiber dans certaines parties : en ce sens là le tabac est assez propre pour les Turcs, que le Turban rend fluxionaires, par son épaisseur qui empêche la transpiration, & parce qu'il ne couvre pas les oreilles. Le tabac d'ailleurs flatte leur fainéantise ; on ne conçoit pas comment ils crachent si peu en fumant, ils avalent leur salive par habitude & par propreté sans en être incommodez. Quand je voulois me contraindre chez d'honnêtes gens pour ne pas cracher, mon estomac en étoit tout bouleversé ; cependant la bienséance demande que l'on crache dans un mouchoir pour épargner les tapis qui sont à terre, ou bien il faut se placer dans un coin & retirer le bout du tapis pour cracher sur le plancher.

La premiere fois que nous fûmes obligez de loger chez des Turcs, nous étions assez embarrassez de sçavoir où nous coucherions. Nôtre hôte n'avoit que la sale où nous mangions, une petite cuisine à côté, & une autre chambre qui étoit occupée par sa femme ; cette chambre apparemment n'étoit pas destinée pour nous. On ne voyoit ailleurs ni lit, ni couchette, ni bancs, ni chaises ; car les Turcs sont les gens du monde qui embarrassent le moins une chambre de meubles. Tout d'un coup un esclave tira d'une armoire pratiquée dans le mur tout ce qu'il fallut pour faire nos lits. Pour en dresser trois, on étendit trois matelats fort minces & fort durs sur l'estrade où nous avions mangé ; on les couvrit d'autant de draps, & l'on mit un second

drap ſur chacun, mais ſuivant la mode du pays; il étoit couſu contre la courte-pointe de peur qu'il ne ſe dérangeaſt pendant la nuit. Chaque lit avoit ſon oreiller; & quand nous fûmes levez, le même eſclave plia dans un moment tout ce bagage & le remit dans l'armoire, tout auſſi vîte qu'on change de décoration à l'Opera.

L'oiſiveté dans laquelle vivent la pluſpart des Turcs, les oblige à chercher des amuſemens : On ne ſauroit employer de terme plus convenable en cette rencontre; quand ils joüent même, ce n'eſt que pour paſſer le temps, comme ils diſent, & non pas pour gagner de l'argent. Mahomet qui n'avoit en veüe que la paix des familles & la tranquilité publique, leur a donné de bons principes là-deſſus. *Abſtenez-vous*, dit il, *de joüer aux jeux de hazard & aux echets, ce ſont des inventions du diable pour jetter la diviſion parmi les hommes, pour les divertir de leurs prieres, & pour les empêcher d'invoquer le nom de Dieu.* Par rapport aux echets, ils n'ont pas tenu parole à Mahomet; mais ils ne connoiſſent ni les cartes ni les dez; ils joüent quelquefois aux dames. Le *Mancala* eſt leur jeu favori, c'eſt une table à deux battans comme un damier, laquelle a ſix foſſettes de chaque côté. On n'y joüe que deux, & chacun prend 36. coquilles dont il garnit les ſix creux qui ſont de ſon côté.

Les plus habiles Muſulmans s'occupent à la lecture de l'Alcoran & de ſes Commentateurs. Les autres s'attachent à la Poëſie, où l'on dit qu'ils réuſſiſſent bien. Je n'en ſuis pas ſurpris; le ſang des plus beux genies que l'Aſie & la Gre-

ce ont autrefois produit, coule encore dans leurs veines, ou au moins reçoit-il les mêmes influences du ciel. La Musique fait les délices de quelques Turcs ; quelques-uns passent toute la journée à joüer d'un instrument sans s'ennuyer, quoiqu'ils ne fassent que repeter les mêmes airs. Les Dervis sont grands musiciens & grands danseurs : mais il faut faire quelque mention de gens de Loi avant que de parler des Religieux.

Le *Moufti* qui est à la tête des gens de Loi, est le Chef de la religion & l'interprete de l'Alcoran. Le Sultan le nomme & ne le dépose gueres : il choisit un homme de probité, sçavant dans la connoissance de la Loi, & dont la réputation soit bien établie. Par ce choix il devient l'Officier le plus respecté de l'Empire ; c'est l'Oracle du pays, & l'on s'en tient à toutes ses décisions, lesquelles ne se font que par un *oüi* ou par un *non*, qu'il met au bas de la question proposée. Il a pour cela trois Officiers ; l'un qui établit bien l'état de la question, après l'avoir débarrassée de toutes les difficultez qui pourroient la rendre obscure ; l'autre en fait la copie, & le dernier y applique le cachet de son maître, lorsqu'il a mis sa réponse : cette réponse leve toutes les difficultez, il n'y a plus d'appel, & l'affaire est terminée pour toujours. Quand il s'agit de la paix ou de la guerre, de la mort des grands Officiers, ou de quelque affaire qui regarde le bien de l'Empire, le Sultan lui propose le cas par écrit en forme de doute, & sans nommer personne : *Que doit-on faire dans cette rencontre ?* C'est au Moufti à être circonspect ; car souvent il n'est consulté que

pour la forme, & il est quelquefois déposé s'il ne parle suivant la volonté du Prince. Sultan Mourat ayant à faire à un Moufti qui étoit rétif, lui demanda fierement : *Qui est-ce qui t'a fait Moufti ? C'est ta Hautesse*, répondit-il. *Hé bien*, dit le Sultan : *puisque j'ay eû le pouvoir de te revêtir de cette dignité, n'ay-je pas celui de t'en dépoüiller ?* On ne dit pas ce que le Moufti repliqua, mais il fut dégradé. Il y a eû plusieurs Mouftis qui ont signé la déposition & l'arrest de mort des Empereurs qui les avoient mis en place.

Quoiqu'ils persuadent aux peuples que l'Alcoran est un livre parfait, ils ne laissent pas de donner differentes interpretations à la Loi, suivant le temps & les besoins. Le Grand Seigneur fait present au nouveau Moufti d'une veste de grand prix, fourrée de Zibeline ; & de sa propre main lui met dans le sein un mouchoir plein de sequins. On estime deux mille écus la veste & le present en or. D'ailleurs le Prince lui assigne un fond d'environ 25. écus par jour, qui se prend ordinairement sur une Mosquée. Les Pachas qui se trouvent à la Cour, les Ambassadeurs, & les Residens lui font un présent considérable en venant le feliciter sur son élevation : Enfin le Moufti est le seul Officier que le Grand Seigneur salüe respectueusement. Le Prince ne lui refuse aucune audiance, & s'avance même quelques pas en le recevant : le Grand Visir ne se leve & ne vient au devant de personne que du Moufti. Le Visir se met à sa gauche qui est le côté de l'épée & la place la plus honorable parmi les gens qui font profession des armes ; parceque, disent-ils, ceux qui sont à leur droite sont au dessous

dessous de leur épée ; mais le Moufti & les Cadilesquers sont fort contens de prendre la droite qui est la place d'honneur parmi les gens de Loy ; ainsi il n'y a jamais de contestation entre eux : voilà comme l'on satisfait l'imagination des hommes. Si le Moufti est déposé par l'intrigue de ses ennemis, pour placer une personne de leur faction dans un poste aussi avantageux, on assigne au déposé la disposition de quelques charges de judicature, lesquelles produisent un revenu fort honorable. Mais si le Moufti étoit coupable de haute trahison ou de quelque crime enorme, il auroit beau dire que la Loy deffend de le faire mourir, on ne laisseroit pas de le dégrader & de le conduire aux sept tours où il seroit pilé vif dans un mortier.

Après le Moufti, les *Cadilesquers* sont les Officiers de Justice les plus accreditez dans l'Empire. Ensuite viennent les *Moula* ou *Moula-Cadis*, appellez *grands Cadis*, & les *Cadis* ou Juges ordinaires. Parmi les Cadilesquers ou Intendans de Justice, celui d'Europe, ou de Romanie est le premier ; celui d'Asie, ou d'Anatolie le second ; & celui d'Egypte le troisiéme. Ces Cadilesquers font la fonction du Cadi en son absence ; ils deviennent tres souvent Mouftis & s'appliquent à fond à l'étude de l'Alcoran, qui est leur Code civil & canonique ; on les appelle aussi Juges de l'armée, parceque la milice n'est jugée que par eux : leur place au Divan est à côté du Grand Visir, & l'on appelle quelquefois à eux de la Sentence d'un Cadi pour les affaires civiles : enfin leur emploi les oblige à veiller sur tous les gens de Justice qui sont dans l'Empire. Ils donnent les commissions de Cadis ; & même cel-

les de Moula-Cadis ; mais pour ces dernieres, c'est avec le consentement du Grand Seigneur. Sur des plaintes considerables & bien fondées, ils déposent les Cadis & les condamnent à des amendes après les avoir fait bâtonner.

Les Juges des grandes villes s'appellent *Moula*, ou *Moula-Cadis* ; ceux des petites villes, des bourgs & des villages se nomment *Cadis*. Toute la Justice est entre les mains de ces sortes de gens en Turquie ; & comme tout y est corrompu à persent, le Moufti est pensionnaire des Cadilesquers, les Cadilesquers le sont des Moula, les Moula des Cadis, & les Cadis du peuple. Chaque Cadis a ses Seigens préposez pour avertir de vive voix ceux qui sont recherchez en Justice. Si celui qui est assigné manque à l'heure marquée, on accorde par provision à sa partie ce qu'elle souhaite. Il est souvent inutile d'appeller des Sentences des Cadis, car on n'instruit jamais de nouveau les procés ; ainsi la Sentence seroit toûjours confirmée, parceque le Cadis a instruit le procés comme il l'a entendu, c'est en quoi il se commet d'horribles abus;neanmoins on casse souvent les Cadis, on les châtie si leurs injustices sont criantes ; mais la Loi deffend de les faire mourir. Constantinople reconnoît des Cadis depuis environ 1390. car Bajazet I. du nom, obligea Jean Paleologue Empereur des Grecs, d'en recevoir dans cette ville pour juger les affaires qui arriveroient entre les Grecs & les Turcs qui s'y étoient établis.

Les Prêtres & les Religieux Turcs ont le bonheur de mourir dans leur lit, de même que les Cadis. Ordinairement les Prêtres commencent par annoncer les heures de la priere dans les

galeries des minarets. S'ils ſont gens de bien & d'une réputation ſans reproche, le peuple des parroiſſes les preſente au Grand Viſir lorſque les Cures viennent à vaquer. Ce Miniſtre fait expedier leurs Proviſions, après leur avoir fait lire quelques paſſages de l'Alcoran, ou leur avoir mis ce Livre ſur la tête. L'emploi des Prêtres eſt de faire la priere, de lire dans les Moſquées, de benir les mariages, d'aſſiſter les agonizans, & d'accompagner les morts. Pour conſoler les agonizans qui ont des dettes leſquelles ils ne ſauroient acquiter, le Curé fait venir leurs créanciers, & les exhorte à remettre leurs obligations ſous le chevet des moribonds, ou à déclarer devant témoins qu'ils ne leur demandent rien. Les créanciers qui ſont aſſez durs pour refuſer cette grace, ſont réputez mal honnêtes gens.

On lave les morts avec beaucoup de ſoin en Turquie, on les raze par tout le corps, on brûle de l'encens autour d'eux pour en éloigner les mauvais eſprits, on les enſevelit enſuite dans un drap dont le haut & le bas ne ſont point couſus. Ils ont leur raiſon pour cela; car ils s'imaginent que lorſque le mort eſt dans la foſſe, deux Anges viennent le faire mettre à genoux pour lui faire rendre compte de ſes actions; c'eſt pour cela que la pluſpart des Turcs laiſſent une houppe de cheveux ſur leur tête pour donner priſe à l'Ange qui leur fait changer de poſture. Afin que le mort ſoit plus à ſon aiſe, on couvre la foſſe d'une eſpece de voûte formée par quelques planches légeres ſous leſquelles on l'étend tout de ſon long. Si le mort a vécu en homme de bien, deux Anges, blancs comme neige, ſuccedent à ceux

qui viennent de l'examiner, & ne l'entretiennent que des plaisirs qu'il goutera en l'autre monde; mais s'il a été grand pecheur, deux nouveaux Anges, noirs comme du jais, le tourmentent horriblement; l'un, disent-ils, l'enfonce à coups de massuë dans la terre, l'autre le releve avec un crochet de fer, & ils se divertissent à ce cruel exercice jusques au jour du grand Jugement, sans discontinuer d'un seul moment.

Mahomet qui avoit à ménager les Arabes, les a servis suivant leur goût. Comme leur terre est un desert aride & sec, pour les consoler il leur a fait un paradis rempli de fontaines & de jardins, les fustayes y sont impénétrables au soleil, les parterres tous couverts de fleurs, & les vergers chargez de toute sorte d'excellens fruits. Dans ce lieu charmant coulent en abondance le lait, le miel & le vin; mais c'est un vin qui ne porte point à la tête & qui ne trouble pas la raison. Les plus parfaites beautez s'y promenent, & ne sont ni trop faciles ni trop cruelles; on y épousera celles que l'on voudra, car il y en a de toutes les façons; leurs yeux, qui sont gros comme des œufs, sont toujours attachez sur leurs maris qu'elles aiment à la folie. Les filles, suivant ce prophete, y sont toutes pures, & l'on n'y entend point parler des maladies du sexe: on n'y connoit ni sabine, ni mercure, ni gayac, ni salsepareille. La meilleure chose que Mahomet ait dite touchant l'autre monde, est qu'il ne faut pas mettre au nombre des morts ceux qui meurent dans la voye de Dieu, parce qu'ils vivent en Dieu, & qu'ils joüissent de ses biens & de son amour. Les damnez au contraire seront précipitez dans un feu devorant, au milieu du-

quel leur peau ſe renouvellera à tous momens pour augmenter leur ſuplice. Ils ſouffriront une ſoif incroyable ſans pouvoir ſe flatter d'avoir une goutte d'eau ; & ſi par hazard on leur verſe à boire, ce ſera d'une liqueur empoiſonnée qui les ſuffoquera ſans les faire mourir. Pour comble de maux, ils n'y trouveront point de femmes.

J'ay oublié de dire, qu'avant que d'enterrer les morts on les expoſe dans les maiſons, enfermez dans une biere ſous un poile de differente couleur, ſuivant la qualité des perſonnes : ce poile eſt rouge pour les gens de guerre, noir pour un bourgeois, vert pour un Emir ou pour un Cherif ; les turbans que l'on met ſur la biere ſont de la même couleur que le poile. Les Prêtres précedent le convoi & prient pour le deffunt ; les pauvres ſuivent avec les eſclaves & les chevaux de la maiſon, ſi c'eſt une perſonne de diſtinction. Les pleureuſes n'y manquent pas, non plus qu'aux enterremens des Grecs ; elles font une muſique enragée tout le long des ruës, tandis qu'on enterre le mort, & après qu'on l'a enterré. Quand on eſt arrivé au cimetiére on tire le corps de la biere pour le mettre dans la foſſe, enveloppé d'un ſimple drap ; mais on ſe garde bien de jetter de la terre par deſſus : on couvre la foſſe de quelques planches ſur leſquelles on ramaſſe les materiaux qui ſe trouvent aux environs. Après cela les hommes ſe retirent, & les femmes y reſtent encore quelque temps : enſuite les Prêtres s'avancent pour être aux écoutes, & pour informer les parens ſi le mort s'eſt bien deffendu quand

les Anges l'ont interrogé : ces Prêtres n'ont garde de dire qu'il a été confondu, car ils ne sont bien payez que lorsqu'ils annoncent de bonnes nouvelles. Les femmes viennent prier souvent sur la fosse de leurs maris, mais c'est toûjours en plein jour & jamais la nuit, de peur qu'il ne leur arrivât quelqu'avanture pareille à celle de la Matrone d'Ephese. On apporte quelquefois à manger dans les cimetiéres, sur tout le vendredi ; les uns croyent que cela soulage les morts; les plus raisonnables disent que cela se fait pour attirer les passans, qui en s'arrêtant prient Dieu pour le deffunt.

Une des principales raisons qui oblige les Turcs à enterrer les morts sur les grands chemins, c'est pour exciter les passans à leur souhaiter du bien ; & le souhait ordinaire est *que Dieu les délivre des tourmens que les Anges noirs leur font souffrir*. On éleve deux grosses pierres à chaque bout de la fosse : parmi les gens qui sont de quelque distinction, celle qui est à la tête marque la difference du sexe par un turban ou par un bonnet, & c'est à ces sortes d'ouvrages que s'occupent les sculpteurs de Constantinople & des meilleures villes de l'Empire ; on grave l'Epitaphe du défunt sur la pierre qui est aux pieds de la fosse. Le Chef-d'œuvre des plus habiles maîtres c'est de faire un tombeau pour les plus grands Seigneurs ; en quoi cependant ils réüssissent mal, car ils travaillent sans science & sans aucun goût. Ordinairement on va foüiller dans les ruines des anciennes villes pour chercher des bouts de colomnes ou quelques vieux marbres propres à marquer les fosses. Ceux qui

aîment les inſcriptions ne doivent pas négliger les cimetiéres, parceque les Turcs, les Grecs & les Armeniens y portent les plus beaux marbres ; ces cimetiéres ſont d'une étenduë prodigieuſe, car on n'enterre jamais deux perſonnes dans la même foſſe, & le terrein qu'occupent ceux qui ſont aux environs de Conſtantinople, produiroit, ſi l'on prenoit ſoin de le cultiver, aſſez de grains pour nourrir cette grande ville pendant la moitié de l'année ; on y trouveroit auſſi des pierres en aſſez grande quantité pour faire une ſeconde enceinte à la ville.

Je ne connois pas aſſez les Religieux Turcs pour entrer dans le détail des differens Ordres qui ſont parmi eux, car nous n'avons preſque veû que ceux qu'on appelle *Dervis*. Ce ſont de maîtres moines qui vivent en communauté dans des monaſteres ſous la conduite d'un ſuperieur, lequel s'applique particulierement à la predication. Ces Dervis font vœu de pauvreté, de chaſteté, d'obéiſſance ; mais ils ſe diſpenſent aiſément des deux premiers, & même ils ſortent de leur Ordre ſans ſcandale, pour ſe marier quand l'envie leur en prend. Les Turcs tiennent pour maxime, que la tête de l'homme eſt trop lègere pour être longtemps dans la même diſpoſition. Le General de l'Ordre des Dervis réſide à *Cogna* qui eſt l'ancienne ville d'*Iconium* capitale de la Lycaonie dans l'Aſie mineure. Othoman premier Empereur des Turcs erigea le ſuperieur du couvent de cette ville en Chef-d'ordre, & accorda de grands privileges à cette maiſon. On aſſûre qu'elle entretient plus de cinq cens Religieux, & que leur fondateur fut un Sultan de la même

ville appellé *Melelava*, d'où vient qu'on les appelle les *Melelevis* : Ils ont le tombeau de ce Sultan dans leur couvent.

Les Dervis qui portent des chemises, les font faire, par penitence, de la plus grosse toile qui se puisse trouver ; ceux qui n'en portent point, mettent sur la chair une veste de bure de couleur brune que l'on travaille à Cogna & qui descend un peu plus bas que le gras de jambe ; ils la boutonnent quand ils veulent, mais ils ont la plûpart du temps la poitrine découverte jusqu'à leur ceinture qui est ordinairement d'un cuir noir. Les manches de cette veste sont larges comme celles des chemises de femmes en France, & ils portent par dessus une espece de casaque ou de mantelet dont les manches ne descendent que jusques au coude. Ces moines ont les jambes nües & se servent souvent de pantoufles à l'ordinaire ; leur tête est couverte d'un bonnet de poil de chameau d'un blanc sale, sans aucun bord, fait en pain de sucre, arrondi neanmoins en maniere de dôme ; quelques-uns y roulent un linge ou une sesse pour en faire un turban.

Ces Religieux en présence de leurs superieurs & des étrangers sont d'une modestie affectée, les yeux baissez & dans un profond silence. On dit qu'ailleurs ils ne sont pas si modestes, ils passent pour grands buveurs d'eau de vie, & même de vin. L'usage de l'Opium leur est plus familier qu'aux autres Turcs. Cette drogue qui est un poison pour ceux qui n'y sont pas accoûtumez, & dont une petite dose fait mourir les autres gens, met d'abord les Dervis, qui en mangent des onces tout à la fois, dans une gayeté pareil-

le à celles des hommes qui ſont entre deux vins. Une douce fureur, que l'on pourroit appeller enthouſiaſme, ſuccéde à cette gayeté, & les feroit paſſer pour des gens extraordinaires, ſi l'on n'en connoiſſoit pas la cauſe; mais comme leur ſang, trop diſſous par cette drogue, excite une décharge conſiderable de ſéroſitez dans le cerveau, ils tombent enſuite dans l'aſſoupiſſement & paſſent une journée entiere ſans remuer ni bras ni jambes. Cette eſpece de léthargie les occupe tout le Jeudi, qui eſt un jour de jeûne pour eux, pendant lequel ils ne ſauroient manger ſuivant leur regle, quoique ce ſoit qu'après le coucher du ſoleil.

Les Dervis ſe piquent de beaucoup de politeſſe; leur barbe eſt propre, bien peignée; leurs poëſies ne roulent jamais ſur les femmes, ſi ce n'eſt ſur celles qu'ils eſperent voir un jour en paradis. Ils ne ſont plus aſſez ſots pour ſe découper & taillader le corps, comme ils faiſoient autrefois; à peine aujourd'hui effleurent-ils leur peau, ils ne laiſſent pas cependant de ſe brûler quelquefois du côté du cœur, avec de petites bougies, pour donner des marques de tendreſſe aux objets de leur amour. Ils s'attirent l'admiration du peuple en maniant le feu ſans ſe brûler, & le tenant dans la bouche pendant quelque temps, comme font nos charlatans. Ils font mille tours de ſoupleſſe & joüent à merveille des gobelets. Ils prétendent charmer les viperes par une vertu ſpécifique attachée à leur robe. De tous les Turcs ce ſont les ſeuls qui voyagent dans les pays Orientaux; ils vont dans le Mogol & au delà, & profitans des groſſes

aumônes qu'on leur fait, ils ne laiſſent pas d'aller manger chez tous les Religieux qui ſont ſur leur route. La muſique fait une partie de leur application : leur chant nous parut triſte mais harmonieux ; & quoiqu'il ſoit deffendu par l'Alcoran de loüer Dieu avec des inſtrumens, ils ſe ſont pourtant mis ſur le pied de le faire malgré les Edits du Sultan & la perſécution des devots.

Les principaux exercices des Dervis, ſont de danſer le mardi & le vendredi ; cette eſpece de comédie eſt precedée par une predication qui ſe fait par le ſuperieur du couvent, ou par ſon ſubdélegué. On aſſure que leur morale eſt bonne, & qu'on en peut faire un excellent uſage, de quelque religion que l'on ſoit. Les femmes qui ſont bannies de tous les endroits publics où il y a des hommes, ont la permiſſion de ſe trouver à ces prédications, & elles n'y manquent pas. Pendant ce temps-là les Religieux ſont renfermez dans une baluſtrade, aſſis ſur leurs talons, les bras croiſez & la tête baiſſée. Après le ſermon, les chantres placez dans une galerie qui tient lieu d'orcheſtre,accordant leurs voix avec les flûtes & les tambours de baſque, chantent un hymne fort long. Le ſuperieur en étole & en veſte à manches pendantes, frappe des mains à la ſeconde ſtrophe ; à ce ſignal les moines ſe levent, & après l'avoir ſalué d'une profonde reverence, ils commencent à tourner l'un après l'autre, en piroüettant avec tant de viteſſe, que la juppe qu'ils ont ſur leur veſte s'élargit & s'arrondit en pavillon, d'une maniere ſurprenante : tous ces danſeurs forment un grand cercle tout-


Danse des Dervis :

à-fait réjoüiſſant, mais ils ceſſent tout d'un coup au premier ſignal que fait le ſupérieur, & ils ſe remettent dans leur premiere poſture, auſſi frais que s'ils n'avoient pas remué. On revient à la danſe au même ſignal par quatre ou cinq repriſes, dont les dernieres ſont bien plus longues à cauſe que les moines ſont en haleine; & par une longue habitude ils finiſſent cet exercice ſans en être étourdis. Quelque veneration qu'ayent les Turcs pour ces Religieux, ils ne leur permettent pas d'avoir beaucoup de couvens, parce qu'ils n'eſtiment pas les perſonnes qui ne font point d'enfans. Sultan Mourat vouloit exterminer les Dervis comme gens inutiles à la Republique, & pour qui le peuple avoit trop de conſideration; neanmoins il ſe contenta de les releguer dans leur couvent de *Cogna*. Ils ont encore une maiſon à Pera; une autre ſur le Boſphore de Thrace. Nous entendîmes la predication dans leur couvent de Pruſe en Bithynie, & nous les vîmes danſer avec plaiſir au travers des barreaux de la Moſquée.

Des marchands Armeniens de nôtre caravane, qui parloient Italien, nous expliquérent une partie de la predication. Le principal ſujet rouloit ſur Jeſus-Chriſt; le predicateur déclama contre les Juifs, mais de ſang froid, car ils ne s'emportent jamais, & il trouva fort mauvais que les Chrétiens cruſſent que les Juifs avoient fait mourir un ſi grand Prophete; il aſſûra au contraire qu'il paſſa dans le ciel, & que les Juifs avoient crucifié une autre perſonne à ſa place.

Je ne ſçaurois finir cette lettre par un plus bel endroit, qu'en parlant de l'eſtime que les Turcs

ſont de Jeſus-Chriſt. Il n'eſt pas vrai qu'ils vomiſſent des blaſphémes contre lui, comme quelques voyageurs l'ont aſſûré. Si les Turcs ont le malheur de ne pas croire la Divinité de Jeſus-Chriſt, ils le révérent au moins comme un grand ami de Dieu, & ſur tout comme un grand interceſſeur auprés du Seigneur. Ils conviennent qu'il a été envoyé de Dieu pour apporter une Loi pleine de grace; & s'ils nous traitent d'infidelles, ce n'eſt pas parce que nous croyons en Jeſus-Chriſt, c'eſt parce que nous ne croyons pas que Mahomet ſoit venu aprés lui pour annoncer une autre Loi moins oppoſée à la nature corrompuë.

J'ay l'honneur d'être avec un profond reſpect, &c.



LETTRE XV.

A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secretaire d'Etat & des Commandemens de Sa Majesté, &c.

MONSEIGNEUR,

Je vous prie de trouver bon qu'avant que de m'engager sur la mer Noire, j'aye l'honneur de vous rendre compte de ce que nous avons observé sur le canal par où elle se décharge dans la mer de *Marmara*, qui fait une partie de la *mer Blanche*, selon le langage des Turcs. **DESCRIPTION DU CANAL DE LA MER NOIRE.**

Le Canal de la mer Noire, ou le Bosphore de Thrace, commence proprement à la pointe du Serrail de Constantinople, & finit vers la colomne de Pompée. [a] Herodote, Polybe, Strabon & Menippe cité par Estienne de Byzance, lui donnent 120. stades de longueur, lesquelles reviennent à 15. milles : mais ils fixent le commencement de ce canal entre [b] Byzance & Chalcedoine, & le font terminer au Temple de Jupiter, où est présentement le nouveau Château d'Asie. Quoique cette différence soit arbitraire, on se détermine pourtant plus aisément, après l'inspection des lieux, pour les mesures que j'ai proposées. Il s'en faut beaucoup que ce canal ne

[a] Βόσπορος. Θράκιος. Polyb. & Strab. Βόσπορος τῆς Χαλκηδονίας. Herod. lib. 4.

[b] Sur le mot Χαλκηδών.

ſoit en ligne droite ; ſon embouchûre, qui du côté de la mer Noire a la forme d'un entonnoir, regarde le Nord-eſt, & doit ſe prendre à la colomne de Pompée, d'où l'on compte près de trois milles juſques aux nouveaux Châteaux. Celui d'Aſie eſt bâti ſur un [a] Cap où l'on croit qu'étoit le Temple de [b] Jupiter *diſtributeur des bons vents*, d'où vient que cet endroit s'appelle encore *Joro*, du mot corrompu *Ieron*, qui ſignifie un *Temple*. Le Château d'Europe eſt ſur un [c] Cap opposé, auprès duquel on voyoit autrefois le Temple de [d] Serapis dont parle Polybe. De ces Châteaux le canal fait un grand coude, où ſont les Golphes de *Saraïa* & de *Tarabié* ; & de ce coude il tire au Sud-eſt vers le Serrail appellé *Sultan Solyman Kioſc*, à la diſtance de cinq milles des Châteaux. Après cela par un autre coude en *zig-zag*, le même canal s'approche peu à peu du Sud juſques à la pointe du Serrail, où il finit ſelon ma penſée. De ce dernier coude aux vieux Châteaux on compte deux milles & demi ; & de là au Serrail ou à la pointe de Byzance, ſix milles. Ainſi ſuivant ces meſures, tout le canal a ſeize milles & demi de long, ce qui n'eſt pas éloigné de la ſupputation des anciens, leſquels gagnoient du côté de Chalcedoine, où commençoit le canal ſelon eux, ce qu'ils perdoient entre les Temples de Jupiter & de Serapis, & la colomne de Pompée.

La largeur du canal aux nouveaux Châteaux où étoient ces Temples, eſt d'un mille & d'un mille & demi, ou deux milles en quelques autres endroits.

a Αργυρόνιον Ακρα.
b Jupiter Urius Οὔριος.
c Μίλτον Ακρα, Dionyſ. Bizant.
d Σαραπιεῖον τῆς Θράκης. Polyb. hiſt. lib. 4.

Le lieu le plus étroit est aux vieux Châteaux, dont celui d'Europe se trouve sur la hauteur où les anciens, au rapport de Polybe, avoient bâti un Temple à Mercure; c'est pour cela qu'il s'appelloit le Cap *Hermée*. Ce Cap se trouvoit à moitié chemin du canal, suivant les anciens, parce que d'un côté ils le faisoient terminer, comme nous venons de dire, entre Chalcedoine & Byzance; & de l'autre au Temple de Jupiter. Cet endroit n'a pas plus de 800. pas de large, & le canal est presque aussi resserré un peu plus bas à *Courichisme* village bâti au pied du Cap, que les anciens ont nommé [a] *Esties*, d'où il s'élargit jusqu'au Serrail d'environ de la longueur d'un mille, ou d'un mille & demi. Ainsi les eaux de la mer Noire entrent avec assez de vitesse dans le canal des nouveaux Châteaux, & s'étendent en liberté dans les Golphes de *Saraïa* & de *Tharabié*. De là sans augmenter de vitesse, ces eaux tirent vers le Kiosc du Sultan Solyman, d'où elles sont obligées de se réfléchir vers le midi, sans que leur mouvement paroisse augmenté, si ce n'est entre les vieux Châteaux où le lit est le plus étroit.

Dans cet endroit-là, comme le remarque Polybe, outre que le rétrécissement du canal augmente la vitesse des eaux; elles se réfléchissent obliquement du Cap de *Mercure*, sur lequel est le vieux Château d'Europe, contre le Cap de *Candil-bachesi* en Asie, & reviennent en Europe vers *Courichisme* au Cap *des Esties*, d'où elles enfilent la pointe du Serrail. Voilà ce que Polybe en a observé de son temps, c'est à dire du temps de Scipion & de Lœlius avec lesquels il étoit lié d'amitié. Pour moi j'avoüe que je n'ai pû remar-

[a] Ἑστίας. Polyb. hist. lib. 4.

quer ce mouvement en *zig-zag*, en deçà des Châteaux, quoique j'aye paſſé quatre ou cinq fois ſur ce canal; mais il eſt certain qu'avec un vent de Nord, la rapidité eſt ſi grande entre les deux Châteaux, qu'il n'y a point de bâtiment qui s'y puiſſe arrêter, & qu'il faut un vent oppoſé au courant pour les faire remonter: cependant la viteſſe des eaux diminuë ſi ſenſiblement, que l'on monte & que l'on deſcend ſans peine, lorſque les vents ne ſont pas violens.

Indépendamment des vents, il y a des courans fort ſinguliers dans le canal de la mer Noire; le plus ſenſible eſt celui qui en parcourt la longueur depuis l'embouchûre de la mer Noire, juſques à la mer de *Marmara* qui eſt *la Propontide* des anciens. Avant que ce courant y entre, il heurte en partie contre la pointe du Serrail, comme Polybe, Xiphilin, & après eux Mr Gilles, l'ont remarqué; car une partie de ces eaux, quoique la moins conſidérable paſſe dans le port de Conſtantinople ou de l'ancienne Byzance, & ſuivant le tour du couchant elle vient ſe rendre vers le fond qu'on appelle les *Eaux douces*. Polybe même & Xiphilin ont crû que ces eaux réfléchies formoient ce fameux Port que les anciens ont admiré ſous le nom de la *Corne d'Or* à cauſe des richeſſes qu'il apportoit à cette puiſſante ville. Ce qui paſſe donc des eaux du canal dans le port de Conſtantinople, fait un courant qui ſuit le tour des murailles de la ville; tout le reſte ſe dégorge dans la mer de Marmara entre le Serrail & Chalcedoine.

Mr le Comte Marſilly a obſervé, que les deux petites riviéres des Eaux douces faiſoient un courant dans le port de Conſtantinople, du Nord-oueſt

ouest à l'Est ; lequel balayant, pour ainsi dire, les côtes de Galata & de Topana ; se continuoit par celle de *Fondoxli* jusques vers *Arnautcui* en remontant le canal du côté des Châteaux, c'est à dire par un cours opposé au grand courant : il n'est pas surprenant après cela que les bateaux montent à la faveur de ce petit courant, tandis que les autres descendent en suivant le cours du grand. Il y a apparence que les eaux qui sortent du port heurtant de biais contre le grand courant, se glissent vers le Nord ; au lieu que ce grand courant les entraîneroit ou les répousseroit si elles se presentoient d'un autre sens. Mr le Comte Marsilly a aussi remarqué qu'il y avoit un petit courant dans l'enfoncement de la côte de *Scutari* ; de sorte que les eaux du grand courant qui frappent contre le Cap de Scutari, se réfléchissent vers le Nord. Suivant les observations de ce sçavant homme, les eaux du grand courant étant parvenuës au Cap *Modabouron*, remontent le long de la côte de Chalcedoine vers le Cap de Scutari, & font une autre espéce de courant.

Tous ces courans n'ont rien de bien extraordinaire. On conçoit aisément qu'un Cap trop avancé doit faire reculer les eaux qui se presentent dans une certaine direction ; mais il est difficile de rendre raison d'un autre courant caché, que nous appellerons dans la suite, *le courant inférieur*, parce qu'il ne s'observe que dans le grand canal au dessous du grand courant, que l'on doit nommer *le courant supérieur*, lequel roule ses eaux depuis les Châteaux jusques dans la mer de Marmara. Il faut donc remarquer que les eaux qui occupent la surface de ce canal jus-

ques à une certaine profondeur, coulent des Châteaux au Serrail. Cela est inconteſtable, mais il eſt certain auſſi qu'au deſſous de ces eaux il y a une partie de l'eau du même canal, laquelle ſe meut dans un ſens contraire, c'eſt à dire qu'elle remonte vers les Châteaux.

Procope de Ceſarée, qui vivoit dans le VI. ſiécle, aſſûre que les pêcheurs remarquoient que leurs filets au lieu de tomber à plomb dans le fond du canal, étoient entraînez du Nord vers le Sud depuis la ſurface de l'eau juſques à une certaine profondeur, tandis que l'autre partie de ces mêmes filets, qui deſcendoit depuis cette profondeur juſques au fond du canal, ſe courboit dans un ſens oppoſé. Il y a même beaucoup d'apparence que cette obſervation eſt encore plus ancienne, car de tout temps le Boſphore a été fort celebre pour la pêche. Ce canal eſt nommé *Poiſſonneux* dans l'inſcription que Mandrocles fit mettre au bas du tableau où il avoit fait répreſenter le Pont ſur lequel Darius paſſa avec ſon armée lorſqu'il alloit combatre les Scythes. Procope aſſûre que, ſuivant l'obſervation des pêcheurs, les deux courans oppoſez, l'un ſupérieur & l'autre inférieur, ſont très-ſenſibles dans cet endroit du Boſphore qu'on appelle l'*Abîme*. Peut-être y a-t-il dans ce lieu-là un gouffre profond formé par un rocher creux comme un cuilleron, dont la partie cave regarde les Châteaux; car ſuivant cette ſuppoſition, les eaux qui ſont vers le fond du canal, heurtant avec violence contre ce rocher, doivent en ſe réfléchiſſant prendre une détermination contraire à celle qu'elles avoient auparavant, c'eſt à dire qu'elles ſont obligées de rebrouſſer vers les Châteaux, & par-

conséquent de couler dans un sens opposé à celui du courant supérieur. Le peu de séjour que nous fimes à Constantinople ne nous permit pas d'examiner cette merveille. Mr Gilles en a parlé comme d'une chose extraordinaire, & Mr le Comte Marsilly l'a observée avec beaucoup de soin ; en effet je ne trouve rien de plus digne de remarque. Cet habile Philosophe n'a pas voulu hazarder sa pensée sur l'explication d'un fait aussi singulier ; & moi je ne propose la mienne que pour exciter les sçavans à rechercher la veritable cause de ce Phénomene.

Il n'est pas facile non-plus de rendre raison pourquoi le Bosphore vuide si peu d'eau, sans que la mer Noire qui en reçoit une si prodigieuse quantité, en devienne plus grande. Cette mer qui est d'une étenduë si considérable, outre les *Palus Meotides*, c'est à dire une autre mer digne de remarque, reçoit plus de rivieres que la Mediterranée. Tout le monde sait que les plus grandes eaux de l'Europe tombent dans la mer Noire par le moyen du Danube dans lequel se dégorgent les riviéres de Suabe, de Franconie, de Baviére, d'Austriche, de Hongrie, de Moravie, de Carinthie, de Croatie, de Bosnie, de Servie, de Transsylvanie, de Valaquie. Celles de la Russie noire & de la Podolie se rendent dans la même mer par le moyen du Niester. Celles des parties Meridionales & Orientales de la Pologne, de la Moscovie Septentrionale & du pays des Cosaques, y entrent par le Nieper ou Borysthene. Le Tanais & le Copa ne passent-ils pas dans la mer Noire par le Bosphore Cimmerien ? Les riviéres de la Mengrelie, dont le Phase est la principale, se vuident aussi dans la mer Noire, de

même que le Casalmac, le Sangaris, & les autres fleuves de l'Asie mineure qui ont leur cours vers le Nord. Neanmoins le Bosphore de Thrace n'est comparable à aucune des grandes riviéres dont on vient de parler. Il est certain d'ailleurs que la mer Noire ne grossit pas, quoiqu'en bonne Physique un réservoir augmente quand sa décharge ne répond pas à la quantité d'eau qu'il reçoit. Il faut donc que la mer Noire se vuide & par des canaux souterrains, qui traversent peut-être l'Asie & l'Europe, & par la dépense continuelle de ses eaux, lesquelles s'abreuvent dans la terre & s'écoulent bien loin des côtes. Cette espéce de transpiration répond à celle du corps des animaux, laquelle, suivant la supputation de Sanctorius, est beaucoup plus considérable que celle qui se fait par les évacuations les plus sensibles.

Supposé que la mer Noire ait été un véritable Lac sans décharge, formé par le concours de tant de riviéres, il ne pouvoit se vuider, suivant la conformation des lieux, que par le Bosphore de Thrace; les montagnes qui sont entre la mer Noire & la mer Caspienne, s'opposoient à son ouverture du côté d'Orient. Les eaux des Palus Meotides tombent dans la mer Noire du côté du Nord, bien loin de permettre que celles de la mer Noire s'y dégorgent. Les riviéres d'Asie répoussent aussi la mer Noire, du Sud au Nord. Le Danube les éloigne de ses embouchures du côté du Couchant. Il n'y avoit donc que ce recoin, qui est au Nord-Est au dessus de Constantinople, où elles pûssent creuser la terre sans opposition, entre le fanal d'Europe & celui d'Asie. La décharge même ne se pouvoit pas faire du côté d'aucun de ces fanaux, à cause que les côtes en sont horriblement escarpées: ainsi les eaux de la mer Noire furent

obligées de passer dans l'endroit où il n'y avoit que du terrein : c'est dans ce terrein qu'elles commencerent à se creuser un canal en se presentant de front par une colomne qui amollit les terres & les emporta par differentes secousses. Les eaux, suivant cette hypothese, se firent d'abord une ouverture en ligne droite entre les deux rochers où sont les nouveaux Châteaux, & détremperent les terres qui occupoient le premier coude où sont les Golphes de Saraïa & de Tharabié, contraintes de se tenir dans un bassin bordé de rochers fort élevez ; mais leur pente naturelle les fit descendre ensuite jusques au Kiosc de Solyman II. & de là changeant de détermination par la rencontre d'autres nouveaux rochers, elles formérent le second coude du canal dont les terres obéïrent du côté du Midi.

Cette route avoit été sans doute tracée par l'auteur de la nature, qui se servit des eaux pour creuser les terres dont elle étoit remplie ; car suivant les loix du mouvement qu'il a établies, elles se jettent toûjours du côté qui s'oppose le moins à leur cours. Celles de la mer Noire continuerent donc à charrier les terres qui se trouvoient entre les deux rochers où sont les vieux Châteaux, & par-là elles pousserent leur canal jusques à la pointe du Serrail, dont le fond est une roche vive & inébranlable. Ce bras de mer emporta peut-être tout d'un coup la digue de terre qui restoit entre Constantinople & le Cap de Scutari, d'où il se dégorgea dans la mer de Marmara.

C'est dans ce temps-là, suivant les apparences, qu'arriva cette grande inondation dont parle [a] Diodore de Sicile l'un des plus fidéles Historiens

[a] *Bibliot. Hist. lib. 5. pag. 322.*

de l'antiquité. Cet auteur assûre que les peuples de [a] Samothrace, Isle considérable située à gauche de l'entrée des Dardanelles, s'aperçûrent bien de l'irruption que le Pont-Euxin fit dans la Propontide par l'embouchûre des Isles Cyanées; car le Pont-Euxin que l'on regardoit dans ce temps-là comme un grand Lac, augmenta de telle sorte par la décharge des riviéres qui s'y dégorgeoient, qu'il déborda dans la Propontide & inonda une partie des villes de la côte d'Asie, lesquelles sans doute se trouvoient plus basses que celles d'Europe. Malgré cette situation les eaux monterent jusques sur les plus hautes montagnes de Samothrace, & firent changer de face à tout le pays. Les Insulaires en avoient encore la tradition du temps de nôtre Historien, qui par là nous a conservé une des plus belles observations de l'antiquité; car il est certain que ce changement est arrivé long-temps avant le voyage des Argonautes, & ces Heros n'entreprirent ce voyage que 1263. ans avant Jesus-Christ. Cela étant, ce que nous venons de proposer comme une conjecture de physique, devient une verité historique, & doit nous persuader que le grand écoulement de la Propontide dans la Mediterranée, s'étoit fait long-temps auparavant par la même mécanique.

Il est fort vrai-semblable que les eaux de la Propontide, qui n'étoit peut-être anciennement qu'un Lac formé par les eaux du Granique & du Rhyndacus, ayant trouvé plus de facilité à se creuser un canal aux Dardanelles, que de se faire un autre passage, se répandirent dans la Mediterranée, & décharnérent, pour ainsi dire, les ro-

[a] Sanmandraki.

chers à force de laver les terres. Les Isles de la Propontide ne sont autre chose que les restes des rochers que les eaux ne purent dissoudre, de même que celles qui ont tant fait de bruit dans l'antiquité sous le nom des Isles Cyanées d'Europe & d'Asie à l'embouchure de la mer Noire. Il semble que les Isles sont comme autant de cloux attachez au globe de la terre, & dont les montagnes sont, pour ainsi dire, les têtes.

Mais quels changemens les Isles de la mer [a] Egée ne reçûrent-elles pas par le débordement du Pont-Euxin, & sur tout celles qui se trouvent exposées comme en ligne droite ? puisque Samothrace, qui est à côté du canal, en fut tellement inondée que ses habitans ne savoient à quels Dieux se voüer : [b] les pêcheurs quand les eaux furent abaissées tiroient avec leurs filets des chapiteaux de colomnes & d'autres morceaux d'architecture. S'il en faut juger par la violence du coup que les eaux porterent dans la mer de Grece, est-il surprenant que les plus anciens auteurs Historiens & Poëtes, ayent publié que plusieurs Isles s'étoient abîmées dans l'Archipel, & qu'il s'en étoit formé de nouvelles ? Peut-être que la fameuse *Delos* ne parut que dans ce temps-là, & que les peuples des Isles voisines lui donnerent ce nom qui signifie *Manifeste*. On traite neanmoins la plûpart des anciens auteurs de réveurs & de conteurs de fables. Combien de colonies ne fallut-il pas établir après ce ravage ? & que ne saurions-nous pas si les ouvrages de ceux qui avoient décrit tous ces changemens étoient passez jusques à nous, comme ceux de Diodore? Ce qui nous paroît de plus incroyable dans Pline,

[a] Archipel. [b] *Diod. Sic Biblioth. ibid.*

ne ſont peut-être que les meilleurs morceaux de pluſieurs auteurs qui avoient écrit ſur ces matiéres, & dont le reſte eſt perdu.

Je vous demande pardon, MONSEIGNEUR, ſi je pouſſe la Philoſophie un peu loin. L'exemple d'un ſavant Miniſtre à qui nous devons la connoiſſance de tant de belles choſes, m'a dépayſé; mais ce n'eſt pas pour le ſuivre en toutes choſes; car tout grand homme de mer qu'il étoit, puiſqu'il commandoit des armées navales, il me ſemble qu'il a pris la formation des mers dans un ſens tout opposé au ſens naturel. Il a crû que l'Ocean par ſes ſecouſſes ayant ſeparé des terres d'Afrique la montagne de Calpe, s'étoit répandu dans ce vaſte eſpace où eſt préſentement la Mediterranée: que cette mer avoit enſuite percé les terres vers le Nord & produit la Propontide ou mer de Marmara, la mer Noire, & les Palus Meotides. Cependant indépendemment de l'obſervation de Diodore de Sicile, s'il eſt permis de conſiderer la formation des choſes peu à peu, n'eſt-il pas plus raiſonnable de regarder les Palus Meotides, la mer Noire, la Propontide, & la mer Mediterranée, comme de grands Lacs formez par tant de riviéres qui s'y déchargent, que de croire que ce ſoient des épanchemens de l'Ocean? Que pouvoient devenir les eaux qui ſe ramaſſoient enſemble jour & nuit dans les mêmes baſſins avant qu'ils euſſent leurs décharges? elles formoient ſans doute des Lacs d'une prodigieuſe étenduë, qui auroient enfin couvert toutes les terres voiſines, s'ils n'avoient forcé leurs digues de la maniere qu'on a dit plus haut.

Il eſt donc certain que les eaux du Nord tombent dans la Mediterranée par le Boſphore Cim-

merien, par le Bosphore de Thrace, & par le canal des Dardanelles qui, suivant l'idée des anciens, est une autre espéce de Bosphore, c'est à dire un bras de mer qu'un bœuf peut traverser à la nage. La décharge de la Mediterranée dans l'Ocean est au détroit de Gibraltar où heureusement les eaux trouverent plus de facilité à se creuser un canal, que de se répandre sur les terres d'Afrique. Le Seigneur avoit laissé cette ouverture entre le mont-Atlas & celui de Calpe, il ne falloit qu'en déboucher la digue. Peut-être que l'irruption épouvantable qui se fit alors dans l'Ocean submergea ou emporta cette fameuse Isle Atlantide que [a] Platon décrit au delà des côtes d'Espagne, & [b] Diodore de Sicile au delà de celles d'Afrique. Les Isles Canaries, les Açores & l'Amerique en sont peut-être encore des restes; & on ne sera pas surpris qu'elles ayent été peuplées par les descendans d'Adam & de Noé, ni que leurs peuples ayent eû l'usage des mêmes armes que les anciens peuples d'Asie & d'Europe, c'est à dire de l'arc & des fléches.

Pline auroit donc mieux fait de s'en tenir au sentiment de quelques auteurs qui ne lui étoient pas inconnus, & qui de son aveu faisoient venir les eaux dans l'Ocean du Nord au Midi. Comment juger du cours d'une eau dormante? de la Saone par exemple, ou de la Marche, si ce n'est par les courans qui passent sous les arches de leurs ponts? or ces courans sont manifestes dans les Bosphores dont il s'agit. Il n'y a qu'une circonstance qui puisse favoriser le sentiment de Pline, c'est la salûre de l'eau de toutes ces mers;

[a] *In Tim tom.3. pag. 24. Edit. Henric. Steph.*
[b] *Bibliot. Hist. lib. 5.*

il n'eſt pas poſſible de rendre raiſon comment ces grands Lacs dont nous avons parlé, & qui ne ſe ſont formez que par la décharge des riviéres d'eau douce, ſont devenus ſalez. Mais outre la communication de l'Ocean avec la Mediterranée, il eſt certain que les eaux de la mer Noire ſont beaucoup moins ſalées que celles de nos mers; & d'ailleurs les terres qui ſont autour de la mer Noire ſont toutes remplies de ſel foſſile qui ſe diſſout continuellement dans ſes eaux: ce ſel mêlé avec une portion de ſoufre que fournit l'huile des poiſſons qui s'y pourriſſent continuellement, augmente ce degré de ſalûre, & communique ce filet d'amertume ſi ſenſible dans l'eau marine. La mer Caſpienne par la même raiſon eſt auſſi ſalée que les autres mers, quoiqu'elle ne paroiſſe qu'un étang où il ne ſe décharge que des eaux douces.

Avant que de revenir au canal de la mer Noire, il eſt bon de remarquer que la prophetie de Polybe ne s'eſt pas accomplie. Ce bon homme s'étoit imaginé que le Pont-Euxin devoit ſe changer en marais; & même il ne croyoit pas que le temps en fût trop éloigné, parce que, diſoit-il, le limon que les riviéres y charrient devoit former une barre de vaſe capable d'en embarraſſer l'embouchûre, de même que de ſon temps on voyoit une barre conſiderable de vaſe aux bouches du Danube. Heureuſement pour les Turcs, à qui le commerce de la mer Noire procure tant de ſortes de biens, le Boſphore s'eſt conſervé, & peut-être eſt-il devenu plus grand? Quoiqu'il en ſoit, il n'y a pas lieu de craindre qu'il s'y forme de barre; cela n'arrive qu'à l'embouchûre des riviéres, dont les eaux ſont répouſſées vers

les terres par les vagues de la mer, & par les marées. Rien ne fait rebrousser les eaux de la mer Noire ; le Bosphore au contraire est un canal de décharge, où les eaux coulant d'elles-mêmes par des endroits étranglez, pour ainsi dire, d'espace en espace, augmentent la vitesse & entraînent tout ce qui pourroit s'opposer à leur cours. Par rapport aux marées, Strabon a remarqué qu'il n'y en avoit point dans le Bosphore, & M^r^ le Comte de Marsilly a observé qu'elles n'y étoient pas sensibles. Quelque rapide que soit ce Bosphore, ses eaux ne laissent pas de se géler dans les plus grands Hivers. Zonare assûre qu'il y en eut un si rude sous Constantin Copronyme, que l'on passoit à pied sur la glace de Constantinople à Scutari ; la glace soûtenoit même les charrettes. Ce fut bien autre chose en 401. sous l'Empire d'Arcadius, la mer Noire fut glacée durant 20. jours, & quand la glace fut rompuë, on en voyoit passer devant Constantinople des monceaux effroyables.

Dans la belle saison, les côtes du Bosphore sont charmantes, de quelque côté qu'on les considere. Les villages & les maisons de campagne dispersées parmi les forêts, font des paysages fort agréables, entrecoupez de collines couvertes de taillis. Celles qui viennent fondre dans l'eau, quelque escarpées qu'elles soient en quelques endroits, font par leur varieté un contraste qui n'a rien d'affreux. Dans la Lettre où j'ay parlé de Constantinople, j'ay fini par la description du Pavillon qu'on appelle *Fanari-Kiosc*. Je vais presentement décrire toute la côte d'Asie, depuis le canal de la mer Noire jusques au Fanal qui est au delà de son embouchûre : ensuite je passerai au

Fanal d'Europe & à la colomne Pompée, pour ſuivre la côte d'Europe de ce méme canal, & revenir à Conſtantinople, où nous nous embarquâmes tout de bon pour le voyage de Trebiſonde.

Je ne ſçaurois ſuivre de meilleurs guides ſur ce canal, que deux excellens hommes, dont l'un étoit du pays, & l'autre François. Le Grec s'appelloit Denys, & pour le diſtinguer de tant d'auteurs qui ont porté le même nom, on l'appelle *Denys de Byzance.* La deſcription qu'il a faite du Boſphore de Thrace eſt exacte juſques au ſcrupule. Holſtenius & M[r] du Cange en avoient promis une edition ſur les Manuſcrits du Vatican, & de la Bibliotheque du Roy; mais ils n'ont pas eû le temps de la donner. M[r] Gilles, qui eſt le François dont je veux parler, a verifié ſur les lieux avec une exactitude admirable la deſcription de Denys, & n'a pas oublié le nom du moindre rocher. J'eſpere, MONSEIGNEUR, que vous ſerez ſatisfait du plan du Boſphore que j'ai eû l'honneur de vous preſenter; il eſt bien orienté, les diſtances y ſont bien marquées, & je ne crois pas qu'il y ait de fautes conſiderables pour la poſition des villages. J'ai crû qu'il étoit néceſſaire d'ajoûter aux anciens noms Grecs, ceux que les Turcs y ont donnez, afin d'illuſtrer ce que Denys & Gilles y ont remarqué dans leur temps. On croit que le premier vivoit ſous Domitien. A l'égard de M[r] Gilles, il étoit du Dioceſe d'Alby, & mourut à Rome en 1555. dans le Palais du Cardinal d'Armagnac, après avoir voyagé en Aſie & en Afrique par ordre de François I. pour amaſſer des manuſcrits & des monumens antiques.

Pour commencer la deſcription du Canal de la mer Noire, il faut reprendre celle de Conſtantinople qui finit à *Fanari-Kioſc* bâti ſur le Cap de Chalcedoine. A l'Eſt de ce Cap eſt un des ports de cette ville, connu par les anciens ſous le nom du Port d'*Eutrope*, où les enfans de l'Empereur Maurice furent mis à mort par l'ordre de Phocas, qui le dépoüilla de l'Empire dans le commencement du VII. ſiécle. Cinq ans après l'Imperatrice Conſtantine veuve de Maurice, & ſes trois filles y eurent la tête tranchée. Il ſemble que ce Port étoit deſtiné pour y faire perir cette malheureuſe famille. L'Empereur Juſtinien l'avoit fait réparer par des ouvrages dignes de ſa magnificence.

Après le Port [a] d'Eutrope, il faut doubler [b] le Cap de *Modabouron*, lequel termine la Preſqu'iſle, ſur l'Iſthme de laquelle la fameuſe ville de Chalcedoine étoit bâtie. Je crois que ce Cap s'appelloit autrefois *Herea*, car Eſtienne de Byzance le place vis à vis de cette ville, & cite des vers de Demoſthene de Bithynie, qui l'a marqué dans le même endroit. La côte de Calamoti s'étend au delà du Cap, & a pris ſon nom d'une Egliſe de Saint Jean Chryſoſtome bâtie dans un lieu marécageux & plein de [c] roſeaux. L'autre Port de Chalcedoine eſt ſur la même côte à l'échancrure de l'Iſthme qui regarde le couchant, & par conſéquent la ville de Conſtantinople. On y avoit pratiqué avec des dépenſes immenſes des jettées admirables par ordre de l'Empereur Juſtinien, au moyen deſquelles il ne pouvoit entrer qu'un vaiſſeau à la fois ; mais il n'en reſte plus que les fondemens. Tout cela marque le mau-

[a] Port d'Irene.

[b] Port de Chalcedoine ou *Calamoti.*

[c] Κάλαμος, Roſeau.

vais goût de ceux qui avoient choisi cet endroit pour y bâtir Chalcedoine ; puisqu'on avoit été obligé d'y faire deux Ports artificiels ; au lieu que le Port de Byzance est naturellement le plus beau Port du monde. Ce mauvais choix fit que l'Oracle d'Apollon , & Megabize Général des troupes de Darius traiterent d'aveugles les Megariens fondateurs de Chalcedoine , que Pline nomme aussi la ville *des aveugles*.

Le Grand Constantin auroit fait le même choix que les Megariens , sans un prodige bien étonnant , s'il en faut croire Cedren. Quand on commença par ordre de cet Empereur à rebatir Chalcedoine ruinée par les Perses , on vit des aigles enlever avec leurs serres les pierres entre les mains des ouvriers & les transporter à Byzance. Ce miracle fut repeté plusieurs fois , & toute la Cour en fut frapée. Euphratas l'un des principaux Ministres de l'Empereur assûra ce Prince que le Seigneur vouloit qu'il fist bâtir une Eglise en l'honneur de la Vierge à Byzance. Il semble que Chalcedoine n'avoit été bâtie que pour servir d'embellissement à cette ville ; car après que l'Empereur Valens , irrité contre les Chalcedoniens de ce qu'ils avoient suivi le parti de Procope , en eut fait raser les murailles , il en fit porter les materiaux à Constantinople , pour être employez à ce bel aqueduc que l'on nomma *l'Aqueduc Valentinien*. Ammian Marcellin assûre que les bourgeois de Chalcedoine , parmi les autres outrages qu'ils prétendoient faire à Valens , l'appelloient pendant le siége de leur ville , *Beuveur de* [b] *biere* ; les Empereurs Turcs en ont usé de même par rapport à Chalcedoine. Solyman II. n'a fait rétablir l'Aqueduc Valentinien & bâtir

[a] Sabaïa. *Biere.*

la Solymanie, que des ruines de cette ville. L'établissement des Postes paroît plus ancien qu'on ne croit ; voici ce que Procope en dit au sujet de Chalcedoine. Les Empereurs, dit il, avoient établi des Postes sur les grands chemins, afin d'être servis plus promptement & d'être avertis à temps de tout ce qui se passoit dans l'Empire. Il n'y avoit pas moins de cinq postes par journée, & quelquefois huit ; on entretenoit quarante chevaux dans chaque poste, & autant de postillons, & de palefreniers qu'il étoit nécessaire. Justinien cassa les postes en plusieurs endroits, & sur tout celles par où l'on alloit de Chalcedoine à Diacibiza, qui est l'ancienne ville de *Lybissa* fameuse par le tombeau d'Annibal, & située dans le golphe de Nicomedie. Le même auteur, pour donner plus de ridicule à Justinien, avance qu'il établit la poste aux ânes en plusieurs endroits du Levant.

Chalcedoine n'est plus aujourd'hui qu'un méchant village de sept ou huit cens feux, appellé *Cadiaci*, ou *le Village du Juge* ; mais les Grecs lui ont conservé son ancien nom, lequel n'est connu des Chrêtiens que par le Concile œcumenique assemblé en 451. dans l'Eglise de Sainte Euphemie, où les Peres condamnérent Eutyches, qui nioit qu'il y eût deux natures en Jesus-Christ. Il n'y a pas d'apparence que cette Eglise fût celle qui sert aujourd'hui de parroisse aux Grecs, car Evagrius nous apprend qu'elle étoit dans les fauxbourgs de cette ville ; & Mr de Nointel Ambassadeur de France à la Porte, au rapport de Mr Spon, assûroit que les restes de l'Eglise de Sainte Euphemie étoient à un mille du village, & qu'il y avoit lû une inscription qui faisoit mention du

Concile. La côte de Chalcedoine est fort poissonneuse, & certainement Strabon & Pline avoient été trompez par ceux qui leur avoient fait accroire que les *Pelamides* ou jeunes Tons s'en détournoient, épouvantez par des roches blanches cachées sous l'eau, lesquelles les obligeoient de gagner la côte de Byzance. Au contraire les Pelamides de Chalcedoine étoient si recherchées par les anciens, que Varron, cité par Aulugelle, les mettoit parmi les morceaux les plus délicats; & l'on ne voit aujourd'hui que filets autour cette ville pour la pesche des jeunes Tons.

De Chalcedoine on monte au Cap de Scutari, appellé anciennement le *Bœuf*, ou *le passage du Bœuf*: ce qui prouve qu'il faut prendre cet endroit là pour le commencement du Bosphore, puisque ce bœuf ou cette vache prétenduë y traversa le canal à la nage. Quand Polybe parle de la route qu'il faut tenir pour aller de Chalcedoine à Byzance, il remarque avec raison qu'on ne sçauroit traverser directement la mer à cause du grand courant qui est entre ces deux villes; mais qu'il faut ranger la côte & venir au Promontoire appellé le Bœuf. De même pour désigner le cours du courant du Bosphore, il avertit que ce courant vient du Cap des Esties, où est aujourd'hui Courouchismé, & qu'il passe au lieu appellé le Bœuf ou la Vache; car les Poëtes ont aussi publié que Io maîtresse de Jupiter avoit passé ce détroit déguisée en Vache. Chares Général Athenien battit, auprés de ce Cap, la flotte de Philippe de Macedoine qui assiégeoit Byzance.

On y enterra Damalis femme de ce Général, laquelle mourut de maladie pendant ce siége; &

les

les Byzantins, pour reconnoitre plus autentiquement les services que Chares leur avoit rendus, y dresserent encore un autel en l'honneur de sa femme, & une colomne qui soutenoit sa statuë. Or ce lieu retint le nom de *Damalis*, qui signifie *une Vache*. Codin qui rapporte cette histoire, l'a prise dans Denys de Byzance, où l'on trouve une ancienne inscription qui en fait mention. Le Serrail de Scutari occupe aujourd'hui le Cap de la Vache; je crois que ce fut Solyman II. qui le fit bâtir. La fontaine d'Hermagora, dont parle Denys de Byzance, doit se trouver dans son enceinte.

Il ne faut pas confondre ce Cap avec le marché aux bœufs de Constantinople, que les historiens ont quelquefois appellé simplement le Bœuf, & qui étoit dans la XI. region de la ville. Ce marché avoit pris son nom d'un fourneau de bronze, lequel avoit la figure d'un bœuf, comme dit Zonare, & qu'on y avoit apporté des ruines de Troye. Ce fut en ce lieu-là que Phocas, par ordre d'Heraclius, fut brûlé après avoir été décolé & privé des parties qui avoient servi à violer les plus illustres Dames de Constantinople. Zonare remarque aussi que lors de la grande révolution qui se fit dans cette puissante ville, quand les Comnenes se mirent sur le Trône & firent renfermer Nicephore Botaniate dans un cloître, leur faction qui n'épargna pas même les choses les plus sacrées, continua ses desordres jusques à l'endroit appellé le Bœuf. Ce Bœuf, ou ce marché aux Bœufs, a servi de theatre à d'illustres martyrs, Julien l'Apostat, dit Codin, fit brûler plusieurs Chrétiens dans ce fourneau de bronze qui avoit la teste d'un bœuf, & qui étoit

dans l'endroit appellé le Bœuf. Le saint martyr Antipas y fut consumé, dit Cedren. On y brûloit aussi les criminels.

La Tour de *Leandre* est tout prés du Cap de Scutari. L'Empereur Manuel la fit bâtir sur un écueil d'environ deux cens pas de tour, & en fit construire une autre du côté d'Europe au couvent de saint George, pour y tendre une chaîne qui fermât le canal. Mr Gilles a remarqué qu'il y avoit autrefois un mur dans la mer, lequel occupoit le passage qui se trouve entre l'écueil où est la Tour, & la terre ferme d'Asie. Il y a beaucoup d'apparence que c'étoit l'ouvrage du même Empereur ; car par ce moyen la chaîne étant tenduë d'une Tour à l'autre, il n'étoit pas possible aux vaisseaux de remonter le canal de la mer Noire. Mr Gilles assure que les Turcs ont démoli ce mur pour en employer les pierres à d'autres bâtimens. Ils nomment cette Tour, *la Tour de la Pucelle* ; mais les Francs ne la connoissent que sous le nom de *la Tour de Leandre*, quoique les amours de Hero & de Leandre se soient passées bien loin de là sur les bords du canal des Dardanelles. Cette Tour est quarrée, terminée par un comble pointu, garnie de quelques pieces d'artillerie, enfermée dans une enceinte qui est aussi quarrée : elle est presque sans deffense, & n'a pour toute garnison qu'un concierge qui reçoit les appointemens de son gouvernement sur ce que lui donnent les Janissaires ou les marchands de Constantinople qui vont s'y divertir en secret. On pretend que l'eau douce du puits qui est creusé dans cet écueil soit une source vive ; d'autres assûrent que ce n'est qu'une cisterne dans laquelle se vuident les égouts du comble par un tuyau caché dans la muraille.

Quoique ce ne ſoit pas la coûtume des Turcs de rebâtir les villes ruinées, ils ont pourtant relevé Scutari que les Perſans avoient mis en cendre. Il eſt vray que les Turcs regardent cette place comme un des fauxbourgs de Conſtantinople, ou comme leur premier repoſoir en Aſie; c'eſt d'ailleurs un des principaux rendé-vous des marchands, & des caravanes d'Armenie & de Perſe qui viennent trafiquer en Europe. Le Port de Scutari ſervoit autrefois de retraite aux galeres de Chalcedoine; & ce fut à cauſe de ſa ſituation, que les Perſes qui méditoient la conqueſte de Grece, le choiſirent non ſeulement pour en faire une place d'armes, mais pour y dépoſer l'or & l'argent qu'ils tiroient par tribut des villes d'Aſie. Tant de richeſſes lui firent donner le nom de *Chryſopolis*, ou *ville d'Or*, ſelon Denys de Byzance, au rapport d'Eſtienne le Geographe, qui ajoûte pourtant que l'opinion la plus commune étoit, que le nom de *Chryſopolis* vient de Chryſes fils de Chryſeis & d'Agamemnon. Conſtantin Manaſſes marque ſi bien la ſituation de Chryſopolis, qu'on ne peut pas douter que ce ne ſoit Scutari, quoiqu'il aſſûre auſſi que ceux qui ont pris cette ville pour *Uranopolis*, ne ſe ſont pas trop éloignez de la verité. C'étoit peut-eſtre le nom de la ville avant que les Perſes s'en fuſſent rendus les maîtres; & ce nom qui ſignifie *la ville du Ciel*, ne lui étoit pas moins glorieux que celui de *la ville d'Or*. Quoiqu'il en ſoit, elle étoit deſtinée à ſervir de retraite à des maltotiers; car les Atheniens, par le conſeil d'Alcibiade, y établirent les premiers une eſpece de doüane pour faire payer les droits à ceux qui navigeoient ſur la mer Noire. Xenophon aſſûre qu'ils firent

murer Chrysopolis ; cependant c'étoit bien peu de chose du temps d'Auguste, puisque Strabon ne la traite que de village. Aujourd'hui c'est une grande & belle ville, & même la seule qui soit sur le Bosphore du côté d'Asie. Cedren nous apprend qu'en la 19e. année de l'Empire du grand Constantin, Licinius son beaufrere après avoir été battu plusieurs fois sur mer & sur terre, fut pris prisonnier dans la ville de Chrysopolis, & de là conduit à Thessalonique, où il eut la teste tranchée.

Le premier village du Bosphore au delà de Scutari, est *Cossourgé*, ensuite *Stavros*, lequel receut ce nom d'une croix dorée posée sur le haut d'une Eglise que Constantin y fit batir. Après Stavros, on découvre le village de *Telengelcui*, qui pourroit bien être le lieu qu'on nommoit autrefois *Chrysoceramos*, ou *Brique dorée*, à cause d'une Eglise couverte de briques de couleur d'or ; car suivant le dénombrement de Mr Gilles, qui suit Denys de Byzance comme pas à pas, & qui l'a redressé dans les endroits les plus obscurs, *Chrysoceramus* est situé après Stavros, en montant aux vieux Châteaux d'Asie. Leunclaw fait mention de Chrysoceramus, & place entre ce village & Stavros le monastere *Akimiti*, ou des Religieux qui *veillent la nuit*.

Avant que d'arriver au vieux Château d'Anatolie, on rencontre deux autres villages & l'on passe deux ruisseaux Le premier de ces villages se nomme *Coulé* ou *Coulé-bachesi*, & l'autre *Candil-bachesi*. Coulébachesi est sur la pointe que les anciens nommoient le Cap *Cecrium*, & qui s'appelle encore *Cetri*, opposé au Cap des Esties, au bas duquel est bâti Courouchismé. Candil-

bachesi est à l'embouchûre du premier ruisseau qui se jette dans le golphe de *Napli* ; & peut-être que Napli vient de *Nicopolis* , que Pline décrit dans ces quartiers-là. Mr Gilles appelle ce ruissaau *le ruisseau de Napli* , mais les Turcs lui ont donné le nom de *Ghioc-sou* ou *l'Eau verte* , aussi bien qu'à l'autre qui est prés du Château ; ainsi l'on ne hasarde pas trop de dire que Candil-bachesi est l'ancienne Nicopolis du Bosphore. Estienne de Byzance se contente dire, que c'est une ville de Bithynie : il seroit à souhaiter que l'on pût découvrir à l'occasion de quelle victoire elle fut ainsi nommée. Le second ruisseau que l'on passe avant que d'arriver au vieux Château d'Asie , ou premier Château d'Anatolie , s'appelle aussi *l'Eau verte* , comme l'on vient de dire ; & c'est le plus grand ruisseau qui se jette dans le Bosphore du côté d'Asie. Les anciens le nommoient *Arete* , & quelques Grecs l'appellent encore *Enarete* , mais il est bon de remarquer que tous ces quartiers sont occupez par les Jardins du Grand Seigneur , lesquels non seulement s'étendent depuis les premieres Eaux vertes jusques à celle-ci , mais même jusques à Sultan Solyman Kiosc;& de là suivant la côte ils vont finir à l'embouchûre de la mer Noire. Tout le reste du pays est destiné pour les grandes chasses de l'Empereur, aussi y en a-t-il peu dans le monde qui soit plus propre pour un pareil divertissement.

Il est certain , comme le remarque Leunclaw ; que du temps des Empereurs Grecs il y avoit deux Châteaux sur le Bosphore , l'un sur la côte d'Asie , & l'autre sur celle d'Europe , lesquels deffendoient le passage du canal dans sa partie la plus étroite. On les laissa tomber en ruine dans

la décadence de l'Empire, & même avant ce temps-là on les regardoit plutoſt comme des priſons, que comme des citadelles à y mettre des garniſons. En effet Gregoras aſſûre qu'on les appelloit les Châteaux de *Lethé*, ou *les priſons de l'oubli*, parce qu'on y oublioit entierement les malheureux qu'on y avoit enfermez. Les Turcs ont rétabli ces Châteaux en differens temps, avant même qu'ils fuſſent les maîtres de Conſtantinople. Nous ne parlerons préſentement que de celui qui eſt ſur la côte d'Aſie. On lit dans Leunclaw que l'Empereur Mourat II. qui paſſa les Dardanelles pour venir combattre ſon oncle Muſtapha dans la Thrace, repaſſa en Europe par le canal de la mer Noire pour faire la guerre à Uladiſlas Roy de Hongrie. Ce Sultan qui vouloit ſe conſerver un paſſage ſi néceſſaire, fit bâtir dans l'endroit le plus étroit du canal [a] le Château neuf ſur les ruines du Château des Grecs ; & Mahomet II. qui ſucceda à Mourat, le fit fortifier à ſa maniere, dans le deſſein de couper à l'Empereur de Conſtantinople la communication avec le Nord, comme il l'avoit fait du côté du Midi par les Châteaux des Dardanelles. Cependant tous ces Châteaux que les Grecs nommérent *Nouveaux* dans ce temps-là, ont été nommez dans la ſuite *Vieux Châteaux*, après qu'on en a eû bati d'autres à l'embouchûre de ces canaux.

Comme le vieux Château d'Aſie eſt ſitué ſur l'endroit le plus étroit du canal, il eſt hors de doute que ce fut là que Darius, pere de Xerxes, fit dreſſer un pont pour aller chez les Scythes ou Tartares à qui il avoit déclaré la guer-

[a] Neocaſtron.

re. La conduite de cet ouvrage fut donnée à Mandrocles habile Ingenieur de Samos. Denys de Byzance nomme cet Ingenieur Androcles, & assûre qu'on avoit taillé un siege dans le rocher pour y faire asseoir Darius lorsque les troupes défiloient sur le pont : il n'est pas dit si ce siege étoit en Europe ou en Asie, & l'on ne sauroit le vérifier, supposé même qu'il fût encore en état, parce que les Turcs ne permettent à personne l'entrée ni les approches de leurs Châteaux. Ils ne savent, ni ne s'embarrassent pas de savoir s'il y a eû des Darius & des Xerxes dans le monde : que sait-on même s'ils ne vont point faire aujourd'hui leurs ordures dans l'endroit qui servoit de thrône au Maître du monde de ce temps-là ?

Après que ce Prince eut veû la marche de ses troupes, il fit élever deux grandes pierres carrées, sur l'une desquelles on grava en caracteres Assyriens les noms des nations qui étoient à sa solde ; on en fit autant sur l'autre en caracteres Grecs, & c'est beaucoup dire, car Herodote convient que ces troupes étoient composées de tous les peuples de son obéissance. L'armée de terre étoit de sept cens mille hommes, & la flote de six cens vaisseaux : mais cette armée étoit restée dans la Propontide, avec ordre de venir dans le Bosphore pour se rendre à l'embouchûre du Danube, où l'on dressa un autre pont. Mandrocles fut si satisfait des génerositez de Darius, qu'il fit répresenter dans un tableau le passage des Perses sur le pont du Bosphore, en presence de leur Prince, qui étoit, dit Herodote, sur un thrône à la maniére des Perses. Ce tableau fut mis dans un temple de Junon avec une inscription en quatre vers Grecs qu'Hero-

dote nous a conſervez. On ne ſçait pas ſi ce fut dans un temple de Junon bâti ſur le Boſphore, ou ſi Mandrocles envoya le tableau dans celui de Junon de Samos ſa patrie. Herodote veut que le pont de Darius ait été dreſſé à peu prés au milieu de Byzance, & du temple qui étoit à l'embouchure du Boſphore. Pline donne 500. pas de largeur à cet endroit là ; mais Polybe qui ſe piquoit d'une grande exactitude, a mieux déſigné ce lieu que perſonne, en l'oppoſant au Cap où étoit le temple de Mercure, dans l'endroit où le canal n'a que cinq ſtades de large. On fera voir dans la ſuite que ce cap eſt occupé préſentement par le vieux Chateau d'Europe, vis à vis de celui dont nous parlons ; & par conſéquent que le paſſage de Darius ſe fit entre les deux Châteaux, ou un peu au deſſus, pour éviter la violence du courant.

La place de l'ancienne ville de *Ciconium* mentionnée par Denys de Byzance, eſt au delà du Château d'Aſie, & le lieu s'appelle encore *Cormion*, tout prés du golphe *Manoli* où l'on peſche d'excellent poiſſon. La côte conduit au village d'*Inghircui*, qui veut dire le *village aux Figues*. On paſſe un ruiſſeau à Inghircui pour entrer dans le golphe *Cartacion* ou *Catangium* de Denys de Byzance. Ce golphe eſt terminé au Nord par le cap *Stridia*, ou le cap *aux Huitres*, car on y en peſche d'admirables, & les Grecs appellent *Oſtridia* ces ſortes de coquillages. Mr Gilles nomme ce cap, *le Cap Turc*, parce qu'il eſt vis à vis du Kioſc de Sultan Solyman, dont il n'eſt ſéparé que par un beau raiſſeau. Ce Kioſc n'a rien d'extraordinaire, ce ſont des pavillons à grands combles écraſez & fort avancez, à la maniére du

Levant, où l'on préfere à la magnificence le plaisir d'être au frais. Les pavillons des Orientaux sont ouverts de tous côtez, & le milieu en est occupé par des jets d'eau. Celui du Sultan est à l'entrée d'un beau golphe qui fait le tour du coude du canal, où le Bosphore prend la forme d'un Equerre, quoique dans les Cartes il soit representé presque en ligne droite. C'est là le golphe *rond* de Denys de Byzance, ou le golphe du *Sultan* de Mr Gilles qui y a remarqué du côté du Sud les fondemens du fameux Monastere de ces moines qui passoient toutes les nuits en prieres, au lieu que Leunclaw le place entre *Stavros* & *Telengelcui*. Il ne faut pas oublier que le Cap par lequel le golphe *Castacium* est tourné au Midi, fait deux pointes considerables, l'une ferme le golphe du côté du *grand Glari*, l'autre qui est au *petit Glari*, forme le golphe de *Placa*, dont la figure approche de celle d'une table, Les deux *Glari* sont peut-être les rochers que Denys de Byzance a nommez *Oxyrrhoon & Poryrhoon*, car les ondes font un bruit considérable autour de ces pointes.

En montant du pavillon de Sultan Solyman vers les nouveaux Châteaux, on rencontre *Beicos* ou *Becoussi* le *village aux Noyers*, c'est pourquoi Leunclaw l'appelle *Megalo Carya*. Le beau ruisseau qui vient s'y rendre, & son Port avantageux, font soupçonner avec raison que c'étoit là où Amycus Roy des Bithyniens tenoit sa Cour. Il n'est point d'autre endroit sur cette côte où l'on puisse fixer la demeure d'un Prince si redouté, que Valerius Flaccus l'appelle *le Geant*, & Apollonius de Rhode, *l'homme le plus temeraire de son temps* : non seulement c'étoit un grand

lutteur, mais il étoit encore fort adroit à faire le coup de poing, & à s'escrimer à ce genre d'exercice qu'on appelloit *le Pugilat*, ce qui faisoit une grande partie du merite des premiers Heros. Avant l'invention du fer & des armes dit Donatus, les hommes s'exerçoient à coups de poing, à coups de pied, & se mordoient à belles dens. Combien de crocheteurs passeroient aujourd'hui pour des heros, si ces sortes de jeux revenoient à la mode ? Amycus étoit d'une taille au dessus de la riche, *semblable*, dit le poëte, *à celle de ces grands hommes que la terre en colere enfanta pour opposer à la puissance de Jupiter.* Cependant ce terrible champion trouva son maître. Il fit, selon sa coutume, un insigne deffi au plus brave des Argonautes qui se présenterent sur les côtes de son Royaume. Pollux frere de Castor, & fils de Jupiter & de Leda, Pollux, dis-je, le plus grand lutteur des Grecs, vigoureux comme un jeune Lion, terrassa ce Colosse, quoi qu'à peine ses joües eussent déja du poil follet. Ils commencerent d'abord à se pousser rudement, comme des beliers qui veulent se culbuter; après les premieres secousses, on prit le Ceste à la main, & l'on entendit des coups *semblables à ceux des marteaux dont on se sert pour enfoncer les planches d'un navire*, c'est la comparaison d'Apollonius; & c'est ainsi que dans ces temps là on entendoit raisonner les machoires & les joües des Athletes; chacun frappoit impitoyablement sur son compagnon, les dens en tremoussoient & s'en alloient enfin en petits chicots. Quoique bien souvent le Ceste ne fût qu'une courroye de cuir fort sec & fort endurci, il portoit cependant des coups meurtriers quand on savoit les appli-

quer à propos. Nos heros fatiguez de ce premier début, aprés s'estre essuyez le visage, en vinrent aux gourmades & aux coups de poing ; ils se colletérent apparemment, car le fils de Jupiter donna un croc en jambe à celui de Neptune, lequel tomba par terre si rudement, que les os de l'oreille, quoique les plus durs de la teste, en furent cassez : ainsi mourut Amycus qui avoit vaincu tant d'étrangers & tant de ses sujets. Apollodore & Valerius Flaccus, qui décrivent sa mort d'une autre maniere, conviennent pourtant qu'il perit par les mains de Pollux.

On accusoit Amycus de surprendre les étrangers, & de les faire tomber dans des embuscades inevitables ; mais les Argonautes avertis de ses ruses y mirent bon ordre : non seulement ils accompagnerent Pollux dans la forest qui servoit de champ de bataille, mais ils se rangerent auprés de lui pendant le combat. Il étoit bien honteux à des cousins germains, fils de Dieux & de Deesses, de se traiter si indignement. Pollux étoit fils de Jupiter & de Leda, & Amycus fils de Neptune & de la Nymphe Melie, fille de l'Ocean, c'étoit une Hamadryade qui présidoit parmi les Frênes. Pour le Ceste ce n'étoit pas toujours une simple courroye de peau de bœuf ; il y en avoit aussi à plusieurs courroyes attachées à une massuë au bout desquelles pendoient des balles de plomb.

Beicos donc, pour reprendre nôtre sujet, étoit suivant les apparences la Capitale des Etats d'Amycus, & ce qu'on appelloit le Port d'Amycus, & la ville qu'Arrien nomme *Laurus insana*, ou *le Laurier qui renversoit la cervelle des gens*. Cet arbre qui avoit donné le nom à la

Place, & qui rendoit fols les Matelots qui en avoient ſur leurs bords, étoit peut-être une de ces eſpeces de *Chamærhododendros* qui croiſſent ſur les côtes de la mer Noire, & dont je parlerai dans la ſuite. La partie de Beicos qui eſt tout à fait ſur la côte, s'appelle encore *Amya*, comme ſi c'étoit un nom corrompu d'*Amycus*; c'eſt peut-être le lieu de la ſepulture de ce Prince, car il eſt fait mention de ſon tombeau dans les anciens auteurs. Quoiqu'il en ſoit, toute cette côte eſt ſi fertile, que chaque village y porte le nom d'un fruit. Le village qui eſt au deſſus de Beicos avant que d'arriver au premier coude du canal, s'appelle *Toca*, c'eſt-à-dire village *aux Ceriſes*, ſitué entre les ſinus *Monocolos & Moucapouris*, ſéparez entre eux par un petit ruiſſeau & par le Cap Turc, qu'on appelloit *Aetorhecum*.

Un peu en deçà du nouveau Château d'Anatolie, ſont les ruines d'un ancien château ſur une des eminences qui du côté d'Aſie fait le premier coude de l'entrée du Boſphore; le château ruiné ſubſiſtoit du temps de Denys de Byzance. Au deſſus du Temple de Phryxus, dit cet auteur, eſt bâtie une Citadelle bien forte enfermée par une enceinte circulaire que les Gaulois détruiſirent, de même que pluſieurs autres places d'Aſie. Les Empereurs Grecs ont entretenu cette Citadelle juſques à la décadence de leur Empire. Il y a apparence que ce Chateau avoit été bâti par les Byzantins après la retraite des Gaulois; car Polybe aſſûre, que ceux de Byzance avoient fait beaucoup de dépenſe pour fortifier cet endroit-là, quelques années avant qu'ils euſſent la guerre avec les Rhodiens & le Roy Pruſias. Cette

Forteresse leur étoit absolument nécessaire, dans le dessein qu'ils avoient de se rendre les maîtres de la navigation du Pont, & de faire payer les droits sur les marchandises qui en venoient. Le Cap fut nommé *Argyronium*, soit à cause des grandes dépenses qu'on avoit faites pour le fortifier, soit qu'on l'eust racheté à beaux deniers comptans du Roy de Bithynie ; car il fut porté par les articles de Paix, que Prusias rendroit aux Byzantins les terres, les forteresses, les esclaves, les materiaux & les tuiles du Temple qu'il avoit fait démolir pendant la guerre ; en conséquence de quoi on rétablit entierement, à la grande gloire des Rhodiens, la liberté de la navigation du Pont-Euxin. Pour ce qui est des nouveaux Châteaux qui sont au delà de ces ruines, tant en Asie qu'en Europe, il n'y a pas long-temps qu'on les a bâtis par ordre de Mahomet IV pour arrêter les courses des Cosaques, des Polonois & des Moscovites, qui venoient bien avant dans le Bosphore.

Toutes ces côtes sont couvertes de vieux matériaux, car les anciens avoient une idée si affreuse de la mer Noire, qu'ils n'osoient y entrer sans faire dresser des autels & des temples à tous les Dieux, & à toutes les Déesses de leur connoissance. Tout le détroit de l'embouchûre étoit nommé [a] *Hiera*, c'est à dire *Lieux sacrez*. Outre le temple que fit bâtir sur la côte d'Asie Phryxus fils d'Athamante & de Nephele qui porta la Toison d'Or en Colchide ; les Argonautes qui entreprirent le même voyage pour rapporter ce thresor en Grece, ne manquerent pas d'implorer le secours des Dieux avant que de se hazarder

[a] Ἱερὰ

ſur une mer ſi dangereuſe. Apollonius le Rhodien, & ſon Commentateur, qui ont aſſez bien expliqué les démarches de ces fameux voyageurs, aſſûrent qu'étans retenus par des vents contraires à l'embouchûre du Pont, ils paſſerent de la Cour du Roy Phinée, qui étoit en Europe ſur la côte d'Aſie, pour y faire élever des autels & des temples aux douze plus fameuſes divinitez de ce temps-là. Suivant Timoſthene, cité dans le Commentaire d'Apollonius, c'êtoient les compagnons de Phryxus qui avoient dreſſé les autels des douze Dieux, & les Argonautes n'en avoient élevé qu'un à Neptune. Ariſtide & Pline font mention du temple de ce Dieu. Herodote, ſuivant le même Commentaire, prétendoit que les Argonautes avoient ſacrifié ſur l'autel de Phryxus. Polybe a crû que Jaſon à ſon retour de la Colchide, avoit fait bâtir ſur la côte d'Aſie un temple conſacré aux douze divinitez, & oppoſé au temple de Serapis qui étoit ſur la côte d'Europe. Quoique ces ſortes de recherches ſoient aſſez inutiles aujourd'hui, il n'y a rien pourtant de ſi agréable, quand on eſt ſur les lieux, que de les faire paſſer en reveüe dans ſon eſprit. On pourroit, en cas de beſoin, nommer les divinitez reverées. Suivant le Commentateur d'Apollonius le Rhodien, c'étoient *Jupiter*, *Junon*, *Neptune*, *Ceres*, *Mercure*, *Vulcain*, *Apollon*, *Diane*, *Veſta*, *Mars*, *Venus & Minerve*. Jupiter étant le plus puiſſant de la troupe, Jaſon lui fit la cour préferablement aux autres, & tâcha de ſe le rendre favorable : de là vient qu'Arrien, Menippe, Denys de Byzance, & Mela ne font mention que du temple de Jupiter *diſtributeur des vents favorables* : quoique ceux des autres

divinitez ne fussent pas loin, puisqu'il y avoit autant de temples que d'autels. C'étoit apparemment dans ce temple de Jupiter qu'on avoit posé une statuë de Jupiter si parfaite, que Ciceron a dit qu'il n'y en avoit que trois semblables sur la terre. Ce fut de la porte de ce temple, que Darius eut le plaisir de considerer le Pont-Euxin, ou suivant l'expression d'Herodote, *la mer la plus digne d'admiration.* Il ne faut pas s'imaginer, comme quelques-uns, que ce temple fût sur une des Isles Cyanées, car la plus grande de toutes à peine peut-elle soutenir la colomne de Pompée: Herodote dit seulement, que du pont que Darius avoit fait jetter sur le Bosphore, dans le lieu que nous venons de dire plus haut, ce Roy alla vers les Isles Cyanées pour y contempler la mer dont la veüe étoit merveilleuse à l'entrée du temple. Ce temple devoit donc être au village de *Ioro*, comme si l'on vouloit dire *Hieron*, & *Ioro* est tout auprés du nouveau Chateau d'Asie.

En parcourant la côte au delà de ce Château vers l'embouchûre de la mer Noire, on passe par cet endroit que Denys de Byzance appelle *Pantichium*, & d'autres *Mancipium.* Ensuite on découvre le Cap *Coraca*, ou le Cap *des Corbeaux*, lequel forme le commencement du détroit; c'est peut-être le Cap de Bithynie de Ptolomée, auprés duquel il y avoit un temple de Diane. On ne trouve plus rien sur la côte d'Asie, au delà de ce Cap, qui soit marqué dans les auteurs, que le golphe *aux Vignes*; mais aprés cela se presente le fameux Cap *de l'Ancre*, ainsi nommé, parce que les Argonautes, selon Denys de Byzance, furent obligez de s'y munir d'une an-

cre de pierre. Minerve apparemment avoit oublié une piece si necessaire, elle qui avoit pris soin de tous les agrets d'*Argos*, c'est à dire du plus grand & du meilleur vaisseau qu'on eût veu sur la mer avant ce temps-là. Ce vaisseau alloit à la voile & à la rame comme les galiotes, & tous les gens de l'equipage étoient des heros. Le fanal d'Asie est sur ce Cap, auprés duquel se voyent aussi ces [a] rochers si dangereux chez les anciens, que Phinée exhorta Jason de n'y passer que par un beau temps, autrement, dit-il *vôtre Argos se brisera, fust-il de fer.* Ces rochers ne sont que les pointes d'une Isle ou d'un écueil separé de la terre ferme par un petit détroit, lequel reste à sec quand la mer est calme, & se remplit d'eau à la moindre bourrasque; alors on ne voit que la pointe la plus élevée de l'écueil, les autres étant cachées sous l'eau; c'est ce qui rend ce lieu si dangereux, sur tout si l'on veut s'obstiner de passer par le détroit, comme il semble que Phinée le conseilloit aux Argonautes. On n'osoit aller que terre à terre dans ces premiers temps, où la navigation étoit à peine en son enfance. Pour nous qui n'étions pas certainement dans un *Argos*; mais dans une felouque à quatre rames, nous affectâmes d'en passer bien loin. Les Argonautes risquerent le coup; car l'histoire, ou plutost la poësie, dit que leur vaisseau s'accrocha si fort sur ces rochers, qu'il fallut que Minerve descendît du ciel pour le pousser de la main droite dans l'eau, tandis qu'elle s'appuyoit de la gauche contre les pointes du rocher. Les Argonautes n'étoient-ils pas d'habiles matelots? Aussi Apollonius remarque fort judicieusement,

a Les pierres Cyanées d'Asie.

qu'ils

qu'ils ne commencerent à respirer à leur aise, qu'après que leur épouvante fut dissipée.

Des Isles Cyanées d'Asie, il faut passer à celles d'Europe, afin de parcourir avec ordre l'autre côté du Bosphore jusques à Constantinople. Ces Isles donc, de même que celles d'Asie, ne sont proprement qu'une Isle herissée, dont les pointes paroissent autant de petits écueils séparez lorsque la mer est fort agitée. Strabon a remarqué, que vers l'embouchûre du Pont-Euxin, il y avoit une petite Isle de chaque côté, au lieu que les anciens Geographes s'étoient imaginez qu'il y avoit plusieurs écueils tant du côté d'Europe que de celui d'Asie, lesquels non seulement flottoient sur l'eau, mais se promenoient le long des côtes & se heurtoient les uns contre les autres. Tout cela étoit fondé sur ce qu'on voyoit paroître ou disparoître leurs pointes suivant que la mer les couvroit dans la tempeste, ou les laissoit voir dans le calme. On ne publia qu'ils s'étoient fixez, qu'après le voyage de Jason, parce qu'apparemment on les reconnut de si prés, qu'on avoüa qu'ils n'étoient pas mobiles : neanmoins comme la plupart des gens sont plus agréablement frappez par les fables que par la verité, on eut de la peine à revenir de ce préjugé. On découvre entierement l'écueil qui est du côté d'Europe, lorsque la mer est retirée, il est relevé de cinq pointes, lesquelles paroissent autant de rochers separez pendant l'agitation de la mer. Cet écueil n'est separé du cap du fanal d'Europe, que par un petit bras de mer qui reste à sec dans le beau temps ; & c'est sur la plus haute de ces pointes qu'on voit une colomne à qui on a donné, sans raison, le nom de colomne

de Pompée. Il ne paroit par aucun endroit de l'Histoire, que Pompée après la défaite de Mithridate, ait fait dresser des monumens sur ces lieux ; d'ailleurs l'inscription qui se lit sur la baze de cette colomne, fait mention d'Auguste. Quand on examine avec soin cette baze & le fust, on convient que ces deux pieces n'ont jamais été faites l'une pour l'autre;il semble plûtost qu'on ait mis la colomne sur la base pour servir de guide aux bâtimens qui passent sur ces côtes. La colomne qui est d'environ 12. pieds, est ornée d'un chapiteau corinthien, mais elle est dans un lieu si escarpé, qu'on n'y sçauroit monter qu'en s'appuiant sur les mains, & la plûpart du temps la base est couverte de l'eau de la mer. Denys de Byzance assûre que les Romains avoient dressé un autel à Apollon sur cet écueil ; & cette base en est peut-être un reste, car les festons sont à feüilles de laurier, qui étoit un arbre consacré à cette divinité. Il se peut faire que dans la suite on y ait mis, par flaterie, une inscription à la loüange d'Auguste. Je ne sçai si la colomne est de marbre ou de pierre du pays, la mer ne nous permit pas de l'aller examiner d'assez prés ; la pierre du pays a dans sa couleur grisâtre quelque chose qui tire sur le bleu plus ou moins foncé, & c'est ce qui avoit fait donner le nom d'Isles ou de pierres Cyanées aux écueils dont on vient de parler.

S'il en faut juger par la route des Argonautes, la [a] Cour de Phinée ce Roy si fameux par ses malheurs & par ses predictions, étoit à l'entrée du Bosphore sur la côte d'Europe. Nous lisons dans Apollonius le Rhodien, que les Argonautes après avoir essuyé une rude tempête en quittant les ter-

[a] Phinopolis.

res du Roy Amycus , relâcherent chez Phinée pour le consulter. La cour de ce Prince étoit peut-être à *Mauromolo* , où il y a un port commode & un ruisseau fort agréable. *Belgrade* petite ville au-dessus de Mauromolo ne seroit-elle point l'ancienne *Salmydesse* où Phinée faisoit sa résidence suivant Apollodore ? On sçait bien que les anciens placent cette ville au-delà des Isles Cyanées ; mais comme il n'y a point de port sur ces côtes , & qu'Apollonius dit précisement que le débarquement se fit au Palais de Phinée , qui étoit sur le bord de la mer , est-ce trop hazarder que de proposer que Belgrade , qui naturellement est un lieu tout-à-fait charmant & veritablement digne du séjour d'un grand Prince , soit bâti sur les ruines de Salmydesse, dont Mauromolo étoit le port.

Le portrait qu'Apollonius fait de Phinée , & les moyens que ce Prince donna aux Argonautes de passer les pierres Cyanées, sont tout-à-fait singuliers. Phinée averti que cette troupe de heros venoit d'arriver chez lui , se leva de son lit (car il se souvenoit que Jupiter avoit ordonné que ces demi dieux lui rendissent service) & marcha moitié endormi , s'appuyant d'une main sur un bâton , & se cramponant de l'autre contre les murailles. Ce bon homme trembloit de langueur & de vieillesse;à peine sa peau qui étoit collée sur ses os pouvoit les empescher de se séparer. Dans cet état il parut comme un spectre à l'entrée d'un salon , où il ne fut pas plûtost assis , qu'il s'endormit sans pouvoir dire un seul mot. Les Argonautes qui sans doute s'attendoient à toute autre figure , furent surpris à la veüe de ce spectacle ; cependant Phinée qui étoit plus occupé

de ſes propres affaires que de celles de ces heros, reprenant un peu ſes eſprtis. *Heros, dit-il, qui faites l'honneur de la Grece, car je connois bien qui vous êtes par la ſcience que j'ay de deviner, ne vous retirez pas, je vous en conjure, ſans m'avoir délivré du malheureux état où je ſuis. Y a-t-il rien de plus cruel que de mourir de faim dans l'abondance des vivres? Ces maudites Harpies viennent m'ôter les morceaux de la bouche? & ſi elles laiſſent quelque choſe ſur mes plats, elles l'infectent d'une puanteur ſi horrible, qu'il n'y a perſonne qui en puiſſe goûter, euſt-on le cœur auſſi inalterable que le diamant, mais il eſt porté par l'Oracle, que ces vilains oiſeaux ſeront diſſipez par les fils d'Aquilon.*

Zetes & *Calais* qui étoient de la troupe furent touchez du ſort de ce malheureux Prince, & lui promirent tout ſecours. On ne tarda pas de ſervir le ſoupé; mais dés que Phinée voulut toucher à la viande, les Harpies ſortant de certains nuages, parmi des eclairs affreux, fondirent ſur la table avec un bruit ſurprenant, & devorérent tout ce qu'il y avoit; aprés quoi elles s'enfuirent laiſſant une puanteur inſupportable qui fit fremir toute l'aſſemblée. Les fils d'Aquilon qui ne manquérent pas de les pourſuivre, les auroient bientoſt atteintes; mais Iris deſcendant du ciel, les avertit qu'il falloit bien ſe garder de les tuer; que c'étoient les chiens du grand Jupiter, & qu'elle juroit par le fleuve Styx qu'on les enverroit ſi loin, qu'elles n'approcheroient plus de la maiſon de Phinée. Cette bonne nouvelle fut portée au Prince, qui pour s'aſſûrer du fait, ordonna qu'on apportât ce qu'il y avoit de prêt à manger; & n'entendant plus le bruit de ces vilaines bêtes, il ſe raſſaſia tout à ſon aiſe.

Par reconnoissance le bon vieillard commença à dogmatiser, & donna à nos Heros les avis qu'il jugea necessaires pour continuer leur route sans danger. Apollodore raconte ces fables avec d'autres circonstances, dont un plus ample recit seroit trop ennuyeux. Je laisse à de plus habiles gens à expliquer l'histoire des Harpies. Que nous importe de sçavoir si c'étoient des sauterelles qui infectoient les terres de Phinée, & qui dévoroient ses moissons, comme l'ont pensé Mr Bochart & l'autheur de la Biblioteque Universelle ? si les fils d'Aquilon doivent être pris pour les vents du Nord qui chassérent ces insectes ? si Phinée fut dépoüillé par ses maîtresses qui le réduisirent à la derniere extremité ? si les Argonautes, que toute l'antiquité traite de Heros, n'étoient que des marchands plus hardis que les autres, qui allérent jusques dans la Colchide acheter des moutons pour en peupler la Grece ? tout cela me paroît fort obscur. Mais j'admire l'invention du bon homme Phinée qui, n'ayant point de boussole non plus que les Argonautes, leur conseilla avant que de risquer le passage des Isles Cyanées, de laisser voler une colombe ; *si elle passe saine & sauve au-dessus de ces rochers*, leur dit-il, *faites force de rames & de voiles, & comptez plus sur vos bras que sur les vœux que vous pourriez faire aux Dieux : mais si la colombe revient, faites volte-face, & revenez sur vos pas.* Je ne vois rien de mieux imaginé que cet expedient.

Revenons à la Cour de Phinée, ou plutost à Mauromolo. C'est un beau Monastere de Caloyers, qui ne payent pour tout tribut qu'une charge de Cerises. On dit qu'un Sultan s'étant égaré a la chasse autour de cette maison, & ne croyant

pas être connu des Religieux, leur demanda la colation. Les Moines qui sçavoient bien qui il étoit, lui présenterent du pain & un plat de Cerises; elles furent trouvées si bonnes, que le Sultan déchargea les Religieux de la capitation, & leur ordonna seulement de porter tous les ans une charge de Cerises au Serrail.

Il n'y a point aujourd'hui d'endroit considérable entre Mauromolo & le nouveau Château d'Europe, quoique les anciens n'ayent pas manqué sans doute de donner des noms fameux à toute cette côte, quelque escarpée qu'elle soit : mais on ne sçauroit faire un pas dans le pays où les Grecs ont habité, qu'on n'y découvre encore quelques noms de leur façon.

Il n'est plaine en ces lieux si seche & si sterile
Qui ne soit en beaux mots par tout riche & fertile.

Quoi de plus consolant, parmi ceux qu'on appelle *gens d'érudition*, que de savoir que le premier recoin qui est à droite, en entrant dans le détroit, s'appelloit autrefois *Dios sacra*, comme qui diroit *les sacrifices de Jupiter* ? Que le port qui vient ensuite, étoit le Port des *Lyciens* dans les premiers temps, & qu'il fût celui des *Myrléens* dans la suite ? Les Lyciens étoient des peuples d'Asie qui venoient négocier dans le Pont, & qui relâchoient ordinairement dans ce Port. pour les Myrléens, Denys de Byzance nous apprend que quelques séditieux de Myrlée se retirérent en cet endroit du Bosphore ; & *Myrlée* étoit cette ville de Bithynie que Nicomede Epiphane fit nommer *Apamée* du nom de sa mere *Apama*. Le Port des Lyciens est suivi de deux autres petits ports qui ont autrefois pris leurs

noms de quelque autel de Venus ; car *Aphrodisiati* paroit un reste d'*Aphrodisium* que Denys de Byzance marque dans ce quartier-là ; & comme l'un de ces Ports étoit frequenté par les marchands d'Ephese, il y a beaucoup d'apparence que c'est le Port des Ephesiens dont le même autheur a parlé. Mais la plus grande merveille de cet endroit, est un filet d'eau dont le sable paroissoit doré dans le temps que l'on travailloit aux mines de cuivre qui sont sur cette côté ; cette eau coule tout auprès de la chapelle de Nôtre-Dame *aux Chataigniers* au pied d'une montagne, si élevée au dessus des autres, que l'on découvre de là Constantinople, la mer Noire & la Propontide. Le feu qu'on y allumoit autrefois dans un Phare bâti sur sa pointe, étoit d'un aussi grand secours aux Pilotes, que ceux des Isles Cyanées d'Europe & d'Asie, mais on en a laissé perir la tour. On avoit eû grande raison de mettre des fanaux sur la côte d'Europe, car les anciens Thraces étoient des gens impitoyables. On lit dans Xenophon que ceux qui habitoient le long de la côte de la mer avoient marqué leurs terres fort exactement par de grandes bornes. Avant cette précaution ils se coupoient la gorge tous les jours à l'occasion des débris des navires qui y échoüoient, & dont chacun vouloit s'emparer. Les anciens Thraces vivoient dans ces cavernes affreuses qui sont sur le détroit à gauche, en allant du Château d'Europe vers la colomne de Pompée. Peut-être étoit-ce dans ces rochers que les Myrléens avoient établi leur domicile ? On y entend en passant des echos si furieux, qu'ils imitent quelquefois les coups de canon, sur tout du côté de Mauromolo.

Pour ce qui est du nouveau Château d'Europe, il a été bâti par ordre de Mahomet IV. vis à vis celui d'Asie ; on voit au delà de ce Château les ruines d'une ancienne Citadelle que les Empereurs Grecs, ou peut-être les Byzantins, avoient fait bâtir pour garder ce passage important où ils faisoient payer les droits aux vaisseaux qui passoient. Au rapport de Polybe, il y avoit dans cet endroit-là un Temple dedié à Serapis vis-à-vis celui de Jupiter, qui étoit sur les terres d'Asie. Le premier de ces Temples a été nommé par Strabon *le Temple des Byzantins*, pour le distinguer de celui de Jupiter, qu'il a nommé *le Temple des Chalcedoniens*. Denys de Byzance a donné le nom d'*Amitton* au Cap qui est à la fin du détroit avant que d'entrer dans le golphe de *Saraïa* ; c'est le Cap *Tripition* des Grecs. Saraïa est un village qui répond au golphe de *Scletrine*, d'où l'on passe la riviere de *Boujouderé* ; laquelle arrose ces belles campagnes que Denys appelle *les beaux champs*. On l'appelle aussi la riviere *du golphe profond*, parce qu'au delà de Boujouderé, le Bosphore se courbe & fait ce grand coude par lequel il se tourne vers le Sud-Est, formant une espece d'équerre avec l'embouchûre de la mer Noire. Ce golphe profond s'appelloit aussi *Saronique*, à cause qu'on avoit posé sur ses bords l'autel de *Saron* Heros de Megare, ou Dieu marin. Selon quelques autres le golphe finit à ce fameux rocher appellé *la pierre de justice*, dont on raconte une fable assez ridicule, rapportée par Denys de Byzance.

Deux marchands, dit-il, faisant voile vers le Pont, mirent en dépost dans un trou de cette pierre une somme d'argent, & convinrent entre eux qu'ils n'y toucheroient point qu'ils n'y fussent tous les

deux ensemble ; mais l'un d'eux vint quelque temps après tout seul pour enlever cet argent. La pierre ne voulut jamais rendre le dépôt, & acquit par là le nom de *pierre équitable.* De loin cette pierre paroît comme une pomme de pin dont la pointe est relevée & percée. C'est peut-être ce trou qui a donné lieu à la fable du prétendu thresor caché par les marchands. Les matelots sont les gens du monde les plus propres à inventer de pareils contes : sur tout dans le calme où ils ne sçavent que faire.

La ville de *Tarabié* ou *Tharapia* est au dessous de ce rocher sur une petite riviere ; à l'embouchûre de laquelle est l'écueil *Catargo*, lequel de loin ressemble à une petite galere. L'embouchûre de cette riviere fait un assez bon Port appellé *Pharmacias*, parce qu'on croyoit par tradition que Medée y ayant relâché, avoit fait débarquer sa quaisse de drogues par le moyen desquelles elle faisoit tant de miracles. Vis à vis Tarabié, de l'autre côté de la riviere, est la vallée appellée *Limon* où est le golphe *Eudios calos* de Denys de Byzance ; mais plus bas descendant vers *Yenicui*, est le Port du Roy *Pithecus*, dont le même auteur a fait mention. La côte est si escarpée depuis cet endroit-là jusques au coude qui est tourné vers le vieux Château d'Europe, que les anciens avoient pris ces roches pour des Bacchantes, à cause du bruit que les vagues y font. Le coude avant que d'arriver à *Yenicui*, étoit autrefois couvert d'une forest d'Arbousiers, & s'appelloit *Commarodes*, de *Commaros* qui signifie un *Arbousier.*

Pour *Yenicui*, c'est un village placé sur le coude que le canal fait pour aller à Constantinople. *Yenicui* est un mot Turc, qui par conséquent

n'a point de rapport à aucun ancien nom, nonplus que *Neocorion* qui est le nom du même lieu & qui signifie en grec vulgaire *nouveau village.* On trouve *Istegna* au delà d'*Yenicui* dans le fond d'un petit port: ce pourroit bien être le *Leostenion* de Denys & d'Estienne de Byzance, puisque *le Port aux femmes*, dont nous allons parler, doit être entre le vieux Château d'Europe & le *Leostenion.* Or il est certain que *le Port aux femmes*, de Denys de Byzance, est à l'entrée de la riviere d'*Ornousderé* ou du *ruisseau des Cochons*, qui coule justement entre le Château & Istegna. L'embouchûre de cette riviere fait le plus beau Port du Bosphore, & ce Port a eû plusieurs sortes de noms. Les Grecs le nomment *Sarantacopa* à cause de son Pont de bois lequel est soutenu par quarante poutres qui servent de piles. Denys de Byzance le nomme le *golphe de Lasthenes*, d'où il paroît qu'il faut lire dans Pline *Lasthenes* non pas *Casianes*; & peut-être même *Leosthenes* dans Denys, pour s'accommoder à Estienne de Byzance. Quoiqu'il en soit, le même Port, est le *Port aux femmes* de Denys, & le *Port des vieillards* de Pline : car pour celui que cet autheur a nommé du même nom, il y a apparence que c'est le Port d'*Istegna*, puisqu'il en a fait mention après le Port *des vieillards.* Le Port de *Sarantacopa* s'appelloit aussi le Port *de Phidalie* femme *de Byzas*, laquelle, suivant Estienne de Byzance, s'étant mise à la teste d'une petite armée de femmes, vainquit dans cet endroit, *Strele* qui vouloit déthroner son frere Byzas.

Balthalimano, ou le Port *de la hache*, avec un village de même nom, sont situez entre *d'Ornousderé* & le vieux Château; mais c'est un port

ſi peu conſiderable, qu'il n'en eſt pas fait mention dans les auteurs. Toute la côte juſques au Château, eſt comme taillée à plomb en pluſieurs endroits, & les flots y font un bruit ſi épouventable, que les Grecs la nomment encore *Phonea*, comme qui diroit *Phonema*, *voix repetée*. La voix agitée par de continuels tourbillons, pour me ſervir de l'expreſſion d'Eſtienne de Byzance, *y bout de même que l'eau dans un chauderon qui eſt ſur le feu.* C'eſt là que les matelots en remontant le canal, ſont obligez de ſe ſervir de fortes perches pour appuyer de toutes leurs forces contre les rochers, ſans quoi ils échoueroient inévitablement, les rames ne ſuffiſant pas pour empeſcher d'eſtre pouſſez par le vent du Sud. Il y a donc beaucoup d'apparence que le Pont de Darius fut jetté plus bas vers le vieux Château d'Europe.

Le vieux Château eſt ſitué à l'endroit le plus étroit du canal ſur un cap oppoſé à celui où eſt le Château d'Aſie. C'eſt ſur ces caps que les Empereurs Grecs avoient fait bâtir autrefois des forteresſes, comme nous l'avons dit plus haut : mais les Turcs ont encore mieux fortifié ces lieux, dont la ſituation eſt tres-avantageuſe. *Amurat* ou Mourat II. ayant déclaré la guerre à Uladiſlas Roy de Pologne, voulut s'aſſûrer le paſſage du Boſphore ; & comme les Châteaux des Grecs tomboient en ruine, il fit démolir le monaſtere de *Sosthenion* dedié à S. Michel, & fondé par le grand Conſtantin. Les matériaux furent employez pour bâtir ce Château ; ils étoient excellens, car Juſtinien & Baſile le Macedonien avoient parfaitement bien fait rétablir ce couvent. Neanmoins Mahomet II. ne trouva pas 1451. ou
les fortifications de Mourat aſſez bien entenduës, 1452.

& pour bloquer Conſtantinople de tous côtez, il les fit mettre en l'état où elles ſont à preſent. Ce Château, comme dit Calchondyle, a trois grandes tours, deux ſur le bord du canal, & la troiſiéme ſur la croupe de la colline. Ces tours ſont couvertes de plomb, épaiſſes de trente pieds, & les murailles de leur enceinte qui eſt triangulaire, en ont environ vingt-deux d'épaiſſeur; mais elles ne ſont pas terraſſées. Les embraſures des canons ſont horribles, de même que celles des autres Châteaux du Boſphore & des Dardanelles. Les canons ſont ſans affûts, & il faut beaucoup de temps pour les charger. Mahomet II. fit achever ces fortifications en trois mois; il aſſiegea Conſtantinople au printemps ſuivant, & nomma ce Château (*baſceſen*, c'eſt-à-dire *Coupeur de teſtes.* Les Grecs l'appellent *Neocaſtron*, le *Château neuf*, & *Lemocopie* ou *Château du détroit.* Il porte le nom de *Château vieux* depuis que Mahomet IV. a fait bâtir ceux qui ſont à l'entrée de la mer Noire. Mahomet II. qui mit 400. hommes de garniſon dans ſon Château de *Baſceſen*, en donna le gouvernement à Pherus Aga, avec ordre de faire payer les droits à tous les bâtimens, tant Genois & Venitiens, qu'à ceux de Conſtantinople, de Caffa, de Sinope, de Trebiſonde, &c. qui paſſeroient par là. Le Gouverneur interpreta cruellement les ordres de ſon Maître, car Erizzo capitaine Venitien n'ayant pas voulu baiſſer les voiles, eut le malheur de voir ſon navire couler à fond par l'effet d'un boulet de pierre d'une groſſeur prodigieuſe; & tout ce qu'il pût faire dans ce deſordre fut de ſe jetter à terre avec environ 30. hommes de ſon équipage: mais il fut empalé par ordre du Gouverneur, & l'on coupa

la teste aux autres qui furent laissez sur le rivage sans sepulture.

Le Château de Mahomet II. est bâti sur le cap *de Mercure* de Polybe ; & ce temple du dieu des voleurs & des marchands étoit bâti, suivant cet auteur, dans l'endroit le plus étroit du Bosphore, à peu prés entre Byzance & le Temple de Jupiter *Distributeur des vents*; Denys de Byzance appelle ce même Cap *le chien rouge*. C'est là que venoit aboutir l'autre tête du Pont sur lequel Darius fit passer son armée pour aller combatre les Scythes : la premiere teste de ce grand ouvrage étoit en Asie dans l'endroit le plus étroit du Bosphore vis à vis l'autre Château. A l'égard de la chaire que l'on creusa pour y faire asseoir le Prince, qui voulut voir défiler son armée, elle étoit, suivant les apparences, du côté d'Europe, & Denys de Byzance convient que c'étoit le plus beau monument qui restast de cette ancienne histoire ; mais ce monument ne s'y voit plus. Les Mahometans ont renversé entierement les deux côtez du canal pour y bâtir non seulement les vieux Châteaux, mais encore ce beau Village qui est autour de celui d'Europe, & qui proprement fut nommé *Lemocopie*, quand Mohomet II, ordonna à des gens ramassez de tous côtez de s'y retirer.

Le canal s'élargit depuis le Château jusques à *Courouchismé*, & fait un grand golphe en maniére d'arcade, sur le bord de laquelle est bâti un Serrail du Grand Seigneur, puis le village de *Bubec Bachesi*, & ensuite *Arnautcui*, ou le village *des Albanois* ou *Arnautes*. Ce golphe d'*Arnautcui* est désigné par Denys de Byzance sous le nom de golphe *de l'Echelle*, parce que dans ce temps-là il y avoit une fameuse echelle

ou machine composée de poutres, laquelle étoit d'un grand usage pour charger & pour décharger les vaisseaux, parce que l'on y montoit comme par degrez. Ces sortes de machines s'appelloient *Chelæ*, par je ne sçai quelle ressemblance qu'on y trouvoit avec les pattes des écrevisses : de *Chelæ* on fit *Scalæ*, de là vient que les Ports les plus frequentez du Levant s'appellent *des Echelles*. Peut-être que le Temple de Diane bâti à Arnautcui, & fort connu par les pescheurs sous le nom de *Dictynne*, avoit donné lieu de dresser là des Echelles pour s'y débarquer & pour se rembarquer plus facilement. Ces machines, qui avoient peu d'élevation, étoient presque couchées sur le bord de la mer, & servoient à faire passer & repasser les gens à pied sec.

Après Arnautcui se presente le fameux Cap *des Esties*, au pied duquel est bâti Courouchismé. *Esties* pourroit bien être un reste d'*Estia*, nom sous lequel les Grecs ont connu la Deesse *Versa*, à laquelle peut-être on avoit dressé quelque Temple dans ce quartier-là. Courouchismé s'appelloit autrefois *Asomaton*, à cause d'une Eglise que Constantin y avoit fait bâtir en l'honneur de l'Archange S.Michel.Procope décrit la magnificence de ce Temple, qui fut relevé par Justinien ; mais il n'en reste plus aucune trace. Il n'en est pas de même de la marche des écrevisses, lesquels pour n'estre pas entraînez par le courant, qui est tres-violent au dessus du Cap, sont obligez de grimper sur les rochers, & ne viennent reprendre le canal qu'après avoir bien éguisé leurs pattes & gravé, pour ainsi dire, leurs pas sur les roches.

Du Cap de *Courouchismé* à la pointe de *Besi-*

chtachi, le canal prend le tour d'un demi cercle, sur le bord duquel sont situez *Ortacui* & *S. Phocas*. *Ortacui* est un village sur le Port que les anciens appelloient *Clidium* & *le vieillard marin*, que quelques-uns prenoient pour Nerée, pour Protée, ou pour quelque Dieu des eaux. Le petit Port de S. Phocas est à l'entrée d'une vallée tres-fertile, connuë par les anciens à l'occasion d'*Archias* de *Tassos* qui l'avoit choisie pour y bâtir une wille ; mais, suivant Estienne de Byzance, les Chalcedoniens s'y opposerent par jalousie. Au dessous de S. Phocas est un autre Port où les Rhodiens relâchoient quand ils venoient naviger dans le Pont : ce qui lui a conservé le nom de *Rhodæcinon*. Ces Rhodiens étoient si puissans sur mer dans ce temps-là, qu'ils obligerent les Byzantins à entretenir la liberté du commerce du Pont-Euxin, c'est à dire à laisser passer librement toutes les nations qui voudroient commercer dans la mer Noire, sans qu'il fût permis d'exiger d'elles aucuns droits.

Il ne reste plus que *Besichtachi* ou *Besichtas* pour aller à *Fondocli*, c'est à dire au premier des fauxbourgs de Constantinople, suivant la route que nous avons tenuë. *Besichtachi* portoit autrefois le nom de *Jason* chef des Argonautes. Ce heros, au rapport d'Estienne de Byzance, relâcha dans ce lieu où il n'y avoit qu'une forest de Cyprés, & un Temple d'Apollon. Dans la suite, ou pour mieux dire plusieurs siecles aprés, le même endroit prit le nom de *Diplocionion*, de deux colonnes de pierre Thebaïque, lesquelles on voit encore auprés du tombeau de Barberousse, qui sans doute étoit plus grand homme de mer que Jason, quoiqu'il fust né de

pauvres parens dans l'Isle de Metelin. Barberousse est mort Roy d'Alger & Capitan-Pacha en 1547. Solyman II. le nomma *Chairadin*, c'est-à-dire *grand Capitaine* : de *Chairadin* Calcondyle a fait *Charatin*, & Paul Jove *Hariadene*.

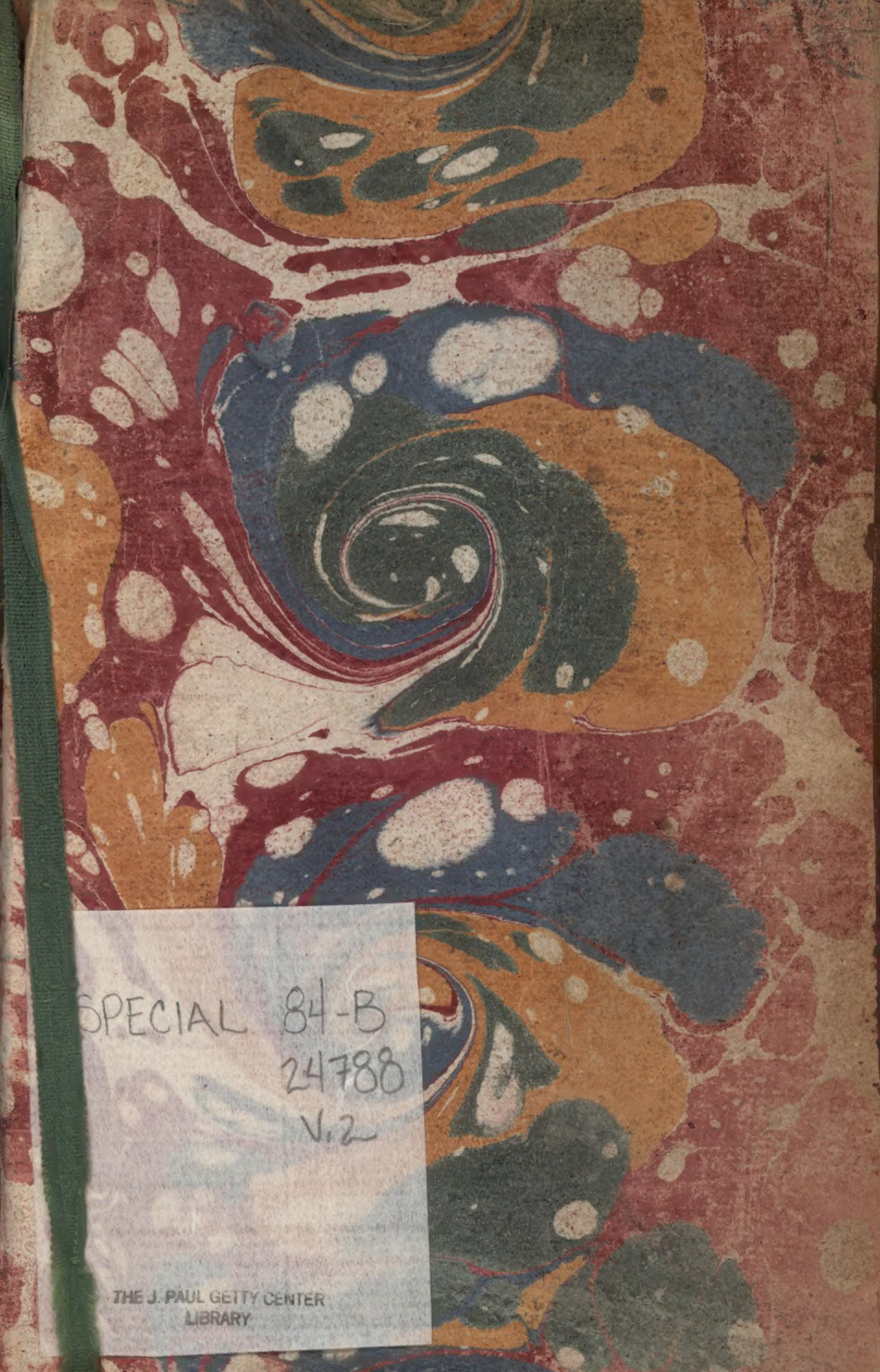
Si l'on vouloit suivre entierement la description que Denys de Byzance a faite du Bosphore, il faudroit chercher les places de *Pentecontarion*, de *Thermastis*, de *Delphinus & Charandas*, du *Temple de Ptolemée Philadelphe*, du *Palinormicon*, & de l'*Aiantium* ; mais où les trouver ? les Grecs & les Turcs ont tout renversé depuis ce temps-là pour habiter *Fondocli* & *Topana*, où se trouve le Cap *Metopon* qui fait front à la pointe du Serrail.

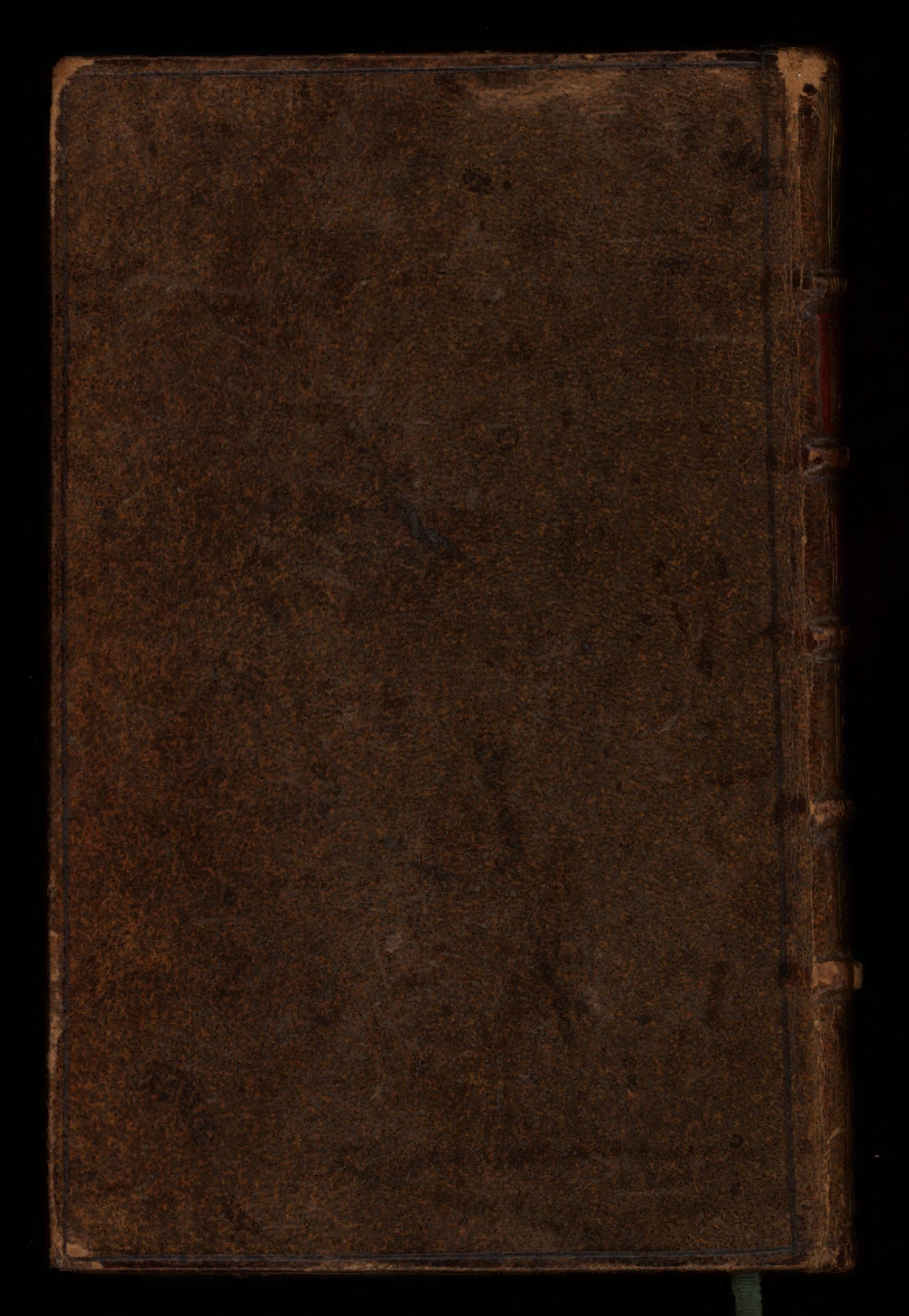
J'ay l'honneur d'être avec un profond respect, &c.

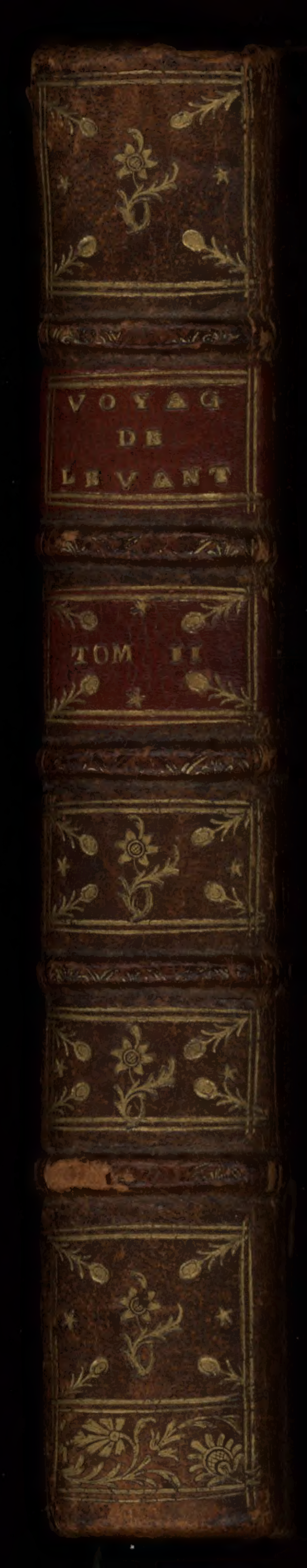







SPECIAL 84-B
24788
V.2
THE J. PAUL GETTY CENTER
LIBRARY




VOYAG
DE
LEVANT
TOM II